

Guerre de Canudos

Guerre de Canudos

Le 40^e bataillon d'**infanterie**, originaire de **Pará**, à **Canu-dos** en **1897** (photo Flávio de Barros).

Géolocalisation sur la carte : Brésil

La guerre de Canudos ou campagne de Canudos est un conflit armé survenu à la fin du XIX^e siècle entre, d'une part, les troupes régulières de l'**État de Bahia** d'abord, de la république du Brésil ensuite, et d'autre part, un groupe de quelque 30 000 colons établis en communauté autonome dans un village fondé par eux dans le nord-est de Bahia près de l'ancienne ferme de Canudos, et rebaptisé **Belo Monte**.

Le fondateur de ladite communauté, **Antônio Conselhei-ro**, prophète millénariste ambulant, préchait une morale d'abstinence et considérait la République tout juste proclamée comme création du Diable ; après un quart de siècle d'errance et de prédication dans les sertões du Nord-est brésilien, au cours desquels il acquit un grand prestige et fit de nombreux adeptes, il entra en rébellion ouverte et violente contre les autorités républicaines, et fut dès lors contraint de se sédenteriser dans un lieu des plus écartés, entraînant avec lui ses disciples. La nouvelle colonie, composée d'habitations de fortune, connut une expansion rapide et compta bientôt plusieurs dizaines de milliers d'habitants ; sorte de théocratie, organisée autour de rites singuliers et, dans une certaine mesure, selon le principe collectiviste, la communauté vivait de son propre travail, — mettant en culture la fertile plaine alentour, vendant des peaux de chèvre, ou prêtant sa force de travail aux fermes environnantes —, mais aussi de dons offerts par la population **sertanejo**, admiratrice du prophète. Loin de fonctionner en vase clos, la colonie autorisait les allées et venues et s'interdisait nullement d'entretenir des relations commerciales et autres avec les villages et hameaux circonvoisins. S'y retrouvaient toutes les composantes sociales et anthropologiques de la population du sertão (avec certes une surreprésentation de noirs, dont nombre d'esclaves affranchis et anciens **nègres marrons**) et toutes les classes d'âge, y inclus de jeunes personnes blanches issues de familles respectées du littoral.

Les soupçons de conspiration monarchiste qui pesait sur Canudos, et la menace que la communauté faisait planer sur la pérennité du système socio-politico-économique local du fait en particulier de l'exode massif de main-d'œuvre hors des grands domaines agricoles de la région (bien davantage que la supposée nuisance que représentaient les **jagunços**, éléments armés de la commu-

nauté, accusés à tort de vols de bétail et de déprédations), portèrent le pouvoir politique à intervenir militairement. Qu'il ne fallut pas moins de quatre expéditions pour venir à bout des **Canudenses** s'explique par un ensemble d'erreurs tactiques et stratégiques commises à répétition par les forces régulières : méconnaissance du terrain, sous-estimation de l'adversaire, structure de commandement rigide, organisation militaire et matériel de guerre conçus pour une bataille rangée classique et donc totalement inadaptés, et surtout logistique d'approvisionnement défaillante sinon absente ; en face, les agiles **jagunços**, parfaitement acclimatés à la **caatinga** — maquis aride, aux conditions climatiques extrêmes —, pratiquant une épuisante guerre de harcèlement, faite d'embuscades et d'attaques-surprise, se dérobant sans cesse, et sachant tirer parti avec souplesse de leur vaste réseau de tranchées-abris. En particulier, la 3^e expédition, lancée en février 1897, tourna à la catastrophe : si les deux corps expéditionnaires précédents durent rebrousser chemin avant d'atteindre Canudos, cette 3^e expédition risqua une offensive contre le village, lors de laquelle les formations de combat, diluées et désorganisées dans le dédale des venelles, durent affronter une âpre guérilla urbaine et furent massacrées. Dans la débandade qui s'ensuivit, l'armée abandonna aux **jagunços** un riche butin d'armes automatiques modernes et de munitions en abondance. La 4^e expédition enfin, qui mobilisa près de 10 000 hommes, finit, à l'issue d'un pénible siège de plusieurs mois et après avoir pilonné le village à l'artillerie lourde, par s'emparer du village, en dépit d'une résistance farouche occasionnant de grandes pertes côté gouvernemental. Les **Canudenses**, dont quasiment aucun ne consentit à se rendre, furent presque tous tués, soit au combat, soit par des exécutions sommaires, et leur village totalement anéanti.

Si Canudos, surtout après l'échec de la deuxième expédition, fut abusivement interprété comme pilier d'une ample conspiration monarchiste bénéficiant de soutiens à l'étranger, c'est par la suite une autre version, portée par les élites brésiliennes **eurotropes** et positivistes du littoral, et guère plus exacte que la précédente, qui prévalut : celle d'un groupe de campagnards arriérés et superstitieux, accablés d'un lourd atavisme racial et culturel, qu'un illu-miné déviant, fanatique et intraitable réussit à empaumer et à entraîner avec lui dans une expérience irrationnelle et extrême. Des recherches historiques ultérieures ont cependant mis à mal cette vision biaisée et démontré que, même si les motivations religieuses furent importantes, le départ pour Canudos a pu représenter pour des gens traumatisés par les privations, par les bouleversements politiques récents, et par les vicissitudes de la sécheresse, des

querelles de clan et de la précarité économique, une décision rationnelle et pragmatique, dont ils escomptaient qu'elle leur apporterait sûreté et stabilité dans un périmètre sécurisé et régulé, moyennant l'observance de préceptes religieux et moraux strictes ; du reste, Conselheiro ne s'écarta pas de l'orthodoxie catholique et garda en général de bons rapports avec le clergé local.

Cet épisode violent de l'*histoire brésilienne*, qui vit pé-rir entre 15 000 et 30 000 personnes, et fut par la suite diversement interprété, fera la matière de plusieurs créations littéraires, dont on relèvera plus particulièrement *Os Sertões* (trad. fr. *Hauts Terres*), d'*Euclides da Cunha*, l'un des maîtres-livres de la littérature brésilienne, et *la Guerre de la fin du monde*, roman à succès de *Mario Vargas Llo-sa*.

« *Le plus grand scandale de notre histoire.* »

— *Euclides da Cunha*^[1].

1 Mise en contexte

1.1 Arrière-plan historique

Entre 1888 et 1889, le Brésil traversa une période de transformation révolutionnaire et de bouleversements sociaux, économiques et politiques les plus profonds de son histoire depuis la découverte par les Portugais en l'an 1500. Le 13 mai 1888, l'esclavage fut aboli par l'empereur régnant Dom Pedro II, au moyen d'un acte signé par sa fille, la princesse Isabelle. Plus de cinq millions de noirs, qui du jour au lendemain s'étaient retrouvés sans travail, abandonnèrent les domaines agricoles pour aller gonfler les rangs des gens en extrême pauvreté dans les villes et les campagnes. Des dizaines de milliers de fermiers furent ruinés et, pendant un temps, l'activité agricole s'était presque arrêtée, plus particulièrement dans les cultures à forte intensité de travail, telles que le café, le coton, le tabac et la canne à sucre, qui constituaient les piliers de l'économie brésilienne à cette époque.

D'autre part, le 15 novembre 1889, l'empereur fut déposé par un coup d'État militaire et la république proclamée, ajoutant un surcroît d'instabilité et de dissension dans un pays déjà en proie à l'effervescence politique et sociale. Le rôle de l'empereur comme arbitre entre les élites dirigeantes, lesquelles avaient grossièrement la même vision de la vie économique et sociale et ne s'opposaient que sur quelques sujets spécifiques, avait satisfait la plupart des membres des classes supérieures. L'avènement de la république ne modifia pas cette attitude et, les querelles entre les différentes factions et entre militaires et civils ne baissant pas en intensité, certains en vinrent à penser hardiment que le Brésil devait restaurer la maison de Bragance. Bientôt, la jeune république eut à faire face à une série de rébellions : celle, dite *révolte de l'Armada*, impliquant certaines unités de la marine (1893-1894), puis, presque

simultanément, dans le Rio Grande do Sul, la dénommée *Révolution fédéraliste* (1893-1895), qui déboucha sur une sanglante guerre civile, enfin, quelques années plus tard, la sédition de Canudos. (Il est intéressant de noter que le colonel Antônio Moreira César, à qui sera confié le commandement de la — désastreuse — troisième expédition de Canudos, avait pris part déjà, avec succès, à la répression des deux premières insurrections.) Vu que le nouveau régime républicain peinait à se consolider, et vu la crainte que l'agitation monarchiste pût être préjudiciable aux efforts de São Paulo d'obtenir des prêts de l'étranger, l'armée décida d'assumer le rôle de défenseur de l'unité nationale et dirigea le pays de façon dictatoriale de 1889 à 1894. Ainsi le gouverneur de São Paulo, Manuel Campos Salles, résolut-il en octobre 1896 d'écraser le parti monarchiste de l'État de São Paulo ; la police fit irruption dans les domiciles privés pour interrompre des réunions monarchistes pacifiques et reçut l'ordre d'empêcher les rassemblements publics. *Eduardo Prado*, chef de file du parti monarchiste à São Paulo, était la principale cible^[2].

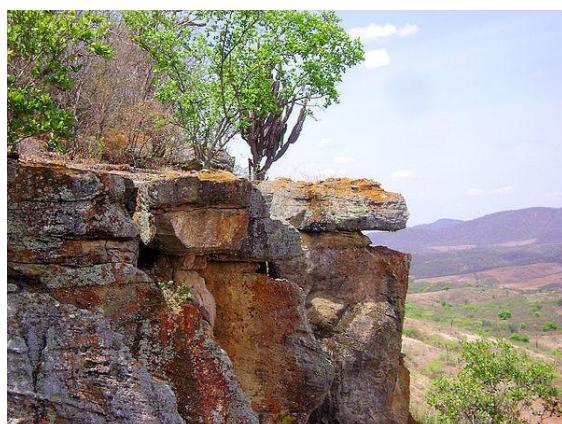
La transition de la monarchie à la république amena une série de changements sociaux et politiques qui, conjointement avec le marasme économique, ajoutèrent au désarroi psychologique de la population des *sertões* et peuvent par là aider à comprendre pourquoi tant de campagnards eurent le désir rationnel de se mettre sous la protection d'un chef religieux charismatique dans l'environnement sécurisé et régulé de la *fazenda* de Canudos. Outre la séparation de l'église et de l'État, qui bouleversa une situation et des habitudes séculaires, la chute de la monarchie déboucha sur une fédéralisation très poussée de l'État brésilien. Chacune des anciennes provinces pouvait désormais taxer ses exportations, lever ses propres forces armées, et dans la limite de ses ressources fiscales, aménager ses propres infrastructures. En conséquence, les entités fédérées les plus dynamiques de la fédération (Rio Grande do Sul, Minas Gerais, São Paulo) firent un bond en avant du point de vue tant de la prospérité matérielle que de l'ascendant politique au sein du nouvel État, alors que le reste du pays, ne bénéficiant plus de la redistribution automatique des ressources naguère garantie par un État centralisateur, tendaient à s'alanguir. L'État fédéré qui, dans ce contexte, perdit le plus en influence nationale était Bahia^[3], mais de façon générale, la majeure partie du pays continua à s'empêtrer dans la stagnation économique et connut une longue période d'appauvrissement. Des flux de migrants se mirent en mouvement en quête d'emploi et de moyen de subsistance, mais peu trouvèrent l'un ou l'autre. Les propriétaires terriens, considérant les campagnards de race mixte comme ayant peu aptes à travailler durement contre salaire, tentèrent, par une politique de colonisation subventionnée, de recruter des travailleurs agricoles d'Europe du Nord^[4]. La recette que l'on s'employa à appliquer pour imposer le progrès national fut de combiner le libéralisme économique avec des mesures tendant à étouffer l'expression populaire et à bloquer toute mobilisation sociale. Les élites politiques du littoral et du sud, dédaignant les difficultés des campagnes

de l'intérieur, s'accordèrent à laisser le pouvoir aux mains de l'oligarchie foncière locale traditionnelle et à se reposer sur le système des *coroneis* (cf. ci-dessous)[5].

Le nord-est du Brésil connut en 1877 l'une des sécheresses périodiques les plus calamiteuses de son histoire. Cette sécheresse, qui dura deux ans, eut un effet dévastateur sur l'économie principalement agraire de cette région semi-aride et provoqua la mort par déshydratation et inanition de plus de 300 000 paysans. De nombreux villages furent complètement abandonnés et l'on assista même à des cas de cannibalisme. Des groupes de flagellants affamés parcouraient les routes en quête de secours de l'État ou d'aide divine ; des bandes armées voulaient instaurer la justice sociale « par leurs propres mains » en attaquant les fermes et les petites localités, car dans l'éthique des désespérés « voler pour tuer la faim n'est pas un crime ». Dans le *sertão bahianais* plus spécifiquement, la sécheresse la plus cruelle eut lieu entre 1888 et 1892, c'est-à-dire en pleine période de transition de la monarchie à la république, donc à une époque où personne ne savait dans quelle mesure les États autonomes nouvellement créés, frustrés désormais de la solidarité fédérale automatique, seraient capables de se porter financièrement au secours des régions affligées[6].

1.2 Milieu naturel

À double titre au moins, l'environnement naturel de Canudos mérite qu'on s'y attarde : d'abord, le milieu naturel a pu, directement ou indirectement, contribuer à moduler la structure mentale de la population locale, comme il sera décrit dans la section suivante, et ensuite, les caractères physiques de la région (et surtout leur méconnaissance de la part des troupes républicaines) ont pu avoir des conséquences militaires parfois déterminantes. Da Cunha en donne une description saisissante et spectaculaire, mais en général adéquate, quoiqu'une certaine tendance à la boursouflure gongorienne l'amène à voir en tout la démesure et l'extrême : les montagnes ne sont pas si hautes en réalité, et les ravins pas si encaissés[7].



Paysage de caatinga.

Canudos se situe dans le *sertão* du nord de l'État de Bahia, dans une zone comprise entre le fleuve Itapicuru au sud et le cours inférieur du Rio São Francisco au nord, ou, plus précisément, dans une étendue particulièrement aride située au nord de la petite ville de Monte Santo, ville à partir de laquelle en effet, si l'on va du sud vers le nord, se succède au *sertão* habituel une zone de terres dénudées, aux pentes glissantes, à la terre parcimonieuse, dont le couvert végétal est caractéristique de la *caatinga*, c'est-à-dire une zone où la plupart des plantes voient leurs feuilles tomber et leurs tiges blanchir et s'entortiller durant la période sèche. La végétation est ainsi composée d'arbustes presque sans prise sur le sol, aux branches entrelacées, au milieu desquels surgissent, solitaires, quelques cactus rigides. Bien que la caatinga ne possède pas les espèces rabougries des déserts et qu'elle se montre riche de végétaux divers, ses arbres, vus dans leur ensemble, semblent ne former qu'une seule famille, quasiment réduite à une espèce invariable, et ne diffèrent que par la taille, ayant tous la même conformation, la même apparence de végétaux mourants, presque sans troncs, avec des branches qui surgissent à même la terre, donnant à l'ensemble l'apparence d'une zone de transition vers le désert^[8]. Lors des périodes de sécheresse, cette végétation pourtant offre les dernières ressources à qui en connaît les secrètes possibilités ; ainsi les gar-diens de bétail du *sertão* (les *vaqueiros*) savent-ils que dé-couper en morceaux le *mandacaru* permet de s'hydrater même en période d'extrême sécheresse, et connaissent-ils le *quixabeira*, dont les feuilles peuvent servir de fourrage au bétail^[9]. Si le mot *sertão* vient de *desertão*, 'grand désert', l'on voit néanmoins qu'il ne s'agit aucunement d'un désert de sable, et Canudos plus particulièrement, ainsi que la zone environnante, se trouvait en fait bien arrosée de cours d'eau saisonniers, et par conséquent était la plupart des années nettement plus habitable que les étendues du *sertão* situées plus au nord et plus à l'ouest dans les États de Ceará, de Rio Grande do Norte et de Pernambouc^[10].

Euclides da Cunha note :

Si le voyageur va vers le nord (au-delà de Monte Santo), de très fortes transitions le surprennent : la température augmente ; le bleu des cieux s'assombrit ; les airs se troublent ; et les rafales soufflent, désorientées, dans tous les quadrants, face au tirage intense des terrains inabrités qui s'étendent à partir de là. En même temps se manifeste le régime excessif : le thermomètre oscille entre des degrés disparates, passant, dès le mois d'octobre, d'une chaleur diurne de 35° à l'ombre aux froides des petits matins. Lorsque l'été avance, le déséquilibre s'accentue. Les maxima et les minima croissent

*en même temps, jusqu'à ce qu'une
intermittence insupportable de jours
brûlants et de nuits glacées sévisse
au plus fort des sécheresses.
(Hautes Terres, p. 60)*

Mais le contraste plus saisissant encore si l'on part de la côte et que l'on se déplace vers l'occident : la nature s'ap-pauvrit bientôt, et au-delà des montages côtières, se dé-pouille de ses forêts et se mue en *sertões*^[11] dénués où ne coulent que d'éphémères rivières^[12]. Ces contrastes de milieu physiques déterminent des conditions de vie tout à fait opposées.

À l'extrême sécheresse des airs en été, s'ajoute un fort écart entre les températures diurnes et nocturnes, dû à la perte instantanée, la nuit, de la chaleur absorbée de jour par les roches exposées aux soleils ardents. Le jeu des dilatations et des contractions qu'induit l'alternance des hausses et des chutes thermométriques brusques (la nuit venant en effet d'un coup, sans crépuscule, permettant à toute cette chaleur de se dissiper intensément à travers l'espace) peut expliquer l'état de fragmentation du sol et l'aspect fracturé des montagnes quasi dénudées, sol et roches se disjoignant suivant les plans de moindre résistance. La réverbération sur les parcelles de silice fracturée qui couvrent ces montagnes et les flancs des coteaux est, à la lumière crue des journées, aveuglante et psychologiquement éprouvante^[13].

Le sol âpre, dans la composition duquel la terre meuble intervient pour peu, est jonché d'éclats de roche. Les formations rocheuses, même dans leurs parties planes, sont impraticables pour le marcheur. Euclides da Cunha re-lève :

Dans les parties où ces formations (à l'aspect ruiné) s'étalement, planes, sur le sol, (...) elle se criblent et se scarifient de cavités circulaires et de cannelures profondes, petites mais innombrables (...) angles aux rebords coupants, des pointes et des listels fort durs, qui rendent la marche impossible. (Hautes Terres, p. 52.)

Les flancs des montagnes sont bordés d'alignements de matériaux fracturés, et peuvent se terminer par des sortes de plateaux délimités par des talus à pic, rappelant des falaises, et sur lesquels l'on verra des *jagunços* (rebelles armés) se tenir en embuscade.

Le paysage est entaillé de profondes vallées encaissées, où s'étirent les lits de ruisseaux le plus souvent à sec, qui ne se remplissent passagèrement que pendant les courtes saisons de pluies et ont principalement une fonction de canaux d'écoulement que creusent au gré du hasard les averses torrentielles saisonnières. Les légers filets d'eau qui serpentent entre d'épais blocs de pierre, à quoi ces



Le mandacaru, dernière ressource en cas de grande sécheresse.

ruisseaux se réduisent la plupart du temps, ne sont pas sans rappeler les *oueds* qui bordent le *Sahara*. Ces vallées sont d'autre part le siège d'anciens lacs transformés depuis en étendues marécageuses, appelées *ipueiras*, qui servent de haltes obligatoires aux *vaqueiros*. Nonobstant leur aspect lugubre, ces *ipueiras* constituent, avec les puits et les *caldeirões* (puits naturels dans la roche où s'accumule l'eau de pluie), les seules ressources d'eau pour le voyageur^[14].

Le fleuve *Vaza-Barris*, qui sans source à proprement parler, dépourvu de véritables affluents hormis quelques petits tributaires aux eaux passagères, traverse la région de part en part et se présente le plus souvent sous l'aspect d'un chapelet de mares stagnantes, ou se trouve être carrement sec évoquant alors une large route poussiéreuse et tortueuse. Jusqu'à la ville de *Jeremoabo*, à l'est, il se tord en de nombreux *méandres* et présente un cours en-caissé par intermittence. Lors de ses crues, recueillant les eaux sauvages qui ruissellent des pentes qui le longent, il roule durant quelques semaines des eaux tumultueuses et boueuses, mais ne tarde pas à s'essouffler complètement en s'égouttant — phénomène qui valut au fleuve son nom actuel (*s'égoutter* se disant *vazar* en portugais)^[15]. Cette configuration a été en partie bouleversée par la construction d'un *barrage* dans les années 1960.

Le climat du *sertão* de Canudos est façonné en premier lieu par la *mousson* du nord-est, qui naît de la forte aspiration des plateaux intérieurs jusqu'au *Mato Grosso*. Les premières ondées qui se déversent des hauteurs n'atteignent tout d'abord pas la terre, mais tendent à s'éva-

poper à mi-chemin entre les couches d'air brûlantes qui s'élèvent. Si cependant des pluies régulières viennent y succéder, les *sertões* revivent et se transfigurent en une vallée fertile. D'autre part, ces pluies adoptant le plus souvent l'allure d'un *cyclone*, la région retrouve peu de temps après, par le rapide drainage du terrain et par l'effet de l'évaporation qui suit aussitôt, ses habituelles aridité et désolation^[16].

Tous les dix ans environ, à intervalles assez réguliers, la région est frappée de sécheresses, dont celle de 1877 fut particulièrement calamiteuse. Le fait que ces épisodes de sécheresse présentent une cadence dont, telles une loi naturelle, elles ne dévient que rarement, et qu'elles surviennent toujours entre deux dates reconnues et notées depuis longtemps par les *sertanejos*, à savoir du 12 décembre au 19 mars, permet de prédir leur apparition de façon fiable et précise. Si une période sèche se prolonge au-delà de ces dates, elle s'étendra fatalement tout au long de l'année, jusqu'à ce que s'ouvre un nouveau cycle^[17].

Selon Da Cunha, la configuration du réseau routier, qui ne comportait guère d'embranchement traversant cette région sinistre et désolée, semble indiquer que les voyageurs (explorateurs ou commerçants, s'organisant sous la forme d'*entradas*, expéditions au départ de la côte) s'efforçaient de contourner cette région, redoutant une traversée haras-sante. Par suite, les deux lignes de pénétration classiques à partir du littoral, qui atteignaient le fleuve São Francisco en deux points écartés l'un de l'autre – Juazeiro et Santo Antônio da Glória – formaient de fait (toujours selon Da Cunha), depuis des temps éloignés, les frontières d'un désert^[18]. En réalité, la zone de Canudos n'était pas, et n'avait sans doute jamais été, totalement isolée ; elle avait été peuplée par des Européens dès le début du XVI^e siècle^[19]. La ville de Juazeiro, d'où partira la première expédition contre Canudos en novembre 1896, se situe à 160 km environ (à vol d'oiseau) à l'ouest-nord-ouest de Canudos et se trouve au milieu d'une zone verdoyante sur les bords du fleuve São Francisco.

L'ancienne *fazenda* (exploitation agricole) de Canudos, délaissée par ses propriétaires (et non déserte^[20], comme l'affirme Da Cunha) à l'arrivée des rebelles *conselheiristes*, composée d'un corps de logis et de quelques masures, occupait le versant nord de la colline de la Favela, laquelle bordait une courbe du Vaza-Barris, sur sa rive droite. Vue du sommet de cette colline, l'étendue en contrebas, au sol non moins perturbé que le reste de la *caatinga*, où viendrait se construire la ville de Canudos, pouvait donner l'illusion d'une vaste plaine ondoyante, la perspective effaçant pour un instant les innombrables ma-melons rocheux dont elle était parsemée. « Là se trouvait le Ciel », diront les nouveaux arrivants quand, depuis la Favela, ils apercevront Canudos pour la première fois^[21].

Enfin, il y a lieu de relever cette caractéristique de la *caatinga*, qui la distingue de la *steppe* ou de la *pampa* du sud brésilein et de l'Argentine, et qui n'est pas sans portée militaire : le voyageur, et le soldat, ne jouit pas d'un large

horizon et de la perspective des franchises plaines ; la *caa-tinga*, au contraire, restreint le regard et entrave sa marche par sa trame végétale, hérisse d'épines et de feuilles urticantes, et le torture psychologiquement en déroulant devant lui, sur d'infinites distances, comme le note Da Cunha, « un aspect invariablement désolé d'arbres sans feuilles, aux branches tordues et desséchées, crochues et entrecroisées, se dressant avec rigidité vers l'espace ou s'étirant souplement sur le sol (...) ».

1.3 Aspects anthropologiques

La portion de territoire circonvoisinant la *fazenda* de Ca-nudos apparaît, même selon les normes du *sertão*, comme très faiblement peuplée, avec une densité de population de seulement 0,6 habitants par km² (selon le recensement de 1890), et confinait vers le nord-ouest au *Raso da Ca-tarina*, étendue très aride et quasi inhabitable. La partie du *sertão* et de l'*agreste* qu'Antônio Maciel parcourt pendant ses vingt années de pérégrinations, appelée pour cette raison *sertão du Conselheiro*, et dans laquelle se si-tue aussi Canudos, s'étendait dans les États contigus de la Bahia et du Sergipe, englobait une dizaine de communes (les *municípios* de Pombal, Soure, Conde, Inhambupe, Entre Rios, Alagoinhas, Itapicuru, Tucano, Monte San-to et Jeremoabo), et comptait près de 220 000 habitants (pour 1,9 millions d'habitants dans l'ensemble de l'État de la Bahia). En 1872, soit 16 ans avant l'abolition de l'es-clavage, le pourcentage d'esclaves dans cette même région s'établissait à 10,75 % en moyenne ; à Jeremoabo, ce chiffre était faible (moins de 4 %), mais fort élevé à Monte Santo (12,7 %) et à Entre Rios (23,7 %)^[22].

Que la prédication de Conselheiro ait eu un tel retentissement dans les *sertões* de la Bahia peut sans doute s'expliquer en partie par certaines particularités historiques, culturelles et psychologiques de la population locale. Celle-ci, isolée, vivant en un cercle étroit jusqu'à la fin du XIX^e siècle, avait évolué et s'était multipliée largement à l'abri de tout élément étranger trois siècles durant ; plongée dans un abandon quasi complet, la population demeura tout à fait étrangère aux destinées du Brésil central et conserva intactes les traditions du passé. Selon Da Cunha (auquel l'on ne peut se dispenser de faire référence en ces matières, attendu que sa vision des choses, exprimée dans son célèbre ouvrage, conditionnera pendant des décennies la version dominante de cette guerre) se serait établi dès l'aube de l'histoire du Brésil, au XVI^e siècle, un riche peuplement mixte, où cependant l'Indien prédominait, s'amalgamant certes au blanc (incarné par des individus échappés à la justice ou par des aventuriers entreprenants) et au noir (représenté par quelques nègres marrons), mais sans que ces derniers fassent nombre au point d'annuler l'indéniable influence indigène ; en effet, à l'instar des populations *sertanejas* qui s'étaient constituées auparavant plus au sud-ouest, sur le cours moyen du fleuve São Francisco, une population se serait formée également, toujours selon Da Cunha, dans le *sertão* de

Canudos avec une dose prépondérante de sang *tapuia*. L'isolement, et une longue période de vie en vase clos faisant suite au mélange originel, auraient, toujours selon Da Cunha, produit une remarquable uniformité chez ces habitants, lesquels offrent des visages et des statures qui varient légèrement autour d'un modèle unique, au point de donner l'impression d'un type anthropologique inva-riable, donc inconfondable de prime abord avec le métis du littoral atlantique, qui présentait un aspect beaucoup plus varié ; partout, affirme Da Cunha, les mêmes caractères physiques — même teint bronzé, cheveux lisses et durs, ou doucement ondulés, carrure athlétique — s'al-liaient aux mêmes caractères moraux, se traduisant par les mêmes superstitions, les mêmes vices et les mêmes vertus^[23]. En réalité, il semble que la population du sertão ait été très variée racialement et ethniquement, et non ho-mogène comme le laissait supposer Da Cunha et, avec lui, d'autres auteurs. Les *caboclos* (métis de blanc et d'Indien) componaient certes la majorité de la popula-tion, mais n'étaient assurément pas les seuls habitants de la région^[24]. Les auteurs qui écrivaient sur Canudos no-tèrent non seulement la pigmentation sombre de la plu-part des adeptes de Conselheiro, mais soulignèrent aussi que nombre de sertanejos des classes supérieures étaient de teint olivâtre ou sombre^[25]. À Jeremoabo p.ex., les registres de paroisse font état en 1754 de ce qu'un cin-quième seulement des résidents permanents de la paroisse étaient des blancs, le reste étant catalogués comme *pardos* (mulâtres sombres), métis, Indiens et noirs^[26]. La pré-sence de ces derniers était plus importante que supposée initialement, spécialement dans les lieux isolés, naguère recherchés par des noirs fugitifs, et de petits établissements d'anciens esclaves, y compris de nègres marrons, parsemaient encore le paysage^[27]. Les élites du littoral, de la vision desquelles Da Cunha était imprégné, tendaient à déprécier la vie campagnarde comme étant rustique et primitive, attitude qui n'était pas sans refléter un certain embarras face à ce que le Brésil était alors peuplé en ma-jorité écrasante de gens de couleur^[28].

Sur le plan culturel et psychologique, on trouvait alors dans la société rustique des *sertões*, par un cas remar-quable d'atavisme, nous affirme Da Cunha, un riche héritage constitué d'un mélange d'**anthropomorphisme** indien, d'**animisme** africain, mais aussi de certaines croyances et superstitions **portugaises** qui avaient gardé (le temps s'étant ici en quelque sorte immobilisé) la forme qu'elles avaient à l'époque de la découverte et de la colo-nisation. Le Portugal à l'époque de l'inquisition connut en effet plusieurs superstitions extravagantes, avait l'ob-session des miracles, recherchait, dans le pressentiment d'une ruine prochaine, son salut dans les espérances mes-sianiques, et de fait vit entrer en scène plusieurs pro-phètes et illuminés. De surcroît, le **mysticisme** politique du **sébastianisme**, disparu au Portugal, survivait alors en-core intégralement, de façon particulièrem-ent impres-sionnante, dans les *sertões* du nord brésiliens^[29] , [30]. Quant au spiritisme africain, il florissait surtout sur la côte, et n'avait pénétré l'intérieur des terres que faiblement, dans

des poches habitées par d'anciens esclaves et leurs descendants. En revanche, les pratiques religieuses populaires empruntaient largement aux croyances indiennes anthro-pomorphiques et animistes, notamment sous la forme de personnages surnaturels ambulants etc^[31].



Portrait de vaqueiro pernamboucain.

Se superposait à ces atavismes une psychologie particu-lière induite par le milieu naturel : le *sertanejo* en effet vit en fonction directe de la terre, dont la productivité dépend du seul caprice des éléments, sur lesquels le *ser-tanejo* est conscient de n'avoir aucune prise. Il était donc d'autant plus enclin à en appeler au **merveilleux**, à ressentir la nécessité d'une tutelle surnaturelle et à se vouloir un sujet docile de la divinité^[32] . Les campagnards croyaient que le malheur résultait de la non acceptation par les individus de leur destin pré-déterminé, et que les mauvaises fortunes, la maladie, les intempéries dévasta-trices étaient une rétorsion divine consécutive à de mau-vaises actions individuelles ; cela cependant ne les empê-chait pas de lutter néanmoins avec acharnement pour sur-monter les obstacles^[33]. Ils voyaient les saints particuliers comme des protecteurs ou comme des patrons et affir-maient la nature paternelle de Dieu, qui savait dispenser protection et bienveillance, mais aussi infliger un sévère et juste châtiment, à l'instar du propriétaire-patron dans son rôle traditionnel. De la même manière donc, la su-jéction politique et sociale était en général acceptée sans protester ; la croyance populaire dans l'intervention sur-naturelle diminuait ainsi la nécessité de mise en œuvre de moyens politiques et légaux de contrôle social^[31]. Les vi-siteurs décrivaient la population locale comme docile et assoiffée de préceptes religieux (évangéliques) pour guider leur vie. Par ailleurs, 80 à 90 pour cent des habitants ne savaient ni lire ni écrire, car aucun fonds ou presque n'était alloué à l'instruction publique. Cet état d'esprit, auquel s'associe une indifférence fataliste envers l'avenir et une propension à l'exaltation religieuse, a pu rendre le *sertanejo* réceptif aux prédications de toutes sortes d'hé-

résiarques et prophètes ambulants. À signaler également un impressionnant culte des morts incitant le *sertanejo* à enterrer les morts à distance des hameaux, au bord des routes, de sorte à leur faire bénéficier à tout le moins de la compagnie épisodique des voyageurs.

L'économie de ces *sertões* s'appuyait principalement sur l'élevage de *bovins*. C'est celui-ci en effet qui constituait autrefois dans ces régions le travail la moins réfractaire à l'homme et à la terre. Si l'on excepte les quelques cultures vivrières de crues sur le bord des rivières, l'activité du *sertanejo* se limitait à remplir l'office de *vaqueiro*, littéralement de *vacher*, le *gardian* des régions septentrionales du Brésil, et le pendant du *gaucho* des États du sud et de la pampa argentine. Le *vaqueiro*, dont Da Cunha tend à faire une figure centrale et emblématique de cette partie du *sertão*, mais dont il brosse un portrait assez fidèle^[34], constituait en quelque sorte l'élite des classes inférieures et était loin d'être majoritaire. Au contraire des *estancieiros* du sud, les *fazendeiros* des *sertões*, dont les titres de propriété étaient un héritage du système de donation colonial, vivaient sur le littoral, loin de leurs vastes domaines, et, pour certains d'entre eux, ne s'y rendaient jamais, se contentant de recueillir en parasites l'usufruit des rentes de leurs terres. Les *vaqueiros*, d'une infaillible fidélité, au statut semblable à celui des *serfs*, leur étaient liés par un contrat qui leur assurait un certain pourcentage de la production et restaient toute leur existence sur le même morceau de terre, tenus de prendre soin toute leur vie, avec abnégation, de troupeaux qui ne leur appartenaient pas, sans que les propriétaires ne songeassent ja-mais à les contrôler. Revêtus de leur caractéristique tenue de cuir, les *sertanejos* possédaient l'art de dresser prestement leur cabane de *pisé* au bord d'une mare et à tirer le plus grand parti possible des maigres ressources de la *caatinga*. L'un des temps forts de leur activité est la *va-quejada*, ensemble de manœuvres visant à regrouper le troupeau, et où il faisait montre de tout son savoir-faire de meneur de bétail et de cavalier^[35].

Lors même que, dans la plénitude des sécheresses, les *sertões* ne se distinguaient plus guère du désert, le *vaqueiro* ne se résignait à l'exode, et encore seulement de façon temporaire, qu'en dernière extrémité ; jusque-là, il aura résisté avec les réserves emmagasinées pendant les jours de prospérité^[36].

1.4 Organisation socio-économique du sertão

Si Da Cunha donne une description assez fidèle de la vie quotidienne dans le *sertão*^[37], il est frappant qu'il ne s'attarde guère aux structures sociales et aux rapports économiques. Pourtant, ces aspects sont sans doute les plus à même d'expliquer l'exode d'une partie de la population vers Canudos. En outre, Da Cunha tend à caractériser comme *pastorale* la population *sertanejo* tout entière, alors que la majorité de la population vivait en réalité

d'agriculture sédentaire et de petit commerce.

L'élément central de l'organisation sociale du *sertão* était la grande propriété terrière. Au cours des siècles précédents, la couronne portugaise avait octroyé des *sesmarias*, vastes étendues de terre (jusqu'à six lieues, soit plus de trente kilomètres de profondeur) à un certain nombre d'individus. Quelques familles, notamment le clan Garcia d'Ávila, acquirent ainsi des domaines atteignant parfois plus de 200 lieues dans la Bahia^[38]. Au milieu du XIX^e siècle, moins de 5 pour cent à coup sûr, et probablement moins de un pour cent de la population rurale était propriétaire de terres^[39]. Une catégorie à part sont les propriétaires absentéistes, contents de laisser leurs propriétés entre les mains de régisseurs, afin de mener de préférence une vie citadine sur la côte^[40]. Les propriétaires fonciers, et aussi les élites politiques, étaient les plus farouches à combattre la moindre menace du *status quo*, et de ce point de vue, le phénomène Canudos, qui ébranlait la relation traditionnelle travail-terre (rien que par le fait qu'il avait pour effet de débaucher du personnel des grandes exploitations agricoles), devait inévitablement susciter une réaction hostile de la part de la grande propriété terrière^[38].

Les propriétaires fonciers occupent le sommet de la pyramide sociale, en compagnie des grands négociants, des gens d'église et des fonctionnaires (représentant ensemble environ 3 % de la population). Le 2^e niveau de cette pyramide était composé des marchands et gens d'affaires d'importance moindre et des petits fonctionnaires. Vient ensuite le 3^e niveau, correspondant aux échelons supérieurs du peuple des campagnes : petits propriétaires, muletiers, artisans, indépendants, *vaqueiros*. Il y avait dans le *sertão* bahianais une façon de classe moyenne campagnarde, composée de métayers, dont quelques-uns possédaient quelques esclaves, et d'une poignée d'artisans et de commerçants vivant dans les bourgs de campagne^[41]. Le *vaqueiro* jouissait sans doute du statut le plus élevé parmi les classes inférieures ; il travaillait aux conditions de contrats qui lui accordaient l'usage d'une étendue de pâturage, la liberté totale dans la gestion du troupeau confié à ses soins (généralement pour une période jusqu'à un an, avant la venue d'un agent chargé par le propriétaire de dénombrer les têtes de bétail), et parfois la propriété de chaque quatrième veau mis bas^[42] ; les *vaqueiros* vivaient toute leur vie sur la même portion de terre et pouvaient dans quelques cas devenir fermiers eux-mêmes. Au bas de l'échelle sociale se retrouvaient : les métayers les moins fortunés, dits *moradores*, payant une rente à la fois en nature et sous forme de travail, et pouvant être expulsés à tout moment, groupe de plus en plus nombreux que venaient gonfler les petits propriétaires ayant perdu leur terre à cause des sécheresses et à la suite de la fédéralisation du pays et des nouvelles taxes sur la terre perçues par les États fédérés^[43] ; les journaliers, en particulier ceux autorisés à cultiver un lopin en échange de travaux de défrichement, ce qui dispensait les propriétaires de payer des salaires^[44] ; les ouvriers agri-

coles ; les occupants illégaux de terres ; les sans-terre etc., — soit environ 70% de la population.

De façon générale, les écarts entre riches et pauvres étaient bien moins grands dans le *sertão* que dans les villes côtières, où des miséreux côtoyaient une aristocratie huppée^[45]. La plupart des *sertanejos* vivaient en tant que métayers dans des conditions certes misérables, mais gardaient une liberté de mouvement limitée et un farouche esprit d'autonomie. Dans les lieux aux mains de propriétaires absents, où tous les résidents partageaient une sorte de pauvreté généralisée, la société était rudimentairement structurée de façon vaguement égalitaire, effet que renforçait l'isolement géographique^[46]. Le système exigeait la docilité et menaçait constamment de violence les habitants. Les jeunes gens — en particulier les esclaves affranchis — étaient régulièrement enrôlés de force dans l'armée, tant dans les troupes de l'État fédéré que dans celles fédérales^[47]. Si, dans le *tabuleiro* (plateau côtier) et dans le *sertão*, même les citoyens les plus pauvres jouissaient de certaines formes d'indépendance — liberté de mouvement, disponibilité de terres pour le fermage à bail, rapports contractuels entre métayer et propriétaire — peu propices au comportement docile^[48], les *sertanejos* en étaient cependant réduits, en l'absence de structures horizontales pour les fédérer, à une relation verticale client/patron, plus contraignante à mesure que le développement économique, avec son besoin de plus grande spécialisation, augmentait^[49]. Cultiver hors ferme et sans payer un bail aux propriétaires était malaisé, en particulier à cause de l'accès limité à l'eau potable. Les cultivateurs sauvages étaient généralement chassés après quelques saisons. La plupart des ruraux demeuraient sur leur sol natal toute leur vie durant, quelles que fussent les conditions qu'on leur imposait, et sous ce rapport l'exode de milliers de *sertanejos* vers Canudos fait donc figure d'événement remarquable. En général, la population restait stable, grâce à un fort taux de natalité^[50].

Dans les *municípios* ruraux, qui constituaient la subdivision administrative la plus petite et étaient virtuellement autonomes, les oppositions politiques ne reflétaient pas des désaccords proprement idéologiques, mais plutôt des rivalités entre factions de l'élite luttant pour l'hégémonie, certes sur fond de consensus selon lequel il importait de tenir les rênes au bas peuple pour son propre bien. Les institutions étaient étroitement liées à des structures informelles mais incontournables, basées sur les liens familiaux, les amitiés politiques, les rapports personnels, l'entregent^[50]. La vie politique étant dominée par les luttes de clan, une loyauté à toute épreuve était exigée des subordonnés. La figure dominante du *município* était le *coronel*^[51], en règle générale le principal propriétaire terrien ou son client. Dans le système du *coronelisme*, le pouvoir privé s'exerçait au moyen d'une éventail gradué de contraintes, allant du patronage au meurtre. Les *coroneis* se garantissaient l'impunité à travers le choix, déci-dé par leurs soins, des juges locaux et du chef de la police locale. Dans ce système, l'honneur personnel jouait

un rôle central, donnant lieu souvent à des éclatements de violence et à des vendettas^[52]. Une liberté d'action quasi illimitée leur était accordée par les fonctionnaires de l'État fédéré moyennant qu'ils assurent lors des élections le racolage de voix (par l'intimidation et la manipulation) en faveur d'hommes politiques. Ces élites locales maintenaient un contrôle quasi absolu sur leur zone d'influence ; en échange de ce rôle, elles obtenaient l'appui de l'État sous forme de l'allocation de ressources budgétaires et de prises de décision favorables dans des matières telles que les investissements publics, le tracé des voies ferrées, l'envoi de troupes s'il y a lieu^[53]. Certains *coroneis* exerçaient leur pouvoir par procuration, d'autres adoptaient des postures plus flamboyantes, occupant parfois des postes plus élevés (de député etc.) tout en gardant leur *município* comme fief ; c'est ainsi que des *coroneis* propriétaires de Jeremoabo, commençant à ressentir, à travers le débauchage de leur personnel, les effets de l'exode vers Canudos, purent jouer de leur influence à l'assemblée de l'État de Bahia pour faire décider la première expédition contre les *conselheiristes*.

La main-d'œuvre agricole était maintenue bon marché d'abord par l'emploi d'esclaves (jusqu'à l'abolition), puis par des journaliers sans attaches et par la forte mobilité des sans-terre. Les journaliers n'avaient aucun moyen d'acquérir de la terre, abstraction faite de quelques petits métayers qui réussissaient à acheter du terrain, allant ainsi constituer le germe d'une classe de petits propriétaires. Mais la grande majorité passait sa vie comme métayer ou comme *agregado* (cultivateur illégal), sans jamais pouvoir entrer en possession de terre, quelque bon marché que fût cette terre^[54], ou encore comme travailleur ambulant, constamment en quête de travail^[55]. Les employeurs avaient toute licence d'embaucher et de licencier, de définir les salaires, et de réprimer les mécontentements^[56]. L'abolition modifia peu la situation régionale : l'émancipation des esclaves ne conduisit qu'à ce que les planteurs en vinrent à réclamer de nouvelles lois sur le *vagabondage* et une extension des pouvoirs de police, sans qu'il y eût pourtant d'accroissement des taux de délinquance. Le système donc se maintenait intact ; une raison en a pu être le malaise général dans lequel vivaient les *sertanejos*, qui souffraient par millions de maladies infectieuses et de malnutrition chronique. Le taux de mortalité infantile du Brésil était parmi les plus élevés du monde. En l'absence de médecins formés, toutes sortes de charlatans sillonnaient le *sertão*^[56]. En cas de calamité naturelle, il y avait peu à attendre des autorités : celles-ci internaient alors les migrants, enrôlaient de force dans le service militaire, et empêchaient les familles campagnardes en détresse de pénétrer au-dedans du périmètre des villes. La vie était stressante et incertaine pour quasi tous les *sertanejos*^[57].

Les forces de police, pauvrement équipées, mal dirigées, étaient peu nombreuses : en 1870, seuls 283 gardes champêtres patrouillaient l'ensemble du *sertão* bahianais. Pour renouveler les effectifs, l'on recourait souvent à l'enrôlement de force de *jagunços*, jusqu'à ce qui ceux-ci

désertent^[58].

Le système judiciaire fonctionnait comme un outil de domination sociale, non de justice sociale. Le Brésil ne possédant pas, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, de codes civil et pénal, l'application de la justice laissait la voie ouverte à un arbitraire des plus extrêmes dans le traitement de l'accusé. Les juges, même diplômés de prestigieuses écoles de droit, opéraient dans les strictes limites du système patriarcal clanique^[59]. Les gens du commun n'avaient que peu de droits, quand déjà ils en avaient. Les lois provinciales permettaient de détenir quelqu'un en l'absence d'inculpation formelle, sur la seule base d'un soupçon, ou pour vagabondage (dont on élargissait la définition extra-légale jusqu'à inclure tous ceux qui, bien que jugés aptes au travail, ne travaillaient pas^[60]), mendicité, prostitution, ivrognerie, ou atteinte à l'ordre public^[37].

Au Brésil, à la fin du XIX^e siècle, la principale source de recettes fiscales était la vente de timbres fiscaux, suivie par les droits sur les transferts de propriété, les patentess professionnelles et commerciales, et les taxes à l'exportation. L'impôt foncier était inexistant, de même que l'im-pôt sur le revenu et les droits de succession. Tout projet public devait être financé par des bons du trésor ou par des emprunts à l'étranger renouvelables annuellement^[61]. Avec l'avènement de la république et de la fédéralisation du pays, et la subséquente autonomie fiscale, entraînant la nécessité de nouvelles recettes propres, l'on entreprit de combattre l'évasion fiscale et de taxer les transactions commerciales dans les foires rurales et d'instaurer des droits de place — un jour, Antônio Conselheiro défen-dit avec véhémence contre les autorités une marchande de foire incapable de payer sa patente. La méfiance de la po-pulation des campagnes à l'égard de la nouvelle législation fédérale des poids et mesures (avec calibrage obligatoire), — méfiance qui vint à s'exprimer parfois avec violence, notamment à travers la révolte dite du *Quebra-Quilos* —, s'explique par la crainte, au demeurant justifiée, de voir instaurées encore de nouvelles taxes^[62].

Au milieu du XVIII^e siècle, la paroisse *sertaneja* de Je-remoabo ne comptait que 252 habitants et n'abritait sur son vaste territoire que 152 fazendas et sítios, la plupart avec deux ou trois esclaves ; il était rare qu'une fazenda abrite plus de 20 personnes. La grande majorité des domaines agricoles connaissaient une sécheresse saisonnière, manquaient de puits, voire de trous d'eau pour le bétail, et l'eau de pluie était simplement recueillie dans des mares. Quelques grandes fazendas en revanche, au nombre d'une douzaine, bordaient l'un ou l'autre des petits fleuves locaux, et étaient donc privilégiées^[63]. L'indépendance ne changea guère cette situation, la plupart des terres restant en l'espèce aux mains des héritiers du clan Garcia d'Ávila. Au cours du XIX^e siècle, la politique impériale tendit à rendre davantage de terres dis-ponibles à l'achat, mais les droits sur l'eau étaient jalou-sément gardés par les propriétaires terriens traditionnels. En tout état de cause, les terres étaient rarement inven-toriées. Afin de préserver leur droits légaux sur la terre

et pour prévenir des occupations indésirées, les proprié-taires donnaient à bail des parcelles à des membres de leur famille ou à des clients, ou leur en permettaient l'usage à long terme^[64]. De plus en plus de terres publiques pas-saient aux mains des grands propriétaires, tandis que les petits fermiers ne florissaient pas, attendu que toute éten-due de terre ayant accès à l'eau était toujours détenue par de gros propriétaires, du reste souvent absents car préfé-rant résider dans les villes cottières^[50]. Les petites fermes indépendantes étaient situées dans des oasis (*brejos*) ayant des précipitations suffisantes, ou dans le sertão, le long des cours d'eau saisonniers^[57]. Au XIX^e siècle, jusqu'à 80 % des terres arables détenues par des fazendeiros étaient inutilisées sauf pour y faire paître le bétail. En raison de l'aridité, 10 ha au moins étaient nécessaires pour soutenir une seule tête de bétail^[65].

L'économie agricole consistait en une monoculture de plantation, qui dominait tout le Brésil du nord au sud et écoulait ses produits sur les marchés d'exportation du XIX^e siècle. La partie occidentale du sertão bahianais était la région d'élevage du Brésil ; c'est le royaume des va-queiros, qui chaque année rassemblaient leurs troupeaux et les menaient vers les abattoirs situés près des centres de marché^[66]. Dans une très large mesure, le sertão ba-hianais était resté d'un caractère strictement rural : il n'y avait pas d'industrie, en particulier pas d'industrie agro-alimentaire, pas de secteur de transport, pas d'activi-té professionnelle du bâtiment. La plupart des familles construisaient leur maison eux-mêmes, de même que les femmes confectionnaient à domicile et à la main tous leurs vêtements^[67]. La bourgade de Monte Santo, dotée d'un sol rocailleux et moins fertile, possédait un artisanat (fabrication de hamacs) et quelques tanneries. Elle abri-tait aussi une prison, dont les gardiens, ne pouvant s'offrir un logis, vivaient avec les prisonniers^[67]. Les foires (*fei-ra*) représentaient une véritable système économique et étaient une institution vitale pour l'économie locale : elles étaient ouvertes à tous, se déplaçaient de ville en ville, se-lon un roulement hebdomadaire fixe (les gros bourgs re-vendiquant les samedis), fonctionnaient comme des lieux d'échange, d'exposition, de marchandage, de socialisation et de divertissement pour toute la région^[45]. Si la survie dans le sertão nécessitait un haut degré d'autosuffisance, toutefois même la zone la plus écartée ne restait pas entièrement coupée de tout contact avec le système de marché^[38]. Cependant, en la quasi-absence de chemin de fer, une plaque tournante commerciale moderne était en-core inexisteante^[66]. Du reste, les chemins de fer étaient souvent perçus comme une manifestation du mal, voire comme la preuve que la fin du monde était imminente, et firent peu pour réduire l'isolement psychologique des arrière-pays^[62]. La modernisation, là où elle eut lieu, entraîna une mobilité sociale vers le bas en divisant par deux la quantité de main-d'œuvre nécessaire, ce que l'ar-rivée de nouvelles activités économiques ne parvint pas à compenser^[68].

La stagnation économique générale et un niveau de vie

invariablement bas dans le *sertão* faisaient que peu de familles menaient une vie aisée^[64]. L'alimentation, qui consistait surtout en **féculents** et comprenait très peu de viande, ne permettait pas en moyenne de garantir un apport calorique suffisant (restant en deçà des 3 000 nécessaires), et moins encore en cas de sécheresse (l'apport tombant alors sous les 1 000 calories). Les observateurs faisaient état d'effets très délétères sur les enfants et les femmes enceintes.

Telle quelle, l'économie du *sertão* à l'époque de Canudos en était donc essentiellement une de **subsistance**, dont les maigres surplus — surtout haricots et maïs, ainsi que les produits de l'élevage intensif de bovins, de caprins et d'ovins, dans une moindre mesure de porcins et d'équidés — s'écoulaient dans un circuit commercial régional. Les exportations restaient fort modestes, et concernaient surtout le bétail sur pied, le cuir, le tabac, et par endroits aussi le sucre de canne et l'*eau-de-vie* de canne. Tous les produits finis — outillage, objets ménagers et super-fluités — devaient être importés, à l'exception des vêtements à texture grossière tissés sur place et les articles de poterie^[69]. Il est remarquable pourtant qu'en dépit de la supposée infertilité de la zone, les *Canudenses* réussirent à cultiver sur les rives du *Vaza-Barris* des agrumes, des melons, de la canne à sucre et divers types de légumes ; la condition préalable d'existence de telles cultures était ce-pendant une pluviosité satisfaisante et suffisamment bien répartie ; la circonstance qu'il advenait souvent que cette condition ne fût pas remplie s'aggravait de l'absence ou de l'insuffisance d'infrastructures hydrologiques propres

à réduire cette dépendance vis-à-vis du climat. Un rapport de la municipalité de Bom Conselho soulignait que « les barrages existants se trouvaient en possession de particuliers, tandis que ceux publics étaient totalement délabrés », la parcimonie de la nature se combinant ainsi à l'incurie politique pour rendre impossible une agriculture d'exportation^[70]. Significativement, dans le discours qui sera construit à propos du *sertão* par les élites du centre, les dramatiques sécheresses prolongées apparaîtront non comme un phénomène cyclique hors norme, mais au contraire comme la normalité du *sertão*^[70]. L'historien Dawid Danilo Bartelt conclut que le *sertão* renferme un réel potentiel économique, le sol étant à beaucoup d'endroits incontestablement fertile et propice à une culture diversifiée, pour autant qu'il soit suffisamment arrosé. La pluviosité est le grand facteur déterminant de l'économie et décide de la réalisation dudit potentiel, à moins qu'il ait été d'autre façon pourvu à une **irrigation** suffisante. À l'agriculture de subsistance répondait un commerce qui n'était que partiellement monétarisé et ne dépassait guère les limites régionales^[69].

La prostitution était endémique et concernait une proportion considérable de la population féminine. En effet, aucun autre moyen de subsistance ne s'offrait aux femmes des classes inférieures illettrées lorsqu'elles avaient été abandonnées ou étaient devenues veuves^[71].

2 La communauté de Canudos

2.1 La figure d'Antônio Conselheiro

Article détaillé : [Antônio Conselheiro](#).

Antônio Conselheiro, fondateur et chef spirituel jus-



Antônio Conselheiro.

qu'à sa mort de la communauté de Belo Monte, naquit en 1830, sous le nom d'Antônio Maciel, dans une bourgade de la *caatinga* de l'État de Ceará, dans le nord du Brésil. Il avait le teint olivâtre, attribué plus tard à une

ascendance en partie indienne^[72]. Ses parents, éleveurs et négociants, appartenant à la classe conservatrice, soumettaient leurs enfants à une stricte discipline religieuse et destinaient Antônio à l'état de prêtre. La mort pré-maturée de sa mère en décida autrement, mais Antônio Conselheiro reçut néanmoins quelque instruction de son grand-père instituteur. Après avoir abandonné, pour insuccès, le commerce qu'il avait hérité de ses parents, il gagna sa vie comme instituteur, puis comme avocat sans titre, au service des démunis. Il contracta un mariage malheureux avec une sienne cousine, âgée de 15 ans ; à la suite de l'adultère de celle-ci avec un milicien, et placé, selon le code d'honneur *sertanejo*, devant le choix soit de se venger (c'est-à-dire d'assassiner femme et amant), soit d'une humiliation interminable, il choisit la 3^e option, la fuite^[73]. Il quitta donc la contrée natale et s'en alla séjourner dans les *sertões* du *Cariri* pour y travailler comme enseignant rural, mais manifesta bientôt un penchant pour le mysticisme chrétien.

Il entama alors, à partir du milieu des années 1860, une période de pérégrinations à travers les *sertões* du nord-est brésilien, exerçant divers métiers et accompagnant les missionnaires itinérants qui prêchaient dans les foires hebdomadaires. Avare de paroles, s'infligeant pénitences et mortifications, d'une grande maigreur et d'un bizarre accoutrement, avec son invariable tunique bleue, il faisait forte impression auprès des *sertanejos*, et des fidèles se mirent à le suivre, sans qu'il les y eût incités. Peu à peu, il se mua en ermite ambulant et en prédicateur, prêchant ce qui pouvait paraître un obscur méli-mélo de morale chrétienne et de visions apocalyptiques, chantant des litanies et récitant des chapelets et, à l'issue de ses homélies, ordonnait des pénitences. Son passage profitait bien souvent aux bourgs visités, Antônio Conselheiro prenant soin de laisser une trace palpable de chacun de ses passages : des cimetières à l'abandon étaient réparés — l'enterrement était un rite extrêmement important dans la société du *sertão*^[74] —, des citerne d'eau construites, des églises restaurées, des temples ruinés remis en état, ou de nouvelles églises et chapelles érigées ; tandis que les nantis livraient sans compensation les matériaux nécessaires, les maçons et charpentiers fournissaient bénévolement leur force de travail et leur savoir-faire, et le peuple se chargeait d'acheminer les pierres. Des légendes se tissaient autour de sa personne et on lui attribuait des miracles, que lui-même se gardait de revendiquer, tenant en effet pour devise que seul Dieu est grand (só Deus é grande) et ne signant ses écrits que par Antônio Vicente Mendes Maciel, jamais par Santo ou Bom Jesus, ou même par Conselheiro. Il est peu de localités, dans toute la région de Curaçá, où on ne l'ait pas aperçu, accompagné de son cortège d'adeptes, faisant son entrée solennelle dans le bourg à la tête d'une foule récueillie et silencieuse, arborant des images, des croix et des bannières religieuses ; les activités normales s'interrompaient, et la population convergeait vers le village, où Antônio Conselheiro éclipsait alors les autorités locales durant quelques jours. Une tonnelle de feuillage était

dressée sur la place pour donner place aux dévots qui venaient y faire leurs prières, de même que l'on montait une estrade pour permettre à Conselheiro de prononcer ses prêches, dont l'assistance se montait parfois jusqu'à trois mille personnes^[75]. Avant de parler, il gardait le regard fixe pendant quelques minutes, comme en transe, dans le but sans doute d'accrocher le public et de renforcer l'impact de ses sermons — comportement qui sera volontiers outré par les chroniqueurs contemporains, et aussi par Da Cunha, pour accréditer l'idée de démence. Parmi les témoins oculaires à qui il fut donné d'entendre Conselheiro parler, quelques-uns seulement ont décrit leurs réactions ; la plupart cependant étaient prédisposés à ne voir en lui que ce qu'ils voulaient y voir : des signes de déséquilibre mental et de fanatisme^[76]. En réalité, il n'y a rien dans ses écrits qui indique quelque type de manie ou de comportement déséquilibré que ce soit. Des témoins plus objectifs s'émerveillaient au contraire de son affabilité et de sa sollicitude envers les victimes des vexations politiques et de l'arbitraire policier^[75].

Si ses sermons développaient souvent des thèmes apocalyptiques, ils les empruntaient à des sources liturgiques reconnues, en particulier à *Missão Abreviada* du prêtre et prédicateur itinérant portugais Manoel Couto ; le texte de ses homélies et de ses prêches, nonobstant leur insistance sur le péché individuel, la pénitence et l'imminence du jugement dernier, reflétaient une vision théologique en accord avec les enseignements de l'église au XIX^e siècle, lors même qu'ils étaient susceptibles de choquer ceux qui avaient coutume de prendre moins littéralement les mises en garde apocalyptiques de la bible. La base de sa prédication étaient des homélies familières, insistant sur l'éthique, la moralité, les vertus du dur travail, et la piété^[77], flétrissant tout autant les employeurs qui trompaient leur personnel que les employés qui commettaient des vols^[75]. Il fulminait contre le protestantisme, la franc-maçonnerie, la laïcité, les juifs etc. mais le plus souvent prônait la pénitence, la moralité, la droiture et la dévotion, sans s'interdire de donner des contenus pratiques à sa prédication.

Millénariste, craignant et pressentant l'avènement de l'Antéchrist, et convaincu que la fin du monde était proche, laquelle serait précédée d'une série d'années de malheurs, Antônio Conselheiro esquissait une morale en accord avec l'imminence de la catastrophe finale et du jugement dernier subséquent : il était vain en particulier, dans cette perspective, de vouloir conserver fortunes et possessions, et le prédicateur exhortait donc ses fidèles à renoncer à leurs biens terrestres, voués de toute manière à sombrer dans une apocalypse prochaine. De même, il fallait abjurer les joies fugaces, repousser la plus légère pointe de vanité, et transformer sa vie sur terre en un rigoureux purgatoire. La beauté, visage tentateur de Satan, était à proscrire, spécialement la coquetterie féminine. Il préconisait la chasteté et en vint à éprouver une horreur absolue pour la femme, sur lesquelles il se refusait même à porter le regard. Paradoxalement, la ver-

tu était comme une forme supérieure de la vanité, une manifestation d'orgueil, et du reste, il importait peu que les hommes commettent les pires excès ou qu'ils agissent vertueusement^[78]. Si l'on en croit Da Cunha, ces conceptions devaient aboutir à quasiment abolir le mariage et à ce qu'une promiscuité et une débauche effrénées régnaien aussitôt à Canudos, faisant pulluler les enfants illégitimes. Dans cette même logique, le Conselheiro négligeait, lors des conseils quotidiens, d'aborder les aspects de la vie conjugale et de fixer des normes pour les couples nouvellement constitués : les derniers jours du monde étant comptés, il était superflu en effet de les gâcher par de vains préceptes, alors que le cataclysme imminent al-lait bientôt dissoudre pour toujours les unions intimes, disperser les foyers et emporter dans un même tourbillon vertus et infamies. Pour Antônio Conselheiro, il était plus expédient de s'y préparer par les épreuves et par le martyre, notamment par des jeûnes prolongés^[79]. Entre-temps, ses adeptes s'efforçaient de soulager, dans la mesure de leurs moyens, l'extrême souffrance des pauvres, s'assurant ainsi un nombre sans cesse croissant d'admirateurs et d'affiliés à leur groupe.

C'est vers le milieu des années 1870 qu'il fut nommé *Conselheiro* (litt. *conseiller*), titre plus élevé que *beato*^[80] — le *beato*, formellement consacré comme tel par un prêtre, mordait en faveur des pauvres, là où un *conselheiro* était jugé apte à prêcher et à dispenser des conseils en matière tant spirituelle que profane, p.ex. au sujet de mariages difficiles ou d'enfants désobéissants. Il sut aussi se faire de nombreux adeptes parmi les restants de la population indienne^[81].

Sa présence dans les bourgs finit par être source de tension et d'irritation chez les propriétaires fonciers et chez les autorités, quoique ses rassemblements ne fussent jamais — du moins jusqu'à l'incident de Bom Conselho (actuelle Cícero Dantas) — entachés d'aucun débordement ; il prévenait au contraire contre la désobéissance civique et religieuse^[75]. Il avait des idées très arrêtées sur la justice sociale et s'opposa personnellement et vigoureusement à l'esclavage, tant dans ses prêches que dans ses écrits, s'attirant la colère des grands fermiers et des autorités. Par suite de l'abolition, le nombre de ses ouailles s'accrut considérablement, et il est estimé que plus de 80 % en étaient d'anciens esclaves.

Bien que de doctrine orthodoxe, il marqua son opposition à la hiérarchie de l'Église catholique romaine, qui avait selon lui terni la gloire de l'Église et faisait allégeance au démon, et vint, par ses prédications, à faire de l'ombre aux capucins ambulants des missions catholiques. Plus précisément, Conselheiro, comme du reste la majorité du clergé campagnard local, se rebiffait contre les tentatives entreprises par l'Église de restaurer l'autorité du Vaticano, craignant que les campagnes visant à introduire la néo-orthodoxie dans le *sertão* fussent dommageables à la tradition locale et à l'autonomie des paroisses rurales^[82].

Il pensait que la monarchie était une émanation de Dieu et que la république fraîchement proclamée, instituant la

séparation de l'Église et de l'État et le mariage civil, était moralement répréhensible et appelée à ruiner le pays et la famille, représentant donc une sorte de nouvel Antéchrist. Il intensifia sa critique politique et sut ainsi, autour de ces positions, rallier à lui tout le mouvement social, exacerbant jusqu'à la terreur hystérique la nervosité générale qui régnait chez les grands propriétaires terriens, les ecclésiastiques et les autorités gouvernementales.

Antônio Conselheiro finit donc par attirer sur lui l'attention des autorités, tant ecclésiastiques que politiques. Constatant avec dépit qu'il était venu à passer pour un saint homme et pour un messie, et finissant par s'irriter de ses prédications dans les petites églises des arrière-pays et de ses critiques de plus en plus acerbes à l'encontre de l'église officielle, l'archevêque de Bahia décida de mettre un terme à la bienveillance de l'église rurale vis-à-vis de « l'hérésiarque » et adressa en 1882 à tous les curés de paroisse une note circulaire épingle les doctrines superstitieuses et la morale « excessivement rigide » par lesquelles Conselheiro « trouble les consciences et affaiblit en conséquence l'autorité des Pères des paroisses de ces lieux », interdisant aux prêtres de laisser Antônio Conselheiro approcher leurs ouailles et qualifiant Antônio Conselheiro d'**apostat** et de dément.

Son opposition politique monta en puissance en 1893, lorsque, à la faveur de l'autonomie communale octroyée par la nouvelle autorité centrale, et comme il se trouvait alors à Bom Conselho, apparurent, sur les panneaux d'affichage communaux, des édits annonçant le recouvrement des impôts ; selon la version de Da Cunha, Conselheiro, irrité, rassembla les habitants un jour de marché et ordonna de faire un bûcher de ces panneaux, prêchant ouvertement, au milieu des cris séditieux, la désobéissance aux lois^[83]. Mais peut-être fut-il que le témoin (sans être l'instigateur) de la destruction par le feu de ces pla-cards fiscaux républicains, acte de défi qui, au demeurant, n'en était qu'un parmi d'autres et faisait partie alors d'une campagne d'opposition politique à l'échelle de tout l'État de Bahia ; en effet, des incidents similaires avaient eu lieu dans nombre d'autres villes et villages, dont certains furent même entièrement pillés par des bandes d'émeutiers, déprédations auxquels ne se livrèrent jamais les adeptes d'Antônio Conselheiro^[84]. En tout état de cause, cet incident le mit directement dans le collimateur des forces de répression du nouveau régime^[85].

À Canudos, il exerça une influence apaisante sur ses adeptes. En 1893, une fois terminés les travaux de réfection qu'il avait engagés sur l'église ancienne, celle-ci fut reconsecrée par le curé de Cumbe, le père Sabino, avec accompagnement musical et feu d'artifice : il semble donc qu'il ait, une fois installé à Belo Monte, relâché quelque peu son austère rigorisme moral^[86].

2.2 Belo Monte : Genèse et expansion

La violence éclata finalement en 1893, quand les *conselheiristas*, après qu'ils se furent rebellés ouvertement à Bom Conselho et protesté contre les impositions décidées par le nouveau gouvernement républicain, puis, mesurant la gravité de leur forfait, eurent pris le parti de quitter la localité en prenant la route du nord en direction de Monte Santo, furent pris en chasse par une importante force de police, partie de la capitale de l'État, où l'on avait eu connaissance des événements de Bom Conselho. Ma-ciel/Conselheiro et ses sectateurs, dont le nombre n'excé-dait pas alors les deux cents hommes et femmes^[87], furent rejoints par ledit détachement de police à Maceté, entre Tucano et Vila do Cumbe (dans l'actuelle municipalité de Quijingue). Les trente policiers bien armés et sûrs d'eux-mêmes se heurtèrent pourtant à de vaillants *jagunços*, par qui ils furent mis en déroute et contraints de fuir. Antônio Conselheiro et ses adeptes, redoutant des persécutions plus énergiques, préféraient à présent éviter les endroits peuplés et se dirigèrent vers le « désert », vers la *caatinga*, certains d'y trouver un abri sûr dans la nature sauvage et difficilement accessible. Ce raisonnement s'avéra exact, car les 80 soldats d'infanterie dépêchés de Salvador ne dé-passèrent pas Serrinha, où ils firent demi-tour sans avoir osé s'aventurer plus avant dans le *sertão*.

En 1893, las peut-être de tant de pérégrinations à travers les hautes terres de l'intérieur, et se trouvant alors hors-la-loi, Conselheiro résolut d'établir, sur la rive nord du fleuve *Vaza-Barris*, un foyer de peuplement permanent pour sa troupe sans cesse grandissante de quasi-insurgés. La raison pour laquelle il décida de se fixer demeure peu claire ; il est communément admis qu'il cherchait à se soustraire aux poursuites en se retranchant dans un lieu situé très à l'écart ; cependant, le lieu choisi, Canudos, ne remplis-sait cette condition, comme nous le verrons, que partiellement ; néanmoins, la thèse de la recherche d'une *planque* paraît plausible, car s'il avait poursuivi sa vie d'errance, il eût été entraîné sur la pente de conflits toujours plus nombreux et plus virulents, à cause de son ascendant toujours croissant sur la population et de la consécutive irritabilité toujours plus grande qu'il eût suscitée chez les autorités tant ecclésiastiques que civiles. S'y ajouta qu'il avait, avec sa possible participation aux déprédatations de propriétés de l'État à Soure, fourni motif à arrestation et corroboré la réputation de meneur de bande qu'on lui avait acco-lée ; s'il avait continué son vie publique antérieure, il eût été donc assuré de subir des poursuites policières^[88]. Il est à signaler ici que Maciel avait déjà fondé, sous l'égide du curé (et futur député fédéral) Agripino Borges, vers la fin de la décennie 1880, la colonie-refuge de *Bom Je-sus*, dans la municipalité d'Itapicuru, ce qui est considéré comme sa première tentative de créer une communauté sédentaire ; toutefois Maciel ne s'y fixa point lui-même et reprit bientôt son bâton de pèlerin^[89].

Le lieu que choisit Maciel en 1893 pour fonder un nou-veau village se situait à 70 km environ (à vol d'oiseau)

au nord du bourg de Monte Santo, dans l'extrême nord-est de l'État de Bahia, au milieu des montagnes, et se nommait *Canudos*, du nom d'une exploitation agricole (*fazenda*), abandonnée par ses propriétaires, que jous-tait un hameau d'une cinquantaine de masures de torchis éparpillées, lequel hameau, quand Antônio Conselheiro y arriva vers 1893, était (selon la vision traditionnelle) au dernier degré de délabrement, avec des abris à l'abandon, des cabanes vides ; outre une vieille église, subsistait éga-lement, sur le flanc nord du mont de la Favela, à mi-pente, l'ancienne demeure du propriétaire, en ruine, privé de sa toiture, réduite aux murs extérieurs^[90]. Le nom du lieu s'explique par la présence de *canudos-de-pito*, solanacées qui proliféraient le long de la rivière et pouvaient fournir des pipes jusqu'à un mètre de long.

Cependant, cette vision traditionnelle doit être nuancée. En effet, contrairement à une légende tenace, Canudos n'était nullement un domaine abandonné, à la dérive, mais menait, avant l'arrivée d'Antônio Maciel, une existence en qualité de hameau, peuplé d'un certain nombre d'ha-bitants et pouvant faire état d'une école, fondée en 1881, et d'une chapelle vouée à saint Antoine. Dans ce qui sera plus tard appelé la *vieille église* (*Igreja Velha*), le père Vicente Sabino, prêtre attaché à la paroisse civile (*freguesia*) de Cumbe, située à une centaine de km au sud, venait lire de temps à autre une messe et y baptisait les enfants nés dans l'entre-temps de ses visites et, s'il y avait lieu, mariait par la même occasion leurs géniteurs^[91].

La même légende veut d'autre part, conformément au *topos* d'une communauté fanatisée, mystérieuse et coupée du monde extérieur, que Canudos fût géographiquement et économiquement écartée et isolée. Pourtant, il n'en est rien : dans cette petite localité convergeaient plusieurs routes commerciales importantes, qui reliaient la région aux grandes voies de communication du fleuve São Fran-cisco, ainsi qu'aux *sertões* du Pernambouc, du Piauí et du Ceará, et aux zones côtières de la Bahia et du Sergipe. Voyageurs de commerce et muletiers passaient la nuit à Canudos, qui pouvait héberger deux marchands avec leur cargaison^[20]. À l'époque coloniale, le domaine et les terres envi-ronnantes faisaient probablement partie des immenses *sesmarias* dévolues à la famille *Casa da Torre* au XVI^e siècle. Au milieu du XIX^e siècle, selon un document ec-clésiastique, plusieurs propriétaires se partageaient dé-jà le territoire autour de Canudos. En 1890, la *fazenda* de Canudos était aux mains d'un certain D^r Fiel de Carvalho, propriétaire de plusieurs autres *fazendas* limi-trophes, mais avait déjà cessé à ce moment-là d'être ex-plorée comme ferme d'élevage. Lorsque Maciel fonda *Belo Monte*, le domaine se trouvait formellement en pos-session de Mariana, fille de Fiel de Carvalho, et la *fazenda* de Canudos n'était donc « abandonnée » que pour autant qu'elle se trouvait en jachère et que son propriétaire, qui n'y demeurait pas, avait cessé de s'en servir aux fins d'élevage. La fondation de *Belo Monte* s'accompagna certes de l'occupation de terres d'autrui, mais les terres

concernées étant alors non productives, les propriétaires légitimes ne pouvaient donc pas se tenir pour lésés. Au demeurant, dans le *sertão* du XIX^e siècle, une telle pratique était usuelle et considérée comme légitime, à telle enseigne que cette démarche d'occupation ne sera jamais par la suite, dans le torrent de griefs qui leur seront adressés, imputée à crime aux *Canudenses*^[20].

La *fazenda* se situait dans une zone fortement sujette aux sécheresses, mais bénéficiait de quelques conditions relativement favorables, dont en particulier le fait que de l'eau se trouvait à tout moment à la disposition en quantités suffisantes. En effet, si la pluviosité, de 600 mm en moyenne annuelle, classait la zone dans le peloton de queue du *sertão*, la *fazenda* était sise dans une boucle du Vaza-Barris, lequel, s'il ne charriaît des eaux sur toute la durée de l'année qu'à partir de la localité de Jeremoabo, située à plus d'une centaine de km en aval, à Canudos en contrepartie se rejoignaient plusieurs bras de son cours supérieur, et une poche d'eau, qu'abritait la roche souterraine, faisait en sorte que de l'eau était disponible tout au long de l'année. Il est à souligner que les quatre années d'existence de Belo Monte s'inscrivent dans une fe-nêtre de normalité entre les sécheresses de 1888/1889 et de 1898^[92].

Quant à l'arabilité des terres autour de Canudos, l'historien Pedro Jorge Ramos Vianna soutient que celles-ci, en raison de leur composition faite de « sédiments montagneux, d'alluvions de rivière et de vestiges d'un haut plateau », sont à considérer comme l'une des zones les plus fertiles du *sertão nordestin* et que, renfermant de l'argile et se déployant dans un paysage légèrement valonné, elles se prêtent particulièrement bien à la mise en valeur agricole. Ce point de vue est confirmé d'abord par les témoignages de *Canudenses* survivants, puis postérieurement par trois études topographiques menées entre 1955 et 1986, qui firent état dans les environs de Canudos de terres d'une fertilité moyenne à haute^[93]. Les principales cultures étaient le manioc, les haricots et le maïs ; mais sur les rives du fleuve croissaient également patates douces, pommes de terre, courges, melons et cannes à sucre. Des témoignages, tel celui d'un participant à la 3^e campagne, qui déclara avoir aperçu dans les mesures d'amples provisions de fromage, de farine de manioc, de café moulu etc., semblent indiquer que la population de Canudos ne vivait pas dans le besoin ; le contre-témoignage du capucin Marciano, envoyé par la hiérarchie catholique, reste sans doute sujet à caution. Il demeure toutefois qu'à Canudos, comme dans la plupart des lieux du *sertão*, les conditions de vie étaient rudes et des plus rudimentaires, que la pauvreté était la règle, et qu'une nourriture riche et abondante restait l'exception^[94].

Il convient ici de noter que la documentation conventionnelle d'archive concernant la colonie de Canudos est peu abondante et dans certains cas suspecte. Les documents subsistants comprennent les deux livres de prières du Conselheiro, rédigés dans une écriture et un style fluides et exercés ; environ neuf dixièmes de leur texte

sont constitués d'interpolations de prières et d'homélies puisées directement dans la *bible* ou d'autres sources liturgiques. Quelques-unes des chroniques écrites avant Os Sertões (Hautes Terres) sur Antônio Conselheiro mentionnent des lettres envoyées par lui ou par d'autres habitants de Canudos à des personnes extérieures, mais une seule source les reproduit toutes^[95]. Quant aux comptes rendus militaires (par le commandant de la 6^e région militaire à Salvador), ils restent largement limités à des spécifications techniques sur l'approvisionnement. Les quelques témoignages directs de témoins oculaires apparaissent tous tendancieux^[96].

La réputation de Canudos, que Conselheiro avait aussi-tôt rebaptisé *Belo Monte*, et que les adeptes tenaient pour un « lieu saint », se répandit rapidement à travers tout le nord-est du Brésil. Le lieu passa bientôt pour la *terre promise* et pour un *pays de cocagne* ; ces singulières espérances, partagées par beaucoup des arrivants, s'expliquent par le travail de persuasion des recruteurs de Canudos, en effet : « les recruteurs de la secte s'efforcent de persuader le peuple que tous ceux qui veulent le salut de leur âme doivent aller à Canudos, car ailleurs tout est contaminé et perdu par la République. Mais là-bas il n'est même pas besoin de travailler, c'est la Terre Promise où coule une rivière de lait, et ses rives sont en gâteau de maïs. »^[97]

De toutes parts arrivaient des caravanes de fidèles, — individus, familles au complet, parfois des portions entières de localités voisines —, qui avaient tous quitté leurs foyers, vendu parfois leur propriété, peu importe ce qu'avait rapporté cette vente, et transportaient maintenant avec eux leurs possessions, mobilier, autels portatifs, vers la nouvelle colonie^[98]. D'anciens esclaves noirs, des Indiens déracinés et des métis appauvris et privés de terre affluaient en grand nombre. Deux églises et une école furent édifiées, et le commerce et l'agriculture étaient de mieux en mieux organisés^[99]. Selon des estimations qui ont longtemps prévalu, établies sur la foi de chiffres fournis par l'armée (et reprises sans autre examen par l'historien Robert Levine), Canudos comptait déjà, un an seulement après sa fondation, 8 000 nouveaux habitants ; en 1895, sa population aurait augmenté à plus de 30 000 personnes (chiffre probablement plus proche de 35 000 à son apogée en 1895, après deux ans d'existence), qui occupaient 5 000 logements, ce qui en aurait fait, après Salvador, la plus grosse agglomération urbaine de l'État de la Bahia, qui à la fin du XIX^e siècle était le deuxième État le plus peuplé du Brésil^[100] ; cependant, ainsi que nous le verrons, ces effectifs de population sont probablement à revoir à la baisse.

Selon un témoignage^[101], « quelques-unes des localités de cette commune et des communes avoisinantes, et cela jusqu'à l'État de Sergipe, restèrent sans le moindre habitant, si puissant fut cette alluvion de familles qui montaient vers Canudos, endroit choisi par Antônio Conselheiro comme centre de ses opérations. Et l'on souffrait de voir mise en vente sur les marchés une quantité si extraordinaire de bétail, de chevaux, de bœufs, de chèvres,



Vue du village de Canudos, avec à l'avant-plan l'une de ces mai-sonnettes de pisé élevées à la hâte.
Photographie de Flávio de Barros.

etc., sans parler d'autres biens, offerts pour une bagatelle, comme des terrains, des maisons, etc. Le désir le plus grand était de vendre, d'obtenir de l'argent et d'aller le partager avec le saint Conselheiro. » L'on parvenait, mettant en œuvre des moyens rudimentaires de construction, à bâtir jusqu'à douze maisonnettes par jour. L'agglomération, mélange chaotique de ma-sures de fortune bâties au hasard avec des façades tour-nées de tous côtés, dépourvue de tout ordonnancement, se présentait comme un dédale inextricable de venelles fort étroites et tortueuses menant partout et tenant lieu de réseau de rues. Il n'y avait qu'une seule rue, au sens conventionnel du terme, dans le nord-ouest de l'agglomé-ration. Les maisons, faites en pisé et se composant de trois pièces minuscules, et la plupart du temps aussi d'une cave, étaient chacune entourées de clôtures de broméliacées et d'un fossé, et pouvaient donc, en cas de besoin, faire fonction de réduit de défense. De plus, beaucoup de maisons étaient reliées entre elles par des tunnels souterrains, qui ont pu servir de casemates pendant le conflit^[102]. Ces constructions, dont les murs étaient passés à la chaux et les toitures couvertes de plâtre, s'échelonnaient le long des chemins, puis s'éparpillaient sur les monts environnants. L'emplacement le plus bas de la ville était la place de l'église, qui jouxtait la rivière. De là, la ville s'étendait en montant, vers le nord et l'est. Enfin, la ville était cernée, dans toutes les directions, d'une couronne de tranchées creusées à même le sol, dissimulées par la végétation ; ces tranchées étaient appelées à jouer un rôle important lors des assauts successifs de l'armée républicaine.

Le fleuve, au lit creux et profond comme un fossé, ceinturait le village. Venaient y converger ces ravins aux versants escarpés, déjà évoqués ci-haut, qu'avait créés un vif processus d'érosion, et où coulaient en cascade, pen-dant la saison des pluies, d'éphémères affluents. Dans les hauteurs environnantes s'ouvraient des gorges étroites où passaient les chemins : celui d'Uauá, vers l'ouest ; de Je-remoabo, vers l'est ; des montagnes du Cambaio, vers le sud-ouest ; et de Rosario, vers le sud.

L'ameublement des habitations se limitait à un banc ru-

dimentaire, deux ou trois escabeaux, quelques caisses de cèdre et paniers, et des hamacs. Le ménage n'avait à sa disposition que quelques ustensiles rares et grossiers. Une panoplie d'armes complétait l'équipement : le jacaré (grand couteau à large lame), la parnaiba (coutelas long comme une épée), l'aiguillon (long de trois mètres et à pointe ferrée), des gourdins (creux, remplis à moitié de plomb), des arbalètes et des fusils. Parmi ces derniers, on note la canardière à grenade, le tromblon (lançant pierres et cornes), la carabine, et l'escopette (au canon évasé)^[103].

Des vêtements crasseux et en lambeaux comptaient tout l'habillement des habitants. Les poitrines se garnissaient de chapelets, de scapulaires, de croix, d'amulettes, de dents d'animaux, de reliques et de phylactères^[104].

2.3 Composition et origine sociale de la po-pulation canudense

La plupart des migrants, qui ne furent que quelques centaines au début, n'avaient que peu à perdre ; mais même pour ceux-là, rejoindre Canudos requérait de la hardiesse, car peu de sertanejos quittaient jamais leur terre de façon permanente sauf en cas de dure nécessité. De façon générale, les habitants de Canudos présentaient un éventail socio-ethnique beaucoup plus large qu'il est admis traditionnellement^[105]. Les adeptes de Conselheiro étaient loin d'être tous pauvres et de teint foncé, comme l'affirme Da Cunha. Certains habitants avaient même été riches dans leur vie antérieure : un homme avait vendu trois maisons avant de rejoindre la colonie avec sa famille, et l'on connaît aussi le cas de deux propriétaires de ferme chez qui Antônio Conselheiro s'était arrêté quelques années auparavant et qui avaient vendu leur bien pour rejoindre la communauté^[106].

Pour rappel, la population du sertão nordestin est le fruit du métissage brutal des ethnies indigènes avec l'envahisseur portugais (et leurs descendants) et, dans une moindre mesure, avec les esclaves d'origine africaine. Selon le re-censement de 1890, cette population se composait à 23,9 % de blancs, à 17,5 % de noirs, à 6 % de *mamelucos* ou *caboclos* (métis de blanc et d'Indien) et à 52,6 % de mulâtres (*mestiços*). La composition ethnique de Ca-nudos concordait largement avec cette répartition, sans doute mieux que n'étaient prêts à l'admettre la presse et les élites du littoral. Y étaient majoritaires en effet les gens de couleur, à la peau cuivrée^[107]. Canudos comp-tait de nombreux *mamelucos*, venus de villages avoisinants à prédominance aborigène, créés par les missions catholiques à l'époque coloniale^[108]. Occasionnellement, des Indiens Kiriri, Kaimbe et Tuxá s'installaient dans les zones périphériques de l'agglomération, et allaient plus tard se battre « à l'arc et à la flèche » aux côtés des *Ca-nudenses*^[109]. S'y rencontraient aussi des gens originaires des villages de *nègres marrons* implantés sur les rives du fleuve Itapicuru^[110] ; on se rappellera à ce propos l'oppo-sition d'Antônio Conselheiro à l'esclavage, et le fait qu'il

suggéra dans ses écrits que la république avait été infligée à la monarchie comme un châtiment pour avoir tant tardé à affranchir les esclaves. Attendu que beaucoup de résidents de Canudos étaient de peau très sombre, il est hautement probable que parmi ceux qui rejoignirent le sanctuaire d'Antônio Conselheiro figuraient de nombreux esclaves affranchis à la suite de l'abolition de 1888, mais qui avaient opté pour Canudos comme solution de rechange à la vie misérable généralement dévolue aux anciens esclaves^{[109],[111]}. La colonie ne comprenait donc pas que des *caboclos*, mais un large échantillonnage de groupes ethniques, raciaux et sociaux^[109]. Un observateur releva une différence entre les logis construits par les *caboclos* et ceux bâtis par d'anciens esclaves. Les femmes noires se seraient habillées selon la coutume africaine^[112].

La population de Canudos, loin donc d'être ethniquement et socialement homogène, reflétait assez fidèlement, à l'exception sans doute d'une couche supérieure blanche, la réalité du *sertão* à la fin du XIX^e siècle, c'est-à-dire un territoire caractérisé par une croissance démographique au-dessus de la moyenne, que peuplaient quelques vestiges des anciennes populations indigènes, une forte majorité de travailleurs agricoles peu ou pas formés, une mince couche moyenne de négociants et de commerçants ainsi que de *vaqueiros*, et quelques bonnes familles aisées, en plus de servir de terre d'attache pour anciens esclaves. Quelques-uns des marchands de *Belo Monte* possédaient des quantités notables d'argent et de terres. Les jeunes gens n'étaient pas seuls à migrer vers Canudos ; des familles dans leur totalité, sans exclure les vieillards, s'y résolvaient. Dans ceux qui faisaient cortège à Maciel peu avant la fondation de *Belo Monte*, l'élément féminin était en nette majorité, même si plusieurs hommes seuls, tels que Pajeú ou João Abade, avaient aussi rejoint la troupe^[113].

Tout au long de l'existence normale de Canudos, les habitants apparaissaient en somme peu différents des autres habitants du *sertão*. Si les femmes pouvaient sembler décrépites aux visiteurs dès l'âge de vingt ans, cela n'est pas imputable à quelque fanatisme ; l'espérance de vie dans les campagnes du Nord-Est ne dépassait guère 27 ans dans les années 1890, pour les femmes comme pour les hommes^[114]. Globalement, le nombre de femmes était supérieur à celui des hommes dans une proportion de 1 pour 2. Que les femmes veuves ou abandonnées par leur mari, qui en règle générale connaissaient une vie très difficile, à moins d'avoir de solides liens familiaux, aient cherché massivement refuge à Canudos fournit une explication possible de ce phénomène^[114]. Vers la fin, les femmes se retrouvèrent plus nettement encore en surnombre, par suite de la désertion de nombreux hommes dans les derniers mois, abandonnant souvent femme et enfants, et par le fait que les femmes étaient plus fidèles (paradoxalement, eu égard à la misogynie du chef) à Antônio Conselheiro^[114]. Une photo des survivants du siège, prise par le photographe professionnel Flávio de Barros, montre que la plupart des femmes étaient jeunes, non de

vieilles mégères, comme l'insinue Da Cunha. Certes, la plupart des personnes sur cette même photo sont des noirs ou des *caboclos*, mais plusieurs sont blanches, autant que l'était Da Cunha lui-même^[115]. Certaines femmes étaient des femmes blanches de bonne famille, et quelques-unes même amenèrent avec elles de l'argent, des bijoux, et d'autres objets de prix ; la piété, plus que tout autre mobile, les attachait à la ville sainte^[116]. Dans les fiches du Comité Patriótico, organisation caritative fondée durant la dernière phase de la guerre, 41 sur les 146 femmes et enfants qui purent être sauvés sont décrits comme étant blancs, souvent avec la mention « blanc, blond et de bonne famille ». Ces constats suffisent à invalider la vision qui prévalait alors et selon laquelle les adeptes d'Antônio Conselheiro étaient tous des paysans *caboclo*.

Il y avait parmi les *Canudenses* un millier environ de *sertanejos* qui avaient été *vaqueiro* ; certains ont pu être des déserteurs de l'armée ou de la police, d'autres avaient été, avant l'abolition, des esclaves fugitifs ou des serfs. Da Cunha, et avec lui d'autres auteurs, les désigna collectivement du terme péjoratif de *jagunços*, lequel signifie membre d'une milice privée de grand propriétaire, ou plus vaguement individu métissé, virile, aventureux, imprévisible, querelleur et turbulent de caractère, alors que même à Canudos, seul un petit nombre (les gardes du corps d'Antônio Conselheiro et quelques-uns de ses combattants) eussent mérité ce qualificatif. C'est dans leurs rangs qu'Antônio Conselheiro recrutait ses combattants ; ceux-ci étaient invariablement munis de couteaux et de carabines et possédaient une connaissance intime de la topographie. Les *vaqueiros*, ayant à faire paître leur bétail, parcouraient des espaces larges et ouverts, où ils devaient affronter un terrain rocailleux recuit par le soleil, les maladies épizootiques du bétail, l'alternance de pluies torrentielles et de sécheresses, et, au besoin, se défendre contre les voleurs de bétail et les maraudeurs. Ces *guardians* vêtus de cuir avaient une farouche résilience au combat, attaquaient peu de prix à leur vie, et, lorsqu'enrôlés dans les forces armées, n'avaient pas leur pareil comme *cavaliers* et comme *fantassins*^[105].

Une mention particulière doit être faite d'un certain nombre de commerçants qui, dès l'époque de la prédication itinérante d'Antônio Conselheiro, avaient perçu le potentiel économique de son mouvement. Aussi les deux marchands qui résidaient à Canudos en 1893 n'avaient-ils aucune raison de choisir le large quand Antônio Conselheiro vint s'y installer avec sa suite. En effet, il emmenait avec lui des centaines de gens qui, quelque pauvres que fussent la plupart d'entre eux, avaient malgré tout besoin de produits de consommation de base, et étaient aptes à fabriquer des produits susceptibles d'être vendus ensuite. Les marchands ambulants firent bientôt figurer *Belo Monte* sur leur itinéraire habituel. Vu qu'aucun impôt n'était prélevé à Canudos, les commerçants *canudenses* bénéficiaient d'un avantage concurrentiel par rapport à leurs collègues^[117].

Géographiquement, les *Canudenses* étaient pareillement

d'origine fort diverse, venant dans une mesure égale de zones rurales et urbaines, et de toutes les parties du Nordeste, et pas seulement des villages et hameaux du haut *sertão* ; il en arrivait aussi du *Recôncavo*, des localités du *tabuleiro* côtier, d'*Alagoinhas*, et de hameaux sis à plusieurs centaines de km de distance dans le *Pernambouc* et dans la *Paraíba*, et parfois de lieux aussi éloignés que *Fortaleza*, dans le *Ceará*, et *Itabaianinha*, dans le *Sergipe*^[118]. Des troupeaux de bétail affluaient de la région de *Jeremoabo*, de *Bom Conselho* et de *Simão Dias*. Toutefois, la majorité des *Canudenses* était formée de campagnards venus des localités circonvoisines. L'aire de recrutement des immigrants *canudenses* peut, schématiquement, être subdivisée en trois zones :

- 1) une première, constituée d'une proche cou-ronne de 20 km de diamètre, à partir de laquelle des sympathisants de Canudos pouvaient faire la navette vers la colonie sans né-cessairement s'y fixer à titre permanent ou dé-finitif ;
- 2) une deuxième, qui correspond au territoire où Maciel avait naguère accompli ses missions de prédication et où il était personnellement connu des habitants. Cette zone s'étend depuis la frange littorale dans le nord de Bahia et le sud du Sergipe, jusqu'au bourg de *Jeremoabo*, et comprend une dizaine de communes. Après la fondation de Canudos, cette zone tendit à s'agrandir vers le nord et vers l'ouest, au fur et à mesure que les *Canudenses*, et Maciel lui-même, y nouait des contacts ;
- 3) une troisième zone de recrutement enfin, s'étendant au sud jusqu'à la *Chapada Diaman-tina*, à l'ouest jusqu'au fleuve *São Francisco*, et au nord et au nord-est jusqu'au *Pernambouc* et au *Ceará*^[119].

Un millier de personnes environ (800 « compères résolu-s » et 200 « femmes et enfants », dont parla le capucin Marciano dans son rapport) formaient le noyau dur, et probablement la majorité de la population *fixe* de *Canudos* : ce sont ceux qui observaient les règles de la communau-té, ce qui impliquait e.a. qu'ils cédaient une grande partie de leurs possessions. D'autre part, une population flottante prenait part à la vie religieuse de la communau-té, sans pour autant résider à titre permanent à Canudos ; au contraire, ils gardaient leurs huttes (même si l'on peut supposer qu'une partie d'entre eux disposait de gîtes tem-poraires dans la colonie) et leur lopin de terre donné à bail dans les environs immédiats et continuaient de s'insérer comme auparavant dans la structure socio-économique traditionnelle autour du *coronel*. Ils ont pu être attirés dans Canudos par les pratiques religieuses, par la figure du Conselheiro, ou parce qu'ils y voyaient la perspective de quelque petit négoce^[120]. Si le noyau central et une partie de la population partageaient, en dépit de mobiles diver-gents, le même engagement pour le projet *Belo Monte*,

avec une même ardeur et le même esprit de sacrifice, le gros des *Canudenses* en revanche ne s'engageait guère autrement qu'en paroles, souvent s'en servaient comme alibi d'une attitude intéressée, et n'étaient pas disposés à prendre un quelconque risque. Du reste, cette hétérogénéité des attitudes ne pouvait surprendre que ceux qui voulaient croire à une secte monolithique et fanatique. En fait, *Belo Monte* était une structure sociale ouverte, et il suffisait, pour y être admis librement, de manifester un anti-républicanisme suffisamment crédible^[121].

Les flux de migrants vers Canudos finirent par se réper-cuter sur les chiffres de population de quelques bourgs voisins. Ainsi, *Queimadas* déclina de 4 500 habitants env. en 1892, à seulement trois maisons habitées en sep-tembre 1897. Jusqu'à 5 000 adultes masculins d'*Itapicuru* auraient élu domicile à Canudos, de même que 400 de *Capim Grosso*, un grand nombre de *Pombal*, 300 d'*Itabaianinha* dans le *Sergipe*, et un fort contingent d'*Itiúba* en *Bahia*. Une pénurie de main-d'œuvre com-mençait à se faire sentir avec acuité^[99]. Beaucoup d'habitants s'enfuirent dans les derniers mois de la bataille, et tout à la fin, il ne restait plus que quelques centaines de femmes et d'enfants^[122].

2.4 Effectifs

Canudos n'était, administrativement parlant, qu'un *arraiial*, un hameau à l'intérieur d'un *município*, une commune, mais ce nonobstant était l'une des agglomérations les plus peuplées de la *Bahia*. Le nombre d'habitants de Canudos fut et reste l'objet de controverses et les estimations de ses effectifs de population oscillent entre 10 et 35 mille habitants. Il est à noter tout d'abord que le chiffre de population de Canudos a fortement varié au cours de ses quatre années d'existence^[123].

Également controversé est le nombre des accompagnateurs d'*Antônio Conselheiro* avant la fondation de *Belo Monte* en 1893. Un correspondant du *Jornal de Notícias* de Salvador estima ce nombre, peu avant la fondation de Canudos, à 3000 hommes, femmes et enfants ; un autre observateur dénombra vers la même époque une à deux centaines de combattants, en constatant que les femmes comptaient pour deux tiers dans le groupe entier. Si on comptabilise les femmes et les hommes inaptes au combat, ce sont quelque 800 à 1000 personnes qui se fixèrent dans la *fazenda* de Canudos, où ils trouvèrent, en supposant fiables les données de Da Cunha sur ce point, un groupe de 250 résidants déjà installés^[124].

La population de la colonie, qui dans les années qui suivirent connut un afflux continual, fut chiffrée par le ca-pucin Marciano, seul témoin à avoir séjourné plusieurs jours dans la communauté, à « un milliers de compères résolus, parmi lesquels 800 hommes toujours en armes, et leurs femmes et enfants ». Sur cette base, la population de Canudos fut ensuite estimée, en postulant pour chaque homme une famille de cinq membres, à un effectif total

de 5000^[125].

Les estimations les plus anciennes de la population de Canudos s'alignaient sur les chiffres fournis par l'armée. Le major Febrônio de Brito, commandant de la 2^e expédition, estima le nombre des hommes armés d'abord à 3000, puis à 4000, et l'ensemble de la population masculine adulte entre 5 et 8 mille. On a toutes les raisons de soupçonner que les chiffres de population furent délibérément gonflés par les commandements militaires successifs afin d'inciter le public à chercher l'explication de leurs déplorables échecs dans la puissance de l'adversaire plutôt que dans leur propre impéritié^[125]. Il est vrai aussi que la tactique de *guérilla*, faisant intervenir de petites unités mobiles « invisibles », peut donner à l'armée régulière l'impression d'avoir affaire à un nombre plus important d'adversaires et les porter à surestimer involontairement leur nombre^[126].

À la fin des hostilités début octobre 1897, le général Arthur Oscar, commandant en chef de la dernière expédition, nomma une commission chargée de dénombrer les maisons de Canudos ; cette commission aboutit au chiffre de 5200 maisons, sur la foi de quoi la population totale de Canudos fut établie à 25 000 personnes. Manoel Bení-cio, reporter du *Jornal do Commercio*, qui eut vis-à-vis de l'armée une attitude critique et qui fut d'ailleurs bien-tôt éconduit sous la pression du *Clube Militar*, entreprit pour sa part, avec l'aide de quelques autres, de faire le décompte des maisons et serait arrivé à un résultat ne dépassant pas les 1200, à quoi il fallait certes ajouter deux centaines situées dans les différents prolongements de l'agglomération ; précisant qu'« à coup sûr, il n'y a pas plus de 2000 maisons », il aboutit à un chiffre de population de 7500 à 8000, dont, peut-être, 1500 combattants^[127]. Le colonel Carlos Telles, qui combattit à Canudos, écrivit : « Canudos n'a qu'un millier de maisons, ou un peu plus, mais certainement pas 4 à 5 mille, ainsi qu'on l'affirme généralement ; j'estime le nombre initial des jagunços à 600 au maximum. De ceux-là, il n'a pas dû rester plus de 200 après l'offensive du 18 juillet »^[128]. En outre, des recherches plus récentes ont soulevé des doutes quant à la capacité de Canudos de nourrir une population de 25 à 30 mille personnes^[129].

La colonie de Canudos hébergeait aussi toute un peuplement temporaire. Si Canudos connaissait un afflux continu, il y eut en même temps un va-et-vient incessant, en particulier de personnes venant d'une couronne proche, d'une vingtaine de km de diamètre, qui avaient donc la possibilité de maintenir des liens avec la communauté et prendre part à la vie communautaire, mais sans nécessairement y fixer domicile de manière durable^[126].

Quoi qu'il en soit, même en admettant seulement 10 mille habitants, Canudos eut un impact considérable sur la structure sociale et économique de la région. En peu de temps y surgit en effet un acteur économique important, qui non seulement fit naître des opportunités de marché, d'échanges et de débouché, mais agit aussi comme

une pompe aspirante, prélevant du potentiel dans d'autres lieux et y créant des pénuries, en particulier de main-d'œuvre, susceptibles d'entraîner à leur tour des conséquences économiques et politiques^[126].

2.5 Motivations



La revue Revista Ilustrada, d'Angelo Agostini, vecteur de propa-gande républicaine sous l'Empire, représenta le Conselheiro de manière caricaturale, avec ici une suite de bouffons armés d'an-tiques tromblons, s'efforçant de faire barrage à la République. Exemple de la façon dont la presse de l'époque réagit au messia-nisme de Maciel.

Pour rendre compte d'un exode aussi massif vers la colonie de Canudos, la seule privation matérielle, aussi fortement que les *Canudenses* eussent eu à en souffrir dans leur vie antérieure, n'est un facteur explicatif ni nécessaire ni suffisant. Le facteur déterminant propre à déclencher la mobilisation millénariste et à pousser à l'exode fut sans doute ce que Robert Levine appelle la *dérouти-nisation* générale de la vie quotidienne, le fait que, par un changement politique profond, les catégories normales à travers lesquelles la réalité sociale était jusque-là appréhendée ne s'appliquaient plus désormais^[130]. Nombre de ruraux se méfiaient du nouvel ordre laïc républicain, et d'aucuns ont même pu interpréter les nouvelles pratiques d'état civil et certaines questions du recensement relatives à l'ascendance raciale comme une menace de restauration de l'esclavage, aboli par la monarchie un an avant la chute de celle-ci. Par ses efforts à étendre ses pouvoirs jusque dans les terres intérieures les plus écartées, le nouvel État républicain représentait un bouleversement structurel proprement cataclysmique. Même l'élection d'un président au lieu de l'investiture à vie d'un monarque paternel suscita des craintes. La prédication de Conselheiro comportait une critique de cet ordre républicain existant et offrait l'alternative d'un univers symbolique (potentiellement explosif) différent^[131]. Beaucoup de *sertanejos* choisirent donc de chercher refuge à Canu-

dos, colonie *collectiviste* dirigée par un patriarche protecteur, et d'y mener une vie collective structurée, comme moyen d'atteindre la *rédemption* individuelle. La plupart des prédications d'Antônio Conselheiro exigeaient simplement une moralité personnelle et un travail assidu, en échange d'une protection spirituelle contre le monde temporel corrompu et en proie à la crise économique. Les croyants pouvaient y mener une vie disciplinée en accord avec les préceptes catholiques, à l'abri à la fois des infamies modernes et de la faim et du besoin. Canudos n'attira pas les déviants et les fanatisés, mais des hommes et femmes rationnels qui, se sentant désormais aliénés dans leur société, recherchaient la rédemption en allant volontairement vivre dans un environnement pénitentiel régulé et sécurisé, en acceptant volontairement un ensemble de préceptes à même de donner à leur vie une structure et une direction rassurantes. À leur arrivée à Canudos, les résidents se voyaient assigner un travail et vivaient selon une routine qui dut apporter un sentiment de sécurité à des gens traumatisés par les privations et par les vicissitudes de la sécheresse, des querelles de clan et de la précarité économique^[132].

Les succès de Canudos face aux attaques militaires agirent comme un aimant sur les populations du *sertão*. Un article du *Diário da Bahia* du 31 janvier 1897 indiqua : « Des personnes du *sertão* nous rapportent qu'à la nouvelle de la défaite de l'expédition, on a tiré des feux d'artifice et sonné les cloches dans de nombreuses localités, et que des familles entières ont inconditionnellement tout abandonné derrière elles ou tout vendu pour se joindre au *saint homme* ». Le correspondant de *Gazeta de Notícias* (31 janvier 1897) rapporta que « la moitié de la population de Tucano et d'Itapicuru avait transféré sa résidence vers Canudos »^[125].

Cependant, la décision de partir à Canudos avec la famille entière ne se prenait pas toujours après rupture de tous les ponts, comme le voulait le *topos* contemporain en vigueur dans le littoral. La guerre terminée, il apparaîtra qu'en réalité beaucoup de prisonnières *canudenses* « avaient gardé par devers elles des biens, dont elles se proposaient de vivre après les combats ; d'autres, ayant toujours l'avenir en vue, avaient laissé leurs biens sous la tutelle de membres de leur famille ou d'amis (...). Ainsi que cela nous fut confirmé par beaucoup d'officiers, la majorité des papiers découverts à Canudos consistaient en contrats d'achat de maisons et de terres »^[120].

Sans conteste, Antônio Conselheiro était ouvertement monarchiste et prêchait contre la République. Sa pensée politique reposait sur le principe que tout pouvoir légi-time est l'émanation de la toute-puissance éternelle de Dieu et reste soumis à une règle divine, tant dans l'ordre temporel que spirituel, de sorte que, en obéissant au pape, au prince, au père, à celui qui est réellement ministre de Dieu en vue de l'accomplissement du Bien, c'est à Dieu seul que nous obéissons. Il reconnaissait la légitimité de la monarchie en tant que mandataire du pouvoir divin, à l'opposé de l'illégitimité de la République : le digne

prince, dom Pedro III, affirmait-il, détient le pouvoir légitimement constitué par Dieu pour gouverner le Brésil ; c'est le droit de son digne grand-père, dom Pedro II, qui doit prévaloir, nonobstant qu'il ait été trahi, et par conséquent sa famille royale seule est habilitée à gouverner le Brésil^[133]. Au frère capucin Marciano, qui visita Canudos en 1895, Antônio Conselheiro déclara : « du temps de la monarchie, je me suis laissé emprisonner parce que je reconnaissais le gouvernement ; aujourd'hui, je ne le ferai pas, car je ne reconnais pas la République. »^[134] Cependant, comme le souligne Da Cunha, « il n'y a pas là la moindre intention politique ; le *jagunço* est aussi inapte à comprendre la forme républicaine que celle de la monarchie constitutionnelle. Toutes deux sont à ses yeux des abstractions inaccessibles. Il est spontanément l'adversaire de l'une et de l'autre. Il se trouve dans la phase de l'évolution où seule peut se concevoir la domination d'un chef sacerdotal ou guerrier. » Antônio Conselheiro prêchait le salut pour l'âme prise individuellement, non pour la société rurale, ou à fortiori, brésilienne tout entière. Il ne cherchait pas à imposer ses visions à d'autres et sa doctrine ne représentait donc pas une menace du point de vue du comportement social général. La violence fut portée contre Canudos ; elle n'avait pas été exportée depuis Canudos vers la région circonvoisine^[135].

C'est donc à tort que les autorités de Rio de Janeiro voulaient faire de Canudos un élément d'un vaste complot monarchiste contre le nouveau régime, bénéficiant de complicités dans la capitale, voire de soutiens à l'étranger, en particulier d'Angleterre. Ce qui en effet ressort des lettres, des écrits de toutes sortes, des vers qui furent découverts à Canudos après sa liquidation par l'armée, est une religiosité diffuse et incongrue, dont les tendances messianiques n'avaient pas de portée politique bien affirmée. Les *Canudenses* ne s'opposaient à l'ordre républicain nouvellement établi que dans la mesure où, croyant à l'imminence du règne promis de Dieu, ils percevaient dans la République le triomphe temporaire de l'*Antéchrist*. Da Cunha, par un parti-pris propre aux élites républicaines du littoral, voudra voir dans Canudos, en substance, la révolte d'une société anachronique, restée, par son isolement géographique et culturel séculaire, à l'abri des évolutions et des mouvements de civilisation extérieurs, et refusant violemment l'irruption brutale de la modernité incarnée par la République. Ce qu'il exprime Da Cunha en ces termes :

Nous reçumes à l'improviste la République, comme un héritage in-attendu. Soudain, nous nous éle-vâmes, entraînés par le torrent des idéaux modernes, et laissant, dans la pénombre séculaire où ils gisent au centre du pays, un tiers de nos gens. Trompés par une civilisation d'emprunt, moissonnant, dans un travail aveugle de copistes, tout ce qui existe de meilleur dans les codes

organiques des autres nations, nous sommes parvenus, en usant de révoltes et en refusant de transiger si peu soit-il avec les exigences de notre propre nationalité, à aggraver le contraste entre notre façon de vivre et celle de ces rudes compatriotes, qui sont plus étrangers dans ce pays que les immigrants d'Europe. Car ce n'est pas la mer qui les sépare de nous, ce sont trois siècles

(...)^[136].

2.6 Structures de pouvoir et centres de dé-cision

Les recherches récentes ont mis au jour la présence à Canudos de stratifications sociales et fonctionnelles, et d'un système hiérarchique de répartition des pouvoirs, notamment au sein du groupe dirigeant, lequel n'était pas exempt de tendances divergentes et de frictions.

Le mouvement de Canudos était porté par un noyau fonctionnellement différencié d'individus haut placés. Dans le domaine strictement religieux, Maciel avait sous ses ordres un groupe restreint de *beatos* et *beatas* (dévots), qui formaient une manière de confrérie laïque nommée *Companhia do Bom Jesus*, qui était chargée de prendre soin du *sanctuaire*, où vivait Maciel et où étaient conservées les images de saints, de protéger Maciel contre l'extérieur, de l'assister dans la *liturgie*, de sonner les cloches et d'organiser des collectes d'aumônes dans les environs. La plus considérée parmi les *beatas* se voyait confier l'alimentation du Conselheiro et, en qualité de sage-femme diplômée, aidait aussi à mettre au monde les enfants de Canudos^[137].

Religion et économie formaient à Canudos les deux piliers du pouvoir, auxquels s'ajoutait, surtout après le déclenchement de la guerre, le pilier militaire. Les négociants appartenaients, tant dans l'ancienne que dans la nouvelle Canudos, à la strate dirigeante. Cela valait en premier lieu pour les deux vieux de la vieille Antônio da Mota et Joaquim Macambira. Tous deux pouvaient s'appuyer sur des rapports de clientèle et de parentèle avec les *coronels* de la région. Le nouveau venu Antônio Vilanova, qui avait fui sa province natale du Ceará pour la Bahia à la suite de la sécheresse de 1877 et s'était fixé à Canudos non pour des motifs religieux, mais par esprit de lucre, ayant en effet perçu dans la nouvelle colonie un potentiel marché en expansion, sut se hisser au rang de figure économique dominante de Canudos, notamment en éliminant, avec l'appui de l'autorité militaire *conselheiriste*, toute concurrence indésirable. Pendant la guerre, il réussit à se rendre indispensable comme pourvoyeur de munition et même à faire partie du commandement militaire de Canudos^[138].

Il n'est pas inutile de s'attarder à ces trois grandes figures

de l'élite économique de Canudos — Antônio da Mota, Joaquim Macambira et Antônio Vilanova —, en touchant aussi un mot sur le frère de ce dernier, Honório Vilano-va. Antônio da Mota était le plus important habitant du hameau de Canudos quand Antônio Conselheiro vint s'y installer en juin 1893. Commerçant en cuirs et paillasses, il écoulait sa marchandise sur les marchés de Cumbe et de Monte Santo. Il exploitait une boutique, qui lui servait également de logis, sur la place des Églises, non loin de la Nouvelle Église, et donc près du *sanctuaire*, où résidait le Conselheiro, et détenait aussi un lopin de terre sur la rive droite du Vaza-Barris. Il avait de la famille dans le *sertão* bahiannais, notamment le colonel Ângelo dos Reis, riche propriétaire de *fazenda*, et le major Mota Coelho, officier de la police bahiannaise, et comptait parmi ses descendants Joaquim da Mota Botelho, le découvreur du météorite de Bendego^[139]. Il s'était fait l'ami et l'affidé de Maciel dans les années 1880, dès la première apparition de celui-ci dans le hameau ; à cette occasion, Da Mota pria le Conselheiro d'ériger une nouvelle chapelle à Canudos, pour remplacer l'ancienne, trop petite et délabrée ; le Conselheiro promit d'honorer cette requête, et, la promesse remplie, la nouvelle église Saint-Antoine fut bénie par le curé de Cumbe, ce qui donna lieu à une jour-née festive, avec feu d'artifice^[140]. Lors de la 1^{re} expédition contre Canudos, le bruit courut que le vieux Da Mota avait envoyé quelqu'un prévenir la troupe qu'une attaque *conselheiriste* était imminente, ce qui, d'après les témoignages qu'a pu recueillir José Calasans, était une calomnie. Da Mota et plusieurs de ses proches furent massacrés en plein jour, sous les yeux du Conselheiro, et sur ordre de João Abade ; c'est en vain qu'ils en appellèrent à la protection du Conselheiro, lequel, quoiqu'il eût ordonné de cesser la tuerie, ne fut pas obéi. Du clan Da Mota, seuls rescapèrent les femmes et les enfants, qui trouvèrent refuge dans la maison de Joaquim Macambira, autre commerçant de la localité, qui réussit ensuite à les exfiltrer vers d'autres lieux, sous l'hostilité des plus acharnés. La maison de commerce de Da Mota fut pillée^[139].

Antônio Vilanova, originaire du Ceará, joua un rôle pré-éminent tant dans l'économie que dans la politique de Belo Monte. Ses billets à ordre avaient valeur de devise, et parallèlement à son négoce, il se chargeait aussi de résoudre les litiges locaux, faisant ainsi office de juge de paix. Il s'était lié avec João Abade, commandant de la Garde catholique et donc chargé du maintien de l'ordre, connivence qui lui permit de mieux assurer son pouvoir. Tous deux d'ailleurs demeuraient sur la même place des Églises, dans des maisons à tuiles, symbole de puissance. Vilanova n'était qu'un surnom — il s'appelait de son vrai nom De Assunção —, dont il avait été affublé pour avoir séjourné quelque temps à Vilanova, aujourd'hui Senhor do Bonfim, pour ses affaires^[141]. Poussé par la sécheresse qui sévissait dans sa terre natale, il arriva dans la Bahia en 1877, en partageant le sort d'un grand nombre de ses concitoyens. C'est l'appât du gain, non la foi, qui l'incita à rejoindre Belo Monte, où il accordait des rabais au Conselheiro. Du reste, les deux hommes étaient d'an-

cientes connaissances, puisque vers 1873, le *beato* Antônio était passé par Assaré, où les De Assunção possédaient un bout de terrain. Vilanova transféra donc vers Canudos son fonds de commerce, en emmenant aussi sa parentèle. Il n'eut pas de mal à faire fleurir ses affaires, sachant en effet, avec l'aide de João Abade et de sa troupe, tenir à distance ses concurrents^[142]. Son prestige ne fit que croître tout au long de la guerre, et son magasin servit bientôt à entreposer armes et munitions, qu'il distribuait aux combattants en accord avec les chefs de piquet. Au fur et à mesure que périssaient les chefs de guerre, et que dans le même temps le Conselheiro restait claustre dans son *sanctuaire*, Vilanova tendra à concentrer dans ses mains de plus en plus de pouvoirs^[143]. Dans la dernière phase de la guerre, lorsque tout était perdu, il prépara habilement sa retraite, non sans en avoir sollicité l'autorisation auprès du Conselheiro alors moribond. Celui-ci décédé, Vilanova réussit à faire sortir de l'enfer de Canudos toute sa parentèle, précautionneusement, par petits groupes, avec l'aide de quelques *jagunços* de ses amis. Selon son frère Honório, il lui fallut abandonner quatre tonneaux d'argent, qu'il enterra sur place, mais emporta avec lui pour le Ceará, où il alla vivre quelque temps, trois ou quatre kilos d'or et des bijoux. Il mourut à l'âge de 50 ans^[144].

Joaquim Macambira enfin était issu d'une des deux grandes familles qui habitaient à Canudos avant l'arrivée du Conselheiro (l'autre étant les Da Mota ; les Vilanova ne vinrent que plus tard). Ces deux familles entretenaient du reste de bons rapports, témoin le fait qu'après le massacre des Da Mota, les Macambira accueillirent chez eux les mineurs d'âge de cette famille. Joaquim était agriculteur et commerçant, non un homme de combat à proprement parler, encore que pendant la guerre il aima à tramer des embuscades. Il joua un rôle de premier plan dans la communauté par ceci qu'il était un homme de confiance, un commerçant respecté, d'une probité reconnue au-dehors, qui entretenait des relations commerciales avec ses frères des localités circonvoisines, et qui, de surcroît, était lié d'amitié avec le colonel João Evangelista Pereira de Melo, propriétaire aisné de Juazeiro, à qui il passa commande de bois d'œuvre pour l'église nouvelle de Canudos, transaction avortée devenant l'étincelle qui déclenchera la guerre^[145]. Il eut une progéniture nombreuse, et l'un de ses fils s'était mis en tête, lors de l'un des épisodes les plus fameux de la guerre de Canudos, de s'emparer des canons de la 4^e expédition, mais sera sacrifié en même temps qu'une poignée de ses camarades (Francisco Mangabeira lui consacrera un poème, inspiré d'un reportage d'Euclides da Cunha). La guerre terminée, une de ses filles, Maria Francisca Macambira, âgée de 10 ans, tomba d'abord aux mains d'officiers républicains à Salvador, avant d'être recueillie par le journaliste Lélis Piedade^[146] (voir ci-dessous).

Signalons encore Honório Vilanova, frère d'Antônio, venu comme lui du Ceará, où il avait appris l'office de sellier-bourrelier, et d'où il partit pour Canudos en com-

pagnie de son frère, après un passage par Bonfim. Si l'on sait très peu de choses sur ses faits et gestes durant la guerre, il se fera plus tard le mémorialiste de Canudos et du Conselheiro, se remémorant en effet avec précision les faits, les coutumes, la vie quotidienne et les notables de Belo Monte, et retracant en particulier la personnalité du Conselheiro, qu'il avait connu d'abord à Assaré vers 1873 et aux côtés duquel il resta presque jusqu'à la fin de la guerre ; du reste, il parlera toujours en bien du Conselheiro. Ses souvenirs ont été rassemblés par Nertan Macêdo dans un ouvrage paru en 1964, *Memorial de Vilano-va*. À Canudos, il s'occupa surtout à aider le « compère Antônio », son frère commerçant, dans la boutique bien approvisionnée de celui-ci, et n'exerça jamais son état de bourrelier. Il combattit dans la phase finale du conflit, et fut blessé au pied. Il mourut dans son Ceará natal à l'âge de 105 ans^[147].

L'état de guerre imprégna la vie à Canudos bien avant que la guerre ouverte n'éclatât trois ans et demi après la fondation de la communauté. *Belo Monte* en effet, apparue dans le sillage d'un accrochage sanglant entre les hommes de Maciel et un détachement de la police bahiana lancé à leurs trousses par les autorités, était initialement conçue comme une *planque*, et les responsables, à qui rien ne permettait de supposer qu'ils resteraient à l'abri de poursuites, devaient se tenir toujours parés au combat. En conséquence, l'organisation militaire eut, aussi bien dans les centres de décision de la communauté que dans la vie quotidienne, une importance considérable^[148]. Des exercices militaires étaient quotidiens, et les habitations étaient en partie doublées d'une cave en guise d'abri contre l'artillerie^[149].

Belo Monte était gouverné sur le mode oligarchique ; le groupe dirigeant ne tirait pas sa légitimité d'un choix populaire, mais du prestige individuel de ses membres, prestige dérivé de l'accomplissement d'actes notables, de la possession de biens, ou de la proximité avec Antônio Conselheiro^[150]. Celui-ci semble avoir constitué, autour de João Abade et d'Antônio Vilanova, un cercle dirigeant, qui, selon la presse contemporaine, apparaissait en public sous la dénomination de « Douze Apôtres ». Abade avait la haute main sur le domaine policier et militaire, tandis que toute l'administration civile était à la charge de Vilanova. De ce même noyau central faisaient partie également le grand propriétaire terrien Norberto das Baixas et quelques chefs militaires, dont Pajeú, João Grande et José Venâncio^[151]. Les soins de santé furent confiés au guérisseur Manuel Quadrado, versé dans les plantes médicinales^[152]. Ainsi, les soins médicaux, mais aussi l'enseignement scolaire, étaient-ils assurés par des institutions quasi-étatiques^[153].

Que Maciel, en sa qualité de Conselheiro, « ne renonça jamais au privilège d'avoir le dernier mot », comme l'affirme l'historien José Calasans^[154], doit être mise en doute, plus particulièrement en ce qui concerne la phase finale de la guerre. La presse de l'époque le dépeignait comme le chef de guerre suprême, comme un *despote* do-

té d'un pouvoir de commandement illimité et global^[150]. Certes, dans les premiers temps du mouvement, Antônio Conselheiro était la figure déterminante, et c'était lui qui composait le groupe dirigeant ; pour cela, il s'autorisait notamment de ses liens de parentèle, liens qui détermi-naient ses rapports avec une large part de la population de Canudos, Maciel étant, ainsi qu'il appert du registre baptiste, le parrain de presque tous les enfants nés dans la colonie. En outre, il pouvait s'appuyer sur un réseau, tissé pendant ses vingt années d'errance, de relations personnelles avec des *fazendeiros*, commerçants et politiciens de la région. Cependant, comme le souligne D. D. Bar-telt, le meurtre dont furent victimes son confident Antônio da Mota et une partie de la famille de celui-ci, sur le soupçon d'avoir mis la police au courant de l'attaque d'Uauá lors de la première expédition, semble indiquer le contraire, vu que le meurtre aurait été perpétré sous les yeux mêmes de Maciel, sans qu'il fût en mesure de l'em-pêcher. Certes, la guerre avait alors commencé, et la loi martiale était de rigueur ; toutefois, que le soupçon eût été fondé ou non, ou que les preuves eussent été ou non fabri-quées par Vilanova pour se débarrasser d'un rival, l'inci-dent tend à prouver que Maciel ne détenait plus alors dans les affaires militaires (stratégiques ou disciplinaires) l'au-torité suprême^[155]. Selon José Aras^[156], « le Conselheiro craignait João Abade... c'était lui le véritable chef », et Sousa Dantas^[157] fait état d'une déchéance morale, d'une prostitution et d'une violence intérieure croissantes, que Maciel n'était plus capable d'endiguer ; la volonté du chef spirituel était contrecarrée par l'arbitraire de caïds arro-gants ; Maciel aurait même enjoint à ses adeptes de re-tourner dans leurs villages d'origine^[158].

La *Guárdia Católica*, la garde prétorienne d'Antônio Conselheiro et corps de police de Canudos, portait un uniforme de coton bleu, avec béret de même couleur^[148]. Les contentieux de droit civil se réglaient la plupart du temps en interne, tandis que les infractions pénales graves étaient déférées devant la juridiction municipale^[153].

2.7 Moyens de subsistance

À l'encontre de ce qui transparaît de la description dra-matique donnée par Da Cunha, la zone de Canudos n'était pas à ce point aride qu'elle n'eût offert que très peu de res-source à l'activité agricole et commerciale ; au contraire, le site fut choisi justement en raison de sa capacité à sou-tenir l'agriculture. *Belo Monte* en effet se situe à l'endroit où l'afflux d'eau par le bassin versant supérieur du fleuve Vaza-Barris était au maximum. De l'eau pouvait être ex-traites non seulement du fleuve, mais aussi — rareté pour la région — du sous-sol, moyennement creusement de puits dans le roc poreux. Accessoirement, par la configu-ration accidentée du terrain, les facultés de défense de la ville se trouvaient démultipliées, facilitant en particulier les embuscades et attaques surprise de la part des *Canu-denses* ; les commandants militaires de Conselheiro de-vaient d'ailleurs se montrer adroits à attirer et piéger les

troupes régulières dans des labyrinthes naturels exempts d'eau^[159].

Les berges du fleuve étaient plantées de légumes, de maïs, de haricots, de pastèques, de canne à sucre, de pommes de terre, de courges, etc. Du manioc et autres plantes étaient cultivées dans les étendues humides limitrophes de la colonie. Canudos possédait un abattoir, et les réerves de nourriture étaient stockées dans des entrepôts. Dans chaque logis de la ville, l'on gardait de la viande séchée et des fruits secs dans des jarres d'argile. Dans le voisinage de la colonie on pratiquait l'horticulture, et il y avait de l'élevage de moutons, de caprins, et (en quantité faible) de bovins. Des denrées alimentaires faisaient l'objet dans Canudos d'un commerce de détail régulier.

La colonie de Canudos disposait de plusieurs sources de revenus. Les habitants fabriquaient du cuir, des paillasses, des cordages et des articles de vannerie, qui étaient en-suite écoulés sur les marchés de la région^[160]. La vente des peaux de chèvre en particulier fournissait une bonne part des fonds nécessaires pour acquérir des biens à l'ex-térieur. Les émissaires d'Antônio Conselheiro faisaient des affaires directement avec le plus grand négociant de Juazeiro. Lorsque les finances s'amenuisaient, Antônio Conselheiro écrivait des lettres à ses contacts au-dehors ou envoyait des émissaires, p.ex. Zé Venâncio et Joaquim Macambira, pour requérir des dons de

bétail^{[161],[162]}.

Les ventes de peaux ne rapportant que des recettes peu abondantes, et la communauté n'ayant pas d'autre source régulière de revenus, Antônio Conselheiro était contraint de se montrer flexible et d'envoyer ses gens travailler sous contrat dans des fermes et *fazendas* proches — dans une mesure moindre cependant que Padre Cícero p.ex., qui voulait par cette mesure donner satisfaction aux propriétaires terriens voisins ; Antônio Conselheiro, moins au fait des combinaisons politiques, était enclin à maintenir sa ville sainte dans un plus grand isolement et paya finalement les frais de sa relative intransigeance. Mais cet isolement ne fut certes jamais absolu, car les échanges ne s'interrompaient jamais, à telle enseigne que même durant le conflit armé, des sympathisants liés à la faction Viana du parti républicain de Bahia continuaient de livrer du matériel à la colonie. Le fait à lui seul que la communauté de Canudos put fonctionner pendant quatre ans atteste de l'aptitude organisationnelle de Conselheiro et de ses aides. Canudos était éloigné, mais jamais isolé, ce qui lui permit de survivre économiquement ; le miracle logistique que représente Canudos ne put avoir lieu que parce que Canudos était bien raccordé à l'économie de la région^[163].

Antônio Conselheiro non seulement exigeait que les *Canudenses* effectuassent un dur labeur agricole, mais il embauchait également des journaliers des fermes voisines. Il s'en remettait aussi en partie aux ressources offertes par ses admirateurs et envoyait ses sectateurs leur demander des contributions en argent et en matériaux, princi-

palement pour les besoins de la nouvelle église^[164]. Certaines familles cédaient, sans qu'on leur fit obligation en ce sens, tout ce qu'ils possédaient à la communauté, en guise d'acte volontaire de pénitence^[162].

Enfin, les nouveaux-venus étaient sollicités, mais non contraints, de céder à la communauté une partie de leurs avoirs — argent ou objets. L'existence de cette règle portera quelques-uns à qualifier l'économie canudense de « communiste ». Cependant, il ne sera jamais question d'abolir la propriété privée ; il est vrai que le terrain à bâtir était octroyé aux habitants gratuitement, mais ils devaient par ailleurs financer eux-mêmes leur maison ou leur cabanon. La maison, au même titre que les objets personnels, restait librement aliénable, et il y avait à Canudos un commerce immobilier fort animé. Faire des bénéfices n'était ni interdit, ni condamné moralement. Le commerçant Antônio Vilanova, l'un des hommes les plus influents de *Belo Monte*, était un homme fortuné lorsqu'il déserta la localité peu avant la fin de la guerre^[165].

L'économie de Canudos était par conséquent organisée sur une base mercantile et monétaire. Canudos ne vivait aucunement en autarcie et selon des règles qui lui étaient propres, mais se trouvait à divers titres et intensément intégrée dans un système commercial régional interconnecté. Il a été affirmé qu'un marché hebdomadaire se tenait à *Belo Monte* même^[166].

2.8 Vie sociale et pratiques religieuses

Les journalistes, les prêtres étrangers diligentés par l'évêché pour inspecter les lieux, certains membres de l'élite dirigeante, certains curés de paroisse et nombre de chroniqueurs et témoins contemporains appellent les *conselheiros* des fous, criminels, ci-devant esclaves, et, plus que tout, des fanatiques religieux. Cette vision, véhiculée et renforcée par le chef-d'œuvre de Da Cunha, doit assurément être nuancée^[167].

Belo Monte était une façon de théocratie, dont le régime politique et social, de type *clanique*, était modelé par la vision religieuse particulière du Conselheiro, et où les lois procédaient de l'arbitraire du chef. Celui-ci, se faisant as-sister par un comité local de gouvernement (déjà évoqué ci-haut) composé de 12 apôtres ou anciens, mit en place un système social d'allure communiste, basé sur la division du travail et de la production, et sur la propriété commune. N'était permise en effet que la propriété privée des seuls objets mobiliers et des maisons, tandis que restait de rigueur la communauté absolue de la terre, des pâtures, des troupeaux et des rares produits des cultures, dont les propriétaires touchaient une quote-part dérisoire, et reversaient le reste à la *Companhia do Bom Jesus*. Tous obtenaient l'accès à la terre et au travail sans avoir à subir les brimades des contremaîtres des *fazendas* traditionnelles. Le mariage civil et la monnaie officielle républicaine furent abolis, les tavernes, les boissons alcoolisées et la prostitution interdites ; la criminalité y était rigou-

reusement bridée, et la pratique religieuse y était obligeatoire. À propos de la monnaie, il y a lieu d'apporter quelques réserves à la thèse d'un Canudos bastion monar-chiste, où l'on brûlait les billets de banque républicains et où seule avait cours l'ancienne monnaie impériale. Certes, faire usage de la monnaie impériale en interne faisait partie sans doute des pratiques symboliques du noyau central de Canudos, et peut-être aussi Maciel répugnait-il à prendre en main la monnaie républicaine. Cependant, la monnaie impériale ayant cessé d'avoir la moindre valeur d'échange sur les marchés de la région, cette réticence ne pouvait donc pas être partagée par les marchands, paysans et journaliers présents à *Belo Monte*. Du reste, la pratique du troc (non monétaire) était encore courante sur les marchés du *sertão*, de sorte que l'on pouvait aisément se sa-tisfaire d'une faible quantité de numéraire^[168].

Si donc le commerce n'était aucunement de type socia-liste, l'agriculture en revanche avait des traits indéniablement collectivistes. Les travaux des champs étaient accomplis sur le mode coopératif, et la propriété privée de champs et de pâturages était semble-t-il inexistante, quoique Benício signale que de petits paysans de Canudos détenaient dans les environs de petits potagers et vergers, voire désignaient comme leur appartenant telle ou telle petite ferme où ils élevaient des chèvres, mais peut-être s'agissait-il là des paysans qui vivaient sur les lieux avant l'arrivée de Maciel et qui n'avaient donc pas été expriés. Il est à souligner que cette orientation collectiviste ne prenait pas sa racine ni dans le christianisme primitif, ni dans l'idéologie communiste, mais tient plutôt de certaine vieille tradition paysanne du *sertão*, dénommée *mutirão* (mot d'origine tupi). Ce mode de travail communalisé, hérité des indigènes, mais pratiqué également dans d'autres cultures rurales d'Europe et d'Afrique, était à la base de l'entraide de proximité dans les économies en rareté monétaire, et s'appliquait quand p.ex. on se proposait d'édifier une maison ou quand il fallait entrer la moisson, ou, surtout, pour entretenir et développer les terrains communaux, ainsi que pour défricher, aménager des routes et garder en bon état les puits. La possession et l'utilisation en commun de pâturages (*fundo de pas-to*) appartenait également aux traditions villageoises du *sertão*, et était indispensable aux petits détenteurs de bétail. Enfin, l'on n'aura garde d'oublier la valeur symbolique du *mutirão*, qui codéterminait la perception extérieure de *Belo Monte*, le *mutirão* mettant en œuvre en effet des rapports de production horizontaux, par opposition à la stricte verticalité des relations de travail dans le système seigneurial *coronéliste*^[169].

Les sans-abri du *sertão* et les victimes de la sécheresse étaient reçus à bras ouverts par Antônio Conselheiro. Venaient en nombre également d'anciens éleveurs, na-guère encore riches, qui n'avaient pas hésité à abandonner leurs troupeaux. Contrairement à ce qu'affirme Da Cunha, les nouveaux-venus n'étaient pas tenus de remettre au Conselheiro quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ce qu'ils apportaient, y compris les saints destinés au sanctuaire

commun, lors même que beaucoup de familles se pré-tèrent de bonne grâce à ce sacrifice. Le prophète leur ayant enseigné à craindre le péché mortel du plus mi-nime bien-être, ils se disaient heureux du peu qui leur restait et s'en satisfaisaient^[170]. En même temps, Antônio Conselheiro admettait la présence dans le village d'individus dont le tempérament et les antécédents apparaissaient peu compatibles avec sa placide personnalité ; Canudos en effet servit aussi de refuge à un certain nombre de malfaiteurs, dont quelques-uns étaient célèbres, qui pensaient se soustraire ainsi à la justice, et qui paradoxalement devinrent bientôt les favoris de Maciel, ses hommes de main préférés, qui garantissaient son autorité inviolable, se muant même en ses meilleurs disciples^[171].

La communauté, une fois établie dans son nouveau milieu et laissée à ses propres moyens, réussit à s'organiser et fonctionnait avec un savoir-faire et une énergie étonnantes. Ainsi p. ex., les éleveurs de Canudos surent-ils, dans des conditions pourtant extrêmement difficiles, exploiter leurs élevages de bovins et de caprins. Non seulement, il fut construit plus de 2000 maisons en très peu de temps, mais les *conselheiristes* bâtirent des citernes à eau, une école, des entrepôts, des ateliers de fabrication d'armes, et la nouvelle église. Les mesures de pisé à toit de chaume construites en rangs serrés, dépeintes comme misérables et rudimentaires par Da Cunha, ne faisaient en fait que reproduire à l'identique, en taille et en conception, un modèle d'habitation paysan répandu à travers tout le *sertão*. Canudos apparaît comme une communauté exerçant une pleine gamme de fonctions, en mesure d'héberger et de gérer une vaste population avec un éventail d'âges allant du nouveau-né à des hommes et femmes trop âgés pour travailler, voire impotents^[172]. La réalité de Canudos était donc différente de la vision exprimée par Da Cunha, selon qui la population du village, ainsi « constituée par les éléments les plus disparates, depuis l'adepte fervent, qui avait déjà, dans sa vie antérieure, renoncé de lui-même à tous les comforts de la vie, jusqu'au hors-la-loi sans attaché qui arrivait le fusil à l'épaule en quête de nouveaux terrains d'exploits », finit néanmoins au bout d'un temps à former une « communauté homo-gène et uniforme, une masse inconsciente et brutale, qui croissait sans évoluer, sans organes et sans fonctions spécialisées, par la seule juxtaposition mécanique des bandes successives, à la façon d'un polypier humain »^[173].

Cependant que la promiscuité sexuelle était commune dans le *sertão*, Antônio Conselheiro imposa une morale publique rigoureuse, sans doute en rapport avec son malaise vis-à-vis des femmes. Les adolescentes surprises à badiner étaient punies, et la prostitution, massive ailleurs dans le *sertão*, était proscrite^[174]. Même les journalistes les plus cyniques notaient que, à l'inverse de toutes les autres localités du *sertão*, la prostitution n'existant pas à Belo Monte, ni l'ivrognerie ne constituait un problème public, ni la prison de la ville n'était remplie de vagabonds ou de truands. Maciel donnait l'exemple de l'idéal ascétique, ne portant sur la peau qu'une tunique lacérée et

ne prenant qu'un seul repas par jour, composé de maïs, de manioc et de haricots, sans viande ; de façon générale pourtant, la population de Canudos ne le suivait pas sur ce point, et limitait la privation de viande aux vendredis et aux fêtes religieuses^[175]. En ce qui concerne plus particulièrement l'alcool, la condamnation morale par Antônio Conselheiro de sa consommation peut apparaître contraire au pragmatisme. L'alcool en effet jouait un rôle important, attendu que les eaux stagnantes du *sertão* étaient souvent contaminées et que les *sertanejos* s'efforçaient de boire le moins possible d'eau. L'usage et la vente de la *cachaça* (sorte d'eau-de-vie) restait prohibé^[176]. Le-vine note^[177] que, sous ce rapport, Canudos s'apparentait davantage à la Genève calviniste qu'à une Jérusalem ou une ville brésilienne type. Da Cunha en revanche affirme qu'une débauche effrénée régnait à Canudos et que les rues regorgeaient d'enfants illégitimes.

Si à quelques-uns des rôles traditionnels de la femme dans la société ont pu être substitués de nouveaux à Ca-nudos, ce ne fut que dans une mesure limitée. Nonobstant qu'elles fussent séparées physiquement des hommes par suite de la misogynie de Conselheiro, elles étaient en même temps plus indépendantes qu'elles ne l'eussent été en dehors de la colonie. Des tâches leur furent assigntées aussi difficiles que celles des hommes, et leurs filles étaient admises à fréquenter l'école primaire au même titre que leurs fils. Les femmes, de même que les enfants et les personnes âgées, accomplissaient des travaux manuels pénibles, au demeurant à l'image de ce qui se passait partout ailleurs dans les campagnes brésiliennes^[178].

La pratique religieuse structurait et ponctuait la vie à Canudos, mais n'atteignait pas tous les habitants dans une mesure égale. Le lieu central était le *sanctuaire*, où Antônio Conselheiro passait des heures chaque jour à la *méditation* et où les *beatas* s'exerçaient dans la prière et la *litanie*. Chaque journée commençait à l'aube par l'office et se terminait le soir avec la *tierce*, à l'image de l'emploi du temps *monacal* et suivant la tradition missionnaire instaurée par le père Ibiapina. L'intensité de la participation religieuse cependant était inégale : les hommes fréquentaient moins l'office que les femmes, et même certains membres du groupe dirigeant ne prenaient pas tous forcément part à la vie religieuse. À l'inverse, l'*auto-flagellation*, vieille tradition du *sertão*, était réservée à la gent masculine^[179].

Belo Monte célébrait les fêtes religieuses, qui, comme ailleurs dans le *sertão*, connaissaient des prolongements profanes, avec musique africaine, feu d'artifice et alcool en quantité modérée, coutume que le Conselheiro dut se résigner à tolérer^[180]. La vie cérémonielle était assurée par une élite religieuse, la *Companhia do Bom Je-sus*. Les principales structures de l'organisation séculière renvoient, par leurs dénominations mêmes, à la super-structure religieuse : les *Douze Apôtres* (le comité exécutif) et la *Garde catholique* (le haut commandement militaire)^[181].

Maciel non seulement défendait l'Église officielle, mais s'attachait aussi à faire respecter l'autorité de celle-ci. Se considérant comme un distingué prédicateur laïc, il s'abs-tint absolument d'administrer les sacrements, tâches réservées aux prêtres consacrés. Les baptêmes, mariages et enterrements étaient pris en charge par le père Vicente Sabino, curé de Cumbe, qui disposait à Canudos de son propre logis^[182].

Selon ce qu'en relate Da Cunha, la justice à Canudos était, comme tout le reste, paradoxale, se traduisant par une inversion totale du concept de crime : si elle s'exerçait avec une grande rigueur pour les vétilles, elle se déro-bait pour les plus grands méfaits. De fait, toutes sortes de malversations étaient permises, dès lors qu'elles augmentaient le patrimoine de la communauté. En 1894, des attaques lancées dans les localités circonvoisines, que commandaient des fiers-à-bras connus, finirent par alarmer la région. Dans un vaste rayon autour de Canudos, toujours selon Da Cunha, des fazendas furent dévastées, des villages saccagés, des bourgs pris d'assaut. À Bom Conselho, une horde témpéraire de Canudenses réussit à s'emparer de la ville et à en disperser les autorités, à commencer par le juge de paix Arlindo Baptista Leoni, qui en gardera rancœur au Conselheiro. Ce fut, cette année-là, une telle recrudescence de déprédatations et de rapines qu'elle finit par préoccuper les pouvoirs établis, donnant même lieu à une interpellation et à une discussion vénémente à l'assemblée de l'État de Bahia. Pour un temps même, Canudos devint le quartier général de groupes de combat politiques, qui, suivant des directions fixées à l'avance, s'en allaient participer, à coups de bâton et de fusil, aux échauffourées électorales, en soutien à quelque potentat des environs^[183]. Pourtant, jusqu'à la première expédition, Antônio Conselheiro continua de collaborer avec la police locale^[184].

Grâce notamment à sa stature vigoureuse, Antônio Conselheiro dominait le campement, et s'employait à corriger ceux qui s'écartaient des chemins par lui tracés. Toute trahison à ses principes était passible de mort — comme en atteste (selon Levine ; cet incident a été diversement interprété) l'exécution en plein jour d'Antônio da Motta et de ses fils, qui étaient parmi les rares marchands autorisés à faire des affaires à Canudos, sur l'accusation d'avoir communiqué des informations à la police bahiana^[185]. Une petite prison fut aménagée, dans laquelle étaient conduits tous les jours, par les hommes de main du prophète, ceux qui avaient perpétré quelque infraction aux préceptes religieux, p.ex. avaient manqué aux prières. Parmi ces obligations religieuses figurait aussi le rituel fétichiste du baiser des images, institué par Antônio Conselheiro, où le mysticisme de chacun se donnait libre carrière. Du reste, lors des rassemblements religieux sur la place du village, la foule des fidèles se divisait selon les sexes, en deux groupes distincts^[186].

Pour autant, la communauté de Canudos était loin d'être un monde hermétiquement clos. Vu que les sentiers et chemins allant à, et partant de, Canudos restaient ouverts

et que le lieu saint était d'un accès libre, il est possible, sinon probable, que seule une partie de la population se pliait à l'ensemble des œuvres et rituels de prière tels que prescrits par Antônio Conselheiro. Cependant, la dictature utopiste de Conselheiro touchait tous les habitants de sa ville sainte au moins à un certain degré.

Antônio Conselheiro fonda à Canudos une école, qu'il dirigeait lui-même et pour laquelle il engageait des instituteurs. Moyennant acquittement d'un droit d'inscription mensuel, garçon et filles étaient admis à la fréquenter ensemble, ce qui eût heurté les traditionalistes hors de Canudos. Les Canudenses étaient encouragés à faire donner une instruction régulière à leurs enfants, privilège dont aucun d'entre eux n'eût bénéficié dans leurs villages d'origine^[187]. Il y avait classe tous les jours, et les enfants étaient nombreux à assister aux leçons. Il semble que de façon générale Antônio Conselheiro ait fait grand cas de l'enseignement des enfants. Dans la communauté qu'il fonda vers 1890 dans la hameau de Bom Jesus, actuel Cristópolis, il avait déjà ouvert une école primaire, que venaient fréquenter les enfants de l'endroit et ceux des environs, mais qui dura peu de temps en raison de l'incertitude du maître d'école. À Canudos, le premier instituteur recruté, originaire de Soure, fut bientôt remplacé par une jeune femme de 23 ans, diplômée de l'École normale de Bahia, mulâtre un peu farouche, que (selon une version) sa famille voulait empêcher d'épouser un garçon de modeste extraction et qui s'était enfuie avec lui à Canudos. Elle habitait dans la partie basse du village, dans une rue appelée pour cette raison *rua da Professora*. Lui succédera ensuite une autre enseignante, qui réussit à échapper au massacre final et vint se fixer à Salvador, où elle mourut en 1944, à l'âge de 78 ans^[188].

2.9 Garde prétorienne et chefs militaires

Il s'était constitué autour d'Antônio Conselheiro une sorte de garde prétorienne, appelée *Garde catholique* (« Guar-da católica »), ou *Companhia do Bom Jesus*, vigoureux groupe de *sertanejos* armés, en uniforme de combat, que était maintenu sur pied par le Conselheiro lui-même, au moyen de contributions financières qu'il al-lait recueillir auprès des fidèles. Certains de ces hommes étaient déjà célèbres, auréolés du prestige de leurs aventures anciennes, enjolivées par l'imagination populaire ; quelques-uns devaient bientôt jouer un rôle de premier plan dans les opérations militaires qui allaient suivre, et certains seront appelés dans les dernières semaines de la guerre à prendre la direction politique de la communauté. Antônio Conselheiro, interrogé sur son escorte armée par le rapporteur capucin João Evangelista, lui répondit : « C'est pour ma défense que j'ai avec moi ces hommes armés, car Votre Révérence doit savoir que la police m'a attaqué et voulu me tuer dans un endroit appelé Masseté, où il y a eu des morts des deux côtés »^[189]. Si cette déclaration de Maciel est vérifiable, la compagnie du Bon Jésus aurait été créée à la suite de l'accrochage évoqué, en mai

1893. À l'arrivée du Conselheiro à Belo Monte, la garde était déjà constituée, et les anciens habitants de la *fazenda* appelaient les membres de cette garde « les hommes de la compagnie ». Il incombait à ceux-ci de garantir la sécurité personnelle du Conselheiro et aussi d'assurer la défense de la citadelle de Canudos. Un groupe montait la garde nuit et jour devant le *sanctuaire*, résidence du Conselheiro, et chaque fois que celui-ci franchissait le seuil de son logis, il était accueilli « par de sonores acclamations et des vivats à la Sainte Trinité, au Bon Jésus et au Divin Esprit Saint »^[190].

Le commandant en chef de cette garde, João Abade, s'il était appelé « chef du peuple » (*chefe do povo*) et qu'en temps de paix le commandement de ce groupe armé reposait sur lui seul, il se vit dans la nécessité, avec l'éclatement de la guerre, de déléguer une partie de son autorité à des chefs de *piquets*, détachements chargés de missions de surveillance et de vigie à différents points stratégiques des alentours, notamment à Uauá, sur les hauteurs du Cam-baio, dans le défilé de Cocomobó, à Umburanas etc. Le commandement de ces *piquets* était confié à des *jagunços* à la vaillance avérée, dont quelques-uns avaient une expérience de lutte armée et de guérilla. L'on connaît les noms et antécédents de plusieurs de ces chefs de piquet, e.a. par Euclides da Cunha, qui en consigna les noms, et par les dépositions d'Honório Vilanova, recueillies par Nertan Macêdo et par José Calasans^{[191],[192]}.

João Abade était l'un des hommes forts de Belo Monte, ainsi qu'en témoignent les titres de « chef du peuple » et de « commandant de la rue » qu'on lui attribuait (et qui furent saisis au vol par João Evangelista lors de sa visite). Comme son ami et autre homme fort du village, le com-mercant Antônio Vilanova, il logeait dans une maison à toit de tuiles, signe extérieur d'un statut social élevé. Selon Honório Vilanova, Abade se rendait souvent au logis du Conselheiro, même en temps de guerre. Les théories sur le lieu de naissance de messire Abade (Seu Abade), ainsi qu'il était appelé, varient : selon les uns, il naquit dans une bonne famille de Tucano, en Bahia^[193], selon Honório Vilanova, des alentours de Natuba (actuelle Nova Soure), sur le littoral ; d'après José Aras, il grandit à Buracos, dans la commune de Bom Conselho, et commença sa vie de *cangaceiro* (brigand) sous la direction des célèbres ban-dits João Geraldo et David, dans la région de Pombal. La nouvelle, selon laquelle João Abade était né à Ilhéus, avait fait des études et avait assassiné sa fiancée, courut pendant la guerre, mais fut démentie par d'autres. Il était devenu un personnage de premier plan dans l'entourage du Conselheiro dès avant l'arrivée à Canudos. C'est lui qui commanda, en mai 1893 lors de la rencontre de Masse-té qui mit les jagunços aux prises avec les hommes de la police bahiannaise. La création de la Garde catholique, qui intervint au lendemain de l'occupation de l'ancienne *fazenda* sur le Vaza-Barris, permit au meneur Abade de renforcer encore sa position, puisqu'il tenait en ses mains désormais une troupe aguerrie, soldée et disciplinée. Respecté et obéi, sonnant le rassemblement de ses *jagunços* à

l'aide d'un sifflet, il dirigea à Uauá l'attaque contre le lieutenant Pires Ferreira lors de la première expédition contre Canudos, puis, maintenu au commandement et ne cessant de combattre, verra son nom cité à diverses occasions, y compris dans le combat du Comboio. D'après les écrits de José Aras, il trouva la mort quand il fut frappé d'un fragment de pierre sur le *parvis* d'une des deux églises, comme il traversait la place en direction du sanctuaire, où demeurait le Conselheiro^[194].

Le chef de guérilla Pajeú, Antônio de son prénom, comptait aussi parmi les « hommes forts » de Canudos, sans doute le plus perspicace, et aurait supposément été l'un des « apôtres » de Belo Monte. Noir originaire d'un endroit nommé Pajeú (d'où son surnom), sur la rivière pernamboucaine Riacho do Navio^[195], il commença sa vie professionnelle comme soldat de ligne ou comme policier^[196]. Selon Manoel Benício, il déserta et fut impliqué, dans les débuts de la république brésilienne, dans la révolte d'Antônio Diretor à Baixa Verde, toujours dans le Pernambouc, où il fut accusé de plusieurs crimes et poursuivi par la police^[197]. Après qu'il eut rejoint la suite d'Antônio Conselheiro, et une fois arrivé à Canudos, il sut mettre à profit ses connaissances militaires pour devenir un des chefs les plus rusés de la guerre, se signifiant en particulier par son habileté à imaginer des embuscades, et dirigea le combat contre la seconde expédition, notamment en organisant des embuscades aux alentours de la Favela. D'une « bravoure insurpassable et d'une rare férocité », selon les mots de Da Cunha, Pajeú créait de constantes difficultés aux troupes républicaines lors de la quatrième expédition^[198]. S'il l'on en croit João Siqueira Santos, Pajeú aurait ordonné la destruction de plusieurs *fazendas* proches de Canudos, parmi lesquelles celles du colonel José Américo Camelo de Souza Velho, au motif que celui-ci avait retenu et tué des *sertanejos* qui se rendaient à Canudos^[199]. Après la mort des principaux chefs, vers la fin de la guerre, Pajeú prit sur lui le commandement général des opérations, « le grossier Pajeú émergeant alors », d'après ce qu'écrivit Da Cunha, « avec le faciès dominateur de Cathelineau »^[196], et aurait été tué au combat en juillet 1897, encore que cette information fût contestée en septembre par le journaliste Lélis Piedade, qui estimait sans fondement la nouvelle de sa mort^[200].

José Venâncio, dit Zê Venâncio, *jagunço* connu et redouté, qui passait pour être l'auteur de huit meurtres^[201], était, avec João Abade, l'un des deux seuls chefs militaires dont le nom fut cité par João Evangelista. Pendant la guerre, quelques journaux de Salvador affirmèrent que le *jagunço* avait fait partie, dans la décennie 1890, du groupe *cangaceiro* de Volta Grande, qui opérait dans les Lavras Diamantinas. Jouissant de la confiance du Conselheiro, il était un de ceux chargés de collecter les dons pour la construction de la nouvelle église. Il se vit aussi confier, dans le sillage du combat de Uauá, la tâche de détruire les petites *fazendas* et habitations afin que l'ennemi ne pût s'y abriter durant sa marche sur Canudos,

et détruisit ainsi une quarantaine de maisons^[202]. José Aras, confirmant que Venâncio était originaire de Volta Grande, ajouta à ses états de service le fait d'avoir emmené à Canudos, alors qu'était annoncée la venue de la 3^e expédition, quelques-uns de ses anciens compagnons de brigandage, munis de carabines et de fusils Comblain pris sur les forces policières bahiannaises^[203]. Il combattit jusqu'à la fin, et ne pérra qu'après que furent tombés Pajeú, João Abade et Macambira^[204].

Pedrão, surnom de Pedro Nolasco de Oliveira, appelé aussi Pedro José de Oliveira, était, selon la conviction de l'historien Calasans, qui eût une conversation avec lui peu avant ses 70 ans, « la plus forte personnalité de l'éphémère empire de Belo Monte ». Né en août 1869 à Várzea da Ema, il connut le Conselheiro dans sa ville d'origine en 1885, et devint bientôt son adepte. Cependant, il ne s'in-corpora dans le proche entourage du Conselheiro qu'après son arrivée à Canudos. De son mariage, célébré dans l'église de Canudos, naquirent 17 enfants. Le chef politique Honório Vilanova affirma à Calasans que son frère Antônio remit à Pedrão l'autorité sur « trente hommes et trente caissons de cartouches », soit un piquet nettement plus important que les autres, habituellement constitué de 20 combattants^[202]. Attendu qu'il était membre de la Garde catholique, il lui échut nombre de fois de monter la garde devant la porte du sanctuaire, demeure du Conselheiro ; cette garde était relevée de quatre heures en quatre heures. Il se vit confier d'autres missions, notamment celle de recueillir des fonds pour les travaux aux églises, mission pour laquelle Conselheiro le rétribuait à raison de mille réaux par voyage. C'est lors d'une de ces missions que survint l'attaque d'Uauá ; de retour au village, il se plaignit de ce que beaucoup des *jagunços* tués n'avaient pas été inhumés, et en blâma João Abade (les deux hommes d'ailleurs ne s'aimaient guère) ; le Conselheiro eut vent de l'affaire et chargea Pedrão d'y remédier ; aidé de 22 hommes de confiance, il s'employa donc

à enterrer 74 personnes, y compris des ennemis. Plusieurs mois après, ce sera lui aussi qui donnera sépulture au colonel Antônio Moreira César, démentant plus tard, devant Calasans, le fait alors largement admis que le cadavre du colonel eût été brûlé. « Mamelouc froid et discret », selon le mot de José Aras, Pedrão fut selon ses propres dires à la tête de 40 hommes dans le combat de Cocorobó, et non dans celui de Canabrava, comme il est indiqué dans le livre de Da Cunha. Sa femme et l'une de ses filles furent blessées dans l'ultime phase de la guerre, mais sans gravité ; Pedrão du reste ne perdit aucun de ses enfants. Il réussit à quitter Canudos avec sa famille quand déjà le Conselheiro se trouvait mourant. Il se réfugia dans l'État de Piauí, puis erra quelque temps dans le Nordeste avant de revenir à Várzea da Ema, puis de se fixer dans le campement de Cocorobó, où un abri lui fut construit et où il mourut, à près de 90 ans, en juin 1958 ; selon ce qu'affirme José Aras, il fut enterré en grande pompe à Nova Canudos^[205]. Avant cela, dans les années 1930, il se laissa recruter par le capitaine Juraci Magalhães pour aller combattre le bandit de grand chemin Lampião, mais sa

brigade volante de quinze hommes n'eut jamais l'occasion de l'affronter directement^[202].

Bernabé José de Carvalho joua un rôle dramatique dans la phase finale de la guerre. Ce *jagunço* célibataire, accusé d'avoir commis un homicide à Salvador à la suite de quelque incident dans une maison de jeu, avait des antécédents mystiques, ayant en effet été *beato* du père José Vieira Sampaio de Riacho de Casa Nova^[206]. Il refusa de prendre le commandement d'un piquet, ainsi que l'en prièrent quelques-uns de ses camarades de combat. Le 2 octobre 1897, il se présenta devant le général Artur Oscar, s'offrant d'aller, en compagnie du timide Antônio Beato (dit *Beatinho*), parlementer avec les *ja-gunços* qui s'obstinaient à poursuivre la lutte et de les convaincre de se rendre^[207]. Tous deux revinrent au campement militaire en traînant derrière eux des centaines de leurs compagnons de combat, une masse famélique, dépenaillée, blessée, mourant de soif. Les versions divergent quant au déroulement de cet épisode ; selon le journaliste Fávila Nunes, Bernabé put retourner dans sa région d'origine^[208], selon Euclides da Cunha, il ne le put^[209] ; Alvim Martins Horcadas pour sa part, sans mentionner le nom de Bernabé, parle d'Antonio Beatinho et de ses deux compagnons, chargés de la mission d'amener à se rendre les *jagunços* récalcitrants, sur la foi de ce que le général Artur Oscar garantissait la vie sauve à tous. Les trois émissaires toutefois furent égorgés à 8 heures du soir le 3 octobre 1897, et avec eux quinze combattants conseil-

heiristes^{[210],[211]}.

Le *jagunço* Antonio Marciano dos Santos e Viera, homme aisné originaire de Riachão do Dantas, dans le Sergipe, habitait la fazenda Samba, aujourd'hui dans la commune de Bonfim. Il avait épousé Maria Jesus dos Santos, qui devait mourir de la variole à Alagoinhas, après la guerre, et de qui il eut deux enfants, qui seront re-cueillis par le Comité Patriótico de Lélis Piedade. Selon ce dernier, Marciano dos Santos était parent du lieutenant-colonel José de Siqueira Menezes, l'un des hauts gradés de la 4^e expédition, et s'appliquait à pourvoir Canudos de quantité de ressources. C'est le même Lélis Piedade qui relate dans son rapport du Comité Patriótico la fin héroïque et tragique de Marciano du Sergipe, mort par décollation à Canudos. Vers la fin de la guerre, Honório Vilanova, blessé et informé de la mort du Conselheiro, souhaita quitter le village et convoqua quelques chefs *ja-gunços* pour aviser sur la conduite à tenir. Ainsi réunis en conseil, ces combattants aguerris, quasiment tous de Na-tuba, s'enfermèrent dans leur mutisme tandis qu'Honório Vilanova défendait l'idée de retraite, seule option après la mort d'Antônio Conselheiro. L'un des présents cependant, Marciano du Sergipe, répliqua posément, les yeux dirigés vers le sol : « Si le Conselheiro est mort, je veux mourir moi aussi ». D'après Honório Vilanova, il mourut atrocement supplicié par les soldats républicains^[212].

À mentionner encore le noir Estevão, couvert de tatouages, qui étaient autant de souvenirs de ses nombreux combats ; Quinquim de Coiqui, qui allait remporter la

première victoire sur la troupe régulière ; Antônio Bea-to, mulâtre grand et maigre, déjà mentionné, très proche du Conselheiro et espionnant pour le compte de celui-ci.

2.10 Réactions hostiles

2.10.1 Griefs des autorités ecclésiastiques

Avant qu'il ne fondaît *Belo Monte*, Maciel/Conselheiro s'occupa, en sus de son activité de prédication, de réparer les églises et cimetières du *sertão*, et tenta ainsi de reméder au véritable état de délabrement des infrastructures de l'Église, à laquelle celle-ci n'était pas matériellement en état de faire face. Conselheiro et les quelques hommes de métier qui l'accompagnaient étaient donc accueillis favorablement dans les paroisses rurales, et même l'archevêque de Salvador n'eut au tout début rien à redire sur les activités de Maciel. Pourtant, dès 1875, l'archevêque interdit strictement la prédication du laïc Maciel ; lorsque le curé d'Aporá lui fit part de cette interdiction, Maciel quitta docilement le hameau, mais pour autant ne voulut pas renoncer à prêcher, ni à l'extérieur ni à l'intérieur des églises. Quand en avril 1876, trois personnes perdirent la vie lors d'un de ses sermons, dans la localité d' Abrantes (aujourd'hui district de Camaçari), les autorités, exhortées en cela par l'archevêque, décidèrent d'intervenir contre Maciel et le mirent en état d'arrestation à Itapicuru, sur une accusation qui devait s'avérer sans fondement^[213].

Dans les années 1880, ses activités continueront de susciter les mêmes réactions : quelques prêtres favorisèrent son zèle de réparateur et de bâtisseur, en dépit de l'ininterdiction épiscopale, mais certes peu allèrent aussi loin que le curé d'*Inhambupe* qui accueillit par une sonnerie de cloches et un feu d'artifice la mission sous forme de neuveauté que Maciel devait effectuer dans la paroisse ; ailleurs, la plupart du temps, les prêtres se mettaient en travers de son chemin et s'efforçaient de l'éloigner, avec plus d'insistance encore après que l'archevêque de Salvador, Luís dos Santos, eut en février 1882 formellement interdit, par la voie d'une circulaire, aux prêtres de laisser Antônio Conselheiro exercer ses activités et rassembler autour de lui les fidèles. Rien de tout cela ne put empêcher l'auditoire de Maciel de grandir encore et à ceux qui lui faisaient cortège de continuer à croître en nombre. En 1886, il fut chassé tour à tour, par une action concertée des curés des *freguesias* concernées, hors de Patrocínio do Coité, de Simão Dias et de Lagarto. Les mêmes prêtres se montrèrent intractables quand Maciel s'avisa de revenir deux ans plus tard, et surent de plus s'assurer le soutien de la police. Cependant, attendu que Maciel chaque fois s'inclinait pacifiquement, il n'y eut jamais d'altercations violentes entre les forces de l'ordre et les compaignons de Maciel, qui devaient être alors au nombre de 54^[214]. En 1888, l'archevêque de Bahia se vit derechef contraint d'expédier une circulaire à tous ses subordonnés leur proscrivant tout contact avec le Conselheiro, car

il lui « était venu à la connaissance que quelques éminents prêtres avaient chargé Maciel de réparer des églises et de construire des cimetières »^[215]. Au début, la théologie de Maciel concordait avec la doctrine officielle du Vatican de la fin du XIX^e siècle, et par conséquent avec celle de l'Église catholique brésilienne, mais il en était plus de même au moment de la fondation de *Belo Monte*, survenue quatre ans après la proclamation de la république. Dès 1890, Rome reconnut la république du Brésil, et les autorités ecclésiastiques faisaient désormais profession de neutralité vis-à-vis des systèmes politiques, s'inclinant ainsi devant l'inexorable et ayant à tâche à présent de renégocier, sur une position d'acceptation et de conciliation, les droits politiques et sociaux de l'Église brésilienne. Maciel était au fait de cette position adoptée par la hiérarchie catholique, ne serait-ce parce que le ca-pucin Marciano le confronta directement avec le point de vue du pape. Maciel n'accepta pas ce compromis et se plaça dès lors en dehors de la ligne officielle de l'Église, dont cependant il ne contestera jamais l'autorité. Par l'effet de ce contexte politico-religieux modifié, la pratique religieuse *conselheiriste*, qui pourtant s'inscrivait dans une longue tradition religieuse populaire et qui certes se heurtait sur certains points de doctrine à l'enseignement catholique officiel, devait maintenant apparaître comme un fondamentalisme religieux^[216].

2.10.2 Griefs des autorités civiles

Sur le chapitre de l'ordre public, les autorités municipales n'avaient que peu de griefs à faire valoir contre les *jagunços* armés. Ceux-ci en effet n'effraient pas outre mesure les *sertanejos*, attendu qu'il existait dans la région une tradition de services de protection pour les prêtres et autres personnalités religieuses. Les plaintes de *fazendeiros* se limitaient le plus souvent à des accusations selon lesquelles des voleurs de bétail utilisaient Canudos comme *sanctuaire* pour se soustraire aux poursuites. Se-lon Levine, il n'y avait pas en réalité de criminels recherchés parmi les ouailles d'Antônio Conselheiro, comme on l'en accusa ultérieurement^[217] ; selon l'historien Bartelt au contraire, le stéréotype journalistique selon lequel Ca-nudos fourmillait de bandits n'était pas totalement dénué de fondement. L'existence d'une *planque* au plus profond du *sertão*, où les autorités ne s'aventuraient guère et dont la proximité avec le *Raso da Catarina* augmentait en-core l'attrait, eut l'effet d'attirer vers Canudos un certain nombre de véritables *jagunços* et de délinquants fichés. Les commandants les plus notables de *Belo Monte*, notamment João Abade, Pajeú et José Venâncio étaient recherchés par la police, pour certains d'entre eux-même pour homicide^[218]. L'accusation de soustraction de délinquants à la justice, si elle eût été portée à l'encontre de Maciel, aurait assurément été justifiée^[219].

Les comptes rendus contemporains faisant état de razzias et de pillages systématiques, et de meurtres occasionnels, apparaissent fortement exagérés, et en règle générale ob-

tenus de deuxième ou de troisième main, voire constituent des falsifications. La documentation de l'après-guerre corroborent le soupçon que les crimes allégués se limi-taient à des faits isolés survenus lors de la phase chaude du conflit et devant être compris comme des réactions de défense dans le cadre d'une menace proprement existen-tielle. Il n'y avait pas là de quoi justifier une intervention policière ou militaire de la part des autorités de l'État fédéré^[153].

D'autre part, le boycott fiscal instauré par Antônio Conselheiro était incontestablement illégal. La constitution brésilienne sanctionnait explicitement celui qui pour motifs religieux cherchait à se soustraire aux obliga-tions civiles découlant des lois de la république. De la même façon, la décision des *Canudenses* de ne contrac-ter mariage que devant le prêtre, sans passer par l'état civil, contrevenait aux nouvelles dispositions législatives républicaines^[153].

Au milieu de la décennie 1890, les propriétaires terriens commençaient à se plaindre en privé, souvent avec véhémence, de cet exode massif à destination de Canudos^[220]. Canudos en effet menaçait l'ordre établi, en ce qu'il fai-sait vaciller deux piliers majeurs de la structure de pou-voir oligarchique rurale : d'une part le système de main-d'œuvre flexible, et d'autre part le vote arrangé, par lequel les chefs locaux captaient tous les suffrages placés sous leur tutelle pour les livrer ensuite aux politi-ciens républicains, en contrepartie de l'exercice du pou-voir local^[221]. La première plainte officielle contre le Conselheiro, émise pour atteinte à l'ordre public et émanant d'un policier local, date de mars 1876, mais fut laissée sans suite^[222].

Canudos, en décidant souverainement quelles normes éta-tiques devaient avoir cours à Canudos, et lesquelles non, violait le monopole de pouvoir de l'État. Bartelt a tenu à souligner que dans le *sertão* de la fin du XIX^e, l'État apparaissait davantage comme une chose virtuelle que comme une réalité institutionnelle palpable. Les institutions, pour autant qu'elles existaient, étaient occupées et agissaient en fonction des critères des élites traditionnelles. Le sys-tème *coronéliste* et ses codes propres tenaient lieu de facto d'institutions publiques et s'appuyaient sur l'exercice de la force privée. En conséquence, selon Bartelt, *Belo Monte* ne doit pas être considéré comme un *État dans l'État*, mais bien plutôt comme une tentative de substitut d'État social. L'État de droit républicain, sous-tendu par la constitution, était une coquille vide, et le discours y afférent un vain exercice. Cette état de fait déteint sur la question de savoir si Antônio Conselheiro menait une opposition politique délibérée. En réalité, il ne s'agissait pas tant pour lui de la forme républicaine en elle-même, que de certains conte-nus particuliers (catholicisme d'État, mariage religieux, etc.) naguère garantis par la monarchie mais que la ré-publique abrogea. *Belo Monte* n'était ni monolithique, ni en opposition radicale et intransigeante avec son entou-rage. La république ne pouvait se sentir menacée par un mouvement religieux géographiquement circonscrit, aus-

si longtemps que le territoire concerné n'était pas *de facto* sous la tutelle républicaine^[223].

Les principaux griefs contre Maciel se situent sans doute ailleurs et ont peu de rapport avec son anti-républicanisme. Bien qu'il ne mît pas l'ordre établi fon-damentalement en question, et qu'il fût conscient de ses marges de manœuvre, il avait fait irruption dans le sys-tème de pouvoir *coronéliste* régional, et se heurta aux codes de pouvoir privés traditionnels du *sertão*. Toléré pendant un temps, *Belo Monte* sera victime d'une double dynamique qui mettra fin à ce fragile équilibre : l'afflux massif de gens, qui sera à l'origine d'un problème de main-d'œuvre, et le fait que Canudos, par sa seule taille, était devenu un facteur de puissance dans la région. Ca-nudos menaçait un système de pouvoir régional, mais à aucun moment la république en tant que telle^[223].

2.10.3 Griefs de l'aristocratie foncière du *sertão*

Antônio Conselheiro provoqua un bouleversement social majeur dans cette partie du *sertão* : il désarticula l'orga-nisation économique, perturba profondément la hiérar-chie catholique, et fut à l'origine d'une tourmente sociale. En particulier, les grands fermiers locaux et leurs affidés voyaient avec accablement se produire, dans un court laps de temps, de la mi-1893 jusqu'à 1895, un soudain exode de centaines, puis de milliers de familles, qu'Antônio Conselheiro soustrayait ainsi à leurs foyers^[224]. Chaque hameau et chaque municipalité d'une vaste zone du *sertão* vit des contingents entiers de pèlerins quitter leur an-cienne résidence, dans une région qui avait déjà une den-sité de peuplement très faible^[225]. Le système traditionnel d'agriculture et d'élevage obligeait les propriétaires ter-riens à exploiter, comme cultivateurs irréguliers ou jour-naliers déshérités, une grande masse de manouvriers sé-dentaires, tandis que le système politique avait besoin de s'appuyer sur des classes inférieures dociles. La soudaine croissance de Canudos vint tout à coup compromettre ces arrangements et finit par ébranler l'équilibre précaire du *sertão*. Il est certainement exagéré de dire que Canudos menaçait la république, mais, en bouleversant le *statu quo rural*, la communauté se mit à dos les intérêts locaux, les-quels se sentaient justifiés d'entreprendre des démarches contre elle^[226].

Antônio Conselheiro cependant n'avait pas l'intention de défier ou de renverser l'ordre social établi dans la région. Plutôt, il voulait que Canudos pût servir de refuge à ceux désireux de vivre dans une communauté d'observance, à l'écart des tentations temporelles — d'où sa consigne de laisser derrière soi ses possessions et de se retirer pacifi-quement dans cette « nouvelle Jérusalem » qu'était Be-lo Monte^[227]. Les *Canudenses* menaient une existence très réglementée et protégée, selon des règles établies par Conselheiro, mais pour le reste fort normale ; même, pour une localité en plein milieu du *sertão*, au XIX^e siècle, Ca-nudos pouvait être qualifiée de prospère^[226]. La vie y était pastorale, centrée sur l'élevage, les cultures saisonnières

et les cérémonies religieuses quotidiennes.

Jusqu'à leur premier engagement contre les forces gouvernementales, les *Canudenses* étaient d'un comportement plutôt calme et passif et la colonie coexistait pacifiquement avec ses voisins. Hormis quelques émeutes brèves et anecdotiques, déclenchées entre autres par des modifications du règlement des marchés, leur comportement au quotidien ne dénotait aucune haine ni aucun durable antagonisme de classe ; au contraire, une sorte de fatalisme mystique amenait les pauvres des campagnes à accepter leur condition sans rechigner. Les coutumes locales profondément enracinées, les représentations traditionnelles autour de la race, et aussi la piètre image de soi des pauvres, minaient leur capacité d'action collective et empêchaient que leurs doléances et leurs malheurs ne débouchent sur une attitude revendicative ou sur une lutte active, et produisaient plutôt un repli psychologique plus profond encore. Sous la direction d'un chef charismatique du type d'Antônio Conselheiro, une éventuelle tentation à la révolte spirituelle prenait alors la forme d'une es-pérance messianique, se manifestant par la résolution de quitter le monde temporel et de chercher refuge dans une communauté abritée et disciplinée^[228].

Contrairement à Padre Cícero, qui permit à ses lieutenants de conclure des accords politiques et fit par là de sa communauté théocratique une force notable dans la politique du Nordeste, Antônio Conselheiro était à cet égard trop inflexible pour faire alliance avec quelque mouvance politique que ce fût, même si son soutien initial aux partisans de Luís Viana incite à penser que, pour un temps du moins, et probablement sous l'influence de ses lieute-nants, il ait pu être tenté de se plier aux usages politiques locaux^[227].

2.10.4 Mise en place d'un discours dénigrant

Le premier texte sur Maciel/Conselheiro jamais paru dans la presse, l'article du journal satirique *O Rabudo* de novembre 1874, sera aussi le premier jalon du processus de construction d'un discours stéréotypé contre le prédicateur itinérant et son mouvement. Parmi les qualificatifs employés à l'endroit de Maciel dans ce premier article, on relève ceux de « charlatan », « fanatique », « délinquant » et « ascète » ; à propos de ses adeptes, issus du petit peuple, les termes utilisés sont : « sans instruction », « crédule », « fanatique ». L'article se clôt par un appel à l'arrestation du prédicateur^[229].

Le discours sur Maciel et ses adeptes, puis sur *Belo Monte*, s'édifiera et se déploiera par la suite selon un ensemble de paradigmes porteurs, dont l'historien Bartelt s'est attelé à faire le recensement^[230]. Ce sont : en lien avec Antônio Conselheiro : piété/ascèse, charlatanerie/hypocrisie, hé-résie, fanatisme, subversion/non-respect de l'autorité, criminalité (bandit, voleur, assassin), maladie mentale ; en lien avec la foule de ses suiveurs : crédulité/facilité à séduire/superstition, ignorance (absence d'instruction), fa-

natisme, criminalité. Le peuple fait figure ainsi de corrélat fonctionnel du Conselheiro. Les différents paradigmes, reliés entre eux (*hérésie* avec *maladie mentale*, *insubordination* avec *criminalité* etc.), composent une *matrice discursive*, une grille appliquée, tout ou partie, de façon récurrente, au mouvement *conselheiriste* et à son chef spirituel^[231].

L'une des armes les plus redoutables de l'Église était la stigmatisation comme *hérétique*. Bien que les faits et gestes de Maciel fussent insuffisants à étayer une telle accusation, et en dépit que notamment le curé d'Inhambupe eût tenté de convaincre sa hiérarchie que les pratiques de Maciel « n'étaient autres que la véritable loi de Dieu, et sa vie rien d'autre qu'une véritable pénitence », le discours de l'Église et la sémantique utilisée continueront de se situer dans le champ de l'hérésie^[232]. D'abord, l'on déniera la pratique religieuse de Maciel comme étant exagérément rigoureuse^[233], pour ensuite lui reprocher « d'enseigner des doctrines superstitieuses et une morale excessivement sévère, et de faire naître la confusion dans les esprits et de saper ainsi sensiblement l'autorité des prêtres de ces lieux »^[234].

La seule gardienne de la vraie doctrine est l'Église officielle. En 1886, c'est-à-dire encore sous l'*Empire*, le théologien Julio Fiorentini fut missionné par l'épiscopat de Salvador pour soutenir, instruire et, s'il y avait lieu, discipliner les curés locaux. Ses lettres de compte rendu à l'évêque contiennent tous les principaux éléments de la susnommée matrice discursive^[232], établissant en parti-culier un lien entre le paradigme du *non-respect du monopole de l'Église* (en matière doctrinaire et disciplinaire) et celui de l'*infraction aux lois civiles par une conduite criminelle*, et soulignant également à plusieurs reprises une corrélation entre *fanatisme* et *criminalité*. La conclusion (« il est de la plus haute importance que cet homme et ses *capangas* soient expulsés ») s'imposait alors d'elle-même^[235]. Il est à rappeler que sous l'*Empire*, le catholiconisme était religion d'État, et que par conséquent Église et État sont toujours lésés conjointement. Le lien est rendu tout à fait explicite dans une lettre de l'archevêque Dos Santos aux présidents de province, où Maciel est accusé de répandre des « doctrines subversives de l'ordre », dans une confusion entre hiérarchie ecclésiastique et ordre public, confusion bien opportune dans une situation où les moyens des prêtres locaux ne suffisaient pas à endiguer l'influence croissante du Conselheiro^[236]. Sont ainsi assimilés hérésie/usurpation du statut de prêtre d'une part et subversion/fomémentation de troubles/désorganisation du système de travail/délinquance de l'autre^[237].

Le paradigme de la *pathologisation* de Canudos, l'une des valences du paradigme *fanatisme*, est un sous-produit des théories positivistes, évolutionnistes et racialistes qui avaient fait leur entrée au Brésil vers 1870 et avaient fourni de nouveaux concepts. En témoigne la lettre envoyée par le président de province Bandeira de Mello à l'archevêque Dos Santos, où il propose de faire admettre Antônio Conselheiro dans une clinique de ma-

lades mentaux à Rio de Janeiro, cataloguant ainsi Maciel comme problème pathologique, relevant de la médecine moderne^[238].

Ce discours hostile ne sera que faiblement contrebalancé par quelques prises de position plus complaisantes envers les *Canudenses*. Lors du débat au parlement de Bahia en 1894, déjà évoqué ci-haut, l'opposition tenta, pour des raisons de pure tactique politique, de dépeindre les adeptes de Maciel/Conselheiro comme des victimes innocentes captives d'un aliéné mental, tout en soulignant que la vie de ces malheureux pourrait être mise en péril par la politique répressive menée par le gouverneur Viana. Ainsi l'opposition *bahianaise* présenta-t-elle pendant quelque temps les *Canudenses* comme des victimes de la répression de l'État, dans le désir de pouvoir transférer sur eux-mêmes ce statut de victime^[240]. Rui Barbosa, depuis la capitale fédérale, avait fait siens les usuels paradigmes du *fanatisme*, de la *crédulité* et du *primitivisme* des *Canudenses*, mais récusa vigoureusement l'idée que Canudos fit partie d'une ample organisation monarchiste structurée :

« À cette imputation inépte, qui fait d'Antônio Maciel l'incarnation des revendications du monarchisme, le libelle, dont la férocité se nourrit de flammes et de sang, ne prend jamais la peine, pour la valider, d'apporter ne serait-ce que l'ombre du début d'une preuve. Nul jusqu'ici n'a réussi à signaler le plus léger indice d'une immixtion des restaurateurs [de l'Empire] dans les événements de Canudos. Il n'y a pas en ce sens un seul fait, un seul témoignage, une seule apparence concluante, ou un seul soupçon. »

— Rui Barbosa, 24 mai 1897^[241].

Ce fut, ironiquement, la presse monarchiste, en particulier le quotidien *paulista* *Gazeta da Tarde*, qui prit à tâche de rappeler que les droits fondamentaux institués par la république devaient aussi s'appliquer aux *Canudenses*. La *Gazeta da Tarde*, qui ne se lassait pas de mettre en évidence la supériorité politique, économique et morale de la monarchie (par opposition au chaos, à l'anarchie, la corruption, la tyrannie, l'inflation etc. du régime républi-cain), prit la défense d'Antônio Conselheiro, le décrivant comme « un homme d'un esprit supérieur, qui par sa pa-role et par l'exemple de sa vie ascétique acquit une influence puissante et irrésistible sur les masses ». Si l'on vit ici également surgir les mêmes clichés dominants, ce fut pour les retourner en leurs contraires, ou les faire changer de récipiendaire : p.ex. les épithètes de « héros » et de « martyrs », habituellement accolés aux soldats de l'armée républicaine, revinrent ici aux *jagunços*, et l'étiquette de « monstre », réservée aux *conselheiristes*, passa aux milices de l'armée régulière. Cependant, après les atten-tats anti-monarchistes de mars 1897, la voix du monarchisme politique s'éteignit abruptement^[242].

L'écrivain Joaquim Machado de Assis, qui tint entre 1892 et 1897 une chronique régulière dans le journal *Gaze-ta de Notícias* de Rio de Janeiro, fournit une autre voix discordante. Assis traita les paradigmes et *topos* du discours dominant sur le mode ironique en les utilisant à contre-sens, et s'érigea en farouche défenseur du droit à la liberté d'opinion, laquelle incluait selon lui la liberté d'avoir des visions religieuses et d'en faire part à autrui. Mais ici aussi, les *Canudenses* restent en règle générale sans consistance et sans personnalité, et Assis fait intervenir le Conselheiro comme un signe fonctionnel pour les besoins d'une démonstration faisant s'opposer romantisme et modernité urbaine. Néanmoins, Assis s'employa à démonter l'appareil discursif dominant dans presque tous ses aspects, et ses deux derniers billets, bien que rédigés en février 1897, c'est-à-dire peu avant la troisième expédition, mettaient en garde contre la catastrophe humanitaire à venir. Cependant, la parole littéraire restera impuissante face à l'opinion politique, et les sarcasmes de l'écrivain ne seront d'aucun effet^[243].

2.10.5 Formation d'un consensus favorable à la des-truction de Canudos

En mai 1894 un vif débat eut lieu à la chambre des re-présentants de l'État de la Bahia au sujet de Canudos et d'Antônio Conselheiro. Le point de vue des élites du *sertão* fut défendu par Antônio Bahia da Silva Araújo, député natif de Salvador, qui eut recours aux stratégies de criminalisation et de fanatisation/pathologisation et lança des allégations non vérifiées selon lesquelles Maciel disposerait de ses propres effectifs de police, procéderait à des arrestations dans les villages alentour, édicterait ses propres lois, disposerait d'un important pouvoir politique par le biais des 10 à 12 mille électeurs potentiels qu'il avait à sa disposition et dont il était inconcevable qu'il ne fit pas usage, et jouirait d'un pouvoir financier consi-dérable. Canudos constituant un « État dans l'État », il menacerait l'ordre du *sertão*, et la lutte contre lui trans-cende le clivage entre les partis politiques, car les partis rivaux ont tous deux des *fazendeiros* dans leurs rangs^[244]. En face, la position *sertaneja* périphérique était incar-née dans le débat par le député José Justiniano Pereira, originaire du *sertão*, au même titre que les figures dirigeantes José Gonçalves et Luís Viana. Après avoir déploré la prédominance de la métropole côtière, Justiniano fit les mises au point suivantes : 1) Maciel bénéficie du soutien des prêtres locaux ; 2) il accomplit un travail que ni le gouvernement ni l'Eglise n'ont été en mesure d'accom-plir ; 3) l'accusation de délinquance a été officiellement réfutée ; 4) Maciel est un homme vertueux, un véritable ascète, non un hypocrite, même s'il est sans conteste un fanatico ; 5) le peuple, dans sa crédulité et son manque d'instruction, croit que Maciel dit la vérité ; 6) Canudos est certes à cataloguer comme facteur de désordre, mais non de sédition, et aucune action pénale répréhen-sible n'a pu être constatée ; 7) la perception de Canudos est altérée par les combats meurtriers en cours dans le

sud de la Bahia (*la Terreur*)^[245]. Étant donné que dans le *sertão*, poursuivit Justiniano, la religion joue un grand rôle, il conviendra de dissoudre le mouvement par des moyens religieux, et de ne faire appel qu'en dernier recours aux moyens militaires, afin d'éviter le sacrifice inévitable de femmes et d'enfants. Justiniano proposa donc de dépêcher sur les lieux un missionnaire — proposition qui ne sera pas retenue^[246].

En 1895, un an avant le déclenchement des opérations militaires, le moine capucin João Evangelista de Monte Marciano, un de ces ecclésiastiques européens auxquels l'Église brésilienne crut bon de devoir faire appel pour son projet de remise au pas doctrinal et disciplinaire, fut dépêché à Canudos par l'évêque de Bahia Jerônimo To-mé da Silva, sur sollicitation et proposition du gouverneur Joaquim Manoel Rodrigues Lima. La personnalité de ce-lui qui fut chargé de cette « sainte mission » ne se prêtait guère à une entreprise de persuasion et de conciliation ; Marciano en effet se proposait de « proclamer la vérité évangélique » et de « rappeler les sectaires à leurs devoirs de catholiques et de citoyens »^[247]. Marciano eut une conversation avec Maciel, lors de laquelle il lui représenta que « l'Église condamne toute révolte et accepte toutes les formes de gouvernement. » ; il en est même ainsi en France, où « le peuple tout entier, y compris les monarchistes locaux, obéissent aux autorités et aux lois » ; quant à l'Église brésilienne, « nous reconnaissions, de l'évêque jusqu'au dernier des catholiques, le gouvernement actuel. Vous seul ne voulez pas vous soumettre ». Le terme *Ré-publique* est à prendre ici comme le signe de l'ordre et de l'autorité étatiques, dont l'Église officielle avait entre-temps pris son parti^[248]. Le rapport que rédigea Marciano connut une grande fortune et restera jusqu'en 1897 le texte sur Canudos le plus diffusé^[249]. Dès l'orée de son exposé, Marciano s'applique à amalgamer les domaines *État* et *Église* en associant les paradigmes de l'*hérésie* et de la *criminalité*, et à la fin de son rapport résume son point de vue de la manière suivante :

« La secte politico-religieuse qui s'est installée et retranchée à Canudos n'est pas seulement un foyer de superstition et de fanatisme, et un petit schisme au sein de l'Église bahianaise, mais aussi et surtout un germe, en apparence accessoire, mais en réalité dangereux et funeste, de résistance témoaire et d'hostilité contre le gouvernement constitutionnel du pays — l'on pourrait dire un État dans l'État — , où les lois ne sont pas observées, les autorités ne sont pas reconnues, et la monnaie république est interdite de circuler. [...] En ce triste lieu, la loi est sans pouvoir, et les libertés publiques sont considérablement restreintes. Pour la cause de la religion, de la paix sociale et de la dignité du gouvernement, des mesures sont nécessaires, propres à rétablir dans la localité de Canudos l'autorité de la loi et nos droits en tant que peuple civilisé, et à permettre que la

religion catholique puisse à nouveau s'exercer sans restriction. »

— João Evangelista de Monte Marciano

L'on aura noté que Marciano s'exprime à la fois au nom de l'État et de l'Église, qui, quoique constitutionnellement séparés, se doivent ici de s'unir contre une menace commune^[250]. Un énoncé central du texte est l'affirmation que Canudos héberge une opposition militaire organisée, dirigée contre la République et contre l'Église ; l'image de la population tout entière constituée en armée, son attitude agressive, Canudos comme camp militaire retranché, la surmilitarisation (où même les femmes et les enfants sont appelés sous les armes) sont autant d'éléments avancés à l'appui de cette thèse. Ainsi l'hérésie religieuse de Maciel se trouve-t-elle démasquée comme paravent d'une subversion politique. Le mouvement est à présent caractérisé essentiellement comme organisation rebelle militaire, comme puissance militaire ennemie^[248]. Le rapport de Marciano permit de faire la jonction entre le discours religieux et celui politico-juridique, et de subsumer la religiosité de Canudos sous le paradigme politique, et préfigurer, compte tenu de l'échec de cette mission pacifique, l'inévitable consensus à venir sur la nécessité de destruction de *Belo Monte*. Marciano quitta Canudos en envoyant à la communauté les paroles suivantes :

« Tu n'as pas voulu reconnaître les émissaires de la vérité et de la paix et tu n'as pas accepté ton salut. Mais des jours viendront sur toi, où des forces invincibles t'assailleront, de vigoureux bras te maîtriseront et araseront tes remparts, désarmeront tes sicaires et épargilleront à tous vents la mauvaise secte qui t'a humilié sous son joug. »

Ce texte est la dernière prise de position de l'Église sur Canudos, laquelle restera dans la suite largement muette sur ce sujet.

Dans l'une des compartiments de l'appareil discursif anti-Canudos, *Belo Monte* était regardé comme un adversaire militaire et (après 1896) apte à la guerre. Ce paradigme (celui de Canudos comme outil manipulé ou comme partie intégrante et délibérément participante d'une conjuration monarchiste visant à un renversement du régime) commença à jouer un rôle porteur dans le discours sur Canudos à partir de mars 1897. En réalité, le monarchisme comme force politique militante et intellectuelle était somme toute resté insignifiant en dehors de Rio de Janeiro et de São Paulo, et dans la Bahia, la production journalistique monarchiste ne mérite guère mention. La nouveauté consistait en ce qu'une relation était à présent établie entre une hypothétique conjuration monarchiste et le Nordeste^[251].

Le 19 mars 1897, des étudiants de différents établissements d'enseignement supérieur de la Bahia publièrent

un manifeste conjoint à l'attention des « collègues et républicains des autres États fédérés », qui sera publié tel quel, souvent sans commentaire, dans nombre de journaux bahianais et des autres États, dans un tiré à part de sept pages^[252]. Conçu comme un plaidoyer en faveur de Bahia, le manifeste s'attache à expliquer l'apparition de Canudos et le fanatisme des *conselheiristes* par des considérations médico-psychologiques et anthropologiques. La conclusion vers laquelle s'acheminaient les rédacteurs du manifeste tenait que les *Canudenses* ne souhaitaient pas un autre État, mais voulaient s'affranchir de toute influence étatique. Envisager que les *sertanejos* puissent vouloir lutter contre tel système politique et lui en désigner tel autre apparaît absurde, pour la raison simple qu'il leur manque toute notion et toute représentation de l'État, de la nation et de la patrie. Pourtant, à rebours de ce que l'on pouvait attendre, la conséquence finale tirée par les auteurs ne sera pas que le *sertão* « a besoin d'écoles plus-tôt que de canons », selon l'expression de Da Cunha, mais que le « fanatisme séditieux » devait « être éliminé immédiatement et complètement », rejoignant ainsi le consensus général d'anéantissement^[253].

Après l'échec de la troisième expédition, peu nombreux furent ceux qui n'adhérèrent pas au surnommé consensus de destruction. Significativement, une lettre de Gonçalves à Prudente de Moraes laisse entendre que les *conselheiristes* se sont doublement placés en dehors de l'État : d'abord comme citoyens, par quoi le devoir des citoyens républicains est d'œuvrer à leur destruction, puis comme Bahianais, car la Bahia doit être sauvée d'eux. Ce texte touche indirectement à l'un des points du discours sur Canudos le plus lourd de conséquences : la question de savoir si Maciel et ses partisans tombaient sous la protection des principes de la constitution et des directives de l'État, et s'ils sont encore à considérer et à traiter comme des citoyens brésiliens^[254].

Entre mars et octobre 1897, l'opinion publique brésilienne, portée par tous les paradigmes évoqués ci-haut (hérétisation, fanatisation, criminalisation, pathologisation, militarisation, politisation), auxquels s'étaient ajoutés ceux de la naturalisation et de la bestialisation (Ca-nudos étant hissé au rang d'antithèse de la civilisation), sera finalement unanime à réclamer la destruction de Canudos^[255].

2.10.6 Décision de l'intervention militaire

Ce qui finalement mit en branle la série d'événements qui détermineront, doublés chacun de leur résonance discursive, la fatale chaîne de causalité et l'escalade de violence devant aboutir onze mois plus tard à la destruction complète de Canudos, fut la fabrication délibérée en octobre 1896 d'une fausse menace. Antônio Conselheiro avait commandé (et payé d'avance) une quantité de bois de charpente chez un *coronel* de Juazeiro, et, sa marchandise tardant à venir, décida d'envoyer quelques-uns de ses hommes pour prendre la commande. Il n'est pas

établi que la rumeur selon laquelle les *conselheiristes* s'ap-prêtaient à attaquer Juazeiro fut lancée par le juge Arlin-do Baptista Leoni, lequel avait en 1895 dû fuir de Bom Conselho devant les Canudenses et se tenait à l'affût d'une occasion de couper les relations commerciales entre Ca-nudos et Juazeiro ; toujours est-il qu'il sollicita aussitôt des troupes auprès du gouverneur Viana, au motif que les hommes de Maciel marchaient en armes sur Juazeiro, nonobstant que cette rumeur fut démentie par le susmentionné *coronel* ainsi que par d'autres citoyens. Viana, qui n'avait alors aucun intérêt à une confrontation avec Ca-nudos, se montra tout d'abord réticent, mais sur les instances renouvelées de Leoni, qui avait en outre mobilisé la presse régionale, consentit finalement à envoyer à Jua-zeiro par le chemin de fer un détachement de 113 soldats alors stationnés à Salvador. Arrivés sur place, les soldats, placés sous les ordres du lieutenant Manoel da Silva Pires Ferreira, attendirent en vain pendant cinq jours l'ordre d'attaquer en provenance de Salvador, jusqu'à ce que Pires Ferreira impatienté prit lui-même l'initiative de marcher sur Canudos, en totale méconnaissance des conditions du terrain^[256].

3 Déroulement de la guerre

3.1 Prélude et élément déclencheur

En réalité, les opérations armées contre Conselheiro et ses suivreurs commencèrent dès les premières années de la République, c'est-à-dire dès avant son installation à Ca-nudos. Quand le bruit courut qu'il excitait la population contre le nouveau régime, une force de police d'une trentaine d'hommes bien armés partit de Bahia à l'effet de disperser les quelque deux cents insurgés, mais furent mis en fuite par les *jagunços* près de Masseté. Une deuxième incursion eut lieu qui fit cependant long feu dans les environs de Serrinha, les *conselheiristes* possédant l'art de se rendre invisibles dans la caatinga, où nul ne s'aventurerait à les suivre. Ces descentes de police furent l'une des raisons pour lesquelles Conselheiro résolut de se séder-tariser dans un endroit qu'il connaissait de longue date, la ferme abandonnée de Canudos.

Outre le soupçon (injustifié) de participation à une sédition monarchiste de grande envergure qui pesait sur les *Conselheiristes*, un autre élément rendait impératif pour les autorités centrales de pacifier le *sertão* de Canudos. L'État de la Bahia en effet se trouvait alors confronté à une série d'autres insurrections : la petite ville de Lençóis, à quelque 400 km au sud-ouest de Canudos, avait été attaquée par une troupe armée, dont les incursions du reste portaient jusque dans l'État de Minas Gerais voisin ; d'autres bandes s'étaient emparées du hameau de Brito Mendes ; et plus au sud encore, à Jequié, des groupes armés commettaient toutes sortes d'attaques. L'action de ces bandes n'était pas sans lien avec la présence de grandes richesses minières, qui faisaient de

ces *sertões* depuis deux siècles des destinations privilégiées pour de nombreux aventuriers^[258]. S'y ajoutaient les désordres et déprédatations, d'ampleur croissante, à l'origine desquels se trouvaient des tyranneux et potentats locaux, auxquels des *jagunços*, y compris ceux de Canudos, avaient pris l'habitude, comme indiqué ci-dessus, de vendre leurs services. Ce désordre du *banditisme discipliné*, selon le mot d'*Euclides da Cunha*, s'inscrivant ou non dans le cadre de campagnes électorales, prenait la forme de combats aventureux et de petites batailles rangées, menés par des *jagunços* fiers de leur bravoure et non exempts d'une certaine noblesse d'âme, et ne manquait jamais de déboucher sur l'incendie et la mise à sac de villes et vil-lages tout au long du cours moyen du fleuve São Francisco^[259]. Enfin, la force numérique des *Canudenses* et le puissant empire moral de Conselheiro devaient achever d'inquiéter les autorités. L'extraordinaire pèlerinage d'un quart de siècle qui avait mené Antônio Conselheiro à travers tous les recoins du *sertão* et lui avait fait accu-muler les bienfaits lui valait à présent un grand ascendant sur les populations *sertanejas*, et il n'y avait pas un seul bourg où il n'eût pas de fervents partisans. En 1895, il fit capoter la mission apostolique dépêchée à Canudos par l'archevêque de Bahia ; dans le rapport rédigé à ce sujet par Frère João Evangelista, le missionnaire affirmait que sans compter les femmes, les enfants, les vieillards et les malades, la communauté de Canudos comprenait un millier d'hommes robustes et téméraires, armés jus-qu'aux dents^[260]. Non seulement l'accès à la citadelle où il s'était retranché était des plus ardues, notamment en raison du dévouement inconditionnel de ses sectateurs, mais encore Antônio Conselheiro régnait sur une étendue fort vaste alentour, où il pouvait compter partout sur la complicité volontaire ou forcée de ceux qui le vénéraient ou le craignaient.

En octobre 1896 se produisit l'incident qui devait déclencher la guerre de Canudos proprement dite. Antônio Conselheiro avait commandé un lot de bois d'œuvre en provenance de la ville de Juazeiro voisine, en vue de la construction d'une nouvelle église ; le bois cependant ne fut pas livré, nonobstant qu'il fut déjà payé. La rumeur se mit alors à circuler que les *conselheiristes* viendraient chercher le bois par la force, ce qui porta les autorités de Juazeiro à requérir l'assistance du gouvernement de l'État de Bahia.

Le détachement que les autorités envoyèrent alors à Ca-nudos sera la première d'une série de quatre expéditions, lesquelles eurent ceci de remarquable, que dans chaque nouvelle expédition furent répétées les erreurs de la précédente. Ces erreurs étaient essentiellement de trois ordres : premièrement, la sous-estimation des difficultés géographiques et climatologiques, les hauts gradés de l'armée régulière, formés dans les grandes villes aux théories militaires européennes, n'ayant aucune idée de la configuration du terrain dans le *sertão* ; deuxièmement, la méconnaissance de l'adversaire, les militaires s'obstinant à pratiquer une tactique s'appuyant sur des corps de bataille

fermés, à l'euro-péenne, alors qu'ils avaient à affronter une guerre d'escarmouches, menée par des *guérilla* insaisissables, familiers avec le terrain, en mesure de monter embuscade sur embuscade, sans grand risque pour eux ; troisièmement, la mésestime de Conselheiro, qui s'était, au cours d'un quart de siècle d'errance dans le *sertão*, acquis auprès des populations un ascendant et une vénération considérables, y compris d'ailleurs auprès des guides mis à contribution par l'armée, ce qui permit aux *conselheiristes* d'être au fait du moindre mouvement des troupes gouvernementales. Mais de façon générale, les provinces du nord-est (Goiás, Bahia et Pernambouc), et moins encore leurs arrière-pays, ne figuraient guère sur la carte mentale des élites de la jeune république brésilienne. Ces élites, établies dans la capitale Rio de Janeiro et à São Paulo, férues de positivisme, acquises à l'idée de progrès, totalement alignées sur les conceptions et usages occidentaux, ignoraient tout du mode de vie des populations très mélangées habitant le *sertão* ou tout au plus les considéraient comme des *arriérés atavistes*, selon le mot d'*Euclides da Cunha*. Le pouvoir central ne pouvait donc voir dans une rébellion telle que celle de Canudos qu'une sédition anti-républicaine qu'il convenait de réprimer.

3.2 Première expédition (novembre 1896)

Début novembre 1896, peu de temps après l'incident du bois d'œuvre, le magistrat de la ville de Juazeiro finit par donner l'alerte, affirmant dans un télégramme au gouverneur de la Bahia que les sectateurs de Conselheiro se trouvaient à deux journées de marche de la ville. Un détachement de troupe régulière d'une centaine d'hommes, qui avait été requisitionné auparavant auprès du général commandant du district et était prêt à partir pour Juazeiro dès que parviendrait le message du juge de cette commune, fut placé sous le commandement du lieutenant Manuel da Silva Pires Ferreira et partit en train express pour Juazeiro. Arrivée à destination le matin du 7 novembre, la petite troupe ne put pourtant empêcher l'exode, déjà en cours, d'une grande partie de la population, désireuse d'esquiver un assaut supposé imminent^[261]. Le lieutenant Manuel da Silva Pires Ferreira, après plusieurs jours passés à attendre à Juazeiro, voyant que la rumeur d'une algarade de Conselheiro était sans fondement, convint cependant avec le magistrat d'aller au-devant des bandits, afin d'éviter qu'ils envahissent la ville.

Le soir du 12 novembre 1896, le détachement de police, accompagné de deux guides embauchés à Juazeiro, se mit donc en route pour Canudos, situé à quelque 200 km de distance, entretenant ainsi de traverser à pied une zone aride et dépeuplée, mais sans les ressources indispensables à une telle traversée. Da Cunha souligne que dans le *sertão*, et ce avant même les mois les plus chauds, des hommes portant l'équipement militaire, ployant sous le poids de leurs sacs à dos et de leurs gourdes, ne peuvent plus guère, sous une température des plus élevées, avancer après dix heures du matin sur ces plateaux dépourvus

de la moindre ombre, et commencent alors à souffrir de soudains accès de fatigue^[262]. En outre, cette portion de l'État de la Bahia, la plus dévastée par les sécheresses, était à cette époque l'une des régions parmi les plus mal connues du Brésil. Peu de voyageurs l'avaient affrontée et seules de petites constructions éparses l'a parsemaient de loin en loin. Le premier jour, la petite expédition eut à parcourir, sans s'arrêter, une quarantaine de km de route dans le désert, jusqu'à atteindre un étang minuscule, où subsistait un peu d'eau. Se succédèrent ensuite des escales solitaires ou des *fazendas*, dont certaines étaient aban-données, les rares habitants des lieux ayant en effet, vu que tout présageait une période de sécheresse, pris la fuite vers le nord en emportant leurs troupeaux de chèvres^[263].

Le 19 novembre, la troupe épuisée parvint finalement à Uauá, village d'aspect morose, situé environ aux 2/3 du trajet, et constitué alors de seulement deux rues qui débouchaient sur une place irrégulière et que bordaient une centaine de maisons mal bâties et de pauvres remises. Les jours de marché, il répudiait son aspect de village abandonné et devenait l'endroit le plus animé de cette partie du *sertão*, avec ses deux ou trois boutiques et sa baraque du marché, où étaient vendus les produits d'une maigre industrie locale (peaux de chèvre, *hamacs* etc.). La troupe se proposait de se servir du bourg comme halte transitoire, et partie aux renseignements, ne réussit qu'à recueillir des informations contradictoires, improches à une évaluation correcte de la situation^[264]. En tout état de cause, la décision fut prise d'attaquer le plus tôt possible.

Uauá, comme les localités circonvoisines, se trouvait sous la domination de Canudos et abritait plusieurs adeptes d'Antônio Conselheiro ; ceux-ci, à peine la troupe avait-elle fait halte sur la place, s'étaient précipités vers Canudos et, arrivés à l'aube du 20 novembre, y donnèrent l'alarme. Parallèlement, à la tombée de la nuit, la population de Uauá s'enfuit subrepticement presque dans sa totalité, par petits groupes furtifs, en se faufilant entre les postes avancés de la troupe^[265].

Le lendemain à l'aube, la troupe fut réveillée par une foule d'un millier de *jagunços* d'Antônio Conselheiro, lesquels, dirigés par Pajeú et João Abade, portant croix et bannières et ne semblant pas avoir d'intentions guerrières, annoncèrent leur arrivée par des *Kyrie Eleison* et des louanges en l'honneur de leur chef, à la manière d'une procession de pénitents. Dissimulés parmi cette foule de croyants désarmés qui arboraient des statues, des images de saints, et des palmes desséchées, se tenaient les combattants équipés de vieux fusils, d'aiguillons de *vaqueiro*, de piques et de faux. À l'approche de cette multitude, les sentinelles des postes de garde les plus avancés, surprises et encore tout ensommeillées, ripostèrent par des coups de carabine tirés au hasard, puis se replièrent précipitamment vers la place du village, contraints d'abandonner aux mains des assaillants un de leurs compagnons, qui fut poignardé sauvagement. L'alarme fut ainsi donnée, et aussi-tôt la paisible Uauá se transforma en violent champ de bataille.

Subitement confrontés aux *jagunços*, qui avaient promptement débouché sur la place, les soldats ne purent pas se déployer en formation de bataille et eurent tout au plus le temps d'ébaucher hâtivement une bancale ligne de tir, que commandait un *sergent*. Lors du combat, d'une âpreté inouïe, mais très inégal, qui s'engagea alors bru-talement, furent utilisées par les rebelles, dans des com-bats au corps-à-corps, au milieu des tirs de pistolet et de revolvers, des armes telles que des sabres d'abattis à lame large, des aiguillons de bouvier, des piques de trois mètres de longueur, des faux, des bâtons et des fourches. La ligne fragile de défense de la troupe régulière céda bientôt, et la horde fanatisée des *Canudenses* déferla sur la place aux cris de *Vive le Conselheiro ! et Vive le bon Jésus !*^[266] Le lieutenant Pires Ferreira, dans sa description de l'attaque, soulignera « l'incroyable férocité » des as-saillants et la manière peu conventionnelle dont ils effectuaient leurs manœuvres, notamment par l'usage de sif-flets. L'effet de surprise et la vélocité du combat permit aux *Conselheiristes* de prendre l'avantage dans un premier temps. Cependant, la plupart des hommes de troupe se retranchèrent ensuite dans les maisons, pratiquèrent des meurtrières dans les murs de pisé, et se cantonnèrent dans la défensive. La lutte alors devint inégale pour les *ma-tutos* (paysans), car malgré leur avantage numérique, la logique des armes avait repris le dessus : les soldats du 9^e bataillon d'infanterie, armés et munis d'équipements les plus modernes et les plus meurtriers, dont des fusils automatiques, infligèrent de lourdes pertes aux *Belomon-tenses*, qui, regroupés sur la place autour de leurs symboles sacrés, et pris sous le feu des soldats, commencèrent à tomber en masse, fauchés par les fusillades d'armes à répétition, auxquelles ils ne pouvaient opposer qu'un seul coup de tromblon à la fois. La bataille se poursuivit ainsi pendant près de quatre heures, sans épisodes valant d'être signalés, et sans que fût esquissé le moindre mouvement tactique, chacun se battant pour son propre compte, selon les circonstances^[267]. Commandés par João Abade, les *jagunços* sillonnaient les rues, contournaient le village, puis se rabattaient sur la place, en vociférant des imprécations et des vivats. Reconnaissant finalement l'inutilité de leur combat, ils délaissèrent peu à peu le champ de bataille, se dispersèrent dans les environs et ramenèrent la bannière sacrée à Canudos.

Les soldats toutefois, épuisés, n'étaient pas en état d'en-gager aucune poursuite. Au terme de quatre à cinq heures de combat, après que les *Canudenses* eurent résolu de se retirer, l'on put comptabiliser les pertes des deux camps, le bilan indiquant alors une indiscutable victoire militaire des troupes gouvernementales ; dans son rapport officiel, Pires Ferreira nota que dans la bataille périrent, dans les rangs des *Conselheiristes*, « cent-cinquante hommes, bles-sés non inclus », chiffre à mettre en regard des dix morts (un *caporal*, un *sergent*, six soldats et les deux guides) et des seize blessés dans le corps expéditionnaire^[268]. Ces pertes, encore que considérées comme « insignifiantes numériquement », motivèrent néanmoins le commandant, qui disposait pourtant de 60 hommes valides,

à renoncer à poursuivre l'entreprise et à entamer la retraite. En dépit de la victoire apparente, l'expédition était de fait vaincue, car épuisée et hébétée, stupéfiée par cet assaut d'un type inhabituel, et n'ayant plus ni la force, ni le courage d'attaquer Canudos, nonobstant que le détachement avait déjà alors parcouru les deux tiers de la distance séparant Juazeiro du village rebelle ; le médecin militaire fut même pris de démence^[269]. À peine les soldats morts eurent-ils été inhumés dans la chapelle d'Uauá que la troupe, après avoir pillé puis incendié le village, s'en retourna ce même après-midi à Juazeiro, qu'elle atteignit, à marches forcées, en quatre jours. La population, à la vue de la troupe, qui offrait l'image de la déroute, crut que les *jagunços* étaient lancés sur leurs traces et reprit de plus belle son exode^[270].

3.3 Deuxième expédition (janvier 1897)

3.3.1 Préparatifs



Le major Febrônio de Brito, commandant de la deuxième expédition.

La défaite de Pires Ferreira à Uauá et les récits sur la férocité et le fanatisme des insurgés provoquèrent un grand tollé national et appelaient une réaction radicale. L'armée nationale était désormais mise en demeure de soumettre le village, qui ne cessait entre-temps de grossir et avait déjà atteint une population de 30 000 habitants. Cependant, une divergence de point de vue existait entre le gouverneur de l'État de Bahia, qui tendait à y voir un désordre banal, maîtrisable par de simples forces de police, et le chef des troupes fédérales, pour qui il s'agissait d'un mouvement plus redoutable, capable de véritables opérations

de guerre. Pourtant, le gouvernement de Bahia, attaché à sa souveraineté en tant qu'État fédéré et longtemps réticent à accepter l'intervention fédérale, finit par céder, comprenant que le désordre de Canudos, encore ponctuel pour l'heure, était susceptible de devenir par contagion le foyer d'une déflagration dans tout l'arrière-pays du nord-est brésilien, et qu'il s'agissait par conséquent d'une question qui concernait le pays tout entier et exigeait la collaboration de tous les États fédérés.



Le général Argolo.

Aussi est-ce sous la direction du ministre de la Guerre, le général Francisco de Paula Argolo, que fut mis sur pied une nouvelle expédition. Le deuxième corps expéditionnaire, placé sous les ordres du major Febrônio de Brito, commandant du 9^e bataillon d'infanterie, et composé de 543 hommes de troupe, 14 officiers, 3 médecins, 2 canons Krupp de campagne et 4 mitrailleuses Nordenfeldt, s'organisa sans plan précis ni responsabilités bien circons-cites et partit le 25 novembre 1896 pour Queimadas, lo-calité qui se trouvait être dotée d'une gare de chemin de fer et était distante de 70 km environ au sud de Monte Santo. Le chef de l'expédition, longtemps hésitant entre Queimadas et Monte Santo, ne partit résolument pour Monte Santo qu'en décembre, après que la controverse entre souveraineté de Bahia et intervention fédérale eut été tranchée^[271].

Le commandant du district avait un moment envisagé d'attaquer les rebelles en deux points distincts, en faisant avancer vers un seul objectif non pas une mais deux colonnes, sous la direction générale du colonel du 9^e d'infanterie, Pedro Nunes Tamarindo. Ce plan de cam-

pagne, en adéquation avec la configuration humaine et géographique du conflit, aurait visé à mettre en place tout d'abord un cercle autour de Canudos, à distance du vil-lage même, d'affaiblir les rebelles en fractionnant leurs forces, pour permettre ensuite à des troupes régulières peu nombreuses mais bien entraînées de les enserrer dans des mouvements enveloppants^[271]. Ce plan toutefois ne fut pas mis en œuvre.

3.3.2 Cantonnement à Monte Santo

La bourgade de **Monte Santo**, distante d'une soixantaine de km (à vol d'oiseau, mais de près de 100 km par la route) au sud du village rebelle, se dresse au centre d'une zone fertile exiguë, de seulement quelques km de diamètre, sillonnée de petits cours d'eau réfractaires aux sécheresses, et incomparablement plus verdoyante que les étendues désolées de la région alentour. La localité doit cet avantage au fait qu'elle se trouve au pied d'une courte chaîne de montagnes d'où jaillit l'unique source permanente de cette contrée, et sur le sommet le plus élevé de laquelle fut construite pour cette raison un sanctuaire, l'*église du Calvaire*, que permet d'atteindre un raide sentier jalonné de vingt-cinq chapelles. Mais ce qui surtout justifiait le choix de cette localité comme lieu de cantonnement était sa position stratégique au regard des objectifs de l'imminente campagne militaire, ainsi que sa valeur logistique, par ses liaisons avec la gare de chemin de fer de Queimadas, laquelle permettait les communications les plus rapides avec Salvador et le littoral^[272].

Une maison donnant sur la place du Marché, et se distinguant de toutes les autres en ce qu'elle était seule pourvue d'un étage, fut choisie comme quartier-général des troupes.²⁷² Du reste, l'expédition reçut un accueil triomphal de la part des autorités, et la présence de la troupe donna lieu à d'enthousiastes festivités.²⁷³ Nul ne doutait que l'expédition allait l'emporter ; malencontreusement, cette certitude eut pour effet de l'immobiliser pendant quinze jours à Monte Santo, alors qu'il eût fallu, ainsi que le commandait une saine conscience du danger, au contraire se mobiliser sans délai et mener une attaque à l'improviste contre l'adversaire^[273].

Entre-temps, tandis que les *vaqueiros* examinaient les pièces d'artillerie sur la place, quelques-uns parmi eux, émissaires d'Antônio Conselheiro, s'en retournaient en-suite furtivement vers le nord, à destination de Canudos, après avoir, sans que nul ne s'en aperçût, observé, recueilli des renseignements, dénombré les effectifs, et examiné tout l'équipement de guerre. En outre, la troupe, en dépit du secret le plus absolu de ses délibérations, allait être accompagnée dans sa marche par les espions conseilheiristes^[274].

Le commandant de l'expédition pourtant s'était initialement proposé de lancer un assaut foudroyant, comme en témoigne le fait qu'il avait laissé à Queimadas une bonne partie des munitions, pour ne pas retarder davantage la



La petite ville de Monte Santo, base arrière de la deuxième expédition. À l'avant-plan, raidillon conduisant à l'église du Calvaire.

marche et pour ne pas donner à l'ennemi le loisir de se renforcer. En effet, irrité par les atermoiements des autorités politiques, et outré par les diverses difficultés auxquelles il eut à faire face, dont l'absence presque totale de moyens de transport, il avait résolu de rejoindre au plus vite le village rebelle, en n'emportant que les seules munitions que les hommes pourraient transporter dans leurs gibernes. Par la suite cependant, les attardements intempestifs à Monte Santo annéantirent les bénéfices du presto départ de Queimadas. De surcroît, le commandant, se berçant d'illusions, négligea de faire venir de Queimadas le reste du matériel militaire. Ainsi, après une longue inactivité à Monte Santo, l'expédition partit-elle encore moins bien équipée que quinze jours auparavant, laissant derrière elle encore une partie de ce qui restait du matériel militaire^[274].

Le temps ainsi perdu, tant à Queimadas qu'à Monte Santo, fut mis à profit par l'adversaire pour élaborer et mettre à exécution un plan de défense draconien. Sur un rayon de trois lieues autour de Canudos, les *jagunços* s'ingénieront à créer un désert en incendiант, dans toutes les directions et le long de toutes les routes, les *fazendas* et les lieux d'étape, afin d'isoler le village rebelle au centre d'un vaste périmètre de ruines calcinées^[275].

Euclides da Cunha, à qui il fut donné d'examiner l'ordre du jour de la troupe, observe :

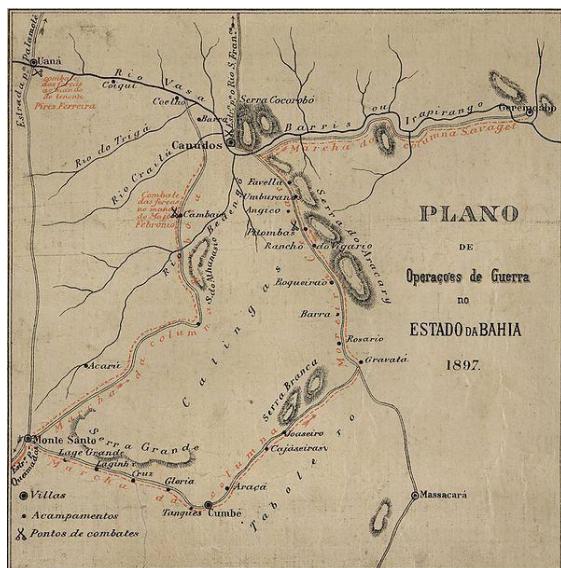
Pas un seul mot sur les inévitables attaques soudaines, rien qui visât à une distribution des unités, en ac-cord avec les caractères spécifiques de l'adversaire et du terrain. Se bor-nant à quelques rudiments de tac-tique prussienne transplantés chez nos ordonnances, le chef de l'expédition — comme s'il menait un pe-tit corps d'armée vers un quelconque champ défriché de Belgique — divi-sa ce corps en trois colonnes, et sem-bla le disposer en prévision de ren-contres où il pourrait observer une

répartition entre tirailleurs, renforts et appuis. Rien de plus, donc, que la soumission à un certain nombre de modèles rigides d'anciens préceptes classiques de guerre^[276].

Cependant, comme nous le verrons, il n'y aurait à aucun moment la moindre possibilité de déployer quelque ligne de combat que ce fut, ni d'organiser le plus rudi-mentaire ordre de bataille. Il n'était pas même envisagé que le conflit pût adopter la forme d'une guerre d'escar-mouches et d'embuscades, consister en un enchaînement d'attaques-surprise féroces et de guet-apens fourbes, de mêlées soudaines et d'accrochages éclair, voire pût s'apparenter davantage à une chasse à l'homme, à une série de battues acharnées, c'est-à-dire un conflit où le déroulement d'une bataille classique, avec ses différentes phases, ne jouerait pas le moindre rôle. L'on ne semblait pas s'aviser que l'on s'apprêtait à affronter des *guerrilleros*, dont la tactique consisterait en un harcelant va-et-vient d'avan-cées et de replis, de courtes attaques aussitôt suivies de dispersions au cœur de la nature protectrice^[277].

Il eût donc été expédié de substituer à un commandement unique une stratégie plus efficace tendant à donner l'initiative à des commandants d'unités plus petites et autonomes, capables de définir leur action militaire en fonction des circonstances du moment ; notamment, il eût fallu fractionner la troupe en plusieurs colonnes de marche, et faire ainsi pendant aux méthodes de l'adversaire, au lieu qu'au contraire l'on s'obstina à se déplacer unis, en une classique structure compacte^[278].

3.3.3 Marche vers Canudos et franchissement du Cambaio



Opérations de guerre dans l'État de Bahia (1897).

Le corps expéditionnaire se mit en route le 12 janvier

1897, en une seule colonne, au départ de la base de Monte Santo, en empruntant l'itinéraire du Cambaio, le plus court mais aussi le plus accidenté. La route, après avoir fait illusion pendant quelque temps en traversant une plaine verdoyante, se perdait après seulement quelques km dans un paysage fort accidenté, puis devenait vers la moitié du trajet de plus en plus mauvaise, exposée au soleil, dépourvue d'ombre, sillonnée de crevasses, serpentant sur les collines en alternant rampes et dépressions de terrain, et se muant en un chemin rocheux de moins en moins praticable à mesure que l'on s'approchait des contreforts de la chaîne de l'Acarú. Au pied de cette chaîne, la route s'infléchit vers l'est et entreprend alors de gravir les montagnes par une succession des trois montées, jusqu'à accéder au lieu-dit *Lajem de Dentro*, à 300 mètres au-dessus de la vallée, que la troupe mit deux jours à atteindre. Les pièces d'artillerie, tirées par des mules, n'escaladèrent que péniblement les pentes et ralentissaient la progression, obligeant les sapeurs, à l'avant, de réparer d'abord la route, de la déblayer des troncs d'arbre, ou d'aménager des détours pour éviter aux lourds canons Krupp les tronçons trop escarpés^[279].

C'est au cours de cette marche que la configuration du terrain devait pour la première fois jouer un rôle déterminant, la *caatinga* se révélant en effet, selon l'expression de Da Cunha, être un allié fidèle du *sertanejo* révolté : alors que les *caatingas* s'entrelacent devant l'étranger et se font impénétrables, limitant la vue, elles s'ouvrent en de multiples sentiers pour le *matuto* qui naît et grandit dans la région^[280]. Au long de sa marche, la troupe subit de la part des rebelles, embusqués derrière les maigres buissons et se dérobant sans cesse, d'occasionnels tirs de fusils, peu nombreux, mais insistants et bien calculés. Les sections de l'avant-garde, essayant de tels coups de feu, plongées dans un désordre subit, s'emmêlaient et tendaient à un re-flux instinctif vers l'arrière-garde. En réaction, la troupe détacha des unités de combat qu'elle échelonna tout au long de l'étroite route et qui se précipitaient vers les endroits d'où partaient les détonations, mais ce faisant se heurtaient à la barrière flexible mais impénétrable des *ju-remas*, s'enchevêtraient dans les lianes, et s'infigeaient la douleur infernale des feuilles urticantes^[281].

Ainsi harcelée tout au long du trajet, torturée par l'attente des assauts imprévus lancés avec précision à intervalles réguliers par un ennemi insaisissable qui voit sans être vu, la troupe se découragea totalement et fut, avant que d'arriver à Canudos, psychologiquement épisée par l'angoisse et la crainte des guet-apens. Le matin du 17 janvier, après cinq jours de marche, alors que l'expédition se trouvait empêtrée dans les montagnes, sur une position bien en-deçà de l'objectif fixé, les provisions de bouche vinrent à s'épuiser. Les deux derniers bœufs furent abattus, pour sustenter plus de 500 combattants. La marche apparaît dès lors comme un combat perdu d'avance^[282].

La route de Canudos, pour franchir le *Serro do Cambaio*, petit massif montagneux d'aspect ruiné, gravit de fortes pentes, se resserre entre des escarpements, puis

plonge dans la gorge étroite d'un défilé. Les colonnes y progressaient lentement, embarrassées par les canons, auprès desquels devaient se relayer les hommes de troupe, pour aider les mules dans les versants escarpés^[283].

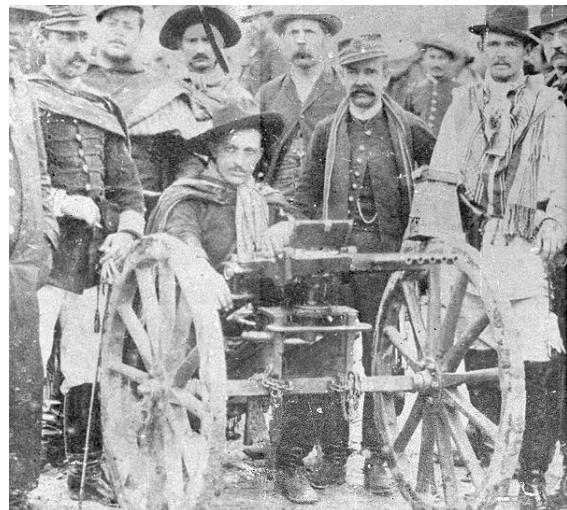
C'est dans ce massif que se produisirent, le 18 janvier, les premières échauffourées et premiers combats ouverts de l'expédition. Les *jagunços*, jusque-là tapis dans les plis du terrain, enfouis dans les crevasses, surgirent en masse dans une soudaine déflagration de coups de feu. Promptement mis en batterie, les canons firent feu à bout portant sur les *matutos*, qui bientôt se débandèrent. Profitant de ce reflux, une centaine de soldats engagea aussitôt la contre-attaque. La frêle ligne d'assaut ainsi constituée cependant s'étira et se fragmenta bientôt contre les obstacles du terrain, tandis que les *sertanejos* faisaient leur réapparition en quelque point plus élevé, disposés cette fois en groupes embusqués de trois ou quatre hommes, qui se relayaient pour recharger leurs vétustes carabines. Sans doute, conscients de l'infériorité de leur armement rudimentaire, les *jagunços* désiraient-ils seulement que fussent brûlées là une grande part des cartouches destinées à Canudos. João Grande, leur meneur, était à la com-mande et prenait l'initiative de ces opérations. Ce fut un va-et-vient incessant d'attaques suivies de fuites, en ordre dispersé ou groupé, jusqu'à ce que finalement les derniers rebelles défenseurs du Cambaio s'échappassent au loin, poursuivis par la troupe^[284].

Après trois heures de combat, la troupe s'était rendue maître du Cambaio, et la traversée du massif était achevée. Abstraction faite des dépenses en munitions, et des bêtes de somme parties au galop durant l'accrochage, les pertes étaient, côté gouvernemental, minimes : quatre morts et un peu plus de vingt blessés. Les *sertanejos* de leur côté laissaient 115 cadavres, selon un dénombrement rigoureux^[285].

3.3.4 Bataille à Canudos

Les troupes régulières parvinrent l'après-midi du 18 janvier à trois km du village rebelle. Exténués par le combat, à court d'eau potable et privés de nourriture depuis la veille, les soldats ne purent qu'étancher leur soif dans l'eau insalubre du minuscule étang de Cipó, avant de dresser leur campement.

La nouvelle de l'offensive avait atteint le village en même temps que les fuyards. Pour tenter d'endiguer l'invasion imminente, de nombreux guerriers quittèrent Canudos pour s'insinuer furtivement dans les *caatingas* et prendre à pas de loup position aux abords du campement^[286]. À l'aube du 19 janvier, les colonnes, pendant qu'elles se disposaient pour le dernier assaut, furent brutalement assaillies par toute la troupe des guerriers rebelles, lesquelles rééditèrent l'épisode d'Uauá : armés de piques, de barres de chariot, de faux, de fourches, de longs aiguillons et de coutelas, ils surgirent en champ ouvert, tous au même moment, en poussant des hurlements, et submer-



Mitrailleuse Nordenfeldt utilisée par l'armée brésilienne (ici tom-bée aux mains de rebelles de la Révolution fédéraliste).

gèrent les troupes gouvernementales par des vagues de plus de 4 000 insurgés. La prompte riposte des membres de l'expédition, consistant à mitrailler les *matutos* par un feu roulant des plus nourris, ne put faire reculer les *ja-gunços* que leur élan emportait, ni empêcher une lutte au corps-à-corps et à l'arme blanche de s'engager^[287]. En dépit de l'effet de surprise et de la stupéfaction des soldats, et grâce notamment à la présence d'esprit du commandant de l'expédition qui encouragea vaillamment ses compa-gnons et donna l'exemple en se précipitant contre la masse des adversaires, les *jagunços* purent être refoulés. Sitôt repoussés, les *jagunços*, non sans avoir tenté de s'emparer d'un canon, exécutèrent subitement un repli, par lequel, loin de vouloir s'enfuir, ils se redéployèrent dans les bois clairsemés d'alentour et, épargnés et redevenus insaisissables, reprisent leur coutumière tactique du combat à distance, décochant sur leurs adversaires les projectiles rustiques de leurs obsolètes tromblons. C'était là, nonobstant que la troupe régulière disposât d'armes au-tomatiques et que les rebelles subissent de lourdes pertes, un système de guerre susceptible de se prolonger indéfiniment, plaçant les officiers devant une situation sans issue. Il restait à ceux-ci deux recours possibles : soit déplacer, dans une attitude offensive, le champ de bataille vers le village en l'attaquant, mais au risque d'être harcelés sur les flancs tout au long d'une marche de 3 km, puis de se heurter à d'autres renforts ayant même d'avoir pu, après épuisement des munitions en chemin, atteindre Canudos, et cela en outre sans pouvoir escompter quelque appréciable effet d'un bombardement préliminaire, vu qu'il ne restait que vingt tirs d'artillerie, — soit la retraite^[288].

3.3.5 Retraite

Après convocation d'une réunion des officiers, l'option de la retraite fut proposée et, bien que la troupe n'eût à déploré pendant toute cette journée que quatre morts et une

trentaine de blessés — à mettre en regard des trois centaines de cadavres *canudenses* dénombrés par le docteur Edgar Henrique Albertazzi^[289] —, fut plébiscitée par les officiers, sous la condition expresse de ne pas laisser aux mains de l'ennemi ne fût-ce qu'une seule arme, ni d'abandonner un seul blessé, ni de laisser un seul cadavre sans sépulture.

Entre-temps dans le village de Canudos, jusqu'où parvenait l'impressionnant vacarme des fusillades dans la montagne, la préoccupation concernant le sort des compagnons porta João Abade à mobiliser le reste des hommes valides, soit près de 600 personnes, et à les conduire en renfort vers les hauteurs. Cependant, à mi-chemin environ, une pluie de balles perdues, que tiraient, sans guère avoir le loisir d'ajuster leurs tirs, les soldats de l'armée contre leurs premiers agresseurs, et qui passaient par-dessus les combattants pour s'en aller tomber plus bas sur le versant, accueillit inopinément la colonne de João Abade. Les *jagunços*, sans possibilité de se mettre à couvert, pris d'une terreur superstitieuse, se replièrent précipitamment sur Canudos, où ils déclenchèrent une panique généralisée. Déjà, des groupes de fuyards entreprenaient de quitter le village^[290].

Enfin, l'on apprit à Canudos la nouvelle que la troupe reculait, ce qui fut aussitôt interprété comme un miracle. Les *jagunços*, commandés désormais par Pajeú, métis redoutable par sa bravoure et sa féroce, décidèrent de suivre la troupe à la trace.²⁹⁵ Le corps expéditionnaire, qui n'avait pas pu s'alimenter depuis deux jours, avait entièrement perdu sa structuration militaire (c'est ainsi un sergent qui dirigeait l'avant-garde, pendant que les officiers se mêlaient aux hommes de troupe) et n'appliquait plus aucun de ces préceptes tactiques classiques qui veulent qu'une formation se déployât en échelons, permettant aux unités combattantes de se relayer dans la défense. Pendant que la troupe franchissait le Cambaio dans le sens opposé, les *jagunços* les suivaient, mais, évitant pour l'heure le combat ouvert, se tenaient en contre-haut des ravins et se bornaient à détacher des blocs de pierre pour les faire se précipiter sur les soldats.

Vers la tombée de la nuit, les *jagunços*, dans une tentative de s'emparer de l'artillerie de la troupe, lancèrent une ultime attaque à *Bendengó de Baixo*, court plateau où la route s'aplanit et où la colonne était arrivée au bout de trois heures de marche. La configuration du site permit aux mitrailleuses de faire leur œuvre et de repousser les rebelles par des rafales depuis les hauteurs. Ceux-ci durent refluer en laissant un surcroît d'une vingtaine de morts. Le lendemain de bonne heure, l'expédition, qui n'avait plus un seul homme valide, se dirigea vers Monte Santo, où elle fut reçue en silence par la population^[291].

3.4 Troisième expédition (février 1897)

3.4.1 Préliminaires et entrée en scène de Moreira César

La nouvelle victoire des insurgés, complaisamment amplifiée et romancée par ceux qui la racontaient, eut pour effet d'attirer quantité de nouveaux adeptes à Canudos, dont la population connut en trois semaines un accroissement considérable. Des groupes de nouveaux pèlerins, emportant souvent toutes leurs possessions, vinrent s'installer dans ces lieux qui passaient pour légendaires. C'étaient, comme les années précédentes, des gens de toute catégories : petits éleveurs ou *vaqueiros* crédules, à côté des différents types de *sertanejos* — bandits libérés, sicaires en disponibilité ou en mal de nouvelles aventure etc., venus se porter au secours du « saint homme ». S'y dirigeaient également, souvent portés dans des ha-macs, une foule de malades, de moribonds désireux de dormir de leur dernier sommeil sur le sol de Belo Monte, d'aveugles, de paralytiques, ou de lépreux, qui espéraient un miracle et une prompte guérison par le thaumaturge Antônio Conselheiro. Les arrivants n'étaient pas que des Bahianais, mais aussi des natifs de tous les États environnants. D'autre part, la localité vit converger vers elle, tout au long des journées et venant de toutes les directions, des chargements remplis de toutes sortes de vivres, expédiés par des adeptes qui ravitaillaient le village de loin, y faisant ainsi régner une véritable abondance^[292].



Le colonel Antônio Moreira César, commandant en chef de la troisième expédition.

Dans la capitale Rio de Janeiro, où l'on avait enfin pris pleinement conscience du sérieux et de l'ampleur de l'affaire, le gouvernement fédéral, cédant aux pressions des politiciens *florianistes*, lesquels voyaient en Canudos un dangereux foyer monarchiste, décida d'envoyer une armée composée de trois bataillons d'infanterie et d'un bataillon d'artillerie (soit 1 300 hommes), tous équipés à neuf et entraînés, disposant de 15 millions de cartouches,

appuyés de 4 canons Krupp, et dont le gouvernement confia le commandement au colonel d'infanterie Antônio Moreira César, grand dompteur de révoltes, considéré par les militaires comme un héros de l'armée brésilienne, connu et redouté pour son caractère impulsif et autoritaire, n'agissant jamais qu'à sa guise, et surnommé familièrement *Corta-cabeças* (« Coupe-têtes ») en souvenir de ce qu'il eut donné l'ordre d'exécuter de sang froid plus de cent personnes lors de l'écrasement de la révolution fédéraliste à Santa Catarina en 1894. Réputé idéaliste, peu intéressé par l'argent, par les honneurs ou même par le pouvoir, il était un nationaliste dévoué qui faisait grand cas du progrès technique et pensait que l'armée était seule en mesure d'instiller l'ordre et de préserver le pays du chaos existant et de la corruption propre à l'époque impériale. Euclides da Cunha esquissa son tempérament comme suit : « Dans cette singulière personnalité s'entrechoquaient et s'opposaient des monstruosités et des qualités supérieures, à un degré maximal d'intensité. Il était tenace, patient, dévoué, loyal, impavide, cruel, vindicatif, ambitieux. Une âme protéiforme resser-rée dans un organisme des plus fragiles. Ces attributs cependant étaient dissimulés sous une réserve prudente et systématique. »^[293] Notoirement atteint d'épilepsie, dont il avait commencé à souffrir après sa trentième année, et qui s'affirma en particulier lors de son séjour à Santa Catarina^[294], il en garda, selon Da Cunha, un tempérament inégal et bizarre, s'appliquant à dissimuler une instabilité nerveuse sous une placidité trompeuse. Au cours de l'expédition, son mal tendit à s'aggraver, tant en fréquence qu'en intensité, conduisant certains auteurs à imputer à l'effet de plusieurs crises d'épilepsie successives les funestes erreurs d'appréciation qu'il devait commettre tout au long de la campagne militaire à lui confiée. Lors de son périple de Bahia à Canudos, qui dura environ 25 jours, il eut plusieurs crises d'épilepsie, certaines d'entre elles se prolongeant pendant de nombreuses heures et provoquant une profonde débilitation physique, de sorte que les officiers de l'expédition et les médecins militaires en parlaient avec inquiétude^[295]. Il semble cependant aussi que Moreira César manifesta vis-à-vis de ses subordonnés, y compris en dehors desdites crises, des erreurs de perception, une méfiance maladive et des sentiments de persécution. Ces caractéristiques suggèrent l'existence d'un trouble organique de la personnalité, à traits para-noïdes et impulsifs, sans qu'il soit possible de conclure à une psychose post-critique, attendu qu'il n'y a pas de relation nette entre ces troubles de comportement et la surveillance des attaques^[296]. Pendant la campagne, ces anomalies allaient se manifester par des exaltations intermittentes et par une série d'extravagances, spécialement, comme nous le verrons, sous la forme de deux décisions impulsives : le départ précipité de Monte Santo, la veille de la date prévue pour la marche, résolution prise à l'improviste, à l'encontre du plan de campagne prédéfini et à l'étonnement de son propre état-major, puis, trois jours après, l'assaut contre le village ordonné par Moreira César alors que les troupes étaient épuisées par une course de plusieurs

lieues, là aussi la veille du jour fixé pour cet assaut^[297].

Devenu le confident du maréchal Floriano Peixoto, deuxième président de la république brésilienne, Moreira César avait sous son commandement un bataillon dont il s'était en quelque sorte fait le propriétaire et sur lequel il régnait sans partage. Il le dota d'un effectif très au-delà du nombre réglementaire de soldats, y intégrant même, en violation de la loi, des dizaines d'enfants. Doué de qualités certaines de chef rigoureux et intelligent, dont il sut faire montre dans ses longs intervalles de lucidité, il réussit à mettre sur pied le meilleur corps d'armée des forces républicaines.

3.4.2 Plan d'attaque



Le capitaine Salomão da Rocha, du 2^e régiment d'artillerie.

L'opération dirigée par le colonel Moreiro César se signala par sa grande célérité. Le 3 février 1897, Moreira César partit pour Bahia, emportant, outre son propre bataillon, le 7^e d'infanterie placé sous les ordres du commandant Rafael Augusto da Cunha Matos, une batterie du 2^e régiment d'artillerie, commandée par le capitaine José Agostinho Salomão da Rocha, et un escadron du 9^e de cavalerie, du capitaine Pedreira Franco. Ces troupes, qui formaient le noyau d'une brigade de trois armes, s'associa à trois autres corps, tous incomplets : le 16^e, qui partit de São João d'El-Rei, dans le Minas Gerais, sous les ordres du colonel Sousa Meneses, avec 28 officiers et 290 hommes de troupe ; 140 soldats environ du 33^e ;

et le 9^e d'infanterie du colonel Pedro Nunes Tamarindo, commandant en second de l'expédition, ainsi que de petits contingents militaires de l'État de Bahia^[298].



Situation de Canudos (ainsi que d'autres localités ayant joué un rôle dans la guerre de Canudos) dans l'État de Bahia.

De Salvador de Bahia, où il fit un passage très bref, le temps de récupérer ceux de ses hommes qui s'y trouvaient déjà, Moreira César gagna aussitôt la localité de Queimadas, qui avait été choisie, en raison de la gare de chemin de fer dont elle était dotée, comme lieu de rassemblement général des troupes, et où allait se trouver réunie, dès le 8 février, tout l'effectif de l'expédition, soit près de 1 300 soldats, bien équipés et abondamment approvisionnés, avec quinze millions de cartouches et 70 obus d'artillerie. Queimadas, la première base d'opérations, fut confiée aux ordres d'un lieutenant et aux soins de 150 militaires moins valides (malades et enfants), tandis que le gros des troupes partit pour Monte Santo, choisie comme seconde base d'opérations, où tout fut prêt le 20 février pour la marche sur Canudos. La veille de ce départ, le 19 février, Moreira César fut frappé d'une crise d'épilepsie, en plein trajet, peu avant le site de Quirinuquincá. Cependant, bien que l'on pût prévoir que ce mal aurait un effet délétère sur la fermeté et la présence d'esprit de Moreira César et était incompatible avec l'exercice de ses responsabilités de commandant général dans un contexte de guerre, les principaux chefs de corps, timorés et com-plaisants, ne songèrent pas à se concerter à ce sujet et se gardèrent de toute intervention^[299].

À Monte Santo, les officiers du génie, ne disposant que d'une semaine pour reconnaître cette région aride et inconnue et faire les relevés nécessaires, n'eurent pas le lo-

sir de désigner les lieux de retranchement stratégiques sur lesquels eût pu s'appuyer la future ligne d'opérations. Ainsi la reconnaissance des lieux fut-elle bâclée : triangulations approximatives, bases mesurées à l'œil, distances évaluées d'après des visées imprécises sur les sommets indistincts des montagnes, directions et tracés déterminés à la diable, informations mal vérifiées sur les accidents de terrain et sur les points d'eau. Néanmoins, le rapport fut approuvé sans autre examen par le commandement.

L'itinéraire de l'expédition fut défini en fonction des données ainsi recueillies. Par le choix de cette route, qui passait plus à l'est que celle suivie par l'expédition précédente, et était plus longue aussi d'une quinzaine de km, le commandement escomptait l'avantage de contourner la zone montagneuse du Cambaio. Selon cet itinéraire, les troupes quitteraient Monte Santo dans la direction est-sud-est pour gagner le village de Cumbe (l'actuelle petite ville d'*Euclides da Cunha*), puis de là vireraient vers le nord, franchiraient les pentes de la montagne d'Aracati, se dirigerait ensuite progressivement vers le nord-nord-ouest, pour rejoindre au *sítio* (petite propriété agricole) du Rosário la route de Massacará.

Une fois fixé cet itinéraire, d'une longueur totale de 150 km, l'on négligea pour le reste de le transformer en véritable ligne d'opérations, c'est-à-dire de le jaloner de deux ou trois points défendables, que des garnisons auraient été chargées de protéger et qui eussent pu servir de base de retranchement et permis de résister à l'ennemi en cas d'échec, de repli ou de retraite. Nul cependant n'envisageait seulement l'hypothèse d'une déconvenue.

De plus, cette route traversait une zone désertique, que les routes séculaires s'étaient toujours efforcées de contourner, et qui en effet consistait en de vastes étendues d'une garrigue très aride, dite *caatinga*. Pour franchir cette zone, il fallait sans cesse aménager des sentiers, et le tronçon final traversait une zone sablonneuse vaste de quarante km, où les combattants ne pouvaient pas emporter les grandes quantités d'eau nécessaires sans s'enfoncer dans les sables. Pour faire face à cet inconvénient, la troupe décida d'emporter une pompe artésienne.

De surcroît, l'on s'abstint de garantir suffisamment la base arrière Monte Santo, laissant ainsi la troupe de combat de facto totalement isolée dans le désert. Quelques dizaines d'hommes seulement, sous les ordres du colonel Mendes, y furent maintenues en garnison, effectif très insuffisant étant donné les fort mauvaises conditions de défense, qui en faisaient une proie facile pour les jagunços, qui auraient pu s'en emparer par le biais de la petite chaîne de montagnes très escarpée qui borde la ville à l'ouest^[300].

3.4.3 Mesures défensives des Canudenses

À Canudos, où l'on avait des effectifs à profusion, les tâches défensives étaient réparties dès tôt le matin. Des piquets de garde, composés de vingt *matutos* commandés par un homme de confiance, étaient détachés vers les

différents points d'accès du village, pour assurer la relève des veilleurs qui y avaient passé la nuit. Les défenseurs travaillaient à creuser des tranchées sur les hauteurs et au bord des chemins. Le système de fortification comprenait une grande nombre de fosses de forme circulaire ou elliptique, bordées de petits parapets faits de cailloux juxtaposés, avec des interstices servant de meurtrières, où un tireur pouvait s'embusquer et se mouvoir à l'aise. La besogne des *sertanejos* était facilitée par la présence abondante de plaques de schiste, aisément prélevées du sol dans les diverses formes souhaitées. Ces fosses étaient disposées à intervalles réguliers, formaient des alignements dans toutes les directions et tenaient les chemins sous leurs feux croisés.

S'y ajoutait, comme barricade naturelle, l'aride et impénétrable *caatinga*. Selon un usage ancestral, les *jagunços*, après avoir repéré les arbustes les plus hauts et les plus feuillus, tressaient habilement les branches intérieures sans défaire la frondaison, de façon à construire, à deux mètres du sol, un petit *jirau* (estrade) suspendu, apte à supporter un ou deux tireurs invisibles. D'autre part, les *Canudenses* avisèrent une montagne dont le sommet était coiffé d'un entassement de grands blocs ronds et qu'ils s'employèrent à aménager en fortin, d'où ils dominaient les vallées et les chemins environnants^[301].

On s'affairait à fourbir et à réparer les armes. Disposant de *charbon*, de *salpêtre*, qui affleurait dans les terres si-tuées plus au nord, ils avaient la capacité de fabriquer eux-mêmes de la *poudre à canon* et de suppléer ainsi à l'insuffisante quantité de poudre achetée dans les villes voisines.

L'un des *jagunços*, João Abade, les dominait et les disciplinait, peut-être en raison de quelques réminiscences d'instruction remontant à son passage dans le lycée d'une des grandes villes du Nord, d'où il avait dû prendre la fuite après avoir assassiné sa fiancée^[302].

Les émissaires *canudenses*, dépêchés vers le sud pour se renseigner sur les mouvements des troupes républicaines, rapportèrent l'identité du commandant en chef de la nouvelle expédition ; le renom de celui-ci causa un grand effroi parmi la population du village, provoquant même plusieurs désertions^[303].

3.4.4 Départ de la troupe et marche pour Canudos

Le jour du départ des troupes avait été formellement et irrévocablement fixé au 22 février 1897 et la veille du départ fut effectuée sur la place de Monte Santo une revue des troupes en bonne et due forme. Cependant, de façon totalement inattendue, le colonel Moreira César arriva alors au galop et se mit à la tête des soldats. Sur sa décision, l'ordre de départ vers Canudos fut donné à l'instant, et la colonne, comprenant en tout 1 281 hommes, avec pour chacun 220 cartouches, dans les gibernes et sur les bêtes de somme, outre une réserve de 60 000 projectiles

dans le convoi général, se mit donc en branle à la tombée de la nuit^[304].

Si l'avant-garde arriva après trois journées à Cumbe (actuel Euclides da Cunha), ce fut en l'absence du commandant, qui dut se retirer dans une *fazenda* voisine à cause d'une nouvelle crise d'épilepsie. Le 26 février, dépassée la localité de Cumbe, la troupe se dirigea comme prévu vers le nord. Cette partie du *sertão*, à l'orée des plateaux qui s'étendent jusqu'à Jeremoabo, se distingue nettement de celle traversée par l'expédition précédente, étant en effet moins accidentée, plus aride, et présentant moins de montagnes aux flancs escarpés et davantage de vaste plaines. En contrepartie de cet aspect moins tourmenté du paysage, le sol, sablonneux et plat, sans dépressions où des trous d'eau salutaires eussent pu persister au plus haut de l'été, incapable de retenir dans ses sables l'eau des pluies espacées, apparaissait absolument stérile. Une flore plus clairsemée, où les arbres se raréfiaient, garnissait la plaine — c'est la *caatanduva*, où la réverbération des sables a pour effet de démultiplier l'ardeur de la canicule, où aucun foyer de peuplement ne vient atténuer l'impression de désolation, et où ne s'aventurent que de très rares voyageurs. Le terrain, inconsistant et mouvant, opposait néanmoins de soudaines barrières flexibles d'épineux, qu'il fallait forcer à coups de *sabre d'abattis*^[305].

Après une marche ininterrompue de huit heures, la colonne assoiffée arriva au lieu-dit *Serra Branca*, prévu comme lieu d'escale, mais n'y rencontra, au fond d'un creux, que quelques litres d'eau. On tenta d'enfoncer dans le sol le tube de la pompe artésienne, mais l'oubli malencontreux d'un bâlier rendit l'opération irréalisable. Il n'y eut d'autre possibilité que d'ordonner le départ immédiat vers le *sítio* de Rosario, situé une dizaine de km plus loin. Pendant ce temps, les espions de Canudos flanquaient la colonne en se glissant le long des chemins, comme en attestent les traces fraîches dans le sable et quelques foyers encore tièdes^[306].

Le lendemain 1^{er} mars avant midi, les troupes atteignirent le *sítio* de Rosario, composé de quelques maisons, d'une clôture et d'une mare, et y établirent leur campement. Les *jagunços*, profitant d'une averse, lancèrent une attaque soudaine et brève^[307].

À l'aube du 2 mars, les bataillons se mirent en mouvement vers Angico, propriété alors à l'abandon située à une lieue et demie de Canudos, et parvinrent vers 11 heures à Ran-cho do Vigario, à 8 km d'Angico, où la troupe fut auto-risée à se reposer le reste de la journée, avant de prendre à nouveau le départ le lendemain 3 mars. Ensuite, le 4 mars, à cinq heures du matin, la troupe marcha droit sur Canudos et atteignit enfin la région dont le paysage — très accidenté, à l'aspect déchiqueté, couvert d'une végétation étique de *chardons* et de *broméliacées*, entrecoupé de ruisseaux — est si caractéristique des alentours de Ca-nudos, et où les petites averses de la veille n'avaient laissé aucune trace. L'on arriva ensuite au hameau de Pitombas, où le ruis-

seau homonyme lacère profondément le sol. Quelque piquet des rebelles avait mis à profit la configuration du terrain pour attaquer brusquement la troupe par le flanc, en lâchant une décharge d'une demi-douzaine de tirs sur le piquet d'éclaireurs montés, accompagné d'un guide expérimenté, qui formaient l'avant-garde. Les *jagunços* touchèrent mortellement un des sous-officiers de la compagnie de tirailleurs et blessèrent six ou sept soldats, pour s'emparer ensuite de prendre la fuite et de s'égainer, afin de se soustraire à la riposte, laquelle ne tarda guère, au moyen des canons aussitôt mis en batterie. L'incident eut pour effet de galvaniser les troupes, et la marche reprit peu après au pas accéléré^[308].

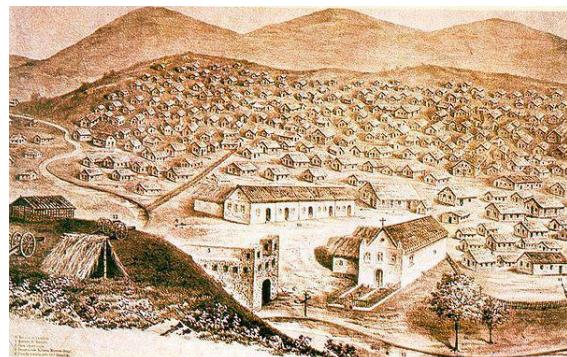
Vers onze heures du matin, l'on parvint enfin à Angico, à 3 km environ de Canudos, endroit que le plan de campagne avait explicitement fixé comme dernière halte, où la troupe aurait à se reposer avant d'entamer le lendemain matin les deux heures de marche qui la séparaient encore du village rebelle. Mais, cédant à ses tendances impétueuses et à son désir d'engager le combat sans attendre, et entraîné sans doute par l'élan qu'avait acquis la colonne de marche, Moreira César convoqua les officiers et leur pro-posa de poursuivre du même pas jusqu'à Canudos. Aussi l'arrêt à Angico ne dura-t-il qu'un quart d'heure, et les ba-taillons, abattus et épuisés par une marche de six heures, se remirent en route.

Pendant ce dernier tronçon, l'on enregistra guère plus que quelques rares tirs des *jagunços*, lointains et espacés. Aux abords du village, dans la supposition que le combat serait de courte durée, et afin de ne pas ralentir le pas de charge de l'infanterie, Moreira César autorisa ses effectifs, avant le signal de l'assaut, à jeter bas gourdes et vivres, de se défaire de leurs sacs à dos, bidons, musettes et de toutes pièces de leur équipement, à l'exception des cartouches et des armes, objets que la cavalerie serait chargée à l'arrière-garde de récupérer au fur et à mesure. Dans le même temps, le commandant fit tirer quelques coups de canon à trois km^[309].

3.4.5 Arrivée à Canudos et assaut contre le village

Ayant franchi les derniers accidents de terrain, les ba-taillons arrivèrent au sommet du morne de la *Favela*, situé au sud-sud-est de Canudos, d'où tout à coup ils purent embrasser du regard le village insurgé, c'est-à-dire : un conglomérat de cinq mille masures séparées par une infinité de venelles fort étroites, se pressant autour de la gran-d'place et des deux églises qui bordaient celle-ci. Le fleuve Vaza-Barris faisait office d'un vaste fossé de défense tra-cé en arc de cercle et longeant le village au sud, au pied de la *Favela*.

À la hauteur des deux églises se trouvait, sur la rive oppo-sée du fleuve, une sorte de petit palier aplani et bas ayant l'aspect d'un jardin, appelé *vallée des quixabeiras*, situé à droite pour qui se tenait sur la *Favela*, et où débouchait l'une des pentes de la *Favela*, laquelle pour le reste s'avan-



Dessin du village de Canudos, vu depuis la Favela. On distingue le fleuve Vaza-Barris, les deux églises (la nouvelle à gauche), la grand'place, et à l'avant-plan à gauche, canons disposés sur un dernier éperon de la montagne.

çait jusqu'au fleuve en un talus abrupt. À mi-chemin de ces versants, que l'on nommait *Pelados* à cause de leur apparence dégarnie, se dressait une maison ruinée, la *Fa-zenda Velha*, que surplombait un fort ressaut, l'*Alto do Mário*. Lorsque, vers une heure de l'après-midi, arrivèrent les premiers pelotons, déjà essoufflés, les canons furent alignés en ordre de bataille et, tous ensemble, ouvrirent le feu. Les premiers projectiles, qui atteignaient le vil-lage par des trajectoires plongeantes, explosaient au mi-lieu des maisons et allumaient plusieurs incendies. Canu-dos fit sonner les cloches de la vieille église, mais sans qu'un seul coup de feu ne fût encore tiré depuis le vil-lage. En revanche, celui-ci se mit à s'animer, ses habi-tants et les *jagunços* armés courant dans tous les sens sans coordination. Du reste, hormis une légère attaque de flanc de quelques rebelles contre l'artillerie, les *ser-tanejos* n'avaient opposé aucune résistance, et les forces républicaines eurent donc tout le loisir de se déployer sur les pentes de la *Favela* et de commencer à descendre vers la rive du fleuve. Moreira César alors déclara : « nous allons prendre le village sans un seul tir de plus ! À la baïonnette ! »^[310].

Une fois au bas de la pente, l'infanterie se déploya, pour moitié à droite, dans la dénommée *vallée des quixabeiras*, épousant la courbe du fleuve, et pour moitié à gauche, sur un terrain peu propice ; l'artillerie fut disposée au centre de ce dispositif, sur un ultime ressaut s'élevant à pic au bord du fleuve^[311].

L'assaut cependant tourna à l'échec cuisant, essentielle-ment pour les raisons suivantes :

- 1) une sous-estimation de l'adversaire, se traduisant par le présupposé mal fondé selon lequel l'effet de surprise et la terreur provoquée chez les *ser-tanejos* par le déferlement de baionnettes suffiraient à les mettre en fuite.
- 2) un front d'assaut mal conçu, topographique-ment asymétrique : à droite, une brève éten-

due de niveau (la *vallée des quixabeiras*), qui permettait un assaut aisément, attendu que le fleuve à cet endroit traversait un terrain plat et que ses berges y étaient peu élevées ; à gauche en revanche, la descente se faisait sur des pentes glissantes et le fleuve qui séparait le versant de la *Favela* d'avec le village formait ici un fos-sé profond. La configuration topographique de l'extrême gauche de ce front offensif, si elle était peu propice à un assaut, eût pu être tactiquement du plus grand intérêt si l'on y avait posté une troupe de réserve, prête à faire diversion ou à se jeter dans la bataille le moment opportun, selon les développements ultérieurs de la bataille. Le relief général du terrain appelaient, au lieu d'une offensive menée simultanément par les deux ailes, bien plutôt une attaque partielle par la droite, énergiquement appuyée par l'artillerie.

3) le fait que le village de Canudos se révéla être un piège pour ses assaillants, une *cité-traquenard* selon l'expression de Da Cunha. L'agglomération, avec sa trame inextricable d'étroites ruelles de moins de deux mètres de large s'enchevêtrant et se croisant dans tous les sens, donnait une fausse impression de vulnérabilité, apparaissant en effet largement ouverte aux agresseurs à cause de ses murs de pisé et de ses toits d'argile, faciles à abattre à coups de crosse voire à la force du poing ; mais par là aussi, le village agissait traîtreusement comme un immense filet flexible, bien tressé, dans lequel les pelotons allaient se dissoudre. Canu-dos était en ceci redoutable qu'il ne résistait pas tout d'abord, qu'il était aisément de l'investir, de s'y enfoncer, de le transpercer de part en part, de le démolir, de le muer en monceaux de décombres d'argile et d'éclats de bois, mais qu'il était ensuite quasi impossible de s'en dégager, l'envahisseur se sentant soudain ligoté, piégé entre de vacillantes cloisons faites de pi-sé et de lianes^[312].

Après que la plus maladroite des dispositions offensives eut ainsi été adoptée par le commandant en chef et que le signal de l'assaut eut été donné, l'aile droite, avantageuse par le terrain, progressa au pas de course vers le fleuve, bravant l'intense fusillade en provenance des murs et des toits des maisons les plus proches de la rive, et franchit le talus de la berge opposée. Bientôt, les premiers groupes de soldats émergèrent sur la grand'place, mais avaient dès cet instant perdu tout semblant de formation de combat. À gauche, ayant surmonté les difficultés d'un terrain par-semé d'obstacles, les soldats prirent position à l'arrière de la nouvelle église, tandis que d'autres attaquaient par le centre. La partie concertée et ordonnée du combat se li-mita à cette première percée, après quoi il n'y eut par la

suite plus aucun mouvement de troupe, simple ou combiné, plus aucune combinaison tactique, qui dénotât de quelque façon l'existence d'un commandement. La lutte en effet tendit très tôt à se fractionner en une profusion de petits combats isolés, dangereux et inefficaces^[313].

Il se passa ceci : après avoir pris d'assaut, dès les premières minutes du combat, les maisons bordant la rivière, les avoir incendiées, avoir fait fuir et pourchassé les *Canudenses* qui s'y trouvaient, les soldats s'enferraient dans les venelles de l'agglomération, se bousculant les uns les autres, tournant les coins de rue successifs, s'emparant des masures dans le plus grand désordre, tirant souvent au hasard, inconsidérément, se divisant peu à peu en sections, qui scission après scission, devenaient de plus en plus petites, se dispersaient toujours plus, jusqu'à finir par se dissoudre complètement en combattants isolés^[314]. Ainsi l'attaque perdit-elle rapidement tout caractère militaire, se fractionna en une multiplicité de conflits partiels aux angles des rues, devint, au milieu des ruines et des femmes affolées, autant de combats au corps à corps à l'entrée et à l'intérieur des maisons. Les habitants de ces maisons déchargeaient fourbement et à bout portant sur les assaillants leur dernier tir avant de s'enfuir, ou alors se précipitaient sur eux avec l'arme qui se trouvait à leur portée — couteau, faux, aiguillon. De nombreux soldats, enivrés par la poursuite, laquelle commença à se révéler dangereuse et funeste, s'engagèrent étourdiment dans le labyrinthe des ruelles et s'y égarèrent ; les rôles alors pouvaient soudain s'inverser, les soldats trop hardis se retrouvant cernés et pourchassés par une bande de *Canudenses*, et devant à leur tour se retrancher dans les maisons en décombres.

Entre-temps, les tireurs postés dans la nouvelle église campaient sur leurs positions et purent à loisir prendre sous leur feu n'importe quelle cible, vu que l'artillerie, qui craignait de toucher ses propres troupes, évitait de les viser. Un autre élément important de la topologie de Canudos était la présence d'un faubourg qui à l'extrême droite (c'est-à-dire à l'ouest) coiffait un long tertre séparé de la grand'place par une profonde ravine ; ce faubourg, moins compact et moins facile à prendre, avait ainsi pu se dérober aux assauts des soldats, mais restait menaçant car permettant une défense en surplomb par les *sertanejos*.

Ce que voyant, Moreira César, qui depuis la rive droite du fleuve, devant son état-major, observait perplexe, sans s'en faire la moindre idée claire, l'offensive menée par ses troupes, donna l'ordre à l'arrière-garde, laquelle ve-nait, conjointement avec la police et l'escadron, de dé-boucher sur la *Favela*, de s'avancer à l'extrême droite et d'attaquer le faubourg encore indemne, et de renforcer en même temps les opérations sur la gauche. La cavalerie reçut l'ordre de partir en renfort et d'attaquer par le centre, entre les deux églises^[315].

Cependant, tandis que les chevaux passaient à gué jusqu'au milieu du courant, puis, se cabrant et rulant, désarçonnaient leurs cavaliers et revenaient à leur point de dé-



Le colonel *Tamarindo*, du 9^e d'infanterie.

part, dans le plus grand désordre, la police atermoyait devant le ravin du faubourg surélevé. Moreira César, à l'effet de « redonner du courage à ces gens » en montrant l'exemple, eut alors l'impulsion de dévaler la pente sur son cheval blanc et de se jeter sabre au clair dans la bataille ; mais il fut bientôt atteint par une balle, dans l'abdomen d'abord, dans le dos ensuite, quand il eut fait demi-tour^[316]. Le colonel Tamarindo, qui était appelé à le remplacer, mais qui désespérait de sauver son propre bataillon, fut dans l'impossibilité de prendre la moindre décision.

À la tombée de la nuit, les soldats, épuisés par cinq heures de combat sous un soleil implacable, commencèrent à re-fluer vers le fleuve. Les premières unités refoulées, dispersées, courant au hasard, surgirent sur la berge. Ce mouvement de repli commencé à gauche se propagea du côté droit, chacun luttant à sa façon, sans commandement. Ensuite, certains soldats, blessés et désarmés, se mirent à re-passé le fleuve, puis les derniers pelotons abandonnèrent finalement leurs positions^[317].

Un premier regroupement eut lieu près de l'artillerie, mais étant donné que la *Favela* était trop exposée aux tirs des *jagunços*, voire à un assaut nocturne, il fallut, pour passer la nuit, gagner dans le désordre, en traînant les pièces d'artillerie, un emplacement situé plus haut, vers le sommet de l'*Alto do Mario*, 400 m plus loin, où un carré fut hâtivement improvisé. L'équipe médicale ne suffisait pas pour le nombre de blessés, et l'un des médecins avait disparu au cours de l'après-midi. Au surplus, le nouveau chef, le colonel Tamarindo, n'était pas à la hauteur de ses responsabilités de commandant, qui visiblement l'oppressaient, et avait renoncé à réorganiser la troupe démoralisée. Apa-

thique, il tendait à déléguer le commandement à ses officiers, lesquels infatigablement prenaient eux-mêmes les mesures qui s'imposaient. Si quelques-uns parmi eux nou-rissaient encore l'idée d'une nouvelle offensive le lende-main, la plupart ne se faisaient plus guère d'illusions et ne voyaient plus qu'une seule option possible, la retraite.

Aussi, les officiers, réunis à onze heures, se rangèrent-ils unanimement à cette solution. Un capitaine d'infanterie fut chargé de communiquer la résolution au colonel Moreira César, qui, ulcéré, s'y opposa immédiatement, invoquant le devoir militaire, arguant que le corps expéditionnaire gardait des réserves suffisantes en hommes (plus des deux tiers de la troupe restaient aptes au combat) et en munitions pour une nouvelle tentative. Les officiers maintinrent la résolution adoptée et Moreira César, indigné, donna son ultime ordre — celui de rédiger un compte rendu de la réunion, en y ménageant un espace pour y consigner sa protestation contre la décision prise et sa démission de l'armée brésilienne.

Le colonel Moreira César mourut à l'aube, ce qui porta au plus haut degré le découragement général de la troupe ; les soldats, en plus d'être abattus par cet échec militaire in-explicable où leur chef, pourtant réputé invincible, avait péri, étaient sous l'emprise d'une terreur surnaturelle ; en effet, beaucoup de ces soldats, originaires du nord-este, étaient de la même trempe que les *sertanejos* qu'ils combattaient, et à certains l'extraordinaire mythe d'Antônio Conselheiro, ses miracles de thaumaturge, ses exploits de sorcier, apparaissaient vraisemblables désormais^[318].

3.4.6 Retraite et débandade



Combat de Canudos : Mort de Capitaine *Salomão da Rocha* défendant une pièce d'artillerie.

La retraite dégénéra rapidement en une fuite éperdue. Le corps expéditionnaire se retira sans ordre ni formation, en se dispersant d'abord sur les pentes de la *Favela*, puis sur les versants opposés, pour rejoindre la route, où la troupe, tant elle était pressée de prendre la large, négligea, à l'instar de la deuxième expédition, de s'organiser en échelons, se précipitant, au lieu de cela, au hasard à travers les sens-tiers. La colonne, ainsi éparpillée, étirée sur les chemins, devenait une proie facile pour les *jagunços*, qui la flanquaient d'un bout à l'autre. Seule une division de deux canons Krupp, sous les ordres d'un sous-officier, avec le renfort d'un contingent d'infanterie, fit montre de la fermeté suffisante pour rester quelque temps sur le sommet du *Mario*, de riposter pendant un temps aux attaques des rebelles, puis de s'ébranler à son tour, sans hâte ni

désordre, à titre d'arrière-garde. En dépit des sonneries répétées de « demi-tour, halte ! » ordonnées par Tamarindo, le reste de la colonne accéléra la fuite et s'éloigna de plus en plus, abandonnant équipements et vêtements inutiles, mais aussi les blessés et le corps de Moreira César, si bien qu'au bout d'un certain temps l'arrière-garde se retrouva esseulée, encerclée par des poursuivants de plus en plus nombreux, qu'il ne fut plus possible de maintenir à distance et qui finirent par attaquer et massacer les deux bataillons^[319], pendant que Tamarindo, alors qu'il franchissait le ruisseau Angico, fut précipité à bas de son cheval par une balle^[320]. Entre-temps, la plupart des fuyards, comme ils s'efforçaient d'éviter la route, s'égarèrent dans le désert, pour certains à jamais. Le reste parvint le lendemain à Monte Santo. Les *sertanejos* eurent tout loisir de puiser dans les dépouilles laissées par l'armée entre Rosário et Canudos : matériel, armement moderne et munitions abondantes constituaient un véritable arsenal à l'air libre. Les *jagunços* emportèrent au village les quatre canons Krupp, et à leurs vieux tromblons à chargement lent ils purent substituer des fusils de guerre *Arme automatique/automatiques Mannlicher* et *Comblain*^[321].

Ensuite, les *jagunços* rassemblèrent les cadavres des soldats tombés qui gisaient épars et les décapitèrent. Les têtes furent fichées sur des pieux et disposées face à face des deux côtés de la route, et les uniformes, képis, dolmans, gourdes, ceinturons etc., suspendus dans les arbustes, composant ensemble le décor qu'allait par la suite avoir à traverser la future quatrième expédition^[322]. Parmi les chefs *sertanejos* s'étaient distingués dans la bataille Pajeú, Pedrão, qui ultérieurement commandera les *conselheiristes* lors de la traversée de Cocorobó, Joaquim Macambira et João Abade, bras droit d'Antônio Conselheiro, qui avait déjà dirigé les *jagunços* lors de la bataille d'Uauá.

3.5 Quatrième expédition et liquidation du réduit (juin — octobre 1897)

3.5.1 Résumé

À Rio de Janeiro, la commotion provoquée par cette nouvelle défaite fut considérable, d'autant que l'on prêtait à Conselheiro le projet de restaurer la monarchie. Des journaux monarchistes subirent des dépréciations et le colonel Gentil José de Castro, administrateur et propriétaire de deux d'entre eux, fut accusé de livrer des armes aux *canudenses* et assassiné dans un attentat le 8 mars.

Sous la pression du gouvernement britannique qui avait soutenu le gouvernement républicain, mais qui craignait que les nombreux investissements britanniques dans le nord-est ne fussent menacés si le désordre civil et la résistance monarchiste continuaient, le gouvernement fédéral prépara une nouvelle expédition. Cette fois, elle fut planifiée de façon plus professionnelle, avec l'aide d'un cabinet de guerre.

Sous le commandement du général Arthur Oscar de Andrade Guimarães (pt) et sous la supervision personnelle du ministre de la Guerre, le maréchal Bittencourt (qui alla jusqu'à visiter Monte Santo, ville proche de Canudos et qui servait de point de concentration), fut mise sur pied une importante formation militaire constituée de trois brigades, huit bataillons d'infanterie et trois bataillons d'artillerie, pour un effectif total de près de 4 300 hommes. Des mitrailleuses et de grosses pièces d'artillerie, telles que mortiers et obusiers, y compris un canon Whitworth de 32 cm, accompagnaient les effectifs. Cet équipement demanda d'énormes efforts de transport dus au terrain difficilement praticable ; en particulier, le canon Whitworth, pesant deux tonnes, requiert qu'une route fût spécialement aménagée, pour permettre à vingt couples de bœufs de le traîner à travers le sertão. Pourtant, l'on vit une nouvelle fois se reproduire lors de cette quatrième expédition les mêmes erreurs et carences logistiques que lors des trois précédentes. Ainsi ne disposait-on d'aucun service de transport capable de charroyer 100 tonnes de munitions, et il n'y eut tout d'abord pas de liaison entre Monte Santo et les troupes en campagne.

Les deux colonnes du corps expéditionnaire, de 2 350 et 1 933 hommes, partis resp. les 16 et 19 juin 1897, sous les ordres des généraux Oscar et Savaget, firent leur jonction, comme prévu, sur la *favela* de Canudos le 27 juin, non sans avoir d'abord subi de lourdes pertes (400 morts et blessés) dans divers combats d'avant-garde. Les *jagunços* disposaient désormais, au lieu d'armes à feu obsolètes comme antérieurement, de l'armement le plus moderne (fusils à répétition *Mannlicher* autrichiens, *Comblain* belges etc.), pris sur l'armée lors de l'expédition précédente, et avaient pris soin de se mettre à couvert dans Canudos par un système de tranchées, d'où ils faisaient feu sur les troupes, qui, elles, étaient au contraire totalement à découvert, évoluant en terrain hostile et inhospitalier, et en butte dès les premières heures à des difficultés d'approvisionnement. Le bilan de la première journée de combat faisait état de la perte de 524 hommes côté armée régulière. Une partie du train de bagages était tombé entre les mains des rebelles, et l'armée allait bientôt se trouver confrontée à un grand nombre de désertions. L'expédition eût sans doute échoué, n'était qu'un convoi de denrées et de munitions finit par arriver le 13 juillet, et n'était l'intervention de Bittencourt, qui envoya un renfort de 4 000 hommes et un millier de mulets pour assurer l'approvisionnement. Du reste, il n'y eut de lignes d'approvisionnement sûres qu'à partir de la dernière semaine d'août, permettant alors notamment d'enfin utiliser effectivement le canon Whitworth, et d'abattre tour à tour le clocher de la vieille église et les deux clochers de la nouvelle. Le 22 septembre, Antônio Conselheiro mourut, probablement des suites de son refus de s'alimenter après la destruction des lieux de prière et des suites de la dysenterie.

Fin juin, après un mouvement de prise en tenaille et l'arrivée des renforts, l'encerclément du village retranché devint complet le 24 septembre. Après avoir été bombardé sans relâche nuit et jour, et manquant de vivres et d'eau, le réduit fut conquis progressivement, au cours de combats s'étendant sur des mois. Les rebelles opposèrent à l'armée une résistance farouche inopinée qui défit l'entendement et coûta à l'armée un surcroît de 567 morts. De place en place, des groupes rebelles isolés se

rendaient, à bout de combattants et attirés par des promesses (vaines) de clémence. Quelques jours avant la fin des combats, des pourparlers eurent encore lieu en vue d'une capitulation, menés côté rebelles par Antônio Beatinho, membre de la garde personnelle de Conselheiro ; à la consternation des assaillants furent alors livrées trois centaines de femmes faméliques accompagnées des enfants et de quelques vieillards. Délestée de ce poids, la résistance n'en devint que plus acharnée. Finalement, après un bombardement intense de plusieurs jours, et l'usage d'une sorte de napalm rudimentaire (consistant àasperger d'essence les maisons encore occupées, puis à lancer sur elles des bâtons de dynamite^[323]), la résistance dans le réduit de Canudos finit par s'éteindre le 5 octobre, sans qu'il eût jamais consenti à la reddition ; le dernier groupe de résistants ne comptait que quatre personnes, deux hommes armés, un vieillard et un enfant.

La population rescapée eut à subir des atrocités, comme de nombreux viols et l'exécution sommaire d'hommes, femmes et enfants en groupes entiers par égorgement (*grabata vermelha*, cravate rouge). Seules quelques centaines d'habitants survécurent aux nombreux massacres perpétrés par l'armée. Les femmes les plus avenantes furent capturées et envoyées dans les bordels de Salvador. Le corps d'Antônio Conselheiro fut exhumé, sa tête coupée et envoyée à la faculté de médecine de Salvador (Bahia) pour y être étudiée quant à la présence de stigmates anatomiques « de la folie, de la démence et du fa-natisme ». En quelques jours, les 5 200 cahutes et maisons qui componaient la petite colonie furent pulvérisées à la dynamite.

Certains auteurs comme Euclides da Cunha (1902) estiment que le nombre de morts lors de la guerre de Canudos s'éleva à environ 30 000 (25 000 résidents et 5 000 assaillants)^[324], mais le bilan réel est probablement inférieur (environ 15 000 morts selon Levine, 1995).

3.5.2 Réaction du pouvoir après l'échec de la 3^e expédition

À Rio de Janeiro la commotion provoquée par cette nouvelle défaite fut considérable, et plusieurs conjectures couraient pour tenter d'expliquer cet événement impensable et rendre raison de l'écrasement d'une force militaire aussi nombreuse, emmenée qui plus est par un chef d'armée d'une telle envergure. L'idée s'imposa que les rebelles n'agissaient pas seuls et que les troubles *sertanejos* étaient les prodromes d'une vaste conspiration contre le nouveau régime républicain. Selon certains rapports, il ne s'agissait pas seulement d'une révolte de campagnards auxquels se seraient joints des bandits, mais il y avait parmi eux aussi des soldats de grande valeur, parmi lesquels d'anciens officiers de l'armée et de la marine brésiliennes, qui étaient en fuite pour avoir pris part à la révolte de septembre et qu'Antônio Conselheiro avait intégrés dans sa troupe. Plus alarmants encore, certains rapports laissaient entendre que les *jagunços* s'étaient déjà emparés de Monte Santo, de Cumbe, de Massacará, et peut-être de Jeremoabo, et qu'après avoir mis à sac ces bourgades, les hordes *conselheiristes* convergeaient vers le sud et se proposaient, après s'être réorganisés à Tucano et d'y avoir



Le *général Arthur Oscar*, commandant de la quatrième expédition.

opéré leur jonction avec de nouveaux contingents, de se diriger vers le littoral et de faire mouvement sur la capitale de la Bahia. L'imprécision du rapport militaire de la 3^e expédition tel qu'établi par le commandant Cunha Ma-tos n'était pas fait pour apaiser les esprits ; en effet, ce dernier, sous l'empire de la fébrilité du moment, fit un compte rendu entaché d'erreurs factuelles, dans lequel les phases principales de l'action étaient mal définies et qui suggérait l'idée d'une terrible hécatombe. Déjà, des journaux monarchistes subirent des dépréciations et le colonel Gentil José de Castro, administrateur et propriétaire de deux d'entre eux^[325], fut accusé de livrer des armes aux *Canudenses* et assassiné dans un attentat le 8 mars.

Un deuil national fut décreté et des motions de condoléance furent inscrites dans les actes des assemblées municipales y compris dans les zones les plus écartées.

Sous la pression du gouvernement britannique, qui avait soutenu le gouvernement républicain, mais craignait que les lourds investissements britanniques dans le nord-est ne fussent menacés si le désordre civil et la résistance monarchiste persistaient, le gouvernement fédéral prépara une nouvelle expédition. Cette fois, elle fut planifiée de façon plus professionnelle, avec l'aide d'un cabinet de guerre. L'on assista bientôt à une mobilisation dans tout le pays : partout, les citoyens se rendirent dans les bureaux de recrutement mis en place par le quartier-général de l'armée ; les vides des différents corps furent comblés et les bataillons reconstitués^[326].

3.5.3 Mise sur pied d'une nouvelle expédition

Le général Artur Oscar de Andrade Guimarães, sollicité par le gouvernement, accepta de prendre le commandement de la quatrième expédition. Pour constituer celle-ci, des bataillons, dépêchés de tous les États du Brésil, gagnaient d'abord la capitale d'État Salvador en unités détaillées, puis repartaient sur-le-champ par le train à destination de Queimadas, choisi comme point de concentration et base d'opérations provisoire. Ces départs précipités vers Queimadas étaient une mesure préventive s'imposant par le soupçon de sympathie monarchiste que les nouveaux expéditionnaires nourrissaient à l'endroit de la population de Salvador ; quoique ces soupçons fussent injustifiés, ils avaient donné lieu à plusieurs incidents et la soldatesque présente dans la ville multipliait les rixes et les échauffourées^[327].

Aussi tous les corps destinés à marcher vers Monte Santo se retrouvèrent-ils bientôt, au début avril, dans la bourgade *sertaneja* de Queimadas. Cependant, l'ordre de départ de l'expédition ne put être donné que deux mois plus tard, à la fin juin. Les combattants restèrent donc bloqués pendant de longues semaines à Queimadas, et la bourgade se mua en un vaste camp d'instruction. Enfin, l'on se mit en route pour Monte Santo, mais la pénurie de moyens de transport obligea à procéder par des transports partiels, bataillon après bataillon. La même situation cependant se reproduisit à Monte Santo, où, pour plus de trois mille hommes en armes, les mêmes exercices se poursuivirent jusqu'à la mi-juin^[328].

Finalement, le 19 juin, le général Artur Oscar se décida à rédiger l'ordre du jour du départ. L'importante formation militaire était alors constituée de trois brigades, de huit bataillons d'*infanterie* et de trois bataillons d'*artillerie*, pour un effectif total de près de 4 300 hommes. Des mitrailleuses et de grosses pièces d'*artillerie*, telles que mortiers et obusiers, quelques canons de tir rapide, et y compris un lourd canon Whitworth^[329] de 32 cm, accompagnaient les effectifs.

Une commission d'*ingénieurs*, protégée par une brigade, s'était mise en mouvement le premier, dès le 14 juin. Elle était chargée d'aménager les chemins du *sertão*, en les rectifiant, élargissant et niveling, ou en les reliant par des pas-sarelles ou des poncelets, de façon à les rendre aptes à re-cevoir les colonnes en marche, y compris l'*artillerie*, avec ses batteries Krupp et l'énorme Whitworth, lequel à lui seul requérait une route carrossable. La commission d'*in-génieurs*, dirigée par un vrai chef militaire, le lieutenant-colonel Siqueira de Meneses, sut mener à bien sa tâche et réaliser la route demandée jusqu'au sommet de la Fa-vela. Siqueira de Meneses, originaire d'une famille *ser-taneja* du nord, ayant même des proches parents parmi les fanatiques de Canudos, excellent observateur du ter-rain, avait, après de périlleuses reconnaissances, imaginé ce tracé, qui surprit les *sertanejos* eux-mêmes^[330].

3.5.4 Plan de campagne et facteurs d'un nouvel échec

La 4^e expédition devait répéter toutes les erreurs des expéditions précédentes, et même en ajouter quelques autres. Ce sont en particulier :

Défaillance stratégique.

Le plan de campagne général se bornait à prévoir une division du corps expéditionnaire en deux colonnes. Au lieu de cerner le village rebelle à distance et dans plusieurs directions, ce à quoi auraient suffi les effectifs disponibles, moyennant de les positionner à des points stratégiques et ainsi de resserrer progressivement l'étau sur le village, on avait projeté d'attaquer Canudos en deux points seulement : une première colonne partirait de Monte Santo, tandis qu'une seconde, après s'être constituée à Aracaju, sur le littoral du Sergipe, traverserait cet État jusqu'à Jeremoabo, puis marcherait sur Canudos. Les itinéraires choisis, celui de Rosário pour la première colonne et de Jeremoabo pour la seconde, faisaient que les deux colonnes convergeraient (le 27 juin, selon la date prévue) en un point situé hors du village, dans la vaste périphérie de celui-ci, et que les jagunços ne seraient donc en fait combattus que sur leur flanc sud-est, et garderaient le libre accès aux routes du Cambaio, d'Uauá et de la vallée de l'Ema, vers l'ouest et le nord, et de l'immense *sertão* du fleuve São Francisco, où ils pourraient, en cas de défaite, aisément se réfugier et préparer leur riposte — à supposer d'ailleurs qu'ils se résignassent à abandonner le village au lieu d'opposer à l'armée une résistance à outrance. Pourtant, une solution existait à laquelle on ne songea pas et qui eût permis de mettre en place un blocus effectif : l'organisation d'une troisième colonne, qui serait partie p.ex. de Juazeiro, c'est-à-dire de l'ouest, et qui, après avoir parcouru un trajet d'une longueur équivalente à celui des deux autres colonnes, eût été à même de couper l'accès à toutes ces routes^[331].

Absence de lignes d'approvisionnement consolidées.

Pendant la campagne, il y avait, en raison de l'absence de service de ravitaillement organisé, pénurie de tout. À Queimadas, la base provisoire d'opérations, pourtant reliée au littoral par une ligne de chemin de fer, il fut impossible de créer un dépôt de vivres suffisant.

Ne disposant pas de chariots pour le transport de munitions vers Monte Santo, dépourvu des ressources les plus élémentaires, le commandant en chef en fut réduit à attendre pendant des semaines, d'abord à Queimadas puis à Monte Santo, sans pouvoir prendre de décisions. L'officier chargé du Grand Quartier Général ne réussissait pas à assurer un service régulier de convois capable de ravitailler depuis Queimadas la base d'opérations à Monte Santo et d'emmagasiner des réserves pouvant suffire à la troupe pendant huit jours. Il s'agissait notamment d'ache-miner de Queimadas vers le théâtre d'opérations près de

cent tonnes de munitions de guerre. En juillet, alors que la 2^e colonne traversait l'État de Sergipe et s'approchait de Jeremoabo, il n'y avait plus à Monte Santo un seul sac de farine en réserve^[332].

Médiocre formation des combattants.

Les bataillons qui débarquaient à Queimadas n'avaient pas préalablement été entraînés dans des champs de tir ou sur des plaines de manœuvre. Ces soldats improvisés ignoraient les notions tactiques les plus élémentaires et disposaient d'un armement en mauvais état. Les bataillons avaient en réalité parfois des effectifs plus réduits qu'une compagnie : il fallut donc d'abord les compléter, en plus de les armer, les habiller, les pourvoir en munitions et leur donner une formation militaire.

Structure inadaptée des unités combattantes.

Il ressortait des reconnaissances effectuées par le génie que les aspérités et accidents de terrain étaient plus importantes que ce qu'on avait pensé. Les relevés topographiques faisaient apparaître trois conditions essentielles à la réussite de la campagne, mais dont aucune ne fut prise en compte. Ces exigences étaient : 1) des forces bien ravitaillées, qui n'auraient pas lieu de faire appel aux ressources des régions pauvres qu'elles traversaient (au contraire, les troupes partirent de Monte Santo avec une demi-ration) ; une mobilité maximale (leur marche serait au contraire entravée par les tonnes de l'artillerie lourde) ; et 3) une grande souplesse, pour s'adapter à chaque nouvelle configuration du terrain (au contraire, l'armée était réglée essentiellement sur une bataille rangée en terrain ouvert, et les brigades devaient, conformément à une campagne classique, faire mouvement en bataillons sé-parés par des intervalles de seulement quelques mètres, avec quatre hommes de front). En fait, il eût suffi, pour mener cette guerre, d'un chef actif assisté d'une demi-douzaine de sergents astucieux et hardis, à la tête d'unités de combat très mobiles ne s'embarrassant pas de structures hiérarchiques complexes. Les troupes mal réparties s'avançaient sans lignes d'opérations, sur la foi de reconnaissances superficielles effectuées auparavant ou à l'occasion des expéditions précédentes, et sans consignes pratiques quant aux services de sécurité de l'avant-garde ou des flancs. L'on vit donc des bataillons massifs s'empêtrer dans des chemins tortueux et progresser avec de grands déploiements de force, et qui allaient s'avérer incapables, en l'absence d'une avant-garde et d'un flanc-garde efficaces, de se garantir des assauts d'adversaires téméraires se dérobant sans cesse, face auxquels les colonnes tenaient chaque fois à se figer. Symptomatique à cet égard était le monstrueux canon de siège Whitworth 32, pesant 1700 kilos, conçu pour abattre les murailles de forteresse, qui en l'occurrence ne pouvait qu'être source de difficultés, obstruer la route, ralentir la progression, paralyser les chariots, être préjudiciable à la rapidité des ripostes. Il n'est jusqu'à la tenue de combat qui ne fût inappropriée :

les uniformes, faits de drap, avaient tôt fait de partir en lambeaux au contact des épineux et des broméliacées de la *caatinga*. Comme le note Euclides da Cunha, il suffisait que les hommes, ou tout au moins les flanc-gardes, fussent vêtus sur le modèle du costume du *vaqueiro*, avec des sandales résistantes, des guêtres et des jambières de cuir qui rendent inoffensifs les piquants des *xique-xiques*, des pourpoints et des gilets protégeant le thorax, et des chapeaux de cuir, aux brides bien attachées sous le menton, lui permettant de se lancer sans dommages dans les broussailles. Le cuir est un isolant thermique de premier ordre et maintient sec le corps des *vaqueiros* en cas de pluies torrentielles ou lorsqu'ils traversent à gué les rivières, et leur permet de franchir une étendue d'herbes en flammes^[333].

3.5.5 Péripéties et déboires de la première colonne

La première colonne avait opté pour un itinéraire passant plus à l'ouest que celui de la troisième expédition. La brigade d'artillerie, qui fut la première à prendre le départ de Monte Santo, le 17 juin, éprouva dès le commencement de sérieuses difficultés, en raison de ce que l'encom-bant Whitworth, que traînaient péniblement vingt paires de bœufs conduits par des conducteurs inexpérimentés, accusait jusqu'à deux km de retard par rapport aux canons légers. Partirent ensuite le commandant en chef et le gros de la colonne, constitué des 1^{re} et 3^e brigades, avec un effectif de 1933 soldats. À la queue de la colonne marchait le grand convoi de munitions, sous la protection de 432 hommes du 5^e corps de la police bahianaise, unité qui équivalait en fait à un bataillon de *jagunços* puisque l'on venait de le former avec des *sertanejos* recrutés dans les régions riveraines du fleuve São Francisco, et qui était le seul corps en adéquation avec les conditions de cette campagne. La colonne tout entière, forte de quelque trois mille combattants au total, avança ainsi jusqu'aux contreforts de la chaîne montagneuse de l'Aracati, à 46 km à l'est de Monte Santo^[334].

À l'encontre de toutes les instructions prédéfinies, et malgré la formation adoptée, la colonne s'éparpillait sur une longueur de presque huit km et tout le train de l'artillerie restait parfois longtemps séparé du reste de la colonne, rendant impossible une concentration rapide des forces dans l'éventualité d'un affrontement. Le 23 juin, le piquet du commandant en chef remarqua pour la première fois, dans quelque hameau, un groupe de rebelles occupés à se saisir des tuiles d'une maison. Attaqués à l'improviste par une charge, les *sertanejos* furent sans riposte, sauf un seul, qui resta sur place et se défendit bravement^[335].

Le 24 juin, la progression se fit plus malaisée. Il fallut p.ex., la route s'interrompant, ouvrir sur plus de deux km un passage continu à travers la *caatinga*, tandis que des pluies torrentielles s'abattaient sur la région. Les 1^{re} et 3^e brigades avaient déjà devancé de près de 5 km le général

Oscar et se dirigeaient droit vers la *Fazenda do Rosário*, à 80 km environ de Monte Santo, où l'on bivouqua. Sur la rivière du même nom, l'ennemi fit une nouvelle appari-tion, sous les espèces d'un groupe de *jagunços*, dirigé par Pajeú, faisant feu sur la troupe. Celle-ci eut à subir ensuite plusieurs de ces attaques fuyantes, et à la suite de l'une d'elles, un *jagunço* blessé, de 12 à 14 ans, fut fait prisonnier, mais s'obstina à ne pas parler au cours de l'interrogatoire^[336].

Le 26 juin, l'on atteignit le *Rancho do Vigário*, 18 km plus avant. Les troupes, se disposant à escalader par le sud les contreforts des montagnes qui bordent Canudos au sud, s'avançaient désormais avec précaution, en s'interdisant l'usage des clairons. Pour franchir les pentes, l'on avait détaché les animaux de trait, et le 5^e bataillon de police s'affaira à transporter sur le dos toute la charge des 53 chariots et des 7 grands chars à bœufs. Entre-temps, toute la colonne s'était fractionnée davantage encore, laissant le convoi égaré et sans protection à l'arrière-garde. Les guérilleros cependant n'attaquèrent pas et la nuit s'écoula paisiblement. Le lendemain 27 juin, jour fixé pour la jonction des deux grandes colonnes, la troupe, délaissant totalement le convoi que, loin derrière, elle abandonna aux soins d'autres soldats chargés d'assurer le transport des lourds fardeaux, entama sa journée de marche et tra-versa le ruisseau d'Angico sur deux petites passerelles, s'étirant lentement sur une ligne de dix km^[337].

Vers midi, peu avant d'arriver à Angico, les brigades, alors qu'elles se déplaçaient sur une rampe dénudée, furent attaquées par surprise et de flanc par des *jagunços* massés, sous la direction du même Pajeú, sur le sommet d'une hauteur que l'on distinguait mal d'en bas. L'armée sut riposter avec vigueur et ne perdit que deux soldats, un mort et un blessé. L'armée poursuivit ensuite sa route et traversa le lugubre site du Pitombas, où les rebelles avaient théâtralement disposé des vestiges de la troisième expédition, y compris la carcasse décapitée du colonel Tamarindo. Après avoir essuyé des coups de fusil isolés, sur les flancs et à l'avant, et avoir repoussé, à l'aide des canons Krupp, une attaque plus importante près du sommet de la Favela, la troupe et le général Oscar atteignirent vers deux heures de l'après-midi ledit sommet^[338].

En réalité, le sommet de la Favela se présente comme une large vallée oblongue, donnant l'impression d'une plaine, sorte de longue cuvette orientée selon un axe nord-sud, longue de trois cents mètres, et barrée au nord par une montagne, que l'on franchit par un défilé accidenté et es-carpé qui la déchire à droite ; la route de Jeremoaba s'en-fonçait 200 m plus avant dans le lit sec du Vaza-Barris, entre deux tranchées bordant les rives de ce cours d'eau. À gauche de cette vallée s'étend la dépression que borde le mont du Mario, et à l'avant, sur un plan inférieur, se dressaient les ruines de la *Fazenda Velha*, corps de lo-gis d'un ancien domaine agricole (*fazenda*). Tout de suite après vient la petite chaîne des *Pelados*, dont les pentes descendent vers le Vaza-Barris. Ces hauteurs, que ne re-couvre même pas la végétation typique de la *caatinga*,

apparaissent dénudées. La cuvette fonctionnera pendant de longues semaines comme un piège pour la première colonne d'abord, pour les deux colonnes réunies ensuite, tenues en respect par les rebelles qui s'étaient tapis dans les tranchées-abris dont les pentes latérales de la vallée étaient parsemées et qui pouvaient de là faire feu sans prendre le moindre risque. En fait, il s'agissait sans doute d'un piège tendu par les *jagunços* : toutes les manœuvres des *sertanejos* avaient, à partir d'Angico, tendu à attirer l'expédition dans une direction précise et à l'empêcher d'emprunter l'un des nombreux raccourcis menant à Canudos^[339].

La tête de la colonne et une batterie de Krupp s'engagea dans la cuvette à la tombée de la nuit, le 27 juin, alors que le reste de la troupe était retardée à l'arrière-garde. Alors se déchaîna une furieuse fusillade, déclenchée par un ennemi invisible et placé en surplomb, que la troupe supporta vaillamment, en se déployant en tirailleurs et en déchargeant leurs armes au hasard. La batterie, qui s'était employée à gravir au pas de course la pente d'en face pour s'aligner en ordre de bataille à son sommet et enoyer des salves de canon sur Canudos, ne fit que susciter une fusillade plus intense encore d'un bout à l'autre de la cuvette. La situation ainsi créée était désespérante : la troupe, prise pour cible de tous côtés, encerclée par un adversaire parfaitement à couvert, devait se resserrer dans un étroit pli de terrain empêchant toute manœuvre. Attendu qu'il était vain de viser les flancs de la cuvette, où les rebelles étaient accroupis ou couchés dans les fossés, et qu'il était suicidaire de tenter de les déloger par des charges à la baïonnette sur les pentes, et qu'il était tout aussi inenvisageable de poursuivre la route, car c'eût été s'exposer aux attaques les plus virulentes et abandonner en même temps l'arrière-garde et le convoi, l'armée n'avait d'autre issue que de tenir de pied ferme leur position dangereuse, en attendant l'aube du 28 juin. Un poste de secours, improvisé dans une ravine moins exposée aux tirs des *jagunços*, accueillit 55 blessés, lesquels, avec les 20 morts épargnés dans la cuvette, formaient le bilan des victimes de la journée, après plus d'une heure de combat. L'artillerie s'aligna sur la crête en face, disposant à son extrême-droite le Whitworth. Quant au convoi de ravitaillement, retardé à Angico, à 4 km de distance, il se trouvait sans protection, à la portée des rebelles ; du reste, dès le lendemain 28 juin, les rebelles attaquaient simultanément en ces deux points, sur la Favela et à Angico ; à supposer même que l'armée l'emportait sur la Favela, puis lançait un assaut contre le village, elle l'atteindrait coupée de tout approvisionnement^[340].

L'artillerie avait été disposée sur une hauteur à droite. À l'aube du 28 juin, avant que la troupe, déployée entre-temps en ordre de bataille, ne se lancât à l'attaque de Canudos, on jugea que l'artillerie devait d'abord frapper de tirs plongeants le village éloigné de 1 200 m, pour permettre ainsi une victoire rapide et complète. Mais dès les premiers tirs de canon, les *jagunços*, qui avaient dormi à côté de la troupe, et sans qu'on pût les distinguer, en-

cerclèrent aussitôt les soldats de leurs décharges de fu-sil. Celles-ci, nourries et bien ciblées, frappèrent la troupe restée à découvert, puis convergèrent sur l'artillerie. Des dizaines de soldats périrent, ainsi que la moitié des officiers. La garnison, où plus personne ne prenait de décision, et où les pelotons tiraient à l'aveuglette, réussit néanmoins à tenir pied et à ne pas abandonner les canons à ses adversaires, ce qui aurait mené à la déroute. Sur le flanc gauche, deux brigades tentèrent alors en tirailleurs une percée en direction de la Fazenda Velha, sous le commandement du colonel Thompson Flores ; cette tentative échoua et se solda, pour une demi-heure de combat, par une perte de 114 soldats et 9 officiers, dont le colonel lui-même, atteint mortellement. Les autres unités subissaient des dégâts similaires, et les grades des chefs baissaient rapidement. Au bout de deux heures d'un combat mené sans la moindre combinaison tactique, on constata que les munitions se raréfiaient. L'artillerie, fortement malmenée sur l'éminence qu'elle gardait vaillamment, et ayant perdu la moitié de ses officiers, dut cesser ses tirs par épuisement de ses obus. L'on s'aperçut d'autre part, après que l'on eut expédié vers l'arrière-garde des officiers afin de presser l'arrivée du convoi, et que ceux-ci s'en fussent revenus à bride abattue sans avoir pu traverser les fusillades qui bloquaient le passage, que l'arrière-garde était isolée du reste de la colonne. Toute la première colonne était ainsi emprisonnée, dans l'impossibilité de s'échapper de la position conquise^[341].

Un émissaire fut alors envoyé dans la *caatinga* à la recherche de la deuxième colonne, qui avait fait halte à moins d'un km au nord.

3.5.6 Péripéties et déboires de la deuxième colonne

La deuxième colonne, placée sous les ordres du général Cláudio do Amaral Savaget, partit d'Aracaju, capitale du Sergipe, sur le littoral. S'avancant d'abord en trois brigades séparées jusqu'à Jeremoabo (à 150 km à l'ouest de Canudos), la colonne poursuivit à partir du 16 juin sa route vers le but des opérations en formation groupée. Elle était forte de 2350 hommes, y compris les garnisons de 2 canons Krupp légers.

Contrairement à la première colonne, il n'y régnait pas d'autorité centrale, rigide et absolue, assumée par son commandant ; celui-ci, sans pour autant porter atteinte à l'unité militaire, consentit à partager l'autorité avec ses trois colonels, qui dirigeaient chacun une brigade. La marche de la deuxième colonne se passa donc bien différemment de la première, sans instructions prescrites, sans plans prémedités, sans le formalisme inébranlable de la première colonne. La tactique était conçue de manière à la fois précise et improvisée, s'appuyant sur des délibérations prises sur le moment. Comme le souligne Da Cunha, c'était la première fois que les combattants abordaient la campagne dans une attitude appropriée : subdivisés en brigades autonomes, souples, agiles et fermes, afin de ne

point se disperser ; et assez mobiles pour les rendre aptes à l'exécution de manœuvres ou de mouvements très rapides leur permettant de faire face aux surprises des *jagunços*. Les trois brigades étaient ravitaillées par des convois par-tiels soucieux de ne pas entraver leurs mouvements.

La brigade du colonel Carlos Teles était, à ce titre, exemplaire. Celui-ci s'était signalé lors de la campagne fédéraliste du Sud, en particulier lors de l'encerclement de Bagé. Il sut transformer son unité en petit corps d'armée adapté aux exigences de cette campagne ; à cette fin, il l'allégea, la dressa au combat, s'efforça de la rendre capable d'une grande célérité dans les marches et d'un vif élan dans les charges, et sélectionna 60 cavaliers adroits pour les constituer en un escadron de lanciers. Ces lanciers vainquirent les ravins du *sertão* et effectuèrent de précieuses reconnaissances. Plus tard, quand les deux colonnes se furent réunies dans la cuvette de la Favela, la lance leur servit opportunément comme aiguillon pour s'emparer du bétail dispersé dans la *caatinga*, ce qui fut pendant les longues semaines d'encerclement la seule manière d'assurer des victuailles à la troupe. La deuxième colonne parvint ainsi à Serra Vermelha le 25 juin sans s'être laissé surprendre^[342].

La zone entre Canudos et Jeremoabo se hérissait d'un grand nombre de chaînes de montagnes aux flancs dé-nudés, taillées de gorges, fractionnées en arêtes vives, se dressant entre des vallons encaissés. Il y a, pour franchir ces montagnes, un passage obligé sur la route de Canudos à Jeremoabo, une brèche profonde où s'engouffre le Vaza-Barris. Le voyageur venant de Canudos doit suivre le lit asséché du fleuve et après avoir parcouru quelques mètres emprunter un étroit défilé ; ensuite, au-delà de ce défi-lé, les versants abrupts s'écartent et déterminent un vaste amphithéâtre, où le terrain reste convulsé et au centre duquel se dressent d'autres monts, moins élevés ; le passage cependant bifurque, le Vaza-Barris s'encaissant dans la courbe de droite ; les deux gorges ainsi formées, de largeurs variables, se resserrent jusqu'à env. 20 mètres en certains endroits, puis s'incurvent et se rapprochent de nouveau pour se réunir en aval, en formant un autre passage unique sur la route de Jeremoabo. Les talus des monts centraux s'opposent aux parois escarpées des versants latéraux. Lors de ses crues, le Vaza-Barris envahit les deux branches de la bifurcation, muant alors en île les tertres centraux, avant de réunir ses deux bras et de se diriger droit vers l'est dans une vaste plaine dégagée. Côté ouest toutefois, c'est-à-dire en amont, il n'y a pas de vallée aplatie, et le paysage continue, quoique dans une moindre mesure, d'être accidenté, forçant le Vaza-Barris

à se contorsionner en méandres, à prendre de l'ampleur ou au contraire à s'encaisser. Le village de Canudos n'est plus qu'à moins de quatre km en amont.

Le 25 juin, peu avant midi, l'avant-garde de la deuxième colonne fit halte à env. 500 m de cet obstacle. L'esca-dron des lanciers, comme il s'approchait au galop des tranchées rebelles, aperçut soudain l'ennemi, fut reçu à coups de fusil, perdant deux soldats blessés, et dut revenir

vers la tête de la colonne. L'on déploya immédiatement en tirailleurs un des bataillons et plus de 800 hommes commencèrent l'attaque par une fusillade nourrie, qui allait durer trois heures. Les *jagunços*, qui occupaient d'excellentes positions en surplomb, protégées par des parapets de pierres, dominant la plaine sur toute son étendue ainsi qu'une grande partie de la route, ne lâchèrent pas pied et soutinrent l'assaut par des tirs lâchés avec précision. La troupe bombarda la montagne à coups d'obus et de boîtes à mitraille, lancés de près, mais qui n'eurent d'autre effet que de provoquer une recrudescence du feu rebelle, au point que les tirailleurs de la colonne peinaient à faire face, sans avoir du reste gagné un seul pouce de terrain^[343].

Des deux options qui se présentaient — soit reculer lentement, puis contourner le tronçon infranchissable, et chercher un raccourci plus accessible, soit se lancer résolument à l'assaut des pentes — la deuxième fut adoptée. L'on arrêta un plan selon lequel une brigade devait charger sur le flanc gauche et par le lit de la rivière, afin de déloger l'ennemi des tertres du centre et des collines du côté gauche, tandis qu'une autre attaquerait par le flanc droit. L'escadron de cavalerie devait s'engouffrer au pied de la falaise à gauche (c'est-à-dire dans la branche droite du défilé, pour qui descend le cours du fleuve). Les assaillants devaient avancer tous en même temps.



Bataille de Cocorobó (portrait du général Carlos Telles dans le médaillon en haut à droite).

Les brigades envahirent donc les pentes, prenant au dépourvu les *jagunços*, qui n'avaient pas envisagé un tel coup d'audace, lequel visait à conquérir directement, au

bout d'une difficile ascension sur une pente escarpée, les positions qu'ils occupaient^[344]. Si la ligne de combat allait certes se fractionner suivant les accidents du terrain, les soldats surent toujours se regrouper ; cependant, ils trouvèrent les tranchées toujours vides, car, fidèles à leur tactique coutumière, les *jagunços*, dont d'ailleurs on ne sut jamais le nombre exact, se dérobaient et reculaient, et exploitaient la configuration du terrain pour déplacer sans cesse la zone de combat et prendre position un peu plus loin. Finalement, à force de gravir les tranchées les plus hautes, les pelotons forcèrent les sertanejos, ainsi coupés de leurs retranchements successifs sur la ligne de crête, à abandonner tout à fait ces tranchées, non en manière de repli temporaire tactique, mais pour fuir tout de bon. Les soldats les poursuivirent et finirent par sécuriser l'ensemble du défilé.

Le bilan de la bataille de Cocorobó dressé en fin d'après-midi fait état de 178 hommes hors de combat, dont 27 morts, parmi lesquels deux officiers tués. Le général Sa-vaget avait également été atteint.

Par la suite, la colonne ne progressa plus qu'avec lenteur, au milieu de combats continuels. Il fallut toute la journée du 26 juin pour parcourir les quelques km séparant Cocorobó du confluent du Macambira. Suivant le plan défini par le commandant en chef, toutes les troupes devaient se trouver le lendemain 27 juin aux abords de Canudos, pour, une fois leur jonction faite, attaquer conjointement le village rebelle^[345].

Le 27 juin, l'avant-garde, ayant pénétré de deux km dans les faubourgs de Canudos, fut attaquée sur tous ses flancs, et riposta en reconduisant la tactique qui avait été si efficace la veille : se lancer impétueusement, baïonnette au canon, sur les pentes des collines. Cependant, les *jagunços* mirent en œuvre une nouvelle fois leur technique de combat éprouvée, cette fois parfaitement adaptée au terrain, constitué d'innombrables tertres, séparés par un dédale de ravins, sur des km à la ronde. Les *jagunços*, délo-gés de telle position, ressurgissaient aussitôt en une autre, contraignant leurs adversaires, tout en les prenant pour cible avec précision, à des montées et des descentes incessantes, jusqu'à épuisement. L'avant-garde, ayant déjà perdu un grand nombre de soldats, fut à la longue incapable de supporter plus avant ce combat des plus féroces, auquel la nuit tombante mit fin. Cette bataille, qui prit nom de *combat de Macambira*, du nom d'une ferme proche, permit à l'expédition de pousser jusqu'à 500 m du village, au prix toutefois de 148 hommes perdus, dont 40 soldats et 6 officiers tués. Au total, sur un trajet de moins de deux km, entre Cocorobó et Canudos, la deuxième colonne avait perdu 327 hommes, morts ou blessés.⁴²⁰ De sa nouvelle position, depuis un petit plateau, la colonne se mit à son tour à pilonner le village^[346].

Le 28 juin, des émissaires de la première colonne apparaissent au campement et exigèrent instantanément, sur ordre du commandant en chef, le secours immédiat de la deuxième colonne. Savaget abandonna alors sa posi-

tion et se mit en mouvement avec tous ses effectifs, arrivant vers onze heures du soir sur la Favela, à temps pour desserrer le blocus. Ensuite, on put dépêcher un contingent à l'arrière-garde, pour reprendre possession du convoi de ravitaillement et sauver ainsi une partie du chargement^[347].

3.5.7 Déboires et enlisement des deux colonnes réunies

Cependant, le campement des deux colonnes réunies sur la Favela, comprenant à ce moment 5000 soldats, plus de 900 morts et blessés, un millier d'animaux de selle et de trait, des centaines de bêtes de somme, sans *flanc-garde*, sans arrière-garde, sans avant-garde, était totalement désorganisé et désordonné, mélangeant pêle-mêle toutes les unités combattantes. Par manque de place, on renonça à dresser des tentes. Ce même jour, 28 juin, 524 hommes de la 1^{re} colonne avaient été mis hors de combat, ce qui, avec les 75 de la veille, portait le chiffre des pertes à 599. Avec les 327 hommes perdus de la 2^e colonne, on arrivait au chiffre de 926 victimes, sans compter les dé-moralisés. De plus, les troupes ne pouvaient pas risquer le moindre mouvement en dehors de la position conquise et devaient vivre dans un état d'alarme permanent. Le campement était balayé, sans que l'on pût les prévoir, par les tirs divergents des *jagunços* embusqués et invisibles, auquel il était presque impossible de répliquer.

D'autre part, l'expédition se retrouvait isolée dans le *sertão* sans ligne stratégique qui la reliait à la base des opérations de Monte Santo. Du chargement du convoi ré-cupéré, plus de la moitié avait été détruit ou était tombé entre les mains des *jagunços*, ce qui avait fourni à ceux-ci plus de 450 mille cartouches, leur permettant d'envisager une résistance indéfinie^[348].

Le matin du 29 juin, les provisions se révélèrent insuffisantes pour la ration complète des hommes de la 1^{re} colonne, tandis que la 2^e n'avait plus pour trois jours de réserve. Quant au pilonnage par les canons, il resta sans effet, leurs projectiles éclatant sur place sans autres dégâts. L'on jugea donc plus judicieux de cibler l'église nouvelle, presque achevée, sur les deux hautes tours de laquelle se massaient les *jagunços*, et d'où l'on pouvait, sans être gêné par aucun angle mort, tenir en enfilade tous les chemins, balayer le sommet de toutes les montagnes environnantes et le fond de toutes les vallées^[349].

Le Whitworth fut bien pointé contre l'église, mais ceux qui le manœuvraient, peu habiles, ne réussirent pas à l'atteindre^[350].

Le 30 juin, le camp tout entier fut attaqué par les rebelles ; s'ils furent repoussés de toutes parts, ce ne fut que pour revenir quelques heures plus tard^[351]. Dans les jours suivants, il n'y eut pas une heure de trêve, les attaques pouvant surgir à tout instant, toujours inopinées et variées, visant tantôt l'artillerie, tantôt l'un des flancs du campement, ou jaillissant de tous les côtés à la fois. L'on en-voyait des corps de troupe s'emparer de leurs tranchées et

les détruire, ce qui se faisait sans trop de pertes ; mais la même besogne devait être recommencée dès le lendemain, car les *jagunços* reconstruisaient leurs tranchées pendant la nuit, parfois en se rapprochant davantage encore. Mais c'est aux canons, qui détruisaient leurs églises, que les *jagunços* semblaient vouer une haine particulière.

Ainsi, le 1^{er} juillet, les *sertanejos* tentèrent-ils de pénétrer jusqu'à l'emplacement des batteries, dans le but de capturer ou de détruire le Whitworth 32, qu'ils appelaient *la matadeira*, la tueuse. Du reste, l'artillerie, constatant le peu d'efficacité de la canonnade et voyant les munitions se faire rares, ne tira plus qu'avec parcimonie^[352].

La position dans la cuvette de la Favela était insoutenable : l'on accumulait les pertes quotidiennes totalement inutiles, les hommes se démoralisaient, et les munitions s'épuisaient. Des *désertions* commencèrent à se produire, et le 9 juillet, vingt soldats s'échappèrent dans le *sertão*, rejoints par d'autres dans les jours suivants. Des voix s'élèvèrent pour proposer de lancer immédiatement l'offensive contre le village, avis qui fut toutefois repoussé par le général en chef, lequel escomptait l'arrivée prochaine d'un convoi de provisions de Monte Santo, comme cela lui avait été assuré, et se proposait de donner l'assaut seulement alors, après trois jours de ration complète.

En attendant, les soldats vivaient d'expédients et commencèrent à entreprendre, de leur propre initiative, isolés ou en petits groupes, de téméraires expéditions dans les environs, pour récolter du *mais* ou du *manioc* dans les rares plantations et chasser les chevreaux abandonnés depuis le début de la guerre. Seul l'escadron de lanciers accomplissait cet exercice avec quelque efficacité. Les *ja-gunços* se plurent à dresser des *embuscades* aux soldats, et ces expéditions durent être strictement réglementées^[353]. L'eau elle-même finit par manquer, et s'en procurer devint extrêmement malaisé. À partir du 7 juillet, les malades cessèrent de recevoir des vivres. Le 15 juillet, les *jagunços*, avec femmes et enfants, réussirent à s'insinuer à la droite du campement et à emporter vers le village de nombreuses têtes de bétail^[354].

L'éventualité d'une retraite fut évoquée. Cependant, c'était là une option impossible : l'armée, avec la lenteur que lui dictaient l'artillerie, les ambulances et le fardeau de plus de mille blessés, serait une proie facile pour les rebelles. Artur Oscar, qui faisait montre d'une totale inefficacité, se trouvait ainsi bloqué sur la Favela et condamné à rester sur place.

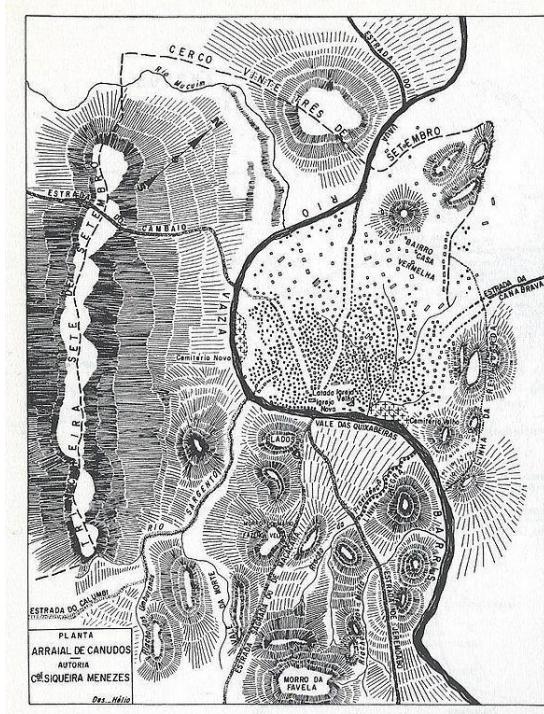
L'après-midi du 11 juillet, un *vaqueiro* apporta une dépêche du colonel Medeiros annonçant son arrivée et sollicitant une escorte pour protéger le grand convoi qu'il emmenait. Medeiros arriva, acclamé, sur le haut de la Favela le 13 juillet. Mais il fit aussi savoir qu'il n'y avait rien dans la prétendue base d'opérations de Monte Santo, qu'elle était dépourvue de tout, et qu'il dut organiser lui-même, péniblement, le convoi qu'il avait amené. Celui-ci étant appelé à s'épuiser bientôt, ce qui ramènerait la situation critique antérieure, l'offensive contre le village apparut

urgente. Après délibération, l'on arrêta le plan d'attaque suivant : après une marche le long du flanc oriental du village sur presque 2 km, les colonnes d'assaut obliqueraient à gauche pour franchir à gué le Vaza-Barris et établir une ligne de combat au nord du village, avant d'assaillir de front la place des églises.

En voulant ainsi lancer une offensive en grandes masses sur un seul flanc, là où il eût fallu, pour faire pièce à l'agilité des *jagunços*, attaquer sur deux points différents (par le chemin de Jeremoabo à l'est, et suivant les contreforts de la *Fazenda Velha* à l'ouest, l'artillerie gardant ses positions au centre du dispositif), l'on ne faisait que répéter la même erreur^[355].

L'ordre du jour du 17 juillet, fixant l'attaque pour le lendemain 18 juillet, fut reçu avec frénésie.

3.5.8 Assaut contre le village (18 juillet)



Plan de Canudos avec les positions militaires, établi par un colonel de l'armée. On notera que l'axe du plan (cf. rose des vents en haut à gauche) est orienté nord-ouest — sud-est.

Le 18 juillet, avant le point du jour, pendant que quelque 1500 hommes restaient en arrière pour garder les positions sur la Favela sous le commandement du général Savaget, près de 3350 hommes entrèrent en action, répartis en cinq brigades : en tête, la 1^{re} colonne, aussitôt suivie par l'aile de cavalerie et une division de deux Krupp, puis par la 2^e colonne fermant l'arrière-garde^[356]. Les troupes devaient d'abord descendre vers le chemin de Jeremoabo à droite du campement, puis tourner à gauche et prendre la direction des rives du Vaza-Barris. La progression prévue s'effectua d'abord tranquillement, sans que l'ennemi

ne se manifestât.

Le méandre du Vaza-Barris déterminait une péninsule, qui s'ouvrait vers le nord-est et dont Canudos occupait l'extrémité sud. Le fleuve faisait ainsi figure de circonvallation protégeant le village sur trois quarts de son périmètre. Pour couper toute attaque, il suffisait donc aux défenseurs de Canudos de tenir le flanc nord-est de ladite péninsule. Le terrain où les troupes devaient se déployer après avoir traversé le fleuve au-delà de Canudos formait une élévation, couverte jusqu'à son sommet par des tranchées de pierres irrégulières ; alentour s'étendaient des collines innombrables entrecoupées d'un réseau inextricable de ravines. Le village se trouvait quelque 1 500 m plus loin au sud.

La première colonne franchit, à la suite des éclaireurs, de sa masse compacte le lit de la rivière sous les tirs de l'ennemi. Mais la ligne de déploiement telle que projetée s'avéra irréalisable sur ce terrain accidenté, sans permettre dangereusement le flanc avant de pouvoir gagner la position prévue. Quand les soldats voulaient se disperser vers la droite, afin de s'aligner en ligne de combat, ils s'engageaient dans un dédale de ravins sinuieux, conquéraient certes du terrain, mais s'égarraient bientôt, désorientés, sans voir le reste de leurs compagnons, reculant parfois quand ils croyaient avancer, butant souvent contre d'autres sections, qui couraient en sens inverse. Il en résultait que, quand la 2^e colonne arriva une demi-heure après, laissant une seule brigade à l'arrière, il y avait déjà un nombre élevé de victimes. Cette 2^e colonne était censée se déployer encore plus à droite (c'est-à-dire vers l'ouest), afin de prolonger le front et de priver les *jagunços* de toute possibilité d'un mouvement contournant ; cette manœuvre cependant ne put pas être exécutée^[357].

L'escadron de lanciers réussit pourtant une percée, et les soldats se trouvaient à présent à moins de 300 m du village, sur une éminence, où la troupe était toutefois complètement exposée, subissant une fusillade nourrie venant des églises et de la partie haute du village située vers le nord-ouest. Néanmoins, les brigades poursuivirent leur avance, au prix de grandes pertes et avec un gaspillage inutile de munitions, dans une marche désordonnée.

Selon la tactique habituelle, les rebelles délogés des tranchées se repliaient dans d'autres cachettes et frappaient parfois les assaillants à bout portant. Ils furent progressivement poussés à se concentrer dans le village, dont les soldats atteignirent vers dix heures du matin les premières maisons sisées dans l'est de la péninsule. Alors qu'une partie des soldats se contentaient de s'abriter dans les maisons conquises, une majorité d'entre eux continua à progresser jusqu'au chevet de la vieille église. Mais les *jagunços* accroître alors leur résistance en balayant de leurs tirs les cloisons des maisons où les soldats se rencoignaient et luttaient individuellement pour leur survie, ou en les tuant à l'intérieur, si bien que la troupe fut incapable d'aller plus avant et mit les canons Krupp en batterie. Au prix de pertes importantes, seul un petit faubourg, couvrant un

cinquième du pourtour du village, avait été conquis, par quoi on avait réussi à fermer Canudos seulement par l'est. L'arrière-garde débordait de blessés et de morts, et l'ex-pédition venait encore de perdre près de mille hommes, morts ou blessés, dont trois commandants de brigade. Le reste de la journée et une grande partie de la nuit furent employés à aménager des retranchements, à consolider les murs des maisons avec des planches ou des pierres, ou à identifier les quelques endroits moins exposés aux tirs^[358].

Face à cette confusion et cette désorganisation désastreuses, le commandant en chef n'avait d'autre choix que de garder la position conquise. Derechef, l'expédition s'empêtrait dans une situation sans issue, où l'avance et le recul étaient tout pareillement impossibles ; une fois de plus, l'expédition se trouvait de fait assiégée. Parachever l'encerclement de Canudos, ce qui eût impliqué d'occuper un circuit de six km, était hors de portée de l'expédition, réduite désormais à un effectif d'un peu plus de 3000 hommes valides. La cessation temporaire des opérations s'imposait donc fatallement ; il fallait se contenter de défendre la position conquise, et entre-temps demander de nouveaux renforts. Ce que fit le général Artur Oscar : il requit au gouvernement un corps auxiliaire de 5000 hommes^[359].

La plus grande liberté de mouvement résultant de ce qu'il y avait désormais deux campements distincts se révéla illusoire. Les *jagunços* avaient en effet repris leurs positions sur les monts environnants et rendaient les communications avec la Favela fort difficiles. Les blessés qui s'y traînaient étaient à nouveau pris pour cible, et l'on devait attendre la nuit pour apporter les maigres rations aux soldats de la ligne de front. Le 23 juillet, par manque de munitions, les trois canons ne purent tirer que neuf obus^[360].

3.5.9 Réaction du gouvernement et envoi d'une bri-gade auxiliaire

Dans les capitales^[361] brésiliennes, le spectre d'une restauration monarchiste avait refait surface et enflammait les imaginations ; il y eut ainsi une déclaration du Sé-nat fédéral exigeant des éclaircissements sur un présumé transport d'armements en provenance de Buenos Aires à destination des ports de Santos et de Salvador, supposé-ment à l'intention des rebelles de Canudos^[362]. À côté des télégrammes extravagants et contradictoires qui par-venaient de la zone des opérations, des informations véridiques tendaient d'autre part à corroborer ces conjectures sur une offensive monarchiste de grande envergure. Les *jagunços* menaient en effet des opérations de guérilla dans tout le nord de l'État de Bahia, attaquant sous le commandement d'Antônio Fogueiro le bourg de Mi-randela (plus de 100 km au sud), s'emparant du village de Sant'Ana do Brejo et le pillant. En outre, ils prirent position sur les versants du Caipá et sur les lignes de crête autour de la vallée de l'Ema^[363]. En élargissant de la sorte leur rayon d'action, les rebelles donnaient l'impression de

développer une stratégie précise.

C'était aussi le début de la saison aride dans le sertão. Le niveau des mares baissait, et la température était soumise à des oscillations extrêmes — journées brûlantes dès les premières heures, et nuits glaciales. Ainsi, pour le transfert à Monte Santo des malades et blessés, devenu impérial le 27 juillet (depuis le 25 juin jusqu'au 10 août, l'expédition avait subi 2049 pertes, morts et blessés), on ne pouvait marcher qu'en début de matinée et en fin de journée^[364]. Monte Santo, prise en charge par une garnison réduite, avait été abandonné par sa population, terrorisée autant par les rebelles que par la soldatesque républicaine, et pouvait à peine abriter les blessés pendant un jour. L'hôpital militaire que l'autorité avait aménagé dans une grande maison obscure était des plus déplorables^[365]. De Monte Santo à Queimadas, les convois étaient ralentis par des assauts continuels, souvent le fait de déserteurs affamés^[366].

Accédant aux premières demandes de renfort du général Artur Oscar, le gouvernement fédéral avait rapidement mis sur pied une brigade auxiliaire, dénommée *bri-gade Girard*, du nom de son commandant, le général Miguél Mari Girard, et comprenant 1042 soldats et 68 officiers, parfaitement équipés, avec notamment 850 mille cartouches Mauser. Cependant, cette brigade se révéla de peu d'utilité. Arrivée à Queimadas le 31 juillet, elle quitta Monte Santo pour Canudos le 10 août, sous les ordres d'un commandant, car elle dut abandonner à Monte Santo un colonel et plusieurs autres officiers tombés malades. En plus des demandes de congé qui se multipliaient, la variole vint la décimer. Enfin, elle fut violemment attaquée par les *jagunços*, d'abord au *Rancho do Vigário*, où les rebelles la prirent pour cible sur le flanc droit, depuis une position en surplomb et presque de front, ce qui leur permit de prendre tous ses rangs en enfilade, puis à Angico. Sur les 102 bœufs qu'elle convoyait, il n'en resta qu'onze^[367].

3.5.10 Nouveaux renforts et intervention de Bitten-court

Quand ces attaques furent connues à Salvador, et que l'eut reconnu l'inefficacité de la brigade Girard, le gouvernement décida de constituer une nouvelle division et convoqua pour cela les derniers bataillons susceptibles d'être rapidement mobilisés dans tous les États du pays, de l'ex-trème nord à l'extrême sud, donnant ainsi à cette mobilisation l'aspect d'une levée en masse. Ces nouveaux renforts, qui comptaient plus de 2900 hommes, dont près de 300 officiers, furent répartis en deux brigades de ligne et une brigade composée des corps de police. L'on employa tout le mois d'août à les mobiliser et à les équiper, pour finir par les concentrer à Monte Santo dans les premiers jours de septembre. Les bataillons de ligne nouvellement formés n'avaient pas seulement un effectif en-deçà de la norme, mais ne disposaient que de vieux fusils et d'uniformes usés qui avaient servi dans la campagne fédéraliste



Carlos Machado Bittencourt.

du Sud^[368].

D'autre part, afin d'observer de près les opérations, le gouvernement résolut de dépêcher sur place, à Monte Santo, le secrétaire d'État au ministère de la Guerre, le maré-chal Carlos Machado Bittencourt. Doté d'un solide bon sens, celui-ci eut tôt fait de saisir les exigences véritables de cette guerre. Il comprit qu'il ne servait de rien d'accu-muler un nombre encore plus grand de combattants dans la campagne et qu'augmenter les effectifs ne ferait qu'ag-graver la pénurie générale. Il était urgent en revanche de mettre en place au plus tôt une base d'opérations véritablement opérationnelle et une ligne de ravitaillement ré-gulièr et sécurisée. Impassible au milieu de l'agitation générale, conscient aussi que la guerre ne pouvait plus se prolonger au-delà de deux mois compte tenu du ré-gime torrentiel dans lequel on allait entrer en novembre, Bittencourt imposa un règlement rigoureux et une discipline stricte, prit un ensemble de mesures conformes aux exigences de la situation, achetait des mulets, engageait des muletiers, et sur ses instructions, l'on avait enfin, dans les derniers jours d'août, achevé la création d'un corps régulier de convois qui était capable de parcourir conti-nûment les chemins et relier effectivement, avec des in-tervalles de quelques jours seulement, le front à la base d'opérations de Monte Santo et dont les premiers convois partirent pour Canudos début septembre^[369]. Bientôt, des convois partiels arrivaient et revenaient de Canudos qua-siment chaque jour. Les résultats de cette politique furent immédiats, manifestes en particulier par un plus grand élan chez les assiégeants, qui se sentaient aptes main-tenant, comme on le verra, à exécuter des mouvements tactiques décisifs^[370]. Enfin, un hôpital militaire, dûment équipé et dirigé par des chirurgiens, vit le jour.

Jusque-là, sur le terrain, l'expédition, bloquée sur les flancs du village, venait depuis l'assaut du 18 juillet de passer plus de 40 jours d'activité dangereuse et stérile. Les *jagunços* avaient appris à mener leurs attaques avec plus d'ordre et d'efficacité. Les convois, qu'eux aussi recevaient, entraient par les chemins de la vallée de l'Ema, au nord du village. Mais pour ne pas dégarnir leurs positions, et redoutant les embuscades et les colonnes volantes de *jagunços*, les soldats s'abstenaient d'aller les intercepter. Les trois Krupp pilonnaient jour et nuit le vil-lage depuis le 19 juillet, allumant des incendies que les rebelles maîtrisaient à grand-peine, et ruinant totalement la vieille église ; le reste du clocher fut abattu le 23 août par le Whitworth qu'on avait descendu du haut de la Favela, mais en même temps on brisa une pièce de la culasse, ce qui mit le canon définitivement hors service. Les pertes, qui ne variaient guère, avaient imposé, dès la mi-août, de réorganiser les forces et de diminuer en particulier le nombre de brigades, les faisant passer de 7 à 5, tandis que les grades des commandants ne cessaient de baisser^[371]. Néanmoins, aucun désastre véritable ne s'était produit : on s'accrochait aux positions conquises, la brigade Girard avait permis de colmater les vides des lignes raréfiées, et les premiers signes de découragement se manifestèrent chez les rebelles.

Surtout, le 7 septembre, la ligne de front du siège allait s'agrandir d'un arc de cercle en direction de l'ouest, en deux étapes importantes. Premièrement, vers le soir, les rebelles qui tenaient la *Fazenda Velha* furent vaincus par un contingent de soldats, lesquels, une fois la position prise, construisirent un puissant réduit de plus d'un mètre de haut sur un ressaut dominant le Vaza-Barris. Deuxiè-mement, le lieutenant-colonel Siqueira de Meneses, in-formé par quelques *vaqueiros* loyaux, apprit l'existence d'un autre itinéraire de Monte Santo à Canudos : la route du Calumbi, encore inconnue de l'armée, plus courte que celle du Rosário à l'est et du Cambaio à l'ouest, entre les-quelles elle courait, permettait d'atteindre la base d'opé-rations selon un tracé presque rectiligne dans la direction nord-sud. Siqueira de Meneses l'explora, la parcourut, y laissa des garnisons, puis, par une boucle, revint par le Cambaio, où il surprit plusieurs groupes ennemis, surgit enfin sur le fleuve et s'empara à l'improviste des tranchées qui se trouvaient là. Ce nouveau sentier, désormais in-terdit aux rebelles, qui avaient coutume de l'emprunter pour se diriger vers le sud, raccourcissait de plus d'une journée le parcours de Monte Santo. Canudos était dé-sormais entouré par un demi-cercle d'assiégeants, de l'extrême nord jusqu'au point d'aboutissement de la route du Cambaio^[372]. Toutefois, le blocus restait incomplet : la ligne de siège était encore bien limitée en regard du vil-lage tout entier et, laissant au nord un vaste espace libre, ne privait pas l'ennemi de ses ressources ; en effet, de maigres approvisionnements continuaient de lui parvenir par les chemins demeurés libres de la vallée de l'Ema et d'Uauá, lesquels, en se subdivisant en de nombreux sen-tiers, débouchaient sur les plateaux et atteignaient le São Francisco et les petits hameaux qui le bordaient^[373].

Le campement avait perdu son aspect chaotique des pre-mières semaines. En dehors des épisodes, de plus en plus espacés, d'assaut des *jagunços*, le campement connaît dorénavant la quiétude d'un petit hameau paisible. À l'inverse, dans le camp rebelle, les provisions se mirent

à manquer et le déséquilibre s'aggravait entre le nombre de combattants valides, en diminution constante, et celui des femmes, enfants, vieillards, mutilés et malades, qui ne cessait d'augmenter, réduisant les ressources, gênant les mouvements des combattants, mais se refusant pourtant à fuir. Les *jagunços* les plus en vue avaient disparu : Pajeú, en juillet ; le sinistre João Abade, en août ; le rusé Macambira, plus récemment ; José Venâncio, et bien d'autres encore. Les figures principales désormais étaient Pedrão, le défenseur de Cocorobó, et Joaquim Norberto, que, faute de mieux, l'on avait hissé au statut de commandant^[374].

3.5.11 Mort du Conselheiro et encerclement



Ruines de l'église du Bom Jesus détruite par les bombardements de l'armée. Photo de Flávio de Barros.

Antônio Conselheiro, lorsqu'il vit les temples détruits, les saints en débris, les reliques éparpillées, se laissa mourir en intensifiant son abstinence habituelle jusqu'au jeûne absolu. Selon d'autres, il fut atteint de dysenterie et succomba à la maladie. Cependant, sa mort, par le récit qui en fut fait, eut paradoxalement pour effet de revitaliser l'insurrection. Antônio Conselheiro, disait-on, était au-près de Dieu ; il avait tout prévu et décidé d'en appeler directement à la providence. Les *jagunços* devaient donc rester dans les tranchées, pour l'expiation suprême.

Bientôt, le prophète reviendrait entre les glaives étincelants de millions d'archanges. Quelques-uns cependant, dont Vila Nova, quittèrent alors le village. Ils furent les derniers à pouvoir le faire, car Canudos allait être totalement cerné le 24 septembre^[375] ; mais aussi, et inversement, cet encerclement allait mettre fin à l'afflux de nouveaux combattants, qui jusqu'à cette date du 24 septembre s'étaient engouffrés par dizaines encore à travers la dernière ouverture^[376].

Le lieutenant-colonel Siqueira de Meneses, emmenant plusieurs bataillons et un contingent de cavalerie, partit pour le nord-ouest, vers le secteur du siège non en-core occupé, c'est-à-dire vers le point de Canudos le plus éloigné du premier front, la zone diamétralement oppo-sée à la *Fazenda Velha*. S'y trouvait le faubourg neuf des *Maisons Rouges*, édifié après la victoire sur la 3^e expédition et comprenant des bâtiments de meilleure apparence, avec notamment l'unique rue digne de ce nom que comp-tait le village, alignée et ayant trois mètres de large^[377]. Les *jagunços* n'ayant pas imaginé que les soldats péné-treraient jusque là, le faubourg était peu protégé et dé-pourvu de tranchées-abris, et toutes ces maisons, en rai-son de ce qu'elles étaient les plus éloignées des combats, hébergeaient des femmes et des enfants en grand nombre. Les soldats, empruntant le lit du fleuve, se jetèrent sur ce quartier et l'envahirent en quelques minutes. Selon leur manière habituelle, les guérilleros, quoique gênés par les femmes épouvantées, reculèrent sans fuir et résistèrent, ce qui finit par couper la progression des soldats dans les venelles. Néanmoins, Canudos était à présent complètement encerclé, et les soldats, qui eurent bientôt treize pertes dans leurs rangs, mais étaient désormais aguerris à cette guérilla urbaine, dressèrent, pour sécuriser leur pro-gression, des barricades de meubles et de décombres, sui-vant le procédé usuel obligatoire^[378].

3.5.12 Ultime offensive et épilogue

Bien que le général en chef eût clairement marqué son intention de mener une guerre d'usure afin d'éviter au maximum les effusions de sang, deux bataillons, par un coup d'audace inattendu, prirent le 25 septembre l'initiative d'entrer en action en descendant, secondés par l'artille-rie, les versants du Mario où ils campaient avec l'objectif de s'emparer du village. En dépit de l'effet de surprise, les *jagunços* leur barrèrent vigoureusement le passage et cou-pèrent court à leurs efforts en quelques instants. Le prix élevé de cette offensive (près de 80 hommes mis hors de combat) était compensé par les pertes énormes de l'en-nemi : des centaines de morts, des centaines de maisons conquises, les rebelles ne contrôlant plus désormais que le tiers du village, sur la bordure septentrionale de la place, ainsi que quelques maisons près de l'église. Les derniers jours, plus de 2500 soldats s'étaient emparés d'environ 2000 maisons (sur un total d'env. 5000). La population de Canudos se voyait cernée par un cercle resserré de vingt bataillons et à présent devait se terrer dans moins de

500 masures. De surcroît, les incendies provoqués par la canonnade réduisaient d'heure en heure son espace vital. En contrepartie, les défenseurs, entassés dans les maisons, opposaient une résistance croissante : l'exiguïté du terrain et l'étroitesse des venelles rendaient impossible tout mouvement collectif et réduisaient le combat au seul aspect de la bravoure et de l'acharnement individuels^[379]. Manquant d'eau, les Canudenses forraient des puits profonds, qui cependant se tarissaient rapidement.

La résistance allait durer une semaine encore. La nuit, les sertanejos réussissaient à briser temporairement l'encerclement de l'armée par quelques attaques violentes, notamment les 26 et 27 septembre, lors desquelles ils se précipitaient tous vers les berges du Baza-Varris pour tenir passagèrement les *cacimbas*, mares dans le lit du fleuve. À d'autres moments, pendant que le gros des assiégés menait des attaques pour faire diversion, quelques audacieux munis d'autres vides se risquaient jusqu'au bord du fleuve pour y remplir leur sac de cuir et puis revoir. Mais ces expéditions devinrent bientôt impossibles, après que les soldats eurent découvert la vraie raison des attaques nocturnes^[380]. Fin septembre, l'épuisement des *Canudenses* devant le blocus implacable devint perceptible. À l'inverse, les soldats pouvaient parcourir impunément la presque totalité du village, et les convois quotidiens et les courriers entraient sans encombre.

Le 30 septembre, le haut commandement, à l'encontre du dessein primitif d'attendre la reddition des rebelles, prit la décision d'attaquer le lendemain 1^{er} octobre. Il y avait, le 30 septembre, 5871 hommes sous les armes à Canudos. L'attaque serait lancée par deux brigades, l'une aguerrie par trois mois de combats, l'autre récemment arrivée, composée de combattants impatients d'en découdre avec les *jagunços*. La première quitterait son ancienne position et se dirigerait vers la *Fazenda Velha*, d'où, se joignant à trois autres bataillons, elle avancerait jusqu'à se poster à l'arrière et sur les flancs de la nouvelle église, objectif central de l'offensive. Préalablement, un bombardement soutenu et écrasant, auquel participeraient tous les canons du siège, frapperait durant 48 minutes le noyau réduit des dernières masures, partant d'un long demi-cercle de deux km, depuis les batteries proches du campement jusqu'au dernier redent à droite, là où débouchait la route du Cambaio. Le pilonnage d'ailleurs n'allait provoquer aucun cri, aucune silhouette en fuite, pas le moindre tumulte, laissant penser que le village était désert^[381].

Conformément au plan, les bataillons s'élancèrent de trois points différents, traversèrent le fleuve, gagnèrent l'autre rive, gravirent la berge, et convergèrent vers la nouvelle église. Mais une fois ce mouvement accompli, tous les mouvements tactiques préétablis se trouvèrent, une fois de plus, abolis par le réveil inopiné des *jagunços* : les brigades subitement piétinaient ou se fractionnaient, en allant derechef se perdre dans les ruelles, contraints d'adopter une position purement défensive. Les *jagunços*, contrairement aux prévisions, ne se laissèrent pas refouler vers la place, où devaient les attendre les forces station-

nées dans les lignes centrales et sur les bords du fleuve — l'objectif primordial de l'offensive ne fut donc pas atteint. Seule la nouvelle église put être conquise, mais ce succès se révéla inutile^[382].



Groupe de rescapés canudenses après la 4^e expédition et la destruction du village. Photographie de Flávio de Barros.

Il apparut donc nécessaire de lancer dans la bataille de nouveaux effectifs, au-delà du plan d'attaque initial. Puis quatre autres bataillons encore furent engagés dans le combat. Le quartier assiégié semblait avaler les troupes — 2000 hommes au total — sans que la situation ne fût en rien modifiée après trois heures de combat^[383]. Même l'idée qu'eut l'ordonnance du commandant en chef de lancer des dizaines de bombes de dynamite (combinées à des bidons de pétrole déversés pour aviver les incendies) produisit un effet pervers, puisque les *jagunços* soit parvenaient à se mettre à couvert, soit sautaient derrière les tranchées pour lancer des assauts téméraires et tuer impitoyablement les soldats dans leurs propres tranchées. Ceux-ci déjà faiblissaient, perdaient courage, s'émettaient en bandes désorientées sans aucune unité d'action et de commandement. Les combats s'étaient soldés ce jour-là par 567 pertes, sans aucun résultat appréciable ; d'une certaine manière même, la zone de siège avait gagné en extension. Dans l'hôpital de secours, à une heure de l'après-midi, étaient déjà arrivés près de 300 blessés. Enfin, à deux heures de l'après-midi, l'offensive finit par s'immobiliser complètement.

Néanmoins, pour les rebelles, la situation s'était détériorée : ayant été délogés de l'église nouvelle, ils avaient perdu tout accès aux *cacimbas*, et les vastes brasiers qui les encerclaient les acculaient dans leur dernier réduit^[384].

Le 2 octobre, deuxième jour de la dernière offensive, deux *sertanejos* vinrent se rendre ; l'un d'eux, Beatin-ho, fut renvoyé par le commandement, avec mission de convaincre ses camarades *jagunços* de capituler. Mais au bout d'une heure, l'émissaire revint suivi de quelque 300 femmes et enfants, et d'une demi-douzaine de vieillards impotents. Les *jagunços* se débarrassaient ainsi de cette foule inutile, ce qui leur permettait d'économiser leurs ressources et de prolonger le combat^[385]. Les jours suivants, les rebelles résistèrent jusqu'à l'épuisement complet sans consentir à se rendre. Canudos enfin tomba le

5 octobre, lorsque, en fin d'après-midi, moururent ses quatre derniers défenseurs, un vieillard, deux adultes et un enfant.

Le 6 octobre, on acheva de détruire le village en jetant bas toutes ses mesures, dont on établit le nombre à 5200^[386].

3.5.13 Atrocités

La dernière campagne militaire contre Canudos est entachée de **crimes de guerre** massifs et systématiques perpétrés tant contre les combattants faits prisonniers que contre la population civile non combattante. L'armée républicaine ne se borna pas à procéder à une destruction intégrale de la ville de Canudos, à en démolir méthodiquement les rues et les maisons à la dynamite et à les incendier au kérósène, mais s'employa en outre à exterminer la quasi-totalité des habitants.

Notons d'abord qu'Euclides da Cunha n'ira guère au-delà que de signaler assez laconiquement l'existence de ces massacres. S'il avait bien été témoin oculaire des derniers moments de la guerre, — ayant assisté à environ trois semaines de combats, du 16 septembre au 3 octobre 1897, quand il est reparti malade de Canudos, avec des accès de fièvre, deux jours avant la fin du conflit^[388] —, il n'avait pu en revanche assister au massacre des prisonniers, à la chute et à l'incendie de la ville, ni à la découverte du ca-davre du Conselheiro et de ses manuscrits, tous faits sur-venus entre le 3 et le 6 octobre. Il ne mentionnera donc pas ces faits dans ses reportages et ne les relatera qu'ensuite, de manière succincte seulement, dans son ouvrage^[389]. Ainsi, la décollation de centaines de prisonniers à la fin de la guerre, occultée dans ses reportages de presse, est-elle bien évoquée dans *Hautes Terres*, mais sans en dévoiler toute l'ampleur^[390], la dénonciation semblant se limiter à quelques cas isolés de décapitation, d'éventration ou de coups de couteau sur des *sertanejos*, certes relatés tout à fait explicitement. P.ex., Da Cunha raconte le cas d'un jeune prisonnier, qui avait répondu hautainement et nonchalamment à toutes les questions par un « sais pas ! », et demandé à mourir fusillé, mais à qui un soldat enfonce ensuite un couteau dans la gorge, ne laissant au prisonnier que le temps de pousser cet ultime cri, qui sortit en gargouillant de sa bouche ensanglantée : « vive le Bon Jésus ! ». Un autre prisonnier, amené à la tente du général João da Silva Barbosa, commandant de la première colonne, balbutia quelques phrases qu'on comprit à demi et retira son chapeau de cuir pour s'asseoir ; mais, après l'avoir renversé à coups de poing pour son insolence, on le traîna avec une corde attachée au cou vers le « sein mystérieux de la caatinga », où, comme tant d'autres prisonniers, il fut tué avec des raffinements de cruauté^[391]. Cependant, Da Cunha va plus loin et s'enhardit à accuser des atrocités commises à Canudos non seulement les soldats, mais aussi les hauts gradés, qui les approuvaient tacitement ou expressément, voire la plus haute instance militaire, savoir le ministre de la Guerre, le maréchal Bittencourt, que l'auteur d'*Os Sertões* déclare complice du

plus grand crime de toute l'histoire brésilienne^[392]. Il n'est dès lors pas surprenant que Da Cunha eut quelques peine à trouver un éditeur et qu'il redoutait des représailles pour avoir exprimé des critiques sans ambages à l'encontre des forces armées nationales — à cette époque-là une institution au prestige inaltérable — et de héros nationaux tels que Moreira César, Bittencourt et d'autres chefs de l'armée, et accessoirement à l'encontre de la presse. Ce non-obstant, un premier tirage de son livre, de mille exemplaires, fut écoulé en un seul mois^[393].

En particulier, le ministre Bittencourt fut tenu responsable de la mort intentionnelle de centaines de **prisonniers de guerre**, parmi lesquels des hommes, des femmes et des enfants, y compris de combattants qui s'étaient rendus en brandissant un drapeau blanc et avaient reçu, au nom de la République, la promesse de protection et de vie sauve. Le maréchal Bittencourt — qui se trouvait dans le quartier-général à Monte Santo, à quelques dizaines de km du lieu des combats —, avisant qu'on retirait du front et conduisait vers l'arrière des *Canudenses* prisonniers, envoya dire au général Artur Oscar « qu'il devait bien savoir que lui, ministre, n'avait pas où garder des prisonniers ! », ainsi que le relata le député et écrivain César Zama, celui-ci soulignant par ailleurs que « le général Artur Oscar comprit bien toute la portée de la réponse de son supérieur hiérarchique ». Tous les hommes faits prisonniers à partir de cet instant furent égorgés, selon la pratique dite *cra-vate rouge* (en port. *gravata vermelha*)^[394]. Alvim Mar-tins Horcades, médecin de l'armée et témoin oculaire, en fit le récit suivant : « Il arrivait que (...) alors qu'ils dormaient, l'on s'était mis d'accord pour leur donner la mort. Après que l'appel eut été fait, l'on organisa ce ba-taillon de martyrs, les bras attachés, ligotés les uns aux autres, chaque paire ayant deux gardes, et ils suivaient... De ce service étaient chargés deux gradés et un soldat, sous les ordres du **sous-lieutenant** Maranhão, lesquels, ex-perts dans l'art, sortaient déjà leurs sabres dûment affûtés, de manière à ce que, dès qu'ils touchaient la carotide, le sang commençait à jaillir »^[395].

Nombre de défenseurs capturés, y compris des femmes, furent ainsi exécutés malgré une promesse, exprimée publiquement par Artur Oscar vers la fin de la guerre, que les rebelles qui se rendraient seraient épargnés. Marciano de Sergipe, l'un des derniers défenseurs, fut, après sa capture, transpercé de coups de baïonnette à différents endroits du corps et énucléé^[396]. Une femme enceinte, dont les douleurs avaient débuté, fut étendue dans une remise vide le long de la route et abandonnée. Les soldats tuaient les enfants en fracassant leur crâne contre des troncs d'arbre. Des *jagunços* blessés étaient écartelés ou découpés en pièces. Plusieurs des filles amenées à Salva-dor avaient été violées et battues par les soldats^[397]. Cette mort au couteau, ou à froid, était la terreur suprême des *sertanejos*, qui croyaient que dans ce cas, leur âme ne se-rait pas sauvee. Les soldats exploitaient cette superstition et promettaient assez souvent la charité d'un coup de fusil en échange de révélations ou exigeaient qu'ils fassent un

vivat à la République. Beaucoup de *sertanejos*, instruits du sort qui leur serait réservé s'ils étaient pris, préférèrent donc combattre jusqu'à la mort^[398]. Quant au nombre de *Canudenses* faits prisonniers, il n'existe pas de chiffres fiables, et en particulier, le nombre des prisonniers masculins adultes n'a pu être déterminé avec exactitude. Il est admis que parmi les 1000 à 3000 prisonniers se trouvaient quelques centaines d'hommes, et que de ceux-ci, fort peu ont survécu. En effet, déjà pendant les combats, le général Oscar avait donné l'ordre « de ne pas faire prisonniers les hommes, vu que ceux-ci ne feraiient que se taire de façon cynique et récalcitrante »^[399]. D'autre part, un ensemble d'éléments porte à croire qu'il y eut un autre massacre à grande échelle dans le village de Queimadas^[400].

Si le ministre Bittencourt en particulier est nommément mis en cause dans *Os Sertões*, cependant, et plus en amont encore dans l'échelle hiérarchique, ces pratiques répondaient également aux décisions du président de la république Prudente de Moraes lui-même, qui avait ordonné une guerre d'extermination : « À Canudos, il ne restera pas pierre sur pierre, pour que ne puisse plus se reproduire cette citadelle maudite, et la Nation doit ce service à l'Armée héroïque et intègre. »^[401] Ce par quoi se traduisit cette volonté politique fut décrit comme suit par le journaliste Fávila Nunes, alors lieutenant d'honneur de l'armée, dans une lettre datée du 8 octobre 1897 et publiée par *Gazeta de Notícias* le 28 octobre :

« J'ai l'intention de me rendre aujourd'hui à Monte Santo, car rester ici est insupportable, étant donné la situation de Canudos, transformé en un immense cimetière, avec des milliers de cadavres enterrés, d'autres milliers, seulement mal recouverts de terre et, le pis de tout, d'autres milliers encore, inhumés d'aucune manière. On ne peut y faire un pas sans buter sur une jambe, un bras, un crâne, un corps en-tier, un autre mutilé, un morceau de cadavres, l'un calciné à moitié, l'autre fumant encore, un autre enfin en totale putréfaction et difforme, et, au milieu de tout cela, l'incendie et une atmosphère brûlante et imprégnée de miasmes putrides. De toutes parts, l'odeur horripilante de chair humaine rôtie dans les brasiers des maisons incendiées^[402] »

...

Les survivants de la guerre — femmes, enfants, vieillards, blessés, et ceux qui, à la différence de nombreux Canudenses, ne s'étaient pas précipités dans le feu pour n'avoir pas à porter de vivats à la république^[403] — furent regroupés dans un camp de prisonniers, véritable fourmilière humaine, où les blessés, laissés sans soins, agonisaient ou étaient gagnés par la gangrène^[404].

De ces prisonniers, contraints ensuite de rejoindre à marche forcée la ville d'Alagoinhas, un grand nombre pérît en chemin de faim

et de soif ; selon un témoignage, le sol était torride et « les gens tombaient comme des mouches, mais les soldats ne permirent pas que les habitants les aidassent, même pas par une prière à l'heure de la mort pour ceux qui se laissaient choir le long de la route, sans avoir droit à une sépulture. Ils étaient comme de la vermine »^[403]. Selon ce même récit, 60 pour cent environ des prisonnières succombèrent lors de cette marche forcée, de faim, de soif, d'épidémies ou de mauvais traitements, et leurs corps furent abandonnés sur le chemin, sans être ensevelis^[404].

4 Éclairages

4.1 Liens entre Canudos et politique

4.1.1 Intrication avec la politique bahianaise

Si c'est à juste titre que Da Cunha réfuta que Canudos fût un maillon, voire le noyau, d'un vaste complot monarchiste, il eut tort lorsqu'il affirma que la communauté, nonobstant que son chef spirituel fût un anti-républicain déclaré, ne représentait qu'une insane régression sociale et morale, totalement coupée du contexte politique de son époque. En effet, il semble qu'il y eût des connexions démontrables entre *conselheiristes* et certains milieux politiques bahianais, et que les adeptes d'Antônio Conselheiro aient occupé, pour un temps au moins, une position précise dans les rapports de force politiques de l'État de Bahia. Ces rapports de force peuvent être esquissés comme suit.

À Bahia, fin 1889, la plupart des hommes politiques étaient opposés à l'instauration de la république, redoutant qu'un changement institutionnel de cette ampleur ne viennent aggraver la crise économique. Négociants et gens d'affaires craignaient que la rhétorique républicaine sur la justice sociale et sur un accès élargi à la prise de décision politique ne débouchât sur l'anarchie. Dans un premier temps, la municipalité de Salvador vota contre la dictature militaire nationale et tint à réaffirmer sa fidélité à la monarchie ; elle n'accepta la république qu'après que la famille impériale eut définitivement pris la route de l'exil vers l'Europe^[405]. La nouvelle constitution de 1891, qui instituait un fédéralisme très poussé, eut pour effet d'alimenter davantage encore la tension politique existante en donnant un pouvoir inédit aux régions socialement et économiquement les plus puissantes. Le nouveau système fédéraliste récompensait les États fédérés les plus dynamiques, au détriment des autres, relégués au statut de quasi-parias^[406]. L'État de Bahia, sur le retour depuis déjà de longues décennies, n'avait plus désormais que peu d'influence au niveau fédéral^[407]. De plus, cet État, et sa capitale en particulier, était soupçonné d'être resté secrètement monarchiste, et pendant l'affaire de Canudos, les représentants bahianais auront à cœur de prouver que ces allégations étaient dénuées de fondement^[405].

Dans le processus de réorganisation politique consécutif



Luís Viana, gouverneur de l'État de Bahia.

au coup d'État de 1889 se combattaient, à tous les niveaux de pouvoir, des hommes politiques qui étaient issus de la même classe des grands propriétaires terriens et qui peu auparavant encore appartenaient au même Parti conservateur^[408]. Les dissensions qui se firent jour dans le parti républicain bahianais aboutiront bientôt à un schisme, les factions rivales *gonçalvistes* et *vianistes* se constituant en partis politiques distincts. Cet antagonisme, qui n'en était donc pas un de nature idéologique ou sociologique, se traduira lors de la guerre de Canudos notamment par des tiraillements au sujet de l'engagement des troupes dans une deuxième expédition. *Luís Viana*, qui venait d'être investi gouverneur de la Bahia en mai 1896, n'avait pas encore eu le temps d'affermir son pouvoir. De ce point de vue, l'affaire de Canudos lui échut entre les mains très mal à propos, car pour l'heure, sa préoccupation était en premier lieu de consolider son autorité dans les *sertões* du sud de la Bahia, où malgré la mise à contribution sans retenue de la police de l'État ses efforts de *pacification* se heurtaient à une résistance inopinément forte^[409].

Les lieutenants d'*Antônio Conselheiro* recherchèrent la protection de la faction dirigée par *Luís Viana*, sans doute dans l'espoir de voir ce parti prendre le pouvoir dans l'assemblée de l'État et *Viana* s'emparer du poste de gouverneur, et il se peut même que quelques-uns de ces lieutenants aient servi comme *fósforos* (rabatteurs de voix dans les campagnes électorales, agissant contre argent ; litt. *allumettes*) pour le compte du parti *vianiste*. Celui-ci se laissa souvent aller jusqu'à brûler publiquement les décrets fiscaux de la faction *gonçalviste* opposée. Du reste, de tels *autodafés* visant les décrets fiscaux *gonçalvistes* eurent lieu à d'autres endroits de l'État de Bahia, voire

dans tout le Brésil, l'autodafé de *Bom Conselho*, attribué à *Antônio Conselheiro*, ne constituant donc nullement une singularité^[410]. En d'autres termes, les adeptes d'*Antônio Conselheiro* ont pu se retrouver happés dans les luttes de longue date entre factions rivales de l'aristocratie bahianaise, et l'incident sur le foirail de *Bom Conselho*, événement clef dans le parcours du *Conselheiro*, se-rait à interpréter comme un acte de politique partisane, une manifestation de loyauté vis-à-vis de *Viana*, qui ve-nait de perdre sa majorité à l'assemblée bahianaise, l'intervention du détachement de police de *Maceté* pouvant alors, dans cette même optique, être interprétée à son tour comme la volonté des adversaires de *Viana* d'infliger une leçon aux partisans de celui-ci. Toutefois, les allégations selon lesquelles *Antônio Conselheiro* se serait engagé dans une opposition active à la république, au point de préconiser la désobéissance civile, s'appuyaient sur des on-dits et étaient, selon toute probabilité, faux, et il n'est pas sûr du reste qu'il n'ait pas été entraîné à son corps défendant, sous l'impulsion de ses lieutenants, dans l'incident de *Bom Conselho*^[411].

La faction *vianiste* l'ayant finalement emporté en 1896, *Canudos* sembla provisoirement hors de danger, mais, paradoxalement, *Luís Viana*, agissant désormais au sein du pouvoir établi, n'était plus en position de résister aux instances de différents *coroneis*, et n'était donc plus capable de garantir l'immunité de ses anciens alliés du *sertão*. À la chambre des députés de Bahia, le compte rendu des débats à propos de *Canudos* montre que défenseurs et opposants d'*Antônio Conselheiro* s'affrontaient de part et d'autre d'une ligne de démarcation séparant les partis, à savoir : les *gonçalvistes* d'une part, alliés des *coroneis* et du *latifundiaire* *Cícero Dantas Martins*, baron de *Jeremoabo*, se plaignant de ce que *Canudos* débauchait leur main-d'œuvre et réclamant une prompte intervention, et d'autre part les *vianistes*, défendant le droit d'*Antônio Conselheiro* et de ses adeptes de vivre sans être inquiétés. Les réticences initiales de *Viana* à sévir contre *Canudos* découlaien d'un calcul politique visant à irriter le parti de *Jeremoabo* ; sa décision ultérieure d'intervenir fut une tentative de restaurer son crédit auprès des grands propriétaires terriens^[410].

Le plus influent des propriétaires terriens du nordeste bahianais, *Cícero Dantas Martins*, fut, en collusion avec l'archevêque de *Salvador*, à l'initiative de la première démarche connue visant à faire interdire les activités d'*Antônio Conselheiro* et à neutraliser son influence croissante. Devenu l'implacable adversaire d'*Antônio Conselheiro*, il porta son hostilité sur l'arène politique bahianaise. *Jeremoabo* est l'illustration de l'interconnexion des différentes élites et de leurs réseaux dans la région : en plus d'être un puissant *coronel* local, il était aussi lié par son mariage à une grande famille du *Recôncavo*, c'est-à-dire à l'aristocratie sucrière^[412]. On peut considérer qu'à l'inverse, la passivité politique d'*Antônio Conselheiro*, en particulier sa négligence de forger, au sein des élites, des alliances durables capables de garantir une protection à

sa communauté, fut l'une des raisons principales de sa chute^[413].

La fausse rumeur d'une « menace » pesant sur la ville de Juazeiro propagée fin octobre 1896 fut probablement lancée à dessein par l'opposition *gonçalviste*, par le biais du juge Leoni. Ce dernier avait été muté de Bom Conselho vers Juazeiro aussitôt après l'investiture de Viana. L'opposition perçut dans la première expédition une tentative *vianiste* d'attiser les esprits des *Canudenses*, de semer le désordre dans la région et ainsi de faire obstruction à la tenue des élections, ou d'en manipuler les résultats, dans cette troisième circonscription, imprenable de toute façon pour Viana. Il n'est pas établi si les troupes furent envoyées à Juazeiro par ordre exprès de *Manuel Vitorino*, alors suppléant de *Prudente de Moraes* à la tête de l'État fédéral, ou si, comme le conjecturera l'opposition, ce fut Viana lui-même qui eut soin de dépêcher une troupe délibérément faible, afin de renforcer Canudos par une défaite prévisible de cette troupe, et ainsi créer des troubles dans la zone d'influence de son rival et de manipuler à son propre avantage les élections dans ces municipalités. L'opposition pour sa part tenta de mettre Viana dans l'embarras en démontrant que celui-ci portait la seule responsabilité, par ses décisions, de l'échec des deux premières campagnes militaires contre Canudos, dans l'espoir que l'autorité fédérale fut amenée à intervenir et à démettre le gouverneur Viana^[414]. Le journal *Estado da Bahia*, favorable à Gonçalves, qui ne cessait depuis septembre 1896 de rappeler Viana à sa promesse électorale de pacifier la Bahia, se plut à insinuer que le but de Viana était en fait la défaite électorale de Gonçalves et de Martins, auxquels il voulait une haine inexpiable, et la destruction de leurs possessions^[415]. Dans un premier temps, Viana sembla sortir vainqueur du conflit de pouvoir autour de Canudos, son alliance avec le gouvernement fédéral et le limogeage de Sólon lui permirent en effet de consolider ses positions^[416].

4.1.2 Rôle du conflit dans la politique nationale

Au plan national, le retentissement que connaît Canudos, sans proportion avec le péril qu'il représentait pour le nouveau régime, s'explique par le contexte politique particulier de l'après-coup d'État républicain, qu'il importe donc de décrire brièvement. Paradoxalement, il était résulté dudit coup d'État un mouvement républicain divisé, comprenant des *ultras*, des légalistes, des convertis de la dernière heure, des modérés etc. Les *jacobins* parmi eux, et d'autres qui appelaient à de mesures gouvernementales vigoureuses à l'effet d'éradiquer tout sentiment promo-narliste persistant, saisirent l'occasion offerte par l'affaire de Canudos pour glorifier le rôle héroïque de l'armée républicaine et pour justifier des mesures musclées à l'encontre de la dissidence. Ainsi Canudos agit-il comme un abcès de fixation et faisait-il figure d'ultime et suprême bataille du Brésil républicain contre le monarchisme^[417]. Si les politiciens locaux s'inquiétaient surtout de ce que le

magnétisme d'Antônio Conselheiro, outre qu'il les privait de bras, pût également leur coûter des voix potentielles, la faction républicaine nationale savait qu'une prolongation du conflit risquait d'éroder davantage encore leur précaire position^[418].

Le fait que Canudos fut présenté comme faisant partie d'un complot monarchiste plus vaste intensifia encore l'impact psychologique du conflit. Il y a lieu, à cet égard, de souligner le rôle déterminant de la presse : pour la première fois au Brésil, un événement reçut une couverture quotidienne dans la presse, et pour la première fois aussi, les journaux étaient mis à contribution pour créer, en partie au moins artificiellement, un sentiment de panique. La presse devint en quelque sorte la principale arène dans laquelle se disputa le conflit, et la quasi-totalité des politiciens brésiliens prirent part à cette « guerre des

mots »^{[419],[420]}.

Cependant, nombre de problèmes nationaux demeuraient sans solution, notamment les conflits armés régionalistes, la division au sein même des forces armées, et la confiance ébranlée qu'avaient dans le Brésil les investisseurs étrangers. Le *milréis* perdit la moitié de sa valeur entre 1892 et 1897, tandis que les exportations chutaient, limitant ainsi la possibilité pour la fédération brésilienne de contracter de nouveaux emprunts. Inflation et chaos économique s'ensuivirent. Pour l'État de Bahia s'y ajoutèrent les terribles sécheresses de 1866 à 1868 et de 1877 à 1880, qui poussèrent hors de la région ses ressources humaines et fiscales. L'économie de cet État était frappée, outre par l'*Encilhamento* (bulle financière) national, aussi par la stagnation agricole dans le Recôncavo et le sud, et par une chute de la production minière dans les Lavras Diamantinas. L'effondrement consécutif à l'*Encilhamento* écorra la crédibilité du Brésil à l'étranger, mit en évidence l'échec de la création d'un marché de capitaux national, et suscita des craintes quant à la viabilité de la fédération brésilienne elle-même. Les difficultés économiques persistantes, qui minaient les efforts de la république pour consolider son autorité, et les confrontations traumatisantes qui se succédaient, déterminaient un sentiment obsidional et contribuaient à aiguiser la sensibilité des gouvernants à la menace de Canudos, qui agit bien-tôt comme un urticant^[421]. Pour les républicains, il était urgent d'éteindre tous ces foyers d'incendie dans les plus brefs délais. En raison de cette toile de fond, Canudos ne pouvait pas en effet survenir à un pire moment^[422]. Canudos fut ainsi la victime des circonstances : sa naissance et sa croissance coïncidèrent malencontreusement avec l'opportunité, pour le pouvoir républicain central, de monter une campagne de propagande en agitant le spectre d'un complot monarchiste^[423]. D'un curieux ramassis de rustres fanatisés, le mouvement d'Antônio Conselheiro se mua, après la déroute de la 3^e expédition, en une force politique avec laquelle compter. Cette mutation cependant se déroula non à Belo Monte, mais dans les milieux journalistiques de la capitale. Canudos vint soudainement, comme supposé bras armé des monarchistes, à se trou-

ver au centre de la politique fédérale^[424].



Prudente de Moraes avait succédé fin 1894 à Floriano Peixoto au poste de président de la république. Il fut, au sein du camp républicain, l'un des chefs de file de la faction légaliste, laquelle, composée d'experts légitimes (bachareis), prônait un régime politique explicitement régulé et institutionnalisé.

Le monarchisme demeurait un phénomène politique sans assise en largeur dans la société brésilienne, et ses chefs de file ne se souciaient guère de populariser son organisation et ses idées. Assurément, avec ses organes de presse, le monarchisme disposait d'un outil percutant ; ses journaux, tels que *A Tribuna*, *Jornal do Brasil*, *Li-berdade*, *Gazeta da Tarde* à Rio de Janeiro, et *Commercio de São Paulo* dans la métropole *paulista*, exerçaient une critique continue des institutions républicaines et de leur politique, et représentaient — en dépit des périodes d'interdiction, d'une censure harcelante et d'attentats répétés — un important facteur perturbant vis-à-vis de la volonté d'affirmation de la république. C'est cette puissance discursive — cette « guérilla verbale »^[425] — qui entre autres fit surestimer ou exagérer le poids politique et la menace potentielle du monarchisme pour le système républicain. La presse républicaine mijotait ainsi depuis 1890 à feu doux le péril d'une conspiration monarchiste, qu'elle pouvait s'il y avait lieu amplifier de quelques crans en une imminente tentative de putsch restaurateur. C'est en particulier à partir de février 1897 que politiciens et journaux établirent un lien entre Canudos et le monarchisme officiel. Les déclarations anti-républicaines de Maciel/Conselheiro en effet étaient bien connues, no-

tamment sa conviction que seule la monarchie garantissait l'unité voulue par Dieu entre religion et État, conviction qui rejoignait l'opinion des cercles catholiques conservateurs au sein du monarchisme. Durant la guerre fut écha-faudée, surtout par l'opposition *jacobine*, à partir de ce soupçon d'une volonté subversive, une thèse de la conspi-ration, à l'appui de laquelle surgissaient sans cesse çà et là des « preuves » que Canudos était en contact avec des comités monarchistes à Paris et à Buenos Aires et se faisait fournir en armes depuis l'Argentine ou l'Angleterre en passant par Sete Lagoas dans le Minas Gerais. Le général Arthur Oscar, commandant en chef de la quatrième expédition, l'un des ardents partisans de la thèse de la conspiration monarchiste, ne laissera pas d'affirmer pendant des mois que les *Canudenses* disposaient d'équipements d'artillerie (notamment des *balles explosives*) qui étaient inconnus ailleurs au Brésil et qu'ils avaient donc forcément obtenus de l'étranger ; ainsi pouvait-on faire tenir au mouvement *conselheiriste* un rôle d'antagoniste militairement crédible. Le paradigme d'un Canudos partie intégrante (consciente ou instrumentalisée) d'une conju-ration monarchiste visant au renversement de la répu-blique acquit à partir de mars 1897 un rôle porteur dans le discours sur Canudos^[426]. Même Rui Barbosa, très sceptique quant à la participation de Canudos dans un complot plus vaste, fut impuissant à invalider le paradigme, et sera à son tour suspecté de sympathies monarchistes.

La défaite de la 3^e expédition prouvait aux yeux de la presse non seulement la véracité de la conspiration mo-narchiste et de la tentative de renversement du régime, elle tendait aussi à prouver l'implication de l'État fédé-ré où se trouvait Canudos, à savoir la Bahia. Celle-ci fut fustigée par la presse de la capitale ; *A Notícia de Rio de Janeiro* notamment écrivit, dans son édition du 16 mars 1897 : « Tout dans la Bahia sent la monarchie et la réaction ; c'est pourquoi le Conselho, et Canudos, y sont tolérés, encouragés et protégés par les Bahianais. » Pour *Jornal de Notícias*, la Bahia était « la patrie des *ja-gunços* et des ennemis de la république »^[427]. Cette amalgamation de la Bahia au paradigme monarchiste, cohérente du reste avec l'assimilation de la république au pro-grès et du monarchisme à la mentalité prémoderne, incita neuf journaux de Bahia (et parmi eux tous les principaux)

à rédiger une déclaration commune à l'attention de « la presse à Rio de Janeiro », dans laquelle ils protestaient « en tant que presse bahiana et au nom de toutes les classes sociales » contre « la suspicion injuste et offensante » que la Bahia serait un bastion du monarchisme. L'un des arguments, soulignant la modération politique et la tradition bahianaises, portait que, si certes il manquait à la Bahia une tradition républicaine, « la modération et la lucidité avec lesquelles elle maîtrise les phases difficiles de notre existence sociale moderne » suffisaient à démontrer les bonnes dispositions républicaines de la « Bahia éminemment conservatrice »^[428]. Le paradigme monarchiste fonctionnait alors à plein régime, même s'il était clair aux analystes politiques que la

cause de l'échec de Moreira César résidait en réalité dans un enchaînement d'erreurs de la part du commandement militaire. Les *jagunços* n'étaient pas dénués d'habiletés militaires tactiques, mais la dissymétrie du nombre des pertes tendait à indiquer que l'ennemi ne disposait pas d'un potentiel expansible à l'infini ; du reste, aucun *Canudense* n'avait jusu'ici marché sur Rio de Janeiro, ni même sur Salvador^[424]. Mais la signification militaire de l'as-saut manqué n'explique pas seul le changement de perception du conflit. Avec la personne de Moreira César, c'est d'un symbole républicain radical, incarnation de l'intransigeance vis-à-vis des ennemis et des menaces, que fut privé le corps républicain — chose qui était impensable comme venant d'un ramassis de fanatiques, agissant dans un désordre *pré-scientifique*, et présupposait donc en arrière-plan quelque puissance organisée d'une efficacité redoutable^[424].

Cependant, les vives tensions existant alors au sein même du camp républicain apportent un autre éclairage à l'irruption de Canudos sur la scène nationale. Dans les années 1889-1898, une âpre lutte fut menée pour l'hégémonie dans la république, lutte qui prit des formes allant bien au-delà du strict débat parlementaire et qui était ressentie par la plupart de ses protagonistes comme une lutte décisive. Le conflit présentait un versant idéologique et un autre institutionnel, se matérialisant dans la question de savoir quelle conception de la république devait être privilégiée, et qui aurait à occuper les positions de pouvoir. La bataille politique fut livrée par divers moyens et sur différents fronts mouvants, tant sur le plan militaire que par des glissements dans le personnel politique et par des remaniements des structures décisionnaires. Dans le cadre de cette quasi-guerre civile à l'intérieur du camp républicain, Canudos sera *instrumentalisé* comme opportune ressource discursive^[429]. Selon l'historiographie traditionnelle, la transition entre monarchie et république se passa sans heurts et pacifiquement, grâce à la sagesse des pères de la constitution, qui eurent soin de garantir une certaine continuité. À l'opposé, une historiographie révisionniste mit en évidence que l'Empire fut aboli en dehors de toute consultation de vastes couches de la population et sans qu'il y eût des personnels politiques porteurs de concepts opérants et aptes à donner forme à l'idée républicaine. Avant 1889, le mouvement républicain n'avait, au-delà du principe général de la république, qu'une idée fort limitée des futures transformations à opérer dans la société brésilienne, et en dehors de Rio de Janeiro et de São Paulo peinait à prendre corps institutionnellement ; l'on ne put donc, après le coup d'État de 1889, empêcher une sorte de vide institutionnel de s'installer, que l'on tenta hâtivement de combler par la formation d'un gouvernement provisoire et la nomination d'une commission constituante. Les premiers gouvernants républicains n'avaient guère d'expérience dans l'administration publique et ne montrèrent que peu d'aptitude à créer de nouvelles formes d'organisation politique. La nouvelle constitution promulguée quelques mois plus tard prévoyait un système présidentiel caractérisé par le bicamérisme, par un fédéralisme

accordant une large autonomie aux entités fédérées, et par un ample éventail de droits fondamentaux assorti d'un suffrage restreint. Cette nouvelle constitution renfermait donc cette contradiction que la population était largement écartée des prises de décision politiques tout en jouissant de libertés individuelles étendues sur le plan économique et politique, lesquelles libertés cependant restaient pour les masses sans signification pratique. Le libéralisme brésilien servait davantage de légitimation à une idéologie élitaire plus disposée à creuser les inégalités qu'à entreprendre les réformes et à promouvoir l'émancipation^[430]. Peinant à se consolider, la république brésilienne se référerait à trois modèles républicains différents, spécifiés comme suit par l'historien José Murilo de Carvalho :

« Deux d'entre eux, l'américain (le libéral) et le positiviste, partaient certes de pré-misses totalement différentes, mais mettaient tous deux l'accent sur la nécessité de réguler le pouvoir politique. Le troisième modèle, le jacobin, voyaient dans l'intervention directe du peuple le fondement du nouveau système et dédaignaient la question de son institutionalisation. Si les deux modèles français utilisaient la conception de la dictature républicaine, celle-ci toutefois demeurait vague dans la version jacobine, tandis que les positivistes avaient sous la main des idées détaillées quant au rôle du dictateur, à l'assemblée, à la législation électorale, à la politique éducative etc.^[431]

»

L'épopée de la Révolution française joua un rôle majeur dans la jeune république brésilienne comme modèle historique ainsi que comme source d'une sémantique universelle et d'un ensemble d'éléments symboliques, qui ornairent profusément l'espace public. Elle servait aussi de point de référence à l'aune de laquelle juger et évaluer les événements et les évolutions au Brésil. De même, la métaphore qui assimilait Canudos à la Vendée, popularisée par Da Cunha — les deux articles qu'il rédigea pour le journal *Estado de São Paulo* portaient le titre de *Notre Vendée*, et il envisagea de donner à son futur ouvrage ce même titre avant de se ravisier et de l'intituler *Os Sertões* —, rattachait la révolution brésilienne à celle française et concourut à faire de Canudos le paradigme de la conjuration monarchiste^[432].

Dans la pratique politique des années jusque 1898, positivisme et jacobinisme tendaient de plus en plus à coïncider, même si les jacobins exprimaient l'idée d'une dictature républicaine de manière plus visible et politiquement plus opérante. Finalement, c'est à un conflit entre *bachareis* (juristes) libéraux de São Paulo d'une part, et avant-garde républicaine jacobine-positiviste d'autre part, que peut se ramener en dernière analyse l'antagonisme décisif qui marqua toutes ces années-là^[433].

Dans le sillage de la défaite de la 3^e expédition, les autorités organisèrent des manifestations officielles, décré-



Floriano Peixoto, l'une des figures de la mouvance dite jacobine des républicains brésiliens, mouvance caractérisée par son intransigeance et par l'accent mis sur la mobilisation populaire plutôt que sur la mise en place de dispositifs légitiques.

tèrent des jours de deuil etc. Nonobstant le propos, ostensiblement proclamé, de dépasser les clivages partisans et les appels au consensus national, les deux mouvances républicaines opposées poursuivaient chacune des buts distincts, y compris sur le plan symbolique. Ainsi les dénommés « bataillons patriotiques » constitués un peu partout dans le pays par les jacobins prirent-ils le nom de *Tira-dentes*, *Benjamin Constant*, *Deodoro da Fonseca* et *Mo-reira César*. C'est surtout la *Rua do Ouvidor* à Rio de Janeiro qui servira aux jacobins de décor usuel de leurs manifestations. Le 7 mars, les troupes de choc des jacobins, appelés aussi *florianistes*, du nom du maréchal *Floriano Peixoto*, saccagèrent les locaux de rédaction et l'imprimerie des journaux monarchistes *Gazeta da Tarde*, *Libertade* et *Apóstolo*, et à São Paulo, les locaux du *Comércio de São Paulo* furent mis à sac, et plus tard un groupe d'officiers assassina le directeur de la *Gazeta da Tarde*, Gentil de Castro^[434]. Avec l'entrée en fonction de *Prudente de Moraes* comme président de la république, les jacobins furent refoulés dans l'opposition politique, opposition qu'ils menèrent désormais de façon cohérente et militante, fustigeant une « république des conseillers » (*república dos conselheiros*), où ce seraient des girouettes fidèles à l'empereur, des monarchistes déclarés, des rebelles de 1893, des étrangers (en particulier des Portugais), de même que

des spéculateurs et des accapareurs qui donneraient le ton. Les jacobins se voyaient comme les seuls républicains authentiques et s'attribuaient le rôle de « gardiens de la république et de la patrie ». Comme leurs homonymes français, ils réclamaient, en défense de la jeune république, une dictature militaire autoritaire et une répression systématique à l'encontre de l'ennemi intérieur, — notamment du *bacharelismo* (ensemble des *bachareis*, civils ayant une formation de juriste), résidu de la monarchie et responsable du marasme actuel —, prônaient le protectionnisme socialiste, etc.^[435] Dans leur discours, comme de juste entrelardé de métaphores militaires, la guerre faisait rage contre la république, ce qui se recoupait avec leur vision selon laquelle la politique était un combat permanent. Dans une situation extrême, les extrémistes étaient les meilleurs républicains, ainsi que le posait le journal *Gazeta de Notícias*^[436]. L'armée était constamment exaltée comme le bastion de défense de la république, le para-digme central du discours jacobin étant en effet la capacité de défense du peuple. Trois lignes de force de ce discours sont à mettre en relief : 1) la république est menacée dans son existence par le monarchisme ; 2) le gouvernement actuel n'est pas en état de sécuriser la république et s'est par là rendu coupable de forfaiture ; 3) les jacobins sont les défenseurs effectifs de la patrie^[437].

Dans les mois de mars à octobre 1897, le projet libéral *bacharéliste*, sous les coups de boutoir incessants des agitateurs jacobins, vécut ses moments les plus difficiles. Les jacobins disposaient d'un potentiel militaire, non seulement sous la forme des milices populaires, mais encore au sein des forces armées, qui restaient politiquement divisées, mais où ils avaient de nombreux sympathisants. Ils étaient très présents à l'école militaire de Praia Ver-melha, où régnait depuis les années 1870, sous l'influence de *Constant*, un esprit résolument positiviste, et où ve-naient étudier et se diplômer la majorité des officiers brésiliens. Le positivisme voyait dans le soldat un acteur politique qui pouvait, voire devait, intervenir. Fin mai 1897, les cadets manifestèrent ouvertement leur opposition au gouvernement Morais, lequel avait sensiblement réduit le nombre des *florianistes* aux postes d'influence. Un incident au parlement national, en rapport avec la fronde des cadets, conduisit finalement à la scission du Parti républicain fédéral et mit un terme à la fiction d'un camp républicain homogène^[438]. Quand les jacobins taxaient les *bacharélistes* de monarchistes déguisés, les libéraux, par la voix de *Barbosa* notamment, assimilèrent l'opposition à l'anarchie et à la tyrannie, accusant les jacobins d'exercer, selon les termes de *Barbosa*, « un culte républicain de surface » empreint d'une « superstition servile fortement exagérée » conduisant à une « idolâtrie de la république », dont elle ne serait qu'une dégénérescence. Ainsi le conflit se cristallisa-t-il en l'antinomie *tyrannie et idolâtrie* contre *liberté et justice*, ou de façon plus lapidaire encore en l'an-tinomie *violence contre légalité*^[439].

Dans ce contexte, *Canudos* fut hissé au rang d'ennemi paradigmatic de la république, si bien que c'est d'après

le positionnement vis-à-vis de cet ennemi qu'aux yeux des jacobins devait être évalué si tel parti ou tel mouvement national était à la hauteur de la république. Ca-nudos concentrat désormais toutes les figures de l'enne-mi, et fut tenu pour responsable de tous les dérèglement économiques et sociaux, comme le renchérissement de la vie, l'inflation et le mécontentement populaire^[440]. Le symbole vendéen véhiculait notamment ce concept d'un pouvoir juste et nécessaire, celui de la république, menacé d'être renversé par un pouvoir illégitime de destruction et de révolte ; ledit pouvoir légitime peut être assumé par l'État, mais pas obligatoirement : si ce dernier vient à faillir, ce sont les gardiens de la république eux-mêmes qui se doivent de s'emparer du pouvoir^[441]. Par contrecoup, les *bachareis* libéraux de São Paulo percevaient le danger d'une hégémonie discursive de l'opposition jacobine et craignaient que celle-ci ne réussît à faire interpréter la persistance de Canudos comme l'expression de l'antirépublicanisme du gouvernement, et, de là, toute critique contre l'opposition comme anti-républicaine ; l'habilitation à définir la république, puis le magistère intellectuel et enfin la domination politique, finiraient ainsi par échapper au groupe gouvernant, au profit de l'opposition^[440].

4.2 Barbarie contre civilisation^[442]

Si Da Cunha réfuta, à juste titre, l'idée que Canudos était un maillon d'un grand complot monarchiste, il accrédita, aux yeux des générations à venir, la thèse que les *Ca-nudenses* refusaient et combattaient la république parce qu'ils craignaient le progrès^[443]. Il est vrai que cette thèse trouva un terreau favorable dans la jeune république, qui recherchait ardemment une explication manichéenne du conflit afin de façonner l'unité nationale et de détourner l'attention de l'impératie flagrante, à tous niveaux, des forces armées brésiliennes^[444]. L'impact le plus durable d'*Os Sertões* aura été que le petit peuple délaissé du *sertão* s'installa dans la conscience nationale comme des fana-tiques insanes, entraînés dans une régression irrationnelle par un hérétique. Son récit choqua les lecteurs, les forçant à prendre conscience que l'état réel de la population posait une menace à la course du pays vers la modernité. Da Cunha fut comparé à Euripide, et son interprétation des événements avait acquis le statut de vérité quasi intouchable^[445]. Pendant au moins un siècle après sa publication, l'historiographie brésilienne officielle se rangerà à la conception de Da Cunha voulant que Canudos fût la résultante du climat, de la géographie et de la race. Da Cunha décrit le *sertanejo* comme un type humain dés-équilibré, dégénéré, instable, inconstant etc., victime de la fatalité des lois biologiques, en tant qu'appartenant à une race arriérée séparée du littoral par trois siècles de barbarie ; mais il le décrit aussi comme une figure contra-dictoire, tantôt indolent, tantôt animé, en ajoutant une connotation politique : il est de toute manière aussi inapte à comprendre la forme républicaine de gouvernement que

la monarchie constitutionnelle ; tous deux lui sont des abs-tractions, hors de portée de son intelligence^[42]. Cependant, sa description du *jagunço*, le dépeignant comme un « titan de bronze », obstacle entêté opposé aux villes du littoral si désireuses d'imiter les raffinements de l'Europe, laisse aussi poindre, avec cette ambivalence typique de l'auteur, une certaine admiration^[446] — de la même manière que Sarmiento sut admirer le *gaucho*, son savoir-faire, sa grandeur d'âme, son sens de l'honneur, son auto-nomie —, ce qui le portera à s'exclamer vers la fin de son ouvrage :

« Décidément, il était indispensable que la campagne de Canudos se donnât un objectif supérieur à la mission stupide et peu glorieuse de détruire un village des *sertões*. Il y avait là un ennemi plus sérieux à combattre, dans une guerre plus lente et plus digne. Toute cette campagne serait un crime inutile et barbare, si l'on ne profitait pas des chemins ouverts par l'artillerie pour effectuer une propagande tenace, continue et persistante, afin d'amener vers notre temps et d'intégrer à notre existence ces rudes compatriotes retardataires^[447]. »

Pour les observateurs venus du littoral, Antônio Conselheiro était l'incarnation du fanatisme et de la dissidence anti-républicaine et s'était montré habile à manipuler les petites gens des campagnes, à l'égard desquels ces mêmes observateurs ressentaient une pitié mêlée de dégoût^[448]. L'attitude négative des résidents du littoral s'exacerbait par la croissance démographique dans le *sertão*, laquelle poussait vers la côte des contingents grandissants de *sertanejos* misérables et apportait aux zones côtières le risque de maladies épidémiques, du chômage et de la pauvreté ; en réaction, les autorités municipales dressaient des bar-rages routiers à l'entrée de leurs villes et internaient dans des camps les réfugiés de la sécheresse^[449].

À la suite de la guerre de Canudos, deux visions se firent jour au Brésil : l'une, celle républicaine, préférait mettre en avant les actions positives qui avaient permis de moderniser le pays (abolition de l'esclavage, constitution de 1891, séparation de l'église et de l'État, création d'un régime civil stable, victoire sur toutes sortes de dissidences, de Canudos aux émeutes anti-vaccination de 1904) et y puisait un certain optimisme ; l'autre au contraire mettait en doute la capacité du Brésil à surmonter son héritage d'arriération et de mixité raciale^[450]. Les événements de Canudos, en plus de mettre à mal la confiance dans les forces armées nationales et dans leurs alliés *jacobins*, affectèrent profondément la façon dont les Brésiliens se voyaient eux-mêmes et firent chanceler le mythe positiviste du progrès, propre au XIX^e siècle. Après le conflit de Canudos, l'opinion des élites adhérait assurément, dans sa très grande majorité, à l'idée, exprimée par Da Cunha, d'une dualité irrévocable de la société brésilienne entre arrière-pays et littoral^[450], et peu de républicains croyaient encore en 1898 que le fossé social et

pyschologique entre Brésil urbain et Brésil rural pût être comblé en imposant une façade moderne d'institutions civilisatrices. Les dirigeants *jacobins*, qui avaient initialement aspiré à instaurer au Brésil la *liberté ancienne* de la Grèce antique, abandonnèrent bientôt ces idéaux, en faveur d'un *autoritarisme positiviste*^[451].

D'autre part, cette vision des choses, ajouté au caractère racial (ou perçu comme tel) du soulèvement *conselheiriste*, et à l'invocation de mobiles antédiluviens, voire psychotiques, des fidèles de Canudos, permit aux élites gouvernantes de justifier l'exécution de sang froid de tous les survivants masculins de Canudos, de faire accepter le sanglant tribut d'un grand nombre de morts (30 000 peut-être), et de justifier leur subséquent appui à la *politique des gouverneurs*, tendant à resserrer les mécanismes de contrôle social en octroyant le pouvoir absolu aux *coronéis* ruraux — mais en même temps empêcha que la campagne de Canudos pût faire l'objet de la même glorification que d'autres expéditions menées contre des séditions anti-républicaines^[452]. Enfin, les élites bahianaises elles-mêmes, dont l'assurance était toujours aussi vacillante face aux murmures dans le reste du Brésil selon lesquelles les classes dirigeantes de cet État s'étaient par trop mêlées aux gens de couleur pendant l'esclavage, se saisirent du conflit comme une occasion de faire la démonstration de leur plein engagement pour un progrès continu modelé sur l'exemple européen^[418].

4.3 Aspects religieux du conflit

Les adeptes d'Antônio Conselheiro obéissaient, pour le suivre, à un large éventail de mobiles ; mais avant tout sans doute, ils voyaient en lui un puissant chef religieux laïc, dont l'action s'inscrivait dans la tradition catholique populaire particulière à la région^[448]. En tout état de cause, ce qui peut être reconstitué à partir des documents historiques sur la vie et la carrière d'Antônio Conselheiro, contredit fortement l'image du zélote fanatique, irrévérencieux, malveillant, hérétique et antisocial tel que véhiculée par Da Cunha et les élites du littoral. L'élément de déviance religieuse n'était pas absente de l'image cathartique dont le nouveau Brésil républicain avait besoin comme justificatif pour réprimer la dissidence rurale, et Antônio Conselheiro par son entêtement et son charisme se prêtait fort bien à cette image, se livrant ainsi tout cru aux *jacobins* pressés de lancer le Brésil sur la voie du progrès civilisateur^[453].

4.3.1 Situation de l'Église dans l'État de Bahia

En 1887, 124 des 190 paroisses que comptait l'État de Bahia souffraient d'une pénurie de prêtres permanents ou exerçant à temps plein. Beaucoup de prêtres frais émoulus s'empressaient d'ailleurs de faire toutes démarches nécessaires pour rester dans le capitale de l'État ou sur le littoral. En raison du manque de prêtres disposés à exercer

leur ministère chez les pauvres dans les paroisses écartées, l'Église avait dû virtuellement abandonner à leur sort nombre de catholiques brésiliens campagnards, en particulier dans le *sertão*. Vu que peu parmi les *sertanejos* eux-mêmes entraient dans la prêtrise, le clergé dans la région était souvent d'origine étrangère, n'ayant parfois que des rudiments de portugais, et aucun lien solide les liant aux familles puissantes de l'aristocratie locale^[454]. Les classes inférieures de la société n'étaient pas moins croyantes ou pratiquantes, mais bénéficiaient moins de la présence du clergé, si n'est de curés surmenés, et cette disparité était plus prononcée encore dans le *sertão*^[455]. Bien que la population du *sertão* ne reçût donc virtuellement aucune instruction religieuse formelle, et qu'il fût rare que les *sertanejos* vissent un représentant du clergé, l'observance du rite catholique dans le *sertão* se poursuivit sans interruption, même en l'absence d'une supervision soutenue du clergé, et la piété ne chancela pas. Dans la première moitié du XIX^e siècle, des missionnaires ambulants tentaient de combler cette lacune, notamment dans les zones très écartées et appauvries ; leurs *visitations* duraient une douzaine de jours, véritable marathon de prières culminant dans des séances de confession, des actes de pénitence et l'administration de sacrements. De toute manière, l'Église ne visait que le salut spirituel, non le changement social, les prêtres, là où l'église maintenait une présence, défendaient, voire renforçaient le *statu quo* social. Cependant, la pratique religieuse dans le *sertão* tendait à mener une vie propre^[456]. Le fait que la prise en charge religieuse était assurée par des missionnaires évangéliques, des pré-dicateurs laïcs, des rebouteux etc., instaura dans le *sertão* la tradition d'une plus grande liberté de choix en ces matières, et a donc pu rendre la décision plus aisée, pour les familles du *sertão*, de suivre Antônio Conselheiro vers son sanctuaire protégé^[457].

L'Église, à travers une politique d'accordements, finit par prendre son parti de la république, et les évêques brésiliens firent la paix avec le gouvernement républicain. S'avisant par ailleurs que ses maigres ressources et la pénurie de prêtres bloquaient toute tentative sérieuse de ré-affirmer son influence parmi la masse de la population, les autorités ecclésiastiques préférèrent centrer leur attention sur les élites urbaines, contribuant ainsi à faire se déplacer vers les problématiques urbaines le centre de gravité de leurs préoccupations, en négligeant les terres de l'intérieur^[449]. Les relations difficiles de l'Église avec l'État, au demeurant manifestes dès les dernières années de l'Empire, n'empêchaient pas la hiérarchie catholique de partager avec les autres élites les mêmes valeurs communes et la même *vision littorale*. La hiérarchie catholique n'eut donc aucune peine à joindre sa voix à la campagne réclamant la destruction de Canudos^[458].

4.3.2 Singularité religieuse du *sertão*

Dans le *sertão* de la fin du XIX^e siècle, la religiosité s'exprimait sous des formes sensiblement différentes que

dans les régions où l'Église marquait sa présence d'une façon plus classique. Même si la **lithurgie** formelle et la pratique des sacrements restaient au-dedans des limites de la tradition catholique romaine (y compris à Canudos), le contexte spirituel général était nettement différent. L'atmosphère pénitentialiste, **sébastianiste** et **millénariste** fournissait le contexte parfait dans lequel un voyant religieux austère mais charismatique pouvait recruter des adeptes parmi les gens simples et les amener à le suivre vers une communauté autonome, qui n'était du reste, en ce qui concerne Canudos, subversive que dans le sens le plus technique du terme^[459]. Des migrants se déplaçant d'une zone rurale à l'autre en quête de salut religieux constituaient une excroissance habituelle de la masse des campagnards pauvres ; dans le **Ceará**, au milieu des années 1890, des milliers de pèlerins appauvris suivirent le thaumaturge et prêtre dissident **Cícero Romão Batista**, les proportions considérables prises par la vénération de sa personne témoignant d'ailleurs de ce que la disposition des *sertanejos* à suivre un chef charismatique n'était pas limitée à Canudos^[460].

La population du *sertão*, qui s'était instruite dans la religion catholique largement par elle-même, tendait à associer sa résignation et son **stoïcisme** quotidiens à des espoirs **messianiques**^[405]. Une dévotion particulière était portée à certains **saints**, dont on croyait qu'ils pouvaient guérir des maladies, mais à l'inverse, aussi causer des afflictions, susceptibles d'être levées uniquement par un pèlerinage vers certaines **châsses** déterminées et certains lieux supposés habités par la présence du saint en question^[461]. L'affirmation de miracles faisait partie du système populaire ; ces miracles, accueillis avec bienveillance par l'Église, apportaient un répit dans la monotonie de l'existence. Les citadins n'échappaient pas à l'emprise de la magie et des miracles^[462]. La superstition était naturelle, sinon en quelque sorte *rationnelle* d'inspiration, car répondant au besoin de trouver des explications aux phénomènes et aidant à l'évasion psychologique. La magie et les formes populaires de croyance, en plus d'être un soulagement, procuraient un sentiment d'identification culturelle^[463].

Des pratiques de **flagellation**, introduits au XVI^e siècle par les **Franciscains** et les **Jésuites**, subsistaient. Persistait également le *culto do fome* (culte de la faim), le **jeûne** conti-nu pratiqué comme acte de pénitence pour mortifier le corps. Pour les ruraux, la pénitence et les vœux étaient, par le justificatif religieux qu'ils comportaient, les seuls moyens par lesquels l'on pouvait sortir du parcours pré-déterminé d'existence, c'est-à-dire par lesquels les coercitions temporelles pesant sur le cours de leur vie, avec ses contraintes immuables, pouvaient être surmontées^[464].

4.3.3 Orthodoxie et hétérodoxie d'Antônio Conselheiro

Antônio Conselheiro était le produit de cet environnement religieux d'un caractère unique, spécifique au *sertão*

brésilien. Pourtant, rien n'indique qu'Antônio Conselheiro prêchait l'hérésie ou même s'écartait significativement des préceptes catholiques communément admis dans la région. Ainsi, si Conselheiro prêchait et dispensait des conseils, il se gardait d'usurper les fonctions sacerdotales, s'abstenant en particulier d'administrer les sacrements. Il agissait toujours avec l'accord des autorités, et quand il se proposait de mener une action dans un village, en référait toujours d'abord au curé local, s'il y en avait un. Ce n'est donc que rarement qu'il lui advenait d'être expulsé par la police sur les instances d'un curé. Ses œuvres étaient accomplies au nom de l'Église et au service de prêtres locaux. Notamment, la pratique de reconstruire des églises et de réparer les cimetières de village correspondait à une politique de l'Église elle-même, explicitement énoncée et commencée dans la décennie 1860, destinée à améliorer les propriétés ecclésiastiques et à établir des liens avec les classes inférieures^[465].

En dépit des légendes, jamais Antônio Conselheiro ne se targuait, dans ses sermons, de la faculté d'opérer des miracles, et ne faisait pas de guérisons, ni ne procurait de médecines^[413], mais n'en appelait au contraire qu'à la foi et au dur labeur. Il n'affirma jamais avoir été en-voyé par Dieu ou qu'il était prophète ; comme prédicta-teur laïc et *beato*, il resta au-dedans des limites formelles du catholicisme romain^[466]. Il ne faisait en fait que prolonger la tradition des *ermitâes* (laïcs) du XVI^e siècle, lesquels, en l'absence de prêtres, étaient alors considérés comme les représentants de l'Église ; comme eux, Antônio Conselheiro était vêtu d'une longue robe **indigo** maintenue à la taille par une cordelette, portait barbe et cheveux longs, et marchait pieds nus ou dans des sandales rudimentaires^[467].

Il parlait de choses touchant à la vie et aux préoccupations des *sertanejos* : les dettes, la moralité, le gouvernement, et la destinée individuelle. Le fait qu'il s'inspirait de la **Missão Abreviada** pour rédiger ses sermons témoigne de sa quête d'un système de signes et de symboles **médiéval** simplifié. Sa théologie toutefois n'était pas naïve ; son langage a pu être rudimentaire dans ses **métaphores**, mais n'était pas dénué de raffinement. Dans le *sertão*, où la grande majorité de la population était illétrée, ses images fortes étaient adaptées à la situation et efficaces. De plus, alors que les habitants du *sertão* étaient privés de la présence rassurante de figures d'autorité, compétentes à définir la frontière entre comportement admis et comportement répréhensible, Antônio Conselheiro, à Canudos, se prêtait à remplir ce rôle, ce que ses adeptes accueillaient avec enchantement ; la rude discipline qu'il leur imposait était pour eux le prix (somme toute modique) à payer^[227].

Lorsque la constitution républicaine fut sanctionnée en 1891, il en fustigea les dispositions relatives à la séparation de l'église et de l'État, au mariage civil et à l'enregistrement des naissances et des décès. Commotionné par l'exil du vieux monarque **Pedro II**, il fulmina contre le régime républicain, qu'il présenta comme une personnification de l'Antéchrist^[467]. Cependant, l'opposition d'Antô-

nio Conselheiro à la nouvelle constitution était alors tout à fait partagée par l'Église catholique, par sa hiérarchie autant que par son clergé local, en raison plus particulièrement du mariage civil obligatoire et de la sécularisation des cimetières. Antônio Conselheiro était donc loin d'être le fanatique révolutionnaire, obscur et isolé, tel que dépeint par Da Cunha^[468].

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les politiciens du *sertão* avaient coutume d'intervenir dans la sélection des prêtres appelés à occuper les différentes cures, pratique qui rendait difficile toute tentative de réforme et frustrait ceux désireux de renouveler l'Église. En tant qu'acteur extérieur, lié à aucune des factions, ni particulièrement intéressé à conclure des alliances politiques, par dédain à l'égard de ces activités temporelles, Antônio Conselheiro se tenait à l'écart de ce système et menaçait de l'ébranler. Sa pauvreté lui avait conféré de la crédibilité auprès des *sertanejos* et en même temps embarrassé les prêtres qui avaient fait choix d'une vie confortable comme clients ou membres des élites locales^[469].

Le sébastianisme affleurait sous la surface de la théologie de Antônio Conselheiro. En mélangeant, dans l'esprit populaire, l'aspiration au retour du paternel empereur Pedro II avec la dévotion locale et les références apocalyptiques et pénitentielles, il adapta la tradition sébastianiste à ses propres fins : celui qui était appelé à revenir n'était plus le *saint*, mais l'*empereur*. Antônio Conselheiro avertissait que les riches et les puissants subiraient des tourments éternels après le Jour du jugement, et les campagnards étaient plus que jamais disposés à écouter des religieux suffisamment humbles que pour venir parmi eux et prêcher que les élites étaient chargées de péchés et seraient bientôt rappelées à l'ordre dans l'enfer du Jugement dernier^[470].

4.3.4 Réaction ultramontaine

Vers la même époque, au moment où l'Église s'était résignée à acquiescer à la séparation de l'Église et de l'État et soutenait tacitement le gouvernement républicain, le Vatican mit à nouveau l'accent sur la réforme administrative de l'Église du Brésil et réitéra ses instructions tendant à éliminer les éléments de superstition et d'hétérodoxie qui s'y étaient installés au fil du temps. La hiérarchie exigeait la restauration des pratiques liturgiques traditionnelles, s'attachant désormais à éradiquer des variantes locales et même syncrétiques auparavant tolérées. À partir de 1894, en particulier après la visite d'une mission de capucins à Canudos (v. ci-dessous), l'Église fit pression sur le gouvernement pour intervenir contre la communauté^[471]. Pourtant, l'expression religieuse profondément ressentie de la foi, que les observateurs extérieurs taxaient de *mystique* et de *fanatique*, peut être considérée comme une continuation du renouveau spirituel parmi le clergé rural commencé dans les années 1860. Mais la campagne ultramontaine brésilienne donna aux autorités ecclésiales toutes les justifications pour contre-

carrer les curés locaux qui avaient préconisé la tolérance vis-à-vis d'Antônio Conselheiro et en faveur de ceux qui insistaient sur sa mise à l'écart comme élément potentiellement séditieux^[459]. Après 1870, le clergé nouvellement formé au séminaire était encouragé à agir avec ardeur, ferveur évangélique et détermination ; la réforme ultramontaine et l'insistance nouvelle sur la discipline orthodoxe donnait lieu chez les nouveaux prêtres, souvent étrangers de naissance, à de la rigidité et de l'impatience face aux formes syncrétiques de l'expression religieuse, et le nouveau clergé n'était plus disposé dorénavant à tolérer la sous-culture religieuse, qui était florissante.

Parallèlement, il fut procédé à une réorganisation de l'Église brésilienne et à la mise en place de nouveaux diocèses. Dom Luis Antônio dos Santos, archevêque de Salvador à partir de 1880, devint la nouvelle figure dirigeante. Les séminaires délivraient à présent des prêtres zélés, conformes aux consignes venues de Rome, hostiles au protestantisme, à la franc-maçonnerie, au positivisme et à la laïcité. L'on fit venir par ailleurs de nombreux prêtres européens, que l'on envoya travailler comme missionnaires dans le *sertão*^[222].

Il y eut une circulaire de l'archevêché enjoignant aux prêtres de ne pas coopérer avec Antônio Conselheiro, et faisant interdiction aux laïcs de prêcher. En février 1882, l'archevêque Dos Santos envoya une missive déclarant Antônio Conselheiro *persona non grata*, alors que pourtant, de façon significative, l'Église ne condamna jamais ses pratiques religieuses ni sa théologie. Il était en effet toujours resté orthodoxe dans son catholicisme et continuait de nouer de bons rapports avec le clergé local, certains curés dédaignant même l'ordre donné par l'archevêque contre les prédicateurs laïcs. Du reste, les curés du *sertão* différaient largement entre eux dans leur jugement sur Antônio Conselheiro^[472]. Les curés de village récoltaient des sommes rondelettes par les baptêmes, mariages, *neuvaines* et autres services accomplis par l'Église, auxquels le Conselheiro incitait la population à avoir recours, tandis que lui-même n'empochait rien^[473]. En novembre 1886, une deuxième lettre pastorale mettait en garde les congrégations contre Antônio Conselheiro. Si quelques curés, bienveillants vis-à-vis du Conselheiro, refusèrent de s'y plier, la plupart obtempérèrent, et le travail d'Antônio Conselheiro n'en devint que plus malaisé^[474].

Les relations d'Antônio Conselheiro avec l'Église connurent un tournant en 1895, lorsque le nouvel archevêque de Salvador, Jerônimo Tomé da Silva, envoya à Canudos une délégation pastorale, dirigée par un capucin italien, pour tenter de ramener les ouailles sous la seule autorité de l'Église. Cette visite, marquée par l'intransigeance du chef de la délégation et par son manque de tact, apparaît en fait comme un véritable *ultimatum*, attendu l'inflexibilité des capucins dans la formulation de leurs exigences^[475]. Nombre de sacrements — 102 baptêmes, 55 mariages, 400 confessions

— furent néanmoins célébrés à cette occasion par les prêtres visiteurs^[476].

Les nouvelles lois républicaines, auxquelles se soumirent les plus hautes sphères de l'Église brésilienne sans grande opposition, menaçaient, aux yeux d'Antônio Conselheiro, d'abolir la parole de Dieu et de détrôner Dieu lui-même au bénéfice de l'athéisme. Pour la hiérarchie ecclésiastique du littoral, Conselheiro, en accusant sans cesse l'Église d'être infiltrée par les ennemis du catholicisme et de manquer de fibre morale, agissait comme un irritant et représentait une source permanente de contrariété, qui ne faisait que s'intensifier à mesure qu'enflait la masse de ses fidèles^[477].

4.4 Facteurs économiques, sociaux et psy-chologiques

L'insécurité engendrée par le système *coronéliste*, les impasses économiques, les efforts de l'Église catholique pour mettre fin aux pratiques traditionnelles jugées non orthodoxes, l'abolition de l'esclavage, puis la chute de la monarchie et les nouvelles prescriptions républicaines (en particulier le mariage civil, la suppression des prérogatives de l'Église en matière d'état civil, et plus généralement l'affaissement visible de l'unité traditionnelle entre Église et société^[478]), étaient autant d'éléments qui ajoutaient au désarroi et à l'anxiété des campagnards du *sertão* et contribuaient à leur prédisposition à suivre Antônio Conselheiro, lorsqu'en 1893 et 1894 la nouvelle sur l'établissement du refuge d'Antônio Conselheiro se répandit à travers les campagnes^[479].

Si les *sertanejos* craignaient les propriétaires fonciers, ils haïssaient l'appareil d'État préteur d'impôts au-tant que le seigneur. Le gouvernement de l'État de Bahia, confronté à la nouvelle architecture fédéraliste (non redistributive) du Brésil, se trouvait devant la nécessité de trouver des recettes fiscales au niveau local. La plus grande ouverture consécutive au développement du réseau routier et ferroviaire amena une autre intrusion encore : les forces du marché, à l'origine de nouvelles pressions et de nouveaux antagonismes dans la vie des classes inférieures, s'exprimant non seulement sur le plan économique (baisse du besoin de main-d'œuvre), mais aussi culturel. L'introduction de ces modernisations et le déclin de la région entraîna aussi une recrudescence du banditisme, qui atteignit des niveaux inhabituels. Ainsi, alors que des pans entiers de l'ancien système se désagrégeaient, la tension augmentait et l'anxiété se répandait^[480]. Certains *sertanejos* néanmoins survécurent à maintenir leur indépendance traditionnelle, mais au prix d'une marginalisation croissante. D'autres préférèrent émigrer vers des aires moins écartées, mais acquièrent ce faisant un statut les rapprochant davantage des *métayers* traditionnels et les rendant donc plus dépendants des grands propriétaires. Certains pourraient alors avoir estimé que la communauté d'Antônio Conselheiro, qui promettait la stabilité, quitte à se conformer personnellement à des préceptes rigides, était une solution de rechange viable^[481]. Canudos, et aussi la communauté de Padre Cícero, attira de nombreux *jagunços* déracinés

et dépossédés, des hommes accoutumés à la violence à cause de la nature de leur société et de leur existence^[482].

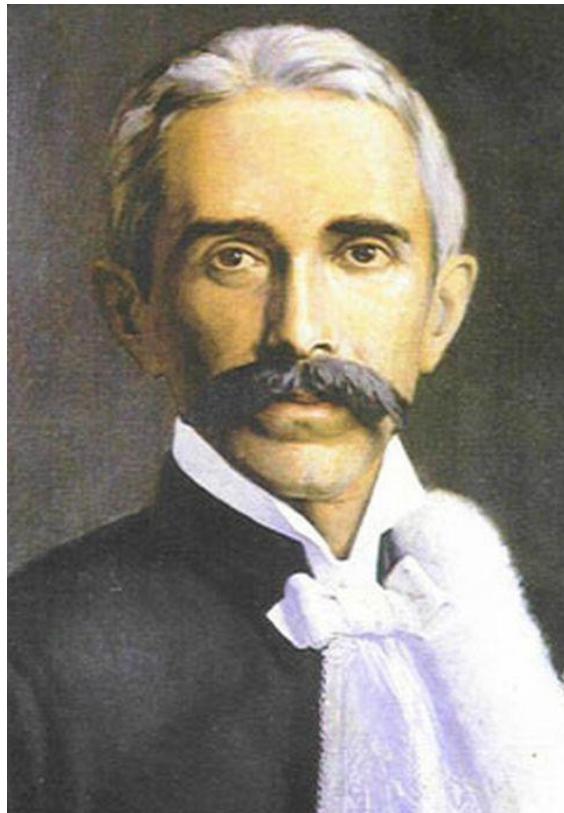
Certains historiens ont, dans le sillage de Da Cunha, suggéré que la survenue de crises dans la société du *sertão* — politique, climatique, ou les deux ensemble — a pu contribuer à la montée du messianisme, du fanatisme religieux ou de l'insoumission aux lois. La décision de déménager vers Canudos a certes pu être déterminée par l'attrait qu'exerçait la vision religieuse d'Antônio Conselheiro, mais aussi et peut-être avant tout par des motifs économiques^[483]. La grande sécheresse et la situation désespérée qui en résulta exacerbera les tensions et a pu rendre les gens plus réceptifs à des solutions plus radicales, aptes à assurer leur survie matérielle^[484]. Peu en réalité suivirent Antônio Conselheiro par caprice ou parce qu'ils étaient séduits par un mage illuminé. Les *sertanejos* avaient une connaissance intime de leur région, et savaient probablement que Canudos se trouvait dans une zone fertile, et supputaient en outre qu'il avait de bonnes relations avec au moins quelques *coroneis*^[413].

Une fois à Canudos, certains alors se pliaient à une observance religieuse stricte, d'autres non. Il n'y avait pas de normes de comportement coercitives, religieuses ou autres, même si Antônio Conselheiro rappelait constamment ses ouailles à leur obligation de vivre selon les lois divines. L'ivrognerie et la prostitution étaient bannies, mais la faim causée par la pénurie de nourriture y était inconnue. Ceux qui le désiraient maintenaient des contacts ininterrompus avec les communautés limitrophes du village : les *Canudenses* ne vivaient pas en vase clos, et n'étaient nullement des prisonniers. L'on venait et allait librement ; des gens entraient dans Canudos, y traitaient leurs affaires, puis repartaient. Nombre de *consel-heiristes* partaient chaque jour travailler au-dehors. Canudos n'était pas un endroit écarté et isolé du monde extérieur, en proie au mal et à l'hérésie, tel que dépeint par Da Cunha, mais un foyer de peuplement bien intégré dans la vie générale de la région^[485]. L'on venait à Canudos pour garder et cultiver sa foi catholique, non avec l'intention de la troquer pour quelque religion sectaire déviante^[413]. Du reste, à aucun moment les habitants de Canudos n'ont cessé d'appréhender de manière rationnelle les réalités de la vie dans le *sertão*.

La plupart des prêches d'Antônio Conselheiro n'étaient pas apocalyptiques ni thaumaturgiques, et exigeaient simplement une moralité personnelle et un travail assidu en échange de protection spirituelle contre un monde temporel corrompu et en proie à la crise économique. Les croyants pouvaient y mener une vie disciplinée en accord avec les préceptes catholiques, à l'abri à la fois des influences modernes et de la faim et du besoin. Canudos n'abstint pas les déviants, mais des hommes et femmes aliénés de leur société, qui recherchaient la rédemption en allant volontairement vivre dans un environnement pénitentiel régulé et sécurisé^[486]. Belo Monte était un refuge, répondant certes à une organisation théocratique, mais pragmatiquement raccordé au territoire avoisinant, ce qui sup-

pose une souplesse considérable de la part de Conselheiro et de ses assistants. Les effets résiduels de la sécheresse, la dépression économique, l'usage accru de la police d'État pour faire appliquer les nouveaux préceptes politiques, et la disparition de la monarchie et de son autorité traditionnelle s'alliaient pour rendre hautement désirable la vie structurée promise par Conselheiro. La décision de se transporter vers la sécurité relative d'un sanctuaire sacré et gardé n'était aucunement insurrectionnelle, ni le résultat d'un fanatisme démentiel, même si elle menaçait le *status quo*. En tout état de cause, Antônio Conselheiro n'était pas un révolutionnaire, et sa communauté n'était ni subversive, ni délibérément provocatrice^[487], ni très activement prosélyte, et ne se livrait à aucune propagande politique^[488].

4.5 Thèse de la psychose collective



Le docteur Raimundo Nina Rodrigues, dont les travaux de recherche tendaient à démontrer un lien entre délinquance et facteurs biologiques et raciaux, vit en Canudos la manifestation d'une démence collective.

Parmi les différents prétextes utilisés pour justifier l'anéantissement de Canudos — prosélytisme monarchiste, barbarie contre civilisation, atteinte à l'ordre public, déprédations, etc. —, il y en avait un autre encore, non moins dépourvu de base solide, et que le seul fait que Canudos a pu se maintenir et prospérer pendant plusieurs années suffirait à réfuter, mais que beaucoup de promoteurs de la république et d'observateurs venus du littoral

se plaisaient néanmoins à mettre en avant, à savoir : l'allégation que Canudos serait le fruit d'une *psychose collective*^[489]. À Salvador, la personnalité d'Antônio Conselheiro était mesurée, évaluée et interprétée par des médecins et universitaires en vue, au premier rang desquels le médecin légiste et chercheur Raimundo Nina Rodrigues, qui était alors professeur en médecine légale à la faculté de médecine de Salvador et qui s'appliquait à chercher avec une extrême minutie sur des cadavres de fous et de délinquants avérés les stigmates physiques de leur déviance. Ses écrits, qui rendent compte de ces travaux et dont Da Cunha eut connaissance, posèrent les jalons d'une *anthropologie criminelle* du Brésil, soucieuse de prendre aussi en compte les particularités raciales et culturelles du pays^[490]. Il examina les caractères physiques des criminels et, plus spécialement, de la population mulâtre, pour tenter d'y détecter les symptômes de dégénérescence dus au mélange des races. C'est à lui que le crâne du Conselheiro sera confié pour expertise, eu égard à la réputation qu'il avait acquise dans ce domaine par ses théories sur les effets dégénératifs de la mixité raciale et du lien qu'il avait établi entre maladie mentale et « contagion messianique »^[491]. Ses thèses en la matière, qui ne faisaient que traduire la pensée de l'élite citadine non seulement sur la personnalité et l'état mental du Conselheiro, mais aussi sur la population du *sertão* en général, sont exposées plus particulièrement dans deux articles de sa main, qu'il sera intéressant de mettre en contrepoint avec certains passages de l'ouvrage de Da Cunha ; ce sont, d'une part, *A loucura epidêmica de Canudos. Antônio Conselheiro e os jagunços* (N.B. *loucura* = folie), rédigé juste avant la liquidation de Canudos et publié en novembre 1897, et d'autre part, *A loucura das multidões. Nova contribuição das loucuras epidêmicas no Brasil*, paru d'abord en France dans les *Annales médico-psychologiques* en mai-juin 1898 sous le titre *Épidémie de folie religieuse au Brésil*^[492]. Nina Rodrigues y développe, alors qu'il se trouvait à Salvador, sa propre vision de la guerre de Canudos, centrant son interprétation sur la *figure anachronique* d'Antônio Conselheiro, le *fou de Canudos*, dont la folie lui paraît avérée, en dépit du caractère partiel des données qu'il a de sa biographie. On peut s'étonner de ce diagnostic à distance, établi sur la foi de témoignages invérifiables (et, plus généralement, du jugement péremptoire porté sur Antônio Conselheiro par divers chroniqueurs à qui il n'avait pourtant jamais été donné de le rencontrer), mais, écrit-il dans le premier de ces deux articles, « l'aliénation qui l'atteint est connue jusque dans ses moindres détails, et elle peut parfaitement faire l'objet d'un diagnostic à partir de données tronquées ou insuffisantes, comme celles que l'on possède sur l'histoire personnelle de cet aliéné »^[493]. Ainsi n'hésite-t-il pas à plaquer sur Antônio Conselheiro ses présupposés théoriques inspirés des théories *lombrosiennes*, et relève-t-on, dans son analyse de la personnalité du Conselheiro, des termes et des segments de phrase tels que « aliéné », « cristallisation du délire d'Antônio Conselheiro dans la troisième période de sa psychose progressive », « délire

chronique », « psychose systématique progressive », « pa-ranoïa primaire », « folie hallucinatoire », « relation avec Dieu de nature probablement hallucinatoire », « délire de persécution », « folie hypochondriaque », « aliéné mi-grateur », « phase mégalomaniacal de sa psychose ».

« aliéné pris d'un délire religieux » etc^[493], sans oublier le titre même de son article, *la Folie épidémique de Canudos*, en soi très révélateur. Le texte comporte par ailleurs quelques assertions étonnantes, notamment qu'Antônio Conselheiro infligeait de mauvais traitements à sa femme, que celle-ci fut violée par un policier à Ipú avant qu'elle ne quittât le Conselheiro ; que sa personnalité comportait un côté violent et qu'à un certain moment il avait blessé son beau-frère ; et que ses fréquents changements d'emploi étaient le reflet de son instabilité et dénotait un « délire de persécution ». Selon Nina Rodrigues, Antônio Conselheiro aurait trouvé « une formule à son délire » et une expression à sa « mégalomanie » notamment sous la forme de la fustigation du luxe et du plaisir^[494].

Avant tout, Nina Rodrigues considère Antônio Conselheiro comme un perturbateur venu rompre un équilibre et dérégler la « vie paisible de la population agricole du *sertão* » en préconisant, à la place d'une existence rangée, une « vie d'errance et de communisme ». Son arrestation (dans le cadre de l'enquête sur la mort de sa mère) sera l'occasion de voir révélée publiquement sa paranoïa, le Conselheiro commençant alors en effet à agir comme le Christ et à être désormais possédé par une vision « hallu-cinatoire »^[495].

Cependant, pour aboutir à cette folie collective que fut Canudos, il fallait que sa vision hallucinatoire trouvât un terreau favorable et une résonance, par quoi toute une population pût être contaminée par son délire. Le « combustible pour allumer l'incendie d'une véritable épidémie vé-sanique », c'est dans le contexte social, culturel et anthro-pologique du *sertão* que, selon Nina Rodrigues, Antônio Conselheiro le trouvera. En écho, Da Cunha évoquera un « insensé » ayant trouvé « un milieu propice à la contagion de sa folie »^[496]. Folie et milieu cependant interagissent : les modalités d'expression de la psychose du chef rebelle sont déterminées et façonnées par le milieu particulier du *sertão*, car pour Nina Rodrigues sa « psychose progressive reflète les conditions sociologiques du milieu dans lequel elle s'est organisée », et cette démence n'est donc que le révélateur du milieu où elle se développe^[497].

Pour Da Cunha autant que pour Nina Rodrigues, le « dé-lire religieux » de Canudos correspondrait à « un stade primitif de l'évolution sociale »^[498]. Da Cunha relie le phénomène Canudos à une phase lointaine de l'évolution humaine^[499]. Ces auteurs mettent tous deux en relief le lien entre régression sociale et régression mentale, non seulement dans le cas d'espèce de Canudos, mais aussi plus largement pour l'ensemble du *sertão*. Plusieurs facteurs expliquent cette régression. D'abord, elle est impulsée par eux, auteurs du littoral, à une culture ancestrale héritée, sauvage et guerrière, qui ôte à l'individu ses garde-fous^[497]. Da Cunha et Nina Rodrigues insistent sur l'im-

pénétrabilité du *sertão*, où la civilisation européenne n'aurait jamais réellement réussi à prendre pied. Le *sertão* ne serait que « le lieu d'affrontement entre tribus barbares ou sauvages représentées par la masse populaire ». Le *jagunço* est considéré comme conditionné par ses instincts guerriers et le peuple inculte réduit à un « stade inférieur d'évolution sociale »^[497]. Il en résulte, nous dit Nina Rodrigues, que « toutes les grandes institutions, dans la civilisation de cette fin de XIX^e siècle, qui garantissent la liberté individuelle et l'égalité des citoyens devant la Loi, sont mal comprises, dénaturées et annulées dans ces régions lointaines ». La malédiction de Canudos repose sur les « croyances fétichistes des Africains, profondément enracinées dans notre population ». Le *jagunço*, affirme ensuite Nina Rodrigues, est le « type parfait pour être atteint » par la régression et la démence, parce que, en tant que produit hybride du mélange racial, il « souffre de la fusion de races inégales ». Comme récipiendaire des « qualités viriles de ses ancêtres sauvages indiens et noirs », il mène une vie rudimentaire mais libre, au contraire du métis de la côte, qui est, quant à lui, « dé-généré et faible ». Le *jagunço* sera donc tout « naturellement un monarchiste »^[495]. Si cet isolement du *sertão* a favorisé l'archaïsme, la barbarie, la propension à la violence, la brutalité, elle pourrait être en même temps aussi le garant fantasmatique d'une certaine pureté : pureté de la tradition, pureté de la langue, et avant tout pureté de la race^[500].

L'on voit donc que Nina Rodrigues, s'il tend à s'enfermer dans un carcan *lombrosien* organiciste et à s'empêtrer dans un déterminisme biologique et racial, en vient à prendre en compte également le déterminisme du mi-lieu, et même celui social, puisque Nina Rodrigues relie la propension à l'insanité non seulement aux métis, mais aussi aux membres des classes inférieures, à quelque race qu'ils appartiennent, et va donc plus loin que les théories racialistes, surtout françaises et italiennes (dues en particulier à *Lasègue* et *Falret*), sur la délinquance et l'atavisme, théories discreditées aujourd'hui mais alors encore couramment admises, et dont Nina Rodrigues était un adepte passionné^[501]. Ainsi Nina Rodrigues apparaît-il plus innovant que Da Cunha et ses autres contemporains en cela qu'il reconnaît l'impact des facteurs sociologiques sur le comportement d'Antônio Conselheiro et de ses adeptes. Lorsque la tête du chef rebelle lui fut expédiée pour examen médical, Ni-na Rodrigues fut surpris de ne constater aucun des signes de dégénérescence qu'il s'attendait à y trouver. (Il eut du reste une réaction similaire en examinant le crâne de l'esclave fugitif Lucas de Feira, auteur de nombreux méfaits quelque temps auparavant ; ne découvrant rien d'anormal dans ce crâne, Nina Rodrigues alla ensuite jusqu'à faire l'éloge de l'esclave marron en soutenant qu'en Afrique il eût été un grand guerrier mais que, transporté au Brésil et domestiqué sous la contrainte, il était devenu un délinquant sous l'effet de causes sociales^[495].) Da Cunha également fut amené à réviser son point de vue au fil de la rédaction de son livre et à reconnaître les belles

capacités d'adaptation du *sertanejo*, contredisant par là sa thèse déterministe initiale.

Quoi qu'il en soit, en postulant la présence de maladie mentale chez Antônio Conselheiro et en évoquant, à travers une équation simple donnant le délire collectif des sertanejos comme résultat de la rencontre contagieuse entre la folie d'un individu et l'atavisme historique d'une population et ses déterminismes racial, culturel et socio-logique, Nina Rodrigues mit entre les mains des autorités républicaines un élément supplémentaire apte à justifier et rationaliser la brutale répression de Canudos.

4.6 Expérience collectiviste ?

Au début, et pendant de nombreuses décennies, la plu-part des historiens et des intellectuels brésiliens ont ajouté foi à la vision de Da Cunha, qui voyait Canudos symboliquement comme le résultat d'impulsions primitives de paysans arriérés manipulés par un faux messie. Ultérieurement, les auteurs de gauche se sont approprié les événements de Canudos pour illustrer leur analyse par-ticulière des phénomènes sociaux et voulu réinterpréter Canudos comme un noyau de résistance politique contre l'oppression, magnifiant le conflit en une rébellion hé-roïque sans précédent contre le féodalisme — c'était, selon les termes d'*Abgúar Bastos*, « l'une des manifestations les plus stupéfiantes de courage humain au Brésil »^[502]. Les théologiens de la libération p.ex. se sont ingénierés à refaçonner cet épisode historique en coulant Canudos dans le moule d'une communauté de charité, pratiquant une solidarité fraternelle, et détruite par des *fazendeiros*-exportateurs ploutocrates et leurs clients bourgeois. Les idéologues du parti communiste brésilien ont présenté Canudos comme l'aboutissement de la conscientisation et de la mobilisation paysannes, et promu le conflit en parangon de la lutte de classes^[503]. D'autres, mettant en relief la structure féodale de la société du *sertão* et postulant l'an-tagonisme de classe comme le principal ressort derrière le phénomène Canudos, ont exalté les *jagunços* comme des soldats luttant contre le système latifundiaire ; selon les termes de *Rui Facó*, Antônio Conselheiro souleva une « rébellion inconsciente mais spontanée contre la monstrueuse et séculaire oppression par la grande propriété semi-féodale »^[504]. Pourtant, il n'y a pas d'éléments de preuve indiquant qu'Antônio Conselheiro eût jamais pro-né l'insurrection sociale^[505]. Toutes ces interprétations ne contribuent guère à une meilleure compréhension du parcours de vie et des motivations de ceux qui suivirent Antônio Conselheiro vers le lieu saint. Aucune n'aide à mieux appréhender Canudos comme un phénomène dy-namique de nature à la fois religieuse et politique^[506].

Il est intéressant néanmoins de s'attarder à la grille de lecture du journaliste et intellectuel communiste céarien Rui Facó, exposée dans son ouvrage *Cangaceiros e fanáticos*, paru posthumément en 1963. L'auteur, après avoir passé en revue de façon détaillée les combats entre *Canudos* et troupes de l'armée, met en évidence le dégré

(selon lui) élevé d'organisation dont faisaient montre les *jagunços* dans leurs offensives et dans leur formation de bataille, caractérisées par une profonde conscience tac-tique et hiérarchique. Selon Rui Facó, l'on est donc fondé à voir dans les combattants de Canudos d'authentiques guerrilleros organisés ; Pajeú, l'un des principaux me-neurs du mouvement, fait ainsi l'objet, pour avoir concentré en sa personne toutes ces caractéristiques, d'un portrait très élogieux. Conselheiro en revanche, considéré pourtant par l'historiographie comme le grand dirigeant et la figure majeure de la communauté, ne se voit assi-gner, dans l'analyse de Facó, qu'un rôle secondaire, celui d'*agglutineur* des masses pauvres, mais placé lui-même sous l'autorité de Pajeú. Quant au messianisme, il ne re-présente dans le mouvement qu'une sorte de camouflage destiné à dissimuler la véritable signification de Canudos, savoir : une lutte contre le système *latifondiste* et contre la misère qui en découle. Facó attribue donc une dimension proprement politique à l'expérience de Canudos et une conscience de classe au travailleur agricole, et par contrecoup ne reconnaît à l'aspect religieux qu'une importance accessoire. La faiblesse de la démonstration ce-pendant gît en ce que le caractère politique de Canudos ne se manifeste qu'au travers de son organisation et en-gagement dans le domaine militaire ; en effet, quand on considère que l'affrontement avec l'armée, pour important qu'il ait été, n'occupa qu'un laps de temps relative-ment réduit dans toute l'histoire de Canudos, et que la matière historique de Canudos réside en grande partie dans son processus de constitution et dans son type d'organisation, où la question et la motivation religieuses sont des clefs de compréhension essentielles du processus dans son ensemble, l'on s'avise que l'accent lourdement mis sur la question militaire a dû amener Facó à escamoter certains facteurs essentiels du mouvement. On peut noter du reste que cette insistance sur l'action par les armes s'inscrit dans la pensée de la gauche brésilienne de l'époque, où la lutte révolutionnaire était vue comme une entreprise d'abord militaire visant à la conquête armée de l'État par les classes laborieuses, surtout rurales, à l'exemple de la révolution chinoise, où les populations rurales jouèrent un rôle crucial et que l'on tentait de transposer en Amérique latine ; la subséquente relégation au second plan de l'as-pect religieux, aspect incompatible avec la rationalité politique et avec les *a priori* de la gauche, doit être comprise dans ce même perspective. Ce faisant, Facó fait l'impasse sur des éléments fondamentaux nécessaires à l'apprehension des événements, et aboutit à l'idée que Canudos doit être considéré comme un mouvement purement politique et ses acteurs également comme des agents politiques^[507].

On retrouve un écho de la vision de Rui Facó — mais rapportée aussi à la situation brésilienne présente — dans un texte tardif d'Otto Maria Carpeaux intitulé *A lição de Canudos* (litt. *la Leçon de Canudos*) :

« Chaque génération successive trouve quelque chose de nouveau dans cette histoire impressionnante. Notre époque actuelle aussi

est capable de trouver quelque chose d'inhabituel dans cet événement : un aspect qui n'avait pas été décelé auparavant. Canudos est à nouveau d'actualité. [...] Un chercheur d'aujourd'hui, Rui Facó, a examiné les aspects sociaux de Canudos : les facteurs qui ne sont pas immuables, mais que l'histoire créa dans le passé et que, de ce fait, l'histoire du futur pourra modifier, voire abolir. Quels furent ces facteurs sociaux de Canudos ? [...] Si nous regardons de plus près la réalité d'alors, nous nous apercevons que l'homme (=Antônio Conselheiro, NdT) avait raison : pour les campagnards, la République n'avait rien changé, et le Brésil, sous un président de la république, était le même Brésil que celui de l'Empereur, les campagnards continuant d'être dominés par les mêmes latifundistes. Le Brésil officiel, indigné, niait ce fait. [...] Puis, lorsque les campagnards de Canudos commencèrent à se réunir autour de leur chef de secte, le plus grand propriétaire terrien de la région, un baron féodal tyrique, retira de là sa famille et ses possessions. Le baron semblait avoir perçu déjà ce que Rui Facó nous enseigne aujourd'hui : que le mysticisme sectaire de Canudos était l'expression de l'espoir d'en finir avec la misère qui depuis des siècles opprimait les paysans brésiliens et qui continue de les opprimer. Des hommes ignorants et superstitieux comme eux ne connaissaient rien des revendications sociales. Ils espéraient la rédemption de la part de l'Église, et quand les évêques et les curés, liés aux classes dominantes, n'entendirent pas le cri de désespoir, les campagnards de Canudos se séparèrent de l'Église, et devinrent sectaires. Le véritable motif des mouvements rebelles dans les campagnes brésiliennes est la structure de la société brésilienne. Cette structure n'est pas une fatalité de la Nature ou de la Rasse, et par là immuable. Elle fut créée par les hommes dans le passé et pourra être modifiée par les hommes, dans le futur. Il suffit qu'on le veuille. Mais qu'on le veuille de manière adéquate. [...] Comment modifier la structure de la société brésilienne, si celle-ci est protégée et garantie par la politique, par les forces armées, par les groupes conservateurs et par tous les pouvoirs publics ? Cela aussi, Antônio Conselheiro nous l'enseigna. Mais ce n'est qu'aujourd'hui que nous commençons à comprendre sa leçon. C'est une facette de Canudos qui jusqu'à nos jours n'a été dûment appréciée : l'aspect tactique militaire. Comment les choses ont-elles commencé ? Les campagnards de Canudos étaient, aux alentours de 1895, tranquillement rassemblés dans leur réduit, ne travaillant que pour leur subsistance et pour

celle des leurs. Mais c'est cela que des hommes tels que celui qui était alors le baron de Jere-moabo ne toléraient pas : car ils voulaient que les paysans travaillassent pour le profit des barons, de même qu'aujourd'hui les grands propriétaires terriens veulent que les paysans travaillent pour leur profit^[508]. »

Presque à l'inverse de Facó, la sociologue Maria Isaura Pereira de Queiroz s'est appliquée, à travers une étude minutieuse de la bibliographie, à faire ressortir le rôle messianique du mouvement. L'auteur met en avant des déclarations et des dépositions de témoins qui tendent à démontrer que l'organisation sociale et politique de Canudos différait peu des autres villes et localités de la région, que Belo Monte répondait, à l'intérieur, à une hiérarchisation politique rigoureuse, dans laquelle les classes pauvres auraient occupé des positions subalternes, et que par conséquent Canudos aurait été pleinement intégré dans l'environnement local. Cette analyse conduit Maria Isaura de Queiroz à conclure, en faisant abstraction des spécificités économiques et sociales, que Canudos aurait été en réalité un mouvement *coronéliste* et que, si la communauté de Belo Monte eût une quelconque spécificité, ce fut celle du moyen ici mis en œuvre par le *coronel*, en l'occurrence Antônio Conselheiro, pour se hisser au pouvoir : la religion. Pour comprendre ce point de vue, il importe de se rappeler comment Maria de Queiroz conçoit le *coronéisme* : celui-ci est défini par l'auteur à partir d'une structure ayant pour base la famille au sens large, soit les liens du sang et les liens spirituels (parrai-nage), en plus des alliances politiques. Une telle structure créerait ainsi une solidarité entre tous les segments de la société, de sorte à empêcher toute autre forme d'organisation ou d'initiative au sein du segment social concerné, et dès lors aussi, une fois Canudos pressé dans ce moule,

à rendre illégitime toute hypothèse de solidarité sociale campagnarde qui s'écarteraît de la vision préconçue de Canudos comme un mouvement *coronéliste*. La lutte de Canudos contre l'armée se trouve ainsi éclipsée par les autres aspects, et les raisons avancées par De Queiroz pour expliquer la conflagration se limitent à mentionner les différends de Conselheiro avec la République (celle-ci incarnant à ses yeux l'Antéchrist), avec l'Église (car infestée de prêtres hérétiques et de francs-maçons) et avec les *coronels* (qui le voyaient comme un potentiel adversaire électoral). De Queiroz perçoit l'origine du conflit en ce que les *Canudenses* se voyaient comme des « élus » appelés à combattre les dépravations de l'ici-bas. Cependant, l'auteur esquive la question suivante : pourquoi l'État républicain s'est-il à ce point acharné à intervenir dans la structure de pouvoir d'un *coronel* qui ne faisait guère, comme tant d'autres *coronels* après tout, qu'asseoir son autorité dans la région en se superposant aux institutions politiques existantes ? L'État eut à l'égard de Canudos une réaction différente de toutes celles qu'il avait eues jusque-là vis-à-vis de n'importe quel autre *coronel* manifestant des positions contraires aux pouvoirs établis dans n'im-

porte quelle autre localité, voire vis-à-vis de quelque *coronel* que ce soit à quelque époque que ce soit au Brésil. Il s'agit donc une nouvelle fois d'une vision partielle ten-dant à réinterpréter Canudos en ne mettant en lumière qu'une partie de l'action (principalement celle religieuse) des *Canudenses* et en occultant le reste^[509].

Au contraire, la réflexion théorique du sociologue José de Souza Martins se veut une synthèse globale et ambitionne de rendre compte de toute la puissance politique et de remise en cause de la société établie du *sertão* qu'a représentée Canudos, en considérant le mouvement dans toute son amplitude et dans ses dimensions tant sociale que religieuse. Dans son ouvrage *Os Camponeses e a Política no Brasil* (1981), il situe le mouvement de Canudos dans le contexte de crise du *coronéisme*, lequel, d'après l'auteur, avait adopté des caractéristiques particulières dans les régions *nordestines* spécialement vouées à l'élevage. Le délitement de ce contexte se produisit par suite de l'intervention militaire, ce facteur réalisant la jonction entre les guerres de paysans et les guerres politiques ; le mouvement de Canudos acquit donc son caractère politique seulement par un impact du dehors. Comme l'auteur appréhende Canudos dans son analyse théorique comme un mouvement campagnard (*camponês*), il est utile de d'abord bien cerner ce concept de *camponês*, que l'auteur construit en s'appuyant sur le processus d'insertion des individus dans le *marché*. À la différence de l'ouvrier d'usine, qui occupe sa place particulière sur le marché par le biais de sa *force de travail*, le *camponês* se positionne face au capital à travers le *produit de son travail*, en l'espèce dans le processus de vente de sa production, par quoi se façonne sa conscience de classe ; en conséquence, il ne souffre pas directement de l'action du capital sur sa vie, mais indirectement, à travers le rapport vendeur/acheteur, ce qui lui donne une illusion de liberté et d'autonomie, peu propice au développement d'une véritable conscience de classe, laquelle ne surgira que sous l'effet d'un facteur extérieur, en l'occurrence, le processus d'expropriation du capital, qui finira par imprimer aux mouvements *camponeses* un caractère pré-politique. C'est cette caractéristique structurelle qui selon Martins détermine le mouvement, davantage que l'origine de classe ou même l'organisation et la puissance militaires. La religion pour Martins fait partie intégrante du mouvement, non pas comme quelque chose qui lui serait extérieur et secondaire, mais au contraire comme l'une de ses caractéristiques structurelles, étant en effet le moyen par lequel le sujet *camponês* entre en communication avec une société qui le dépossède de tout. Le religion est à cet égard non pas une altération ou la marque d'une aliénation, mais vient s'intégrer au tableau du mouvement comme objet d'analyse, sans dévoiler cette dernière ou servir de point de départ à telles catégorisations préconçues. Aussi Martins réussit-il à restituer le mouvement dans sa totalité, dans toutes ses dimensions, y compris en lui reconnaissant son caractère politique, sans procéder à des amputations structurelles ou sans en amplifier abusivement certains aspects au détriment d'autres^[510].

4.6.1 Tentative de réhabilitation officielle d'Antônio Maciel

En 1983, le journaliste et homme politique brésilien Sérgio Cruz déposa une proposition de loi tendant à proclamer Antônio Maciel « Patron national des droits de l'homme » (*Patrônio Nacional dos Direitos Humanos*). Sa proposition s'énonçait comme suit :

« Le Congrès national décrète :

Art. 1^{er}. Antônio Vicente Maciel, ou Antônio Conselheiro, héros et martyr de la guerre de Canudos, est déclaré *Patron national des droits de l'homme*, et

Art. 2^e. Le 22 septembre, date de la mort d'Anônio Conselheiro, sera commémoré au titre de « Journée nationale de la lutte pour les droits de l'homme ».

Art. 3^e. Le chapitre de l'histoire du Brésil relatif à la guerre de Canudos sera révisé et actualisé, et celle-ci élevée au rang d'important événement national et enseignée obligatoirement dans les écoles, dès le primaire.

Art. 4^e. La présente loi entrera en vigueur à la date de sa publication, toute disposition contraire étant révoquée. »

À cette proposition de loi l'auteur Sérgio Cruz adjoint une longue pièce justificative. Son propos est, dit-il, de donner une première impulsion à une révision de l'historiographie du Brésil, laquelle, s'étant souventment mis au service des groupes dominants par les soins d'historiens dont il est prouvé qu'ils ont partie liée avec certaines classes ou factions, est frauduleuse, truffée de lieux communs ; les héros brésiliens auxquels elle rend hommage comme référence civique de la nationalité forment une galerie incomplète, partielle, voire discutable. L'histoire officielle du Brésil n'est qu'une lecture politique des faits et une interprétation contestable des événements, faite selon les besoins politiques. L'exemple classique d'une telle omission délibérée est la mise à l'écart de la Révolution *sertaneja* dirigée par Antônio Vicente Maciel, épisode qui, quoiqu'étant le plus important de la république, a été réduit aux préjugés personnels de quelques écrivains établis, au premier rang desquels Euclides da Cunha, dont l'ouvrage *Os Sertões* apparaît, par sa partialité, davantage comme un roman que comme un document abouti sur la première guerre civile brésilienne^[511].

Par le présent projet, le Congrès national entendra, par la voix de ses représentants, prêter à Antonio Conselheiro, un des héros les plus authentiques de la nation, l'hommage qui lui revient, et rendre ainsi justice aux travaux d'historiens qui, en marge des conditionnements politiques dominants, se sont voués à rétablir la vérité historique sur la guerre de Canudos ; ce sont, pour n'en citer que quelques-uns d'une longue liste, Edmundo Moniz, Rui Facó, José Carlos de Ataliba Nogueira, Walnice Nogueira Galvão et Nerten Macêdo^[512].

Au-delà d'un conflit armé, Canudos fut, affirme Sérgio Cruz, la première expérience jamais tentée au Brésil d'une société démocratique, un embryon de socialisme, qui sut réunir, sous une même cause, l'espoir de rédemption et la liberté d'un peuple opprimé et asservi. Antônio Conselheiro se mit à la tête de la première révolution contre le féodalisme brésilien, qui s'est notamment enraciné, avec tout son primitivisme barbare, dans l'intérieur nordestin, où il persiste jusqu'à aujourd'hui, caractérisé par des inégalités sociales visibles et condamnables. Canudos ne fut pas un réduit de fanatisme religieux médiéval, comme le déclare l'histoire officielle ; Antônio Conselheiro, conscient de sa mission, fit naître dans les confins de la Bahia une expérience sociale similaire à celles de Fourier et d'Owen^[513]. L'historien Edmundo Moniz, rappelle Sérgio Cruz, est parvenu à la conclusion suivante : « Antonio Conselheiro s'implanta dans un monde primitif et barbare, resta en contact commercial avec l'Europe, en même temps qu'il tenta de construire une communauté égalitaire fonctionnant en dehors de l'organisation sociale du monde bourgeois, où régnait l'anarchie de la production. Il s'efforça de mettre en place une économie planifiée et une société sans classes, à travers le développement autonome d'une culture nouvelle et originale, affranchie des vieilles traditions »^[514].

La religiosité de Maciel fut, argue Sérgio Cruz, sa principale et indiscutable ruse. Le *sertão* lui avait enseigné, durant ses vingt années de pérégrination, le chemin le plus court pour arriver à ses fins. Intelligent, cultivé, travailleur, jouissant de prestige dans et hors de sa zone d'influence, ce « grand révolutionnaire sertanejo » entreprit de vivifier sa cause en s'appuyant sur sa vocation religieuse reconnue. Il rassembla le peuple du *sertão* par le moyen de la religion, dans le but d'édifier une « communauté homogène et uniforme », dotée d'un gouvernement, réglée par un droit coutumier, et capable de dépasser en organisation, discipline et ordre, le plus élaboré des pouvoirs publics. Témoin le fait que lors de la lutte armée il n'y eut, affirme Sérgio Cruz, ni désertions ni mutineries^[515]. L'auteur décèle dans la cause de Canudos une « signification hautement démocratique », et l'assi-mile à un « combat, sans trêve ni capitulation, pour un idéal de liberté, de justice et d'égalité — reposant sur un christianisme simple et assimilable — contre l'injustice, la prépotence, le despotisme et l'arbitraire de l'élite dominante, qui survécut à la proclamation de la république et qui règne, avec la même perversité, jusqu'à aujourd'hui »^[516].

La version portant que Canudos était un mouvement restaurateur est contredite par le fait que la répression du mouvement *conselheiriste* avait commencé en pleine monarchie par l'emprisonnement d'Antônio Conselheiro en 1876, et par le respect qu'il vouait aux noirs, avant et après la *Loi d'or*. Certes, il est probable que durant la guerre Maciel ait défendu la monarchie, mais ce fut parce qu'il la jugeait moins sanguinaire que ses ennemis républicains, et non parce qu'il considérait la monarchie comme le ré-

gime idéal pour le Brésil^[517]. La posture monarchiste de Conselheiro fut donc purement conjoncturelle, conforme à ce que tout autre dirigeant eût fait à sa place.

Après 94 ans d'existence, raisonne Sérgio Cruz, la république présente n'a pas été capable de réaliser le moindre niveau de démocratie et d'accorder le minimum de liberté au peuple ; la monarchie n'a toujours pas été dépassée. La démocratie prêchée par Maciel est, en substance, la même que celle que nous cherchons en ce moment^[518]. Il n'y eut pas dans ce pays, et peut-être pas dans l'histoire du monde, de cas connu d'une personne aussi radicale que Maciel dans la défense des droits de l'homme^[519]. La structure sociale même de Canudos, où la coexistence harmonieuse de ses habitants découlait de l'application disciplinée d'une doctrine d'insoumission du faible vis-à-vis du fort, révèle l'existence d'un régime inédit d'égalité, possible seulement, estime l'auteur, là où le respect de la personne humaine est parvenu à sa plus grande plénitude. De là sans doute que certains chercheurs en ont déduit qu'Antônio Conselheiro tenta de mettre en œuvre dans les *sertões* bahiannais la solution pour la nouvelle société humaine, qui est celle « basée sur la communauté des biens »^[520].

La commission des lois, appelée à examiner cette proposition de loi, constata d'abord que le texte de Sérgio Cruz récapitulait tout ce que d'éminents historiens avaient déjà écrit sur l'épisode concerné, mais selon une révision romancée d'inspiration marxiste. Exiger que le résultat d'une telle « histoire chimique » soit obligatoirement enseigné dans les écoles, c'est, jugea la commission, imposer une philosophie de l'histoire et une interprétation unilatérale du fait historique, et apparaît donc contraire à la liberté de conviction philosophique et à la libre expression de la pensée philosophique, et équivaut par conséquent à une subversion du régime démocratique. Le 31 août 1983, la commission, ayant mis le projet aux voix, le rejeta comme étant inopportun, une falsification de l'histoire du Brésil, et inconstitutionnel^[521].

5 Suites

5.1 Immédiat après-guerre

La nouvelle de la destruction de Canudos donna lieu dans tout le pays à des manifestations et à des (mises en) scènes d'euphorie. Les éditoriaux des journaux, les orateurs lors de cérémonies impromptues, les politiciens dans les conseils municipaux, dans les parlements des entités fédérées et au congrès national rivalisaient de rhéto-rique triomphale et d'hommage aux héros^[522]. À Salvador en particulier, le gouvernement de l'État de la Bahia ju-bila à l'annonce de la victoire de l'armée républicaine, et les journaux bahianais organisèrent conjointement une célébration triomphale en honneur du général Oscar^[523]. L'opposition politique eut soin de souligner, dans son

message de félicitations, sa propre part dans cette victoire. Dans la capitale fédérale, les *jacobins* exultaient, tandis que le président Prudente de Morais s'évertuait à faire passer la chute de Canudos comme une performance de son seul gouvernement. La victoire fut exaltée y compris par le plus insignifiant des journaux de province, et célébrée avec pompe dans les villages les plus éloignés. Quelques gouvernements d'État proclamèrent fériés les jours suivant l'annonce de la victoire^[524].

Les commentateurs se plurent à souligner que si l'ennemi finit par succomber, en dépit de ses tactiques sournoises et de ses dérobades, ce fut grâce au mode de combat ouvert et honnête des troupes de la civilisation ; l'historien Pernambucano de Mello argua que la modernité de l'armée ne résidait pas tant dans ses équipements modernes (artillerie mobile, fusils d'assaut Mauser etc.) que dans sa tactique consistant à lancer des vagues de fantassins contre des ennemis tapis dans des tranchées. L'on passa sous silence que les pertes de la 4^e expédition avaient été inconsidérément élevées et injustifiables : pas moins de 1200 hommes perdirent la vie pendant le seul trajet pour se rendre à Canudos, et 3000 autres furent tués dès les trois premières semaines^[525]. Face à l'efficacité tactique des *jagunços*, l'armée s'accrocha longtemps à des conceptions militaires européennes, inadaptées au *sertão*. D'autre part, dans un premier temps, les journalistes passèrent par pertes et profits les ravages provoqués par l'artillerie dans la population de Canudos, composée en majorité de femmes et d'enfants^[526] ; en effet, étant donné que ce furent surtout des hommes qui, mettant à profit l'obscurité et leur connaissance des lieux, s'enfuirent du village vers la fin de la guerre en laissant derrière eux leur famille, il y eut parmi les derniers résidants de Canudos une part croissante de femmes et d'enfants, nonobstant quoi le général Oscar, peut-être sur pression du gouvernement, ordonna un assaut le 1^{er} octobre, en donnant expressément la consigne d'user de dynamite et de bombes incendiaires à base de kérosène. Les observateurs découvrirent quelques jours après les cadavres calcinés de centaines de personnes brûlées vives ou asphyxiées dans leurs cabanes^[527]. En outre, la majeure partie des prisonniers masculins fut brutallement exécutée après la fin des combats, et il n'est pas douteux que le haut commandement était au courant et qu'il toléra ces meurtres. Les femmes et enfants parmi les survivants furent déportés et maintenus dans des conditions proches de l'esclavage ou dans la prostitution, et les mères furent contraintes de céder leurs enfants à des parents adoptifs. Le général Oscar lui-même distribuait les femmes et les enfants en guise de gratification à ses officiers, mais d'autres s'octroyaient eux-mêmes leur prime^[528]. Ces faits finirent par venir à la connaissance du public et à ébranler l'ancien consensus.

5.2 Répercussions politiques

Dans les derniers mois de la guerre, la popularité du président Prudente de Morais n'avait cessé de baisser. Le

coût élevé des opérations aggravait le déficit budgétaire de l'État. D'autre part, tant les décisions tactiques et stratégiques de la guerre que les potentiels bénéfices symboliques échappaient au gouvernement. En effet, avec le général Oscar se trouvait à la tête des troupes un affidé des *jacobins* et l'une de leurs figures emblématiques, tout juste après Peixoto et Moreira César. De fait, l'opposition *jacobine* voyait en lui son meilleur instrument politique, et déjà, des rumeurs associaient son nom à une révolte militaire prochaine contre le gouvernement en place^[529]. Il pouvait à loisir faire traîner la guerre pour donner ainsi aux *jacobins* le temps et les arguments pour accroître le chaos politique dans la capitale, et se trouvait en position de manipuler l'information à l'avantage de l'opposition, p.ex. en privant le gouvernement de renseignements sur le déroulement des combats, tout en tenant informés son épouse à Recife, le journal *O Paiz* et quelques politiciens de l'opposition. Il prenait soin que les (présumés) succès militaires et les actions héroïques fussent mis au crédit du commandement et du *florianisme*, en omettant de mentionner le ministre de la guerre ou le président^[529]. Ces manœuvres témoignent de la forte charge symbolique et de la portée politique qu'avait la victoire sur Canudos aux yeux des protagonistes politiques des deux camps^[530].

À mesure que la guerre s'étirait, le gouvernement en place peinait de plus en plus à contrebalancer les *jacobins* dans la lutte pour les faveurs de l'opinion publique et pour l'hégémonie au sein du camp républicain. C'est pourquoi Morais résolut de dépêcher au front son ministre de la guerre, le maréchal Bittencourt, lequel arriva à Monte Santo le 7 septembre 1897. Afin d'atténuer l'image d'un affrontement symbolique entre Bittencourt et Oscar, et craignant d'augmenter encore le capital symbolique déjà acquis par l'opposition, Morais eut l'habileté de nommer en même temps le frère d'Oscar, le général Carlos Eugênio Andrade de Guimarães, comme nouveau commandant de la 2^e colonne. Bittencourt, qui avait pour mission d'accélérer le cours de la guerre, concourra pour une part substantielle, notamment en améliorant la logistique et en combattant la corruption dans l'armée, à ce que la république fut victorieuse à temps, c'est-à-dire avant que les *jacobins* ne réussissent à renverser le gouvernement et à instaurer un régime républicain conforme à leurs vues^[522].

Chaque camp politique s'efforçait d'instrumentaliser la victoire à son propre avantage. Significativement, après le 5 octobre, Oscar reçut des félicitations de la part du *Clube Militar* pour sa « double victoire », c'est-à-dire sa victoire simultanée à Canudos et à Rio de Janeiro. La marine, partie conservatrice et anti-jacobine de l'armée, honora publiquement le président Prudente de Morais comme le « sauveur de l'honneur et de la constitution de la république ». Comme la nouvelle de la victoire parvint dans la capitale pendant que Morais était en pleine possession de ses pouvoirs de président, il put pleinement exploiter la victoire et s'en autoriser pour mettre en exergue des concepts clefs tels que « civilisation et raison », « droit et légalité », « ordre et progrès », « paix », et surtout « ré-

publique », et ne laissa d'ailleurs passer aucune occasion d'annoncer la nouvelle à titre personnel. Il s'efforça d'organiser les festivités de la victoire comme une célébration consensuelle — c'est-à-dire au-delà des clivages idéologiques et de classe — de la république *dans sa configuation actuelle*, et comme une exhortation à la perpétuer comme telle^[531].

Cette tentative de relier la victoire sur Canudos et la nécessité de sécuriser et de conceptualiser la république dans un sens libéral fut couronnée de succès. Le gouvernement et la république étaient de nouveau à couvert, et l'on ne pouvait plus dénier au gouvernement sa *régularité*, ni mettre en doute sa capacité de défendre la république. En outre, la victoire était survenue à point nommé peu avant le congrès du Parti républicain fédéral, réuni pour désigner les candidats à la présidence et à la vice-présidence dans la perspective des élections présidentielles à venir. Le 10 octobre 1897, Manuel de Campos Sales, jusque-là gouverneur de São Paulo, et de Rosa e Silva, chef de la section pernamboucaine du parti, purent être élus sans accrocs. À l'inverse, pour l'opposition *jacobine*, le triomphe militaire à Canudos, obtenu pourtant sous le commandement d'un des siens, se muait en une défaite politique. Les radicaux de l'opposition décidèrent dès lors de jouer le tout pour le tout et planifièrent d'assassiner le président de la république ; la tentative, préparée depuis des mois et enfin fixée au 5 novembre, échoua, mais coûta la vie au maréchal Bittencourt. Le résultat de cette action fut un renversement total des rapports de force politiques : dans la rue d'abord, où des groupes d'agitateurs « réactionnaires » entreprenaient à présent de saccager le siège des journaux jacobins *A República*, *Folha da Tarde* et *O Jacobino*, sur le plan politique ensuite, après que Diocleciano Martyr, rédacteur en chef du journal *O Jacobino*, que le général Oscar avait honoré d'un télégramme personnel dès le jour même de la victoire, eut été identifié comme le principal instigateur de l'attentat ; au cercle des conjurés appartenait par ailleurs, outre un grand nombre d'officiers inférieurs, une série de personnalités politiques (civiles) de haut rang, parmi lesquelles le vice-président Manuel Vitorino. Il ressortit de l'enquête qu'à l'attentat devaient faire suite d'autres actions dans d'autres villes, destinées à précipiter la chute du gouvernement et du système libéral-oligarchique^[532].

L'arrestation et la condamnation des chefs de file de la conjuration, ainsi que l'interdiction de la presse *jacobine*, portèrent un coup fatal au *jacobinisme* brésilien. L'état d'urgence fut décreté, puis prolongé jusqu'en février 1898, le *Clube Militar* fermé, l'armée purgée de ses responsables *jacobins*, et l'opposition parlementaire vola en éclats. Morais n'eut ensuite aucune peine à faire accepter son successeur *paulista* et son plan de renégociation de la dette extérieure, tandis que la mise ne place par ses soins d'une politique d'accordement nationale, dite *politique des gouverneurs*, lui permit de réaliser son agenda^[533].

Sur le plan socio-politique, le conflit de Canudos retint sur la perception géographique du Brésil par les populations du centre (São Paulo et Rio de Janeiro). Canudos contribua fortement au processus de *nordestinisation*, c'est-à-dire à la constitution du Nordeste en nouvel espace spécifique, se distinguant du reste du territoire national par un ensemble de caractéristiques particulières. L'État de la Bahia, dont les élites pouvaient naguère encore se flatter de leur centralité politique, et avaient apporté leur concours à l'édition du discours dominant sur Antônio Conselheiro, se vit, dans cette nouvelle configuration, assigner une proximité structurelle avec le *sertão* de Ca-nudos et donc dorénavant relégué à la périphérie^[534].

5.3 Écrits non littéraires sur Canudos publiés après la guerre

La guerre de Canudos terminée et appartenant désormais à l'histoire, elle se fixa en un objet fini et circonscrit et put se prêter à diverses formes d'analyse et de contemplation : l'étude scientifique, la réflexion politique, les témoignages personnels, les écrits apologétiques et — catégorie à part, traitée plus loin — l'exploitation littéraire^[535] (dans la présente section, nous laisseront donc de côté les productions littéraires, encore que dans le cas de quelques œuvres, la ligne de démarcation entre *fiction* et *non-fiction* soit malaisée à tracer).

Ceux de ces ouvrages qui consignent les souvenirs d'anciens combattants de la guerre suivent la chronologie des événements et prennent l'allure d'un récit héroïque. Ils ont la prétention de montrer les choses « telles qu'elles se sont réellement passées ». Comme le remarque l'historien Bartelt, plus cette ambition s'affirme bruyamment dans l'avant-propos, mieux est perceptible la fonction idéologique du texte. Si les *crimes de guerre*, qui avaient déjà alors été mentionnés dans tous les journaux, ne sont jamais évoqués explicitement, les auteurs s'en tenant à des allusions voilées, préférant parler de « défaillances » isolées de l'armée, les accusations de barbarie et de fratricide cependant irriguent souterrainement tous ces textes, et ces accusations sont sous-jacentes à l'interprétation qui est donnée des faits décrits et confère à tous ces ouvrages un commun aspect apologétique^[536].

Le mode opératoire consistera à prolonger le discours sur Canudos prévalant du temps de la guerre et de recourir derechef à la même grille paradigmique^[537]. Aussi tous ces textes caractérisent-ils Canudos comme l'*en-dehors* de l'unité patrie/république/nation, comme un bastion du fanatisme religieux et du messianisme, incompatible donc avec l'*« édifice du 15 novembre »* (date du coup d'État républicain de 1889) et avec le *« monument de 1889 »* ; Canudos est l'agression de l'extérieur, et le *« Brésil tout entier »* dès lors lutte contre *« le Sphinx »*^[538]. L'armée assume une mission à elle confiée par le pays entier et sauve la république. À la nation anthropomorphe continue de s'opposer un ennemi réifié ou bestialisé, qui n'est

gratifié d'un visage individualisé que dans le faciès renfrogné du Conselheiro. Les auteurs, pressés de se légitimer, s'accrochent à cette image d'une bête en passe d'asphyxier la république. Les habitants de Canudos sont désignés exclusivement par la triade *fanatiques*, *ennemis* et *jagunços*, et restent, dans la sémantique de l'*en-dehors* national, anonymes et exclus du domaine du *nous*. Les écrits de Cândido Rondon et d'Antônio Constantino Néri reposent entièrement sur cette grille en vigueur pendant la guerre. Barreto, Horcades et Soares également recyclent les mêmes vieux paradigmes ; il n'est pas douteux pour eux que Canudos devait être détruite^[539].

Peu après la fin de la guerre, le triomphe ayant pris entre-temps un arrière-goût d'amertume, une nouvelle désignation pour les *Canudenses* commença à se faufiler prudemment dans les articles de presse : *os irmãos*, les frères. À l'ancienne sémantique d'exclusion, de bestialisation, se mêle désormais un sentiment de fraternité. Y compris le commandant en chef des troupes de la 4^e expédition voulut bien admettre les ennemis, à peine furent-ils vaincus, dans le giron national, à quoi il s'était auparavant toujours refusé, se laissant aller à noter :

« Jamais l'on ne vit une guerre comme celle-ci, lors de laquelle les deux camps poursuivirent inexorablement leurs buts opposés. Vous avez forcé les vaincus à lancer des vivats à la république, et ils glorifièrent la monarchie, pour se précipiter ensuite dans les flammes qui rongeaient la ville. Ils étaient convaincus d'avoir accompli leur devoir de fidèle défenseur de la monarchie. Car les deux côtés, vous et eux, êtes néanmoins, dans votre antagonisme, des Brésiliens »

— Général Oscar, 6 octobre 1897.

Si certes les paradigmes essentiels étaient encore maintenus et que beaucoup de textes annonçant le triomphe de l'armée reproduisaient encore le même schéma d'inclusion/exclusion, l'on vit cependant s'opérer du moins un changement terminologique. Le *frère* vint remplacer l'*ennemi*, les ci-devant *non-Brésiliens* sont admis dans l'espace de sollicitude de la nation. Du côté des vainqueurs surgirent des accusations contre leur propre camp, et le revirement discursif se cristallisa dans le symbole de Cain, le frère ayant en effet frappé à mort le frère^[540].

Dans la veine apologétique prédominaient, comme de juste, les militaires, mais des participants civils à la campagne et des observateurs officiels s'inscrivirent aussi dans cette stratégie discursive, ce qui apporte une nouvelle illustration de l'alliance entre État, militaires et intellectuels dans le *consensus d'anéantissement*. Chez eux aussi se perçoit le changement de perspective — de l'actualité à l'Histoire — ; dans la rétrospection historique, femmes et enfants innocents ne pouvaient plus raisonnablement passer pour des criminels châtiés à juste titre^[541]. En tant que Brésiliens, les *jagunços* prenaient à présent

des traits et des sentiments humains. Sous le rapport du courage, mais aussi sous celui de la cruauté, ils s'étaient hissés à la hauteur des soldats républicains^[542].

5.3.1 *Descrição de uma viagem a Canudos (Alvim Martins Horcades)*

Descrição de uma viagem a Canudos, paru en 1898, est une relation de la guerre vue sous l'angle des services sanitaires de l'armée. Répondant à l'appel des autorités bahianaises, qui avaient sollicité les étudiants en médecine de Salvador d'aider le corps médical sur le champ de bataille, un premier contingent d'étudiants quitta la capitale bahianaise le 27 juillet 1897, contingent dont faisait partie Martins Horcades, alors âgé de 19 ans et étudiant de première année. Son ouvrage de 1899 est la récupération et refonte d'une série d'articles qu'il avait auparavant, à partir du 26 octobre, envoyés au quotidien salvadorien *Jornal de Notícias*^[543]. Horcades fut le seul civil parmi tous les participants à la guerre à prendre la plume, et cette qualité particulière le met à l'abri du soupçon de vouloir faire un plaidoyer en faveur de l'armée^[544]. L'aspect du livre qui sans doute frappe en premier lieu est le style d'écriture, assez emphatique, voire ampoulé, où ne sont pas rares les phrases s'étirant sur près d'une demi-page ; de toute évidence, le texte a été soigneusement peaufiné par son auteur. Cela n'empêchera pas le livre d'être qualifié de « bon témoignage » par José Calasans, qui signa la préface de la réédition de 1996^[545].

Le livre se compose de trois parties. La première, au titre saugrenu de *Da Bahia a Canudos*, relate le trajet du contingent entre Salvador et le réduit de Canudos, et décrit le bon accueil reçu par les étudiants dans les villes qu'ils traversèrent, mais aussi les premières horreurs auxquelles ils furent confrontés. La deuxième partie, *Em Canudos*, la plus intéressante, comprend le récit de la mort du colonel Tupi Caldas, de la découverte du cadavre de Maciel, et surtout des égorgements pratiqués sur les *jagunços*. Dans la troisième partie, *De Canudos à Bahia*, l'auteur décrit avec maint détail les hommages rendus aux étudiants à leur retour^[546].

Dans la première partie, Horcades expose son opinion sur le conflit, s'en prenant virullement aux *conselheiristes* mais égratignant au passage les autorités républicaines :

« [...] les soldats, défenseurs des institutions républicaines contre les griffes du fanatisme stoïque d'un groupe de frères dégénérés, périssaient à Canudos non seulement parce que victimes des balles précises des hors-la-loi (*desviados da Lei*), mais aussi parce qu'ils furent privés du minimum de soulagement, de confort et de soins pour les blessures qu'ils portaient sur le corps, infligées par ces hallucinés, pendant qu'ils défendaient la cause sacrée de la patrie, de l'ordre et de la loi. »

— Alvim Martins Horcades^[547].

Horcades se plaint de l'attitude indifférente du gouvernement fédéral envers ceux qui comme lui et ses camarades avaient servi à Canudos, le président Prudente de Mo-rais notamment se bornant à prononcer quelques phrases convenues et le gouvernement bahianais octroyant aux étudiants une gratification pécuniaire seulement suffisante pour une alimentation à peine meilleure que celle des soldats de troupe^{[548],[549]}.

Plus d'une fois, Horcades rappelle qu'il avait pour seul but d'offrir ses services comme apôtre de la charité, comme combattant de la civilisation contre la barbarie, et comme défenseur de la cause patriotique^[550]. Il fut certes le seul des nombreux témoins oculaires à divulguer sans fard les égorgements, mais pour lui, seuls les excès étaient critiquables, non la guerre en elle-même. Le grand crime de la civilisation fut en l'occurrence de s'être trahie elle-même et d'avoir dégénéré en « barbarie et inhumanité ». Pour Horcades, l'action militaire contre Canudos se justifiait, vu que les *Canudenses* étaient réfractaires à la constitution^[544]. Cependant, une évolution dans son attitude est perceptible au fil de l'ouvrage. Dans l'*addendum*, qui clôt le livre, la citadelle de Canudos n'est plus caractérisée comme lieu « effroyable et lugubre » (*hediondo e lugubre*), comme dans la première partie, mais comme une ville semblable à tant d'autres, avec des maisons, des rues, des églises, un cimetière, des commerces, des plaquettes et diverses activités. À ce changement de point de vue sur *Belo Monte* répond un traitement révisé des *jagunços*, vus non plus comme des hors-la-loi, mais comme « des hommes dignes du nom de Brésilien »^[551] ; tous en effet n'étaient pas des criminels et des brigands ; beaucoup croyaient, abusés par Maciel, n'agir que pour le bien et l'avenir de leur famille. Les *Canudenses* ont démontré être capables d'aller jusqu'au bout pour défendre un idéal, ce qui les rend même supérieurs aux soldats républicains, qui ne combattaient qu'en partie par conviction, et étaient également motivés par l'argent. Le véritable hérosme est du côté de Canudos, quelque nécessaire qu'eût été sa destruction, avec quelque résolution qu'il fût nécessaire de les combattre. Aussi le texte d'Horcades oscille-t-il constamment entre un sentiment de fraternité inclusif (incluant les *jagunços*) et exclusif (n'incluant que les républicains)^[544]. Horcades s'enhardit aussi à réfuter la thèse d'un Canudos bastion monarchiste^[552].

5.3.2 Les libelles de César Zama

Médecin, latiniste et ci-devant homme politique, César Zama rédigea et fit paraître en 1899, sous le pseudonyme de Wolsey, un petit brûlot intitulé *Libelo republicano – Comentários sobre a Campanha de Canudos*, dont le propos était de mettre en regard le concept théorique de « république pure » d'une part, et la réalité politique telle qu'elle se présentait dans les faits d'autre part. Cette mise en regard donne lieu à une critique ample et polémique de la politique menée par le gouvernement tant bahianais



César Zama, auteur de deux virulents pamphlets dénonçant l'attitude du pouvoir républicain dans l'affaire de Canudos.

que national, plus particulièrement vis-à-vis de Canudos. Après avoir d'abord convoqué une morale politique uni-verselle, exemplifiée chaque fois par la république ro-maine (dans sa pureté et dans son autorité comme dans sa corruption), l'auteur en fustige le pendant en négatif qu'est la réalité politique de la Bahia et du gouvernement fédéral. Quand il vient à aborder la cas de Canudos, la critique s'exaspère en un franc contre-pied du discours dominant, qui s'était perpétué dans les écrits apologétiques de l'après-guerre. Ainsi sont mis en doute le paradigme du fanatisme et l'auteur refuse-t-il de voir en Maciel un déséquilibré, mais le prend-il plutôt pour un homme de foi et de pratique religieuse. Qu'il se donnait pour monar-chiste était du reste son droit sacré. Le libelle réfute l'idée que le mouvement de Conselheiro ait présenté un caractère criminel ou politique, et préfère y déceler un phénomène socio-religieux. Au contraire des chroniqueurs mi-litaires et d'Horcades, Zama qualifie l'action contre Ca-nudos d'entorse à la constitution ; si les *Canudenses* se sont rendus coupables de délits, il eût fallu alors les mettre en détention et les faire passer en jugement, ainsi que le prescrit le code de procédure pénale. Si le gouvernement fédéral eût eu sujet à intervenir dans cette affaire régionale (et non nationale), c'est en faveur des agressés qu'il aurait dû le faire, lesquels agressés jouissaient des mêmes droits civils et politiques que les autres Brésiliens^[553]. Za-ma considérait l'action militaire contre Canudos, à qui la justice publique n'avait rien à reprocher, comme une provocation de Luís Viana, alors gouverneur de l'État de Bahia ; il s'ensuit une condamnation de Manuel Vitorino et de Prudente de Morais, qui selon Zama n'auraient jamais dû se porter au secours de Luís Viana dans un acte qui violait la constitution républicaine. Il manifeste une vio-lente répugnance envers les chefs militaires responsables

des égorgements de masse pratiqués sur des *jagunços* déjà vaincus^[554].

Seul parmi les auteurs de l'immédiat après-guerre, Zama fait remarquer que les *Canudenses*, quoique bénéficiant normalement des *droits civiques*, en furent privés pendant le conflit. Dans une suite à ce libelle, Zama vise à donner un contenu plus concret à la citoyenneté républicaine et accuse le gouvernement d'incurie, en ceci en particulier qu'il avait négligé de faire construire des écoles, d'envoyer dans les *sertão* des *instituteurs* et des juges, d'y déléguer des administrateurs. Il eût été du devoir des prêtres, des fonctionnaires et des juges d'imposer l'ordre et le contrôle de l'État face au « socialisme » fouriériste et saint-simonien des *Canudenses*. Zama érige ainsi Canudos avant tout en symbole de la décadence de la morale républicaine. Ses virulents pamphlets s'inscrivent dans une réorientation générale du discours sur Canudos, notamment par le plaidoyer en faveur d'une matérialisation de la citoyenneté, apportant par là une contribution importante dans le débat récemment amorcé à propos des rapports entre nation républicaine et *sertão*^[555].

L'historien Bartelt observe que Zama, qui en tant que po-liticien bahianais était au courant des débats menés au parlement de Salvador à propos de Canudos et ne pouvait ignorer le *consensus d'anéantissement*, s'abstint pourtant de donner à connaître son analyse dès le début de la répression militaire, alors qu'il était encore activement engagé dans la politique, et gardera le silence jusqu'à la fin des hostilités, ce qui ne laisse de surprendre si on admet qu'il lui tenait à cœur de prévenir l'escalade de la violence et le massacre^[556].

5.3.3 Campanha de Canudos (Aristides Milton)

L'homme politique et juriste Aristides Augusto Milton, qui fut plusieurs fois député pour la Bahia au Congrès fédéral, publia en 1902, aux presses de l'imprimerie nationale, sous les auspices de l'*Institut historique et géographique brésilien* (IHGB), un ouvrage intitulé *Campanha de Canudos*, qui peut donc être considéré comme la vision officieuse sinon officielle des événements. Milton, qui adopte une perspective assez semblable à celle de Zama, situe d'abord Canudos dans une lignée de révoltes contre le pouvoir central, laquelle lignée remonte jusqu'aux premiers temps de l'Empire du Brésil. À la différence des chroniques militaires sus-évoquées, Milton récuse tout lien avec le *monarchisme* politique, et nie que Canudos eût menacé physiquement la république. La menace résidait, expose Milton, sur le plan symbolique, en ceci que Canudos perturba l'équilibre entre *ordre* et *liberté* ; le droit à la liberté est certes sacré, mais la loi de l'ordre est nécessaire. Étant donné que Canudos remettait en cause le *principe de l'autorité*, il y avait lieu d'agir sans barguigner, pour rétablir « la paix et l'ordre, conditions nécessaires au progrès et à la liberté ». Dans le conflit entre *liberté* et *ordre*, c'est à ce dernier qu'il convient de donner la préséance. L'autorité et l'ordre ne sont pas les

seuls principes vitaux d'un État républicain ; entrent en jeu aussi des facteurs *psychosociaux*, qui reproduisent sur le plan symbolique et discursif les rapports de pouvoir, à savoir : l'honneur de la patrie, la considération envers le gouvernement, la confiance dans l'armée, le moral de la population, la foi dans les principes fondamentaux. Cette ample menace symbolique justifie l'attitude du gouvernement. Les réticences de l'auteur concernent non le *consensus d'anéantissement*, ni la légitimité de cette guerre, mais les formes que celle-ci a pu prendre, ses dysfonctionnements dans l'organisation, les erreurs stratégiques du commandement, les exactions commises. Le point de vue est toujours celui du *nous* civilisateur, opposé aux *Canudenses* anonymes, bestialisés, décérébrés, instrumentalisés par le malade mental Antônio Conselheiro ; aucune mention n'est faite de leurs droits de citoyen^[557]. Pourtant, vers la page 100, à la date du 18 juillet 1897, il n'est soudainement et remarquablement plus question de *ja-gunços* combattant l'ordre républicain, mais de *Brésiliens* luttant contre d'autres Brésiliens^[542].

5.3.4 Ultima expedição a Canudos (Emídio Dantas Barreto)

Né dans un milieu modeste et entré dans l'armée brésilienne de très bonne heure, Emídio Dantas Barreto participa à la guerre de la Triple-Alliance, puis poursuivit une carrière militaire, gravissant rapidement les échelons par ses mérites et au gré de ses formations. Il combattit la révolte de l'Armada en 1892, et participa avec le grade de lieutenant-colonel à la 4^e expédition de Canudos en tant que commandant du 25^e bataillon d'infanterie, puis comme commandant de la 3^e brigade ; il restera dans la zone de combat du début à la fin de la guerre et prendra part aux ultimes combats, le 1^{er} octobre 1897. La guerre terminée, Dantas Barreto se fit auteur, publiant divers ouvrages scientifiques, des études militaires et des romans historiques. C'est lui aussi qui écrivit le premier livre sur Canudos, et c'est à lui sans doute que l'on doit la plus grande quantité d'informations sur les campagnes militaires contre *Belo Monte*. Dans ce livre, compte rendu de la guerre, intitulé *Ultima expedição a Canudos*, qu'il fit paraître en 1899, il présente le *jagunço* comme étant représentatif du *sertanejo*, et, partant, Canudos comme étant représentatif du *sertão*. Ce dernier reste ici codé, dans une large mesure, comme l'antithèse de la normalité républicaine nationale ; aussi n'eut-il aucun scrupule à écrire :

« L'on commença de raser la grande colonie, encore et toujours par le moyen de l'incendie et de la démolition. Il fallait ne laisser intact aucun mur, ni même la moindre poutre [...]. Trois jours plus tard, il n'y avait là plus rien que les décombres de cette immense zone de peuplement, qui disparut au nom de l'ordre, de la civilisation et de la moralité du Brésil »

— Emídio Dantas Barreto^[558].

Toutefois, cette dissociation *sertão/nation* n'est plus un obstacle rédhibitoire à une assimilation partielle. Si l'an-cien faisceau de paradigmes réducteurs reste intact chez Barreto, il s'y ajoute la dimension de l'héroïsme ; la performance militaire impressionnante du *sertanejo*, sa bravoure « honore le Brésilien du Nord » et lui ouvre une porte vers le giron national^[542]. Sur le même sujet, Dantas Barreto publierà un second livre en 1905, intitulé *Acidentes da Guerra*^[559].

5.3.5 A Guerra de Canudos (Henrique Duque-Estrada de Macedo Soares)

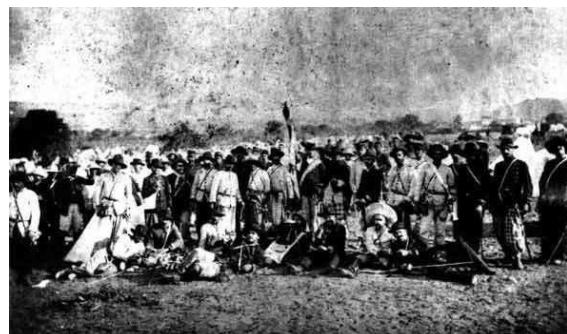
Dans le récit de guerre rédigé par le lieutenant d'infanterie Henrique Duque-Estrada de Macedo Soares et intitulé *A Guerra de Canudos*^[560], qui parut en 1902, la rupture discursive se produit, comme chez Barreto, au moment où le *jagunço* se révèle capable de résister avec une volonté inébranlable. Macedo Soares note en particulier que jour après jour, ils persistaient à enterrer leurs morts en procession, ce qui vaut acte de civilisation ; les soldats républicains en revanche se plaisaient à profaner cette cérémonie et à l'exploiter en prenant l'habitude de la mitrailler. L'auteur souligne que les *jagunços* s'en tenaient strictement aux consignes du *Conselheiro* et que, hormis armes et munition, ne s'accordaient aucun butin. Cette attitude est de nature à les racheter partiellement, à relativiser leur supposé fanatisme, sans abolir entièrement ce paradigme. Au fur et à mesure de la progression des combats, le déséquilibre sémantique entre *sertanejo* et soldat républicain s'amenuise peu à peu, jusqu'à ce que les deux camps font jeu égal au point de vue de la cruauté^[542].

5.3.6 A Milícia Paraense e a Sua Heróica Atuação na Guerra de Canudos (Orválio Marreca)

L'auteur, Orválio Deolindo da Cunha Marreca, faisait partie de la brigade d'infanterie du Régiment militaire du Pará qui combattit à Canudos, où il porta le grade de sous-lieutenant et fut secrétaire du 1^{er} corps d'infanterie. De retour à Belém après la guerre, il fut promu lieutenant pour sa bravoure. Il servit dans les forces de police du Pará pendant près de 30 ans et prendra sa retraite avec le grade de lieutenant-colonel^{[561],[562]}.

Parmi les républicains du Pará, regroupés autour du journal *A República*, figurait le médecin José Paes de Carvalho, qui en 1897 se trouvait être le gouverneur de l'État, ce qui permet de postuler une connivence avec le pouvoir central de Rio de Janeiro, et une disposition à répondre favorablement à l'appel du président de la république d'enoyer des troupes à Canudos. Aussi, en mars 1897, le gouverneur sollicita-t-il le sénat du Pará de dépêcher, en renfort des forces armées fédérales, un détachement de la police de l'État. Toutefois, les troupes du Pará ne seront acceptées qu'en juillet 1897, lorsque la quatrième expédi-

tion sera près de l'épuisement^[563]. Il y a lieu de noter que dans les premières années de la république brésilienne, la présence de militaires républicains dans la politique et dans les sphères décisionnaires était générale et reconue par les civils, témoin le fait que le vice-gouverneur du Pará était, en cette même année 1897, le major Antonio Baena. Il s'ensuit que, fort probablement, la haute hiérarchie de la police *paraense* était amplement en faveur de l'envoi de troupes. Le 29 juillet 1897, les débats à ce sujet terminés, le commandant du régiment, le colonel José Sotero de Menezes, reçut l'ordre du gouverneur de préparer sa brigade d'infanterie à s'embarquer pour la Bahia, ce qui eut lieu le 5 août 1897. Le contingent du Pará destiné à Canudos avait un effectif total de 547 hommes, en ce compris 39 officiers et 2 médecins avec leurs ambulances respectives, équipés selon les normes en vigueur et armés de fusils *Mauser* calibre 7. La troupe, qui souffrit de nombreuses défections dès avant l'embarquement^[564], arriva finalement à Salvador le 16 août, où elle fut chargée du maintien de l'ordre avant de prendre le départ pour Canudos le 21 août. Queimadas fut rejoint le 22, et de Monte Santo l'on se mit en route pour la destination finale le 13 septembre. À Caldeirão, l'on rencontra Euclides da Cunha, qui accompagnait le bataillon d'Amazonas, — dont le commandant, le lieutenant-colonel Cândido Rondon, avait été son condisciple à l'école militaire de Rio de Janeiro —, et était occupé à recueillir des informations pour ses articles^[565]. Les *Paraenses* atteignirent Canudos le 16 et s'intégrèrent, conjointement avec la police d'Amazonas, à la 2^e colonne^[566].



Les 1^{er} et 2^e corps du régiment de Pará sur le théâtre de guerre à Canudos.

La première action de combat de ce régiment eut lieu le 25 septembre et valut à son commandant, Antonio Sergio Dias Vieira da Fontoura, de se voir conférer le grade de colonel pour son attitude au combat ce jour-là. La bataille se solda pour la brigade du Pará par 54 pertes, dont 19 morts, inhumés à Canudos. Si l'action des *Paraenses* s'accomplit en dépit des ordres du haut commandement (ce pourquoi leurs chefs furent sévèrement réprimandés par Artur Oscar), elle apporta une contribution décisive à l'encerclement définitif de Canudos. Par la suite, les *Paraenses* participèrent encore aux combats du 1^{er} octobre, et se virent chargés de tenir des positions dans le nord-ouest de la rive gauche du fleuve Vaza-Barris.

Après la chute de Canudos le 5 octobre 1897, le 1^{er} corps de police du Pará fut préposé, conjointement avec le 12^e corps de l'armée, à la garde des prisonniers, garde lors de laquelle fut pratiquée la *cravate rouge*. Il ne fait pas de doute que beaucoup de policiers *paraenses* perpétrèrent ces égorgements, sans qu'il ne leur en fût tenu rigueur dans leur État d'origine, où le gouverneur, préoccupé de justifier l'envoi de sa force de police en Bahia, les éleva en héros^[567].

Le régiment du Pará, l'ordre de retrait parvenu le 7 octobre, arriva à Salvador le 16, où il fut fêté, comme toutes les troupes revenues du *sertão*. Ils embarquèrent pour Belém le 23 octobre, où ils abordèrent le 4 novembre et où les attendait un vibrant accueil, avec défilé des troupes et force hommages officiels^[568]. Il y eut également des protestations, de nombreuses voix s'élevant en effet, à l'image du reste du Brésil, contre les injustices et atrocités commises par les troupes gouvernementales à Canudos ; ce-pendant, les protestations n'eurent pas à Belém la même ampleur que, p.ex., dans la capitale fédérale, et n'empêcheront pas que plusieurs militaires anciens combattants de Canudos fussent promus pour raison de bravoure par le gouvernement de l'État fédéré^[569]. Le nom de *Bairro Canudos* fut donné à un quartier dans l'est de la ville de Belém en hommage au contingent de police présent à Ca-nudos.

Le premier ouvrage de Marreca sur ce sujet ne parut, sous le titre de *A Milícia Paraense e a Sua Heróica Atuação na Guerra de Canudos*, qu'en 1937, soit 40 ans après la fin de la guerre, sans qu'il soit possible d'identifier la raison de ce retard. Malgré ce décalage de 40 ans, cet écrit se range dans la série des écrits apologétiques de militaires, puisqu'il en conserve l'esprit et l'angle de vue. Dans un deuxième ouvrage, *Histórico da Polícia Militar do Pará : Desde seu início (1820) até 31 de dezembro de 1939*, Marreca retrace l'histoire de la police militaire du Pará année par année ; le contenu de ce livre rejoint, en ce qui touche Canudos, assez fidèlement celui de la première œuvre, abstraction faite de l'inclusion de quelques documents importants. C'est cependant dans le premier ouvrage que l'auteur fait part de sa vision de Canudos et de la guerre. Outre ses souvenirs personnels, Marreca fit appeler pour la rédaction du livre à des documents primaires, comme p.ex. les registres de la police. Le texte de Marreca abonde de détails sur l'expédition, principalement sur l'embarquement, les itinéraires suivis, les combats et le retour dans le Pará. Il n'hésite pas à interrompre plusieurs fois le fil du récit pour décrire dans leurs divers aspects certaines localités traversées par la troupe, le principal exemple en étant le bourg de Monte Santo^[570].

La vision de Marreca sur les habitants de Canudos ne diffère pas du discours dominant diffusé par la presse de Belém, où ils étaient toujours qualifiés de *jagunços* ; dans certain passage du livre, les *Canudenses* sont ainsi décrits : « les jagunços, à la physionomie sinistre, au buste dénudé, squelettiques, avec la laideur typique des faibles et l'héroïsme caractéristique du Brésilien [...] »^[571].

Le texte de Marreca, emportant le lecteur dans un véri-table voyage sur les champs de bataille du *sertão bahia-nais*, foisonne de détails sur les combattants, mais seulement sur ceux de son propre camp, les adversaires restant dans l'anonymat. Une autre tendance de l'auteur se manifeste tout au long du récit, celle qui le conduit à traiter comme héros tous les militaires de son régiment, mais surtout les officiers, plus particulièrement le lieutenant-colonel Fontoura, dont Marreca défend la décision de passer outre l'ordre d'Artur Oscar d'abandonner les positions conquises à la suite du combat du 25 septembre. L'auteur justifie l'envoi de la troupe du Pará en transformant le combat auquel il participa en combat décisif pour la victoire des forces républicaines^[571].

Quoique Marreca écrivit dans la Pará, c'est-à-dire dans la périphérie du circuit intellectuel brésilien, et que son livre parut 40 ans après l'événement, beaucoup plus tard que le livre de Da Cunha, le *scientisme* qui transparaît dans son œuvre s'appuie bien sur les idées d'*Os Sertões*. Le fait que l'ouvrage est resté dans l'obscurité peut sans doute s'expliquer par la qualité de militaire de son auteur et par sa date de rédaction, 1937, c'est-à-dire en pleine ère Vargas, marquée par un gouvernement dictatorial, nationaliste et militariste, ère suivie d'une période de gouvernements militaires qui dura environ 21 ans, qui laissa des marques profondes dans la société brésilienne et la prédisposait peu à apprécier une œuvre regorgeant d'éloges pour les militaires et exaltant leur geste « héroïque »^[563].

5.3.7 Autres

Il y eut d'autres témoignages et ouvrages documentaires sur Canudos ; ce sont notamment (par ordre chronologique)^[572] :

A Quarta Expédition contra Canudos. Primeira Fase das Operações. Diário de Campanha (Pará, 1898), d'*Antônio Constantino Nery*.

Guerra de Canudos. Narrativa histórica, de Júlio Procópio Favilla Nunes, correspondant de la *Gazeta de Notícias*, qui avait l'habitude de s'exprimer avec dédain sur les *sertanejos* et qui s'évertua à nier les atrocités commises par l'armée (c'est aussi lui qui recueillit les lettres envoyées par des *Canudenses* à leur famille, collection qui fut malheureusement égarée par la suite)^[573].

Histórico e relatório do Comitê Patriótico da Bahia, 1897-1901 (1901), déjà signalé, du philanthrope Amaro Lélis Piedade, qui prit soin des survivants de la guerre, notamment les enfants^[574].

Memorial de Vilanova, mémoires d'*Honório Vila-nova*, frère d'*Antônio Vilanova*, l'un des principaux meneurs de Canudos ; son témoignage a été consigné en mars 1962 dans le Ceará par *Nerten Macêdo*^[575].

5.4 Les survivants et le Comité Patriótico

Dans le domaine des suites immédiates de la guerre de Canudos, il convient d'ajouter la fondation à Salvador, en août 1897, du *Comité Patriótico*, constitué de citoyens ayant décidé, à l'initiative du journaliste Amaro Lélis Piedade, d'associer leurs efforts dans le but initial d'aider les soldats républicains blessés. Fin juillet 1897, à Salvador, le pasteur protestant Franz Wagner avait lancé une initiative publique visant à aider le gouvernement bahianais débordé à prendre en charge les soldats blessés et leur famille et à secourir les veuves et les orphelins. L'initiative avait apparemment été soigneusement préparée et rencontra un large écho. Le 28 juillet furent élus un comité de direction ainsi qu'une commission centrale représentative. Cette dernière rassemblait 50 hauts fonctionnaires issus de tous les secteurs sociaux concernés, du gouvernement bahianais jusqu'aux milieux scientifiques et à l'Église, en passant par les grandes banques et les maisons de commerce. L'association des travailleurs enverra lui aussi un représentant. Dans le comité directeur siégeaient, outre le président Wagner, le secrétaire (et journaliste) Lellis Piedade et le trésorier Fernando Koch, aux côtés de délégués des sept principaux quotidiens de Salvador^{[576],[577]}. La question des bénéficiaires, qui initialement formaient un groupe nettement circonscrit, fit l'objet en septembre de discussions au sein du *Comité Patriótico* quant à savoir si l'aide devait s'étendre aux enfants des soldats tombés sur le champ d'honneur. Après avoir visité le front, et nonobstant que le *Comité Patriótico* avait au moment de sa fondation adhéré au consensus d'anéantissement^[578], les membres du comité se mirent bientôt à porter secours aussi aux survivants du camp adverse. En effet, en septembre 1897, Lélis Piedade se rendit dans la ville de Cansanção afin d'y établir une infirmerie de campagne, où l'on put apporter les premiers secours aux blessés. Ce voyage eut pour résultat immédiat un changement de posture du Comité qui, à partir de ce moment, allait s'ériger en principale organisation de soin et protection pour les *sertanejos*, en particulier les orphelins de guerre^[579]. Le 21 octobre 1897, devant le spectacle quotidien de soldats arrivant à Salvador et emportant avec eux des *jaguncinhos*, dont la question de la tutelle n'était pas réglée, le président Wagner fit mettre à l'ordre du jour le sort des enfants de Canudos. De surcroît, beaucoup d'entre ces enfants n'étaient manifestement pas des orphelins, mais avaient été arrachés du sein de leur mère^[580] , [581]. Promptement, le Comité convint de prendre ces enfants sous sa protection et de les conduire dans des *orphelinats*. Un prêtre, missionné par le Comité à Queimadas, avait pour tâche de recueillir tous les orphelins, qu'ils fussent enfants de soldats républicains ou de *jagunços*. Le 17 novembre, Lé-lis Piedade déclara que le nombre des enfants abandonnés et mis aux mains de gens incapables de les éduquer était impossible à estimer. De plus, il avait été sollicité par des campagnards d'aider les nombreuses personnes qui, illégalement ou de manière injustifiée poursuivies

comme *conselheiros*, avaient dû se réfugier dans les bois et avaient vu leurs maisons incendiées^[580]. À la suite de ces constatations et sur la foi de rapports rendus publics relatant que ces survivants étaient réduits à la servitude et à la prostitution, le Comité entra en action et s'efforça de ramener à Salvador les *jagunços* survivants, en même temps que la bonne centaine de femmes et d'enfants survivants rencontrés à Canudos, la plupart blessés et pleurant silencieusement^[582] . Le Comité trouva et recueillit des enfants abandonnés le long de la route, dont un âgé de seulement trois ans. Les orphelins furent soit placés chez leurs proches parents, quand on avait pu les localiser, soit confiés aux soins de familles bénévoles. D'autre part, l'armée achemina vers Salvador quelque 800 nouveaux prisonniers ; les hommes étaient attachés de façon si barbare que les liens leur cisaillaient la chair^[582]. Une illustration dramatique de la pratique consistant à dérober des enfants à leurs parents pour les offrir en pâture aux soldats est fournie par le sort réservé à la progéniture du sonneur de cloches de Belo Monte, lequel était une des figures les plus célèbres de la guerre et mourut héroïquement, frappé par un boulet de canon, dans l'accomplissement de sa tâche quotidienne. Surnommé Timotinho, de son vrai nom Timóteo Bispo de Oliveira, compagnon de longue date du Conselheiro, le sonneur avait épousé Maria Francisca Dantas de Oliveira, fille du lieutenant Cosme Dantas, homme résidant à Aporá et assez connu dans la région. Son fils Antônio fut baptisé par le curé d'Itapicuru en 1891 et eut Antônio Maciel pour parrain. À la fin de la guerre, le petit Antônio, âgé de 6 ans, tomba aux mains d'un soldat du bataillon de police de São Paulo, qui l'emporta avec lui^[583]. L'autre enfant du sonneur, la petite Joana, de 4 ans, fut elle aussi capturée par ce même bataillon paulista et remise par un officier de cette unité à une jeune femme noire, concubine d'un soldat et résidant dans le bourg de Queimadas. La mère des enfants, désormais veuve, ignorant tout du destin de ses enfants, s'en retourna à sa terre natale^[584]. En décembre, les indices s'accumulaient que les enfants déportés étaient astreints à des travaux pénibles. Le Comité était résolu à empêcher que les enfants provenant de Canudos fussent emmenés en guise de trophée de guerre et réduit en une sorte d'esclavage. Le Comité débattit en interne de la question de savoir si l'objectif d'élever ces enfants en bons citoyens de la république pouvait se réaliser plus sûrement au foyer de subrogés tuteurs privés ou dans des établissements d'éducation spécialisés. Pour chaque enfant l'on comptait quelque 25 offres de prise en charge ou de tutelle^[580]. Les travaux de comptabilisation de la Commission aboutirent à un chiffre autour d'une, peut-être de deux centaines d'enfants localisés. Là où cela fut possible, les enfants furent restitués à leurs familles^[581] ; dans les autres cas, les enfants furent remis à titre transitoire au dépôt de mendicité, jusqu'à ce que fussent achevés les travaux de construction du *Colegio Salesiano* de Salvador, dans le quartier de Nazaré, vers où les enfants déménageraient ensuite. Cet établissement

d'enseignement reçut de la part du Comité près de 6 millions de réis, somme considérable pour l'époque, à charge pour les pères salésiens de recueillir les orphelins de Canudos. Le montant de cette dotation provoqua des dissensions parmi les membres du comité, et même la démission de quelques-uns. À l'inauguration de la nouvelle école en mars 1900, les cinq premiers élèves étaient des enfants de Canudos recueillis par le *Comité Patriótico*. Fut établie ainsi la formule de resocialisation souhaitée pour les enfants de Canudos : ils seraient nourris, mèneraient une vie saine et réglée, acquerraient des habitudes de discipline et d'hygiène, apprendraient un métier, et avec celui-ci, l'éthique positive du travail que la république tentait alors, non sans peine, d'imposer à une société brésilienne qui pendant quatre siècles avait dévalorisé le travail comme étant propre à l'esclave^[585].

À la noël 1897, le Comité fit paraître dans le journal monarchiste *O Comércio de São Paulo*, en plusieurs livraisons, un rapport circonstancié et critique, où était dénoncée la mise en esclavage des femmes et enfants, débouchant dans un bon nombre de cas sur la prostitution, où était constaté le fait que personne n'avait cherché à empêcher le viol de filles mineures, et où était dévoilé en-fin l'état de délaissement total dans lequel se trouvaient les prisonniers, dont beaucoup succombaient à leurs blessures non soignées, ou mouraient de consomption et d'infections, notamment de la variole^[580].

La situation déplorable des survivants produisit un choc chez les citadins de Salvador, tandis que la révélation des crimes de guerre, qui faisait apparaître que la barbarie avait surgi au cœur même de la république, suscita une indignation morale. S'y ajouta l'étonnement éprouvé devant les *Canudenses*, qui impressionnaient par leur capacité de souffrance et par l'orgueil avec lequel femmes et enfants enduraient leurs terribles blessures. En outre, le Comité observa que les femmes survivantes étaient en majorité issues de bonnes familles et avaient les yeux bleus et une peau généralement claire, et établit dans son rapport une corrélation entre couleur de peau et intégrité morale, laissant entendre qu'êtant donné la présence de tant de blancs parmi eux la prise en charge, le regroupement familial etc. s'en trouvaient justifiés. Les *Canudenses* se virent ainsi rétablis dans leur humanité et dans leur personnalité, et acquirent le statut de frères, processus déjà amorcé peu après la fin de la guerre^[578]. Toutefois, il ressort d'une analyse des registres officiels où avaient été notés les enfants de *jagunços* répartis après la guerre, qu'aux alentours de trente pour cent du total étaient noirs ou *bruns* (*pardos*)^[586].

Les dénonciations du Comité équivalaient à une accusation indirecte à l'endroit du haut commandement pour non assistance et pour manquement au devoir de tenir en main les propres troupes, qui en l'occurrence avaient pu maltraiter les prisonniers en toute impunité. Dans une livraison ultérieure, le rapport du Comité énonça que le général Oscar et des officiers supérieurs avaient ouvertement, en guise de gratification, distribué des enfants aux



Enfants de Canudos recueillis par les pères salésiens de Salvador.

soldats, aux habitants de Queimadas et à des entremetteurs, et en avaient même établi des quittances. Enfin, le rapport faisait remarquer que la quasi-totalité des prisonniers adultes étaient de sexe féminin, et que l'on avait pas pu trouver plus de 12 hommes, à Alagoinhas, du reste tous faits prisonniers en dehors de Canudos. Ce constat ne faisait que renforcer le soupçon que tous les hommes avaient été assassinés^[399]. Le Comité nota sèchement dans son rapport : il ne restait que douze prisonniers masculins, et ils n'étaient pas originaires de Canudos^[400]. La trajectoire de quelques-uns des *jaguncinhos*, enfants rescapés de Canudos (*jaguncinho* est le diminutif de *jagunço*), a pu être retracée. Il y a celui notamment qui fut recueilli par Euclides da Cunha, puis remis à un sien ami de São Paulo, et qui, sous le nom de Ludgero Prestes, deviendra directeur d'école dans l'État de São Paulo. Mérite également le cas de Melchiades Rodrigues Montes, *butin de guerre* vivant tombé aux mains de soldats de l'armée, qui à la fin de sa vie, à l'âge de 82 ans, consigna son histoire personnelle par écrit, avec beaucoup de détail, sur 69 pages soigneusement dactylographiées confiées à son fils Eddy Nicolau Montes^[587]. Rodrigues Montes, ayant à la fin de la guerre environ sept ans, pouvait donc se rappeler assez nettement les mois précédant le conflit. Son père, Martins Rodrigues Montes, était un humble laboureur demeurant à Ipoeira Cavada, dans la commune de Chorrochó (district de Várzea da Ema), à une soixantaine de km de Canudos. À côté de l'agriculture, la famille, avec ses six enfants, dont Melchiades était le deuxième né, s'adonnait aussi à la production de *cachaça* et de *rapadura*, produits typiques de la région. Dans ses souvenirs de sa vie avec ses parents, on retient en particulier le travail des champs qu'il dut effectuer à partir de six ans, la religiosité de la mère, qui priait chaque

soir avec ses enfants, les nuits de lune passées à peler le manioc pour en faire de la farine, les violences du père s'exerçant y compris sur les enfants, parfois même avec un couteau, et la fugue en compagnie de l'aîné, suivi du retour au foyer au bout de seulement 12 heures.

La famille ne décida de migrer vers *Belo Monte* qu'à la suite de la troisième expédition, et c'est donc au temps de la guerre que se rapportent tous les souvenirs que le *jaguncinho* a gardés de la vie au village. Melchiades se souvenait avec précision des oraisons à l'heure de l'Ave Maria, dans la *Belo Monte* assiégée par les forces républicaines, devant l'Église nouvelle. Melchiades, alors âgé de sept ans, coupait du bois dans le maquis et puisait de l'eau dans le *Vaza-Barris*, souvent sous une pluie de balles venue du morne de la Favela, où campait l'armée. Dans la phase finale de la quatrième expédition, une grenade explosa dans la maison de pisé où vivait la famille. Le matin du 18 novembre, la mère rassembla la famille en vue de la fuite, mais la recrudescence de la fusillade au dehors la força à attendre un moment plus propice ; entre-temps, Melchiades se rendormit, et quand il se réveilla, la famille avait déjà pris le large, sans s'inquiéter de son absence. Deux soldats de l'armée firent irruption dans la maison, l'un voulant tuer l'enfant, l'autre demandant qu'il fût épargné. Les soldats, tout en emportant Melchiades, poursuivirent leur conquête des autres maisons du village. Durant cette marche, l'enfant fut mis face au spectacle des maisons en ruines, de soldats et de *jagunços* blessés, agonisant et gémissant^[588].

Melchiades fut ainsi l'un de ces enfants qui survécurent aux côtés d'un militaire de l'armée, nommément le sous-lieutenant Bonoso. Celui-ci fut grièvement blessé au cours des combats et transporté vers Monte Santo, puis évacué vers l'hôpital de Queimadas et de là sur Salvador^[589]. Rétabli, le sous-lieutenant s'embarqua sur un navire en partance pour Rio de Janeiro, où il se présenta à son régiment avec l'enfant. De Rio de Janeiro, il poursuivirent ensemble leur voyage en direction de l'État de Santa Catarina, et arrivèrent enfin à Tubarão, où se trouvait la femme de Bonoso. Suivit alors la seule période où Melchiades fréquenta l'école, un collège de frères. Peu après, sa famille adoptive déménagea vers Jaguarão, ville frontalière de l'Uruguay, dans le *Rio Grande do Sul*, où ils prirent leurs quartiers dans la caserne^[590]. L'enfant cessa d'aller à l'école ; comme les autres enfants de Canudos, écartés de l'enseignement scolaire, il sera destiné au travail, et dans ce but recevra un enseignement professionnel. À la caserne, vu les incessantes disputes et punitions dans la famille Bonoso, Melchiades finit par être transféré à un autre officier, le lieutenant Gustavo Pantaleão da Silva. Dans la maison de celui-ci, le *jaguncinho*, âgé maintenant de onze ans, fut employé comme domestique, avant d'accompagner la maîtresse de maison, qui était souffrante, dans la *fazenda* de sa sœur, où l'enfant effectuera les menus travaux de la ferme — travail au champ, construction de clôtures, fabrication de fromage, vente des produits de la fazenda dans la ville, faire paître

le bétail etc. L'hiver, la famille retournait à la ville, où Melchiades s'efforça d'étudier par ses propres moyens. Le lieutenant Pantaleão fut muté vers *Santa Vitória do Palmar*, dans l'extrême sud du Brésil, où le deuxième père adoptif décida d'inscrire le *jaguncinho* dans l'unique école de la ville ; cependant, le premier jour de classe, l'enfant fut renvoyé chez lui, porteur d'un billet du directeur indiquant que « le collège n'accepte pas d'enfants de couleur »^[591].

Melchiades suivit alors une formation d'ébénisterie. Pourtant, à 17 ans, il demanda à Pantaleão, qu'il nomme son « protecteur », de le faire entrer à l'armée comme simple soldat. Immatriculé comme volontaire en février 1907, il fut considéré apte après deux mois d'instruction, et fut inscrit à l'école d'infanterie. Ayant passé ses examens, il fut fait chef d'escadron dès l'année suivante. En 1909, il sera affecté à *Chuí* et promu 3^e sergent en mars de la même année^[586]. Fin 1909, il fut muté vers la ville de *Jaguarão*, où il inaugura une école d'alphabétisation pour les enfants des soldats qui servaient dans la garnison^[592]. L'année suivante, en 1917, doté du grade de 1^{er} sergent, il fut muté pour São Paulo, où il lui sera donné d'as-sister à quelques réunions publiques d'*Olavo Bilac*^[593]. Vers la fin de la même année, le sergent s'inscrivit au cours de perfectionnement d'instructeur d'infanterie qui se donnait à *Vila Militar*, à Rio de Janeiro, et qu'il acheva en 1920, pour être nommé ensuite instructeur dans divers centres de tir à *Petrópolis*, près de Rio de Janeiro. En 1921, après la fondation par le gouvernement de l'École de sous-officiers d'infanterie, Melchiades s'y inscrivit. Dans ses mémoires, il se décrit lui-même comme quelqu'un cherchant constamment à se perfectionner par l'étude^[594]. En 1931, après près de 30 années de service dans l'armée brésilienne, il demande sa mise en disponibilité, au rang de 2^e lieutenant, tout en poursuivant toutes ses anciennes fonctions à Petrópolis. Sa trajectoire apparaît ainsi exemplaire : c'est le récit d'une ascension professionnelle constante, de rectitude morale, et de l'exercice d'une citoyenneté consciente et agissante. Melchiades est l'incarnation du rêve *bilacien* du *soldat-citoyen*, de la vision d'une armée apte à façonner le caractère d'un peuple, fabrique de hussards de l'enseignement^[595].

En 1933, Melchiades vint à assister au défilé d'un peloton de *Chemises vertes* scandant qu'il était du devoir de l'intégraliste d'adhérer aux autorités constituées, de les respecter, et de collaborer avec elles. Plus tard, impressionné par le fonctionnement des écoles d'alphabétisation, de couture ou de musique mises en place par ce mouvement, et par le travail volontaire des médecins intégralistes, et après avoir fréquenté quelques réunions du mouvement, il rejoignit, en même temps que son fils Eddy, les rangs de l'intégralisme^[595]. En mai 1937, après que les intégralistes eurent pris et occupé le palais Guanabara à Rio de Janeiro, Melchiades fut détenu, emmené au commissariat de Niterói et de là transféré à la maison de détention, puis en prison, où il restera incarcéré pendant huit mois^[596].

Durant de longues décennies, Melchiades avait adressé

en vain à différentes autorités Bahianaises des demandes d'informations sur le lieu de séjour de sa famille bio-logique. En 1960, il fit en compagnie de sa femme un voyage en voiture vers la Paraíba, en passant par le *sertão* de Bahia. Arrivé dans le district de Formosa, il s'enquit de sa famille et la trouva dans la région, e.a. à Várzea da Ema, dans l'actuelle commune de Lagoa^[597]. Lorsqu'en 1961, il revint dans le hameau, il eut soin d'emporter avec lui des seringues, des livres de lecture, des crayons, et le drapeau brésilien, et consacra son temps dans le *sertão* à alphabétiser adultes et enfants, à faire des injections de pénicilline et à aider de diverses manières, venant notamment au secours de l'institutrice locale qui enseignait dans une salle de classe improvisée où chaque élève devait apporter son propre siège^[598]. Toutefois Melchiades ne deviendra pas l'un d'eux, le déracinement étant alors un fait accompli depuis longtemps. Melchiades mourut à Petró-polis à l'âge de 93 ans^[599].

Le destin de plusieurs autres *jaguncinhos* a pu être retracé, encore qu'avec moins de détail. Lélis Piedade lui-même hébergea dans sa propre maison rien moins que les filles de Joaquim Macambira, l'un des personnages les plus considérables de Canudos. À l'issue de la guerre, ces deux fillettes avaient été emmenées à Salvador par le bataillon de Dantas Barreto, et furent prises en charge par Lélis Piedade, ainsi que celui-ci le relate dans une lettre que publia le *Jornal da Bahia*^[600] :

« (...) je vous communique que j'ai reçu hier les enfants mineurs Teresa Macambyra, de 14 ans, et Valeriana Macambyra, de 11 ans, filles du chef conseilheiriste Macambyra, qui m'ont été envoyées par le colonel Dantas Barre-to par l'intermédiaire du Dr Sebrão. Je les ai recueillies dans la maison de ma famille. La plus jeune a trois blessures de balles. Ces filles mineures disent qu'elles ont un frère de 12 ans, appelé Paulo, remis ici à quelqu'un dont elles ignorent le nom, et qu'une autre sœur, du nom de Maria Francisca, âgée de 10 ans, malade de la variole, est restée à Queimadas^[601]. »

L'on sait que cette dernière, une fois remise de sa variole, se retrouvera également au domicile de Lélis Piedade. Quant aux deux autres fillettes, il semblerait qu'elles soient plus tard retournées dans leur région d'origine. Maria Francisca mourut dans la deuxième Canudos, mais avant sa mort, elle fut, fort âgée déjà, interrogée par José Calasans, à qui elle fit part de sa gratitude en-vers Lélis Piedade^[602]. Ses descendants vivent toujours à Canudos, dont un certain Emerson Macambira, arrière-arrière-petit-fils de Joaquim Macambira, et une dame née à Canudos et devenue professeur dans l'enseignement supérieur^[603]. Joaquim Macambira avait d'autre part deux fils, dont l'un, Antônio, fut abandonné à l'âge de 3 ans au bord d'une route dans le *sertão* et de qui l'on perd ensuite toute trace, et l'autre, l'aîné, qui hérita du

prénom de son père, mourut à la tête d'un commando qui tenta de neutraliser le canon Whitworth sur la Favela^[604]. Le journaliste Fávila Nunes, ancien militaire réformé en 1878, écrivit comme correspondant de guerre à Canudos des reportages pour divers journaux de Rio de Janeiro. Le journal *O País*, annonçant son retour à Rio de Janeiro, signala qu'« aux côtés de son épouse et de ses enfants, rayonnant de joie de l'avoir à nouveau près d'eux, nous vîmes deux fillettes blanches et sympathiques. Ce sont deux *jaguncinhos* que notre collègue a amenés avec lui et qu'il a intégrés à sa famille ». De ces deux fillettes, rescapées du massacre, qui étaient sœurs, l'on ignore le destin ultérieur^[605]. Enfin, des douze enfants qu'avait le conseilheiriste Norberto das Baixas, commerçant aisé, membre de l'élite dirigeante de Canudos, qui périt dans la guerre en même temps que sa femme, quatre échappèrent à la mort et furent répartis dans des familles d'accueil : deux furent recueillis par des officiers de l'armée et les deux autres pris en charge par un juge de la région^[606].

6 Canudos et la construction de la nation brésilienne

6.1 Les apories du concept de nation brésilienne

Dès sa création en 1824, le Brésil possédait plusieurs des grands piliers sur lesquels s'appuyaient au XIX^e siècle la plupart des nations européennes : un territoire national nettement délimité et (*grosso modo*) immuable, une langue officielle et de culture unique (le portugais), une constitution, et un gouvernement légitime. Lui faisait dé-faut en revanche ce qui en Europe sera la principale motivation de la formation des ensembles nationaux, à savoir une représentation globale d'un peuple plus ou moins homogène, doté d'un caractère national distinctif. Au lieu de ce sentiment national régnait au Brésil la conscience d'un « retard » historique par rapport à l'Europe occidentale, laquelle avait été érigée en norme historique et sociale, et se trouvait incarnée plus particulièrement dans la Révolution française. Pendant la période de 1870 à 1910 eut lieu, pour la première fois sans doute, une tentative de cerner ce qu'est le caractère national brésilien, la *brésilia-nité* (brasildade), quête identitaire qui occupera véritablement de larges secteurs de l'élite intellectuelle, et qui, opérant avec des critères qualitatifs systématisés, parviendra à dépasser l'antique nationalisme négativiste tel qu'hérité de l'époque coloniale et enclin à se nourrir prioritairement du rejet du statut de colonisé et de l'ancienne puissance coloniale^[607]. Pourtant, à la fin du XIX^e siècle, la capacité de concevoir de quelque manière l'unité territoriale du Brésil restait limitée à une portion minime de la population brésilienne. En effet, jusqu'à la fin du siècle, dans de larges parties du territoire et de la population, le « pouvoir central n'était représenté que symboliquement, sous

l'aspect de l'ordre public ; dans la pratique cependant, la population ne manifestait de loyauté que vis-à-vis de po-tentats privés, les propriétaires terriens. Elle ne s'identifiait d'aucune manière à une unité territoriale dépassant ces structures rurales de pouvoir »^[608].

Au XIX^e siècle, c'est dans les belles-lettres que les différents avatars de l'idée nationale trouveront leur expression. Depuis l'indépendance, la littérature était supposée écrire l'histoire nationale ; la quête d'originalité, d'unicité et d'authenticité incita les auteurs romantiques du littoral à prêter attention aux zones situées plus à l'intérieur. Se-lon Coutinho et Sousa (auteurs d'une *encyclopédie de la littérature brésilienne*), le régionalisme « était depuis le romantisme l'une des formes du nationalisme littéraire brésilien et l'une des réponses à la question dix-neuviémiste de savoir comment la littérature devait être constituée pour qu'elle fût apte à mettre en avant les caractéristiques et l'identité nationales, c'est-à-dire comment elle devait être typiquement brésilienne »^[609]. C'est en particulier la luxuriante nature nationale, dans ses différents chatoiements régionaux, qui apparaissait propre à compenser ce déficit culturel qui le miroir européen renvoyait aux écrivains du Brésil. En tant qu'unité naturelle, cette nature était même un moyen efficace de s'opposer aux tendances séparatistes^[610]. Les auteurs qui se réclamaient de ce régionalisme utilisaient ce topic local comme utopie d'évasion vers un passé plus désirable. Marginalisant l'esclave noir, ils placèrent une nature idéale fabriquée et un indien noble non moins artificiel au centre du discours littéraire national^[611].

À la rivalité entre monarchistes et républicains au début de la Première république correspondaient deux modèles de nation opposés, dont les délinéaments théoriques restaient mal définis, mais qui divergeaient quant à la question de la tradition : si l'une des deux tendances voyait la stabilité politique et le prestige national garantis à travers la combinaison des traditions de l'Empire, de l'héritage de la colonisation portugaise et de la foi catholique, l'autre, le républicanisme radical, préconisait une rupture totale avec ce passé et une réorientation selon le modèle nord-américain de la modernité et de la république. Enfin, une nouvelle génération, formée scientifiquement, fit son irruption dans les années 1870 au Brésil et, désireux de rompre avec le romantisme littéraire, réclamaient une modernisation politique et sociale et prônaient le réalisme scientifique pour toutes les productions intellectuelles ; la littérature dès lors diffusait sur la chose nationale un discours de tendance surtout scientifique et introduisait des paradigmes qui allaient persister jusque dans la décennie 1920^[612].

La pression modernisatrice s'alimentait surtout du positivisme français et des théories évolutionnistes. Ces vues nouvelles fournirent les catégories permettant d'appréhender et évaluer scientifiquement la nation et la société brésiliennes. Le racisme traditionnel s'empara des classifications de la biologie et, transposant les distinctions taxonomiques d'espèce, de variété et de race, postulait une

inégalité hiérarchique entre les hommes. Les intellectuels de l'époque furent unanimes à considérer le racisme européen comme leur point de référence. En outre, avec l'importation des théories évolutionnistes, se posa aussitôt le problème que le niveau de civilisation du Brésil ne pouvait être qualifié autrement que d'« inférieur » et que le retard du Brésil appelait une explication, qu'on s'ingénia à chercher dans les déterminismes géo-climatologiques, combinés aux données héréditaires et à l'évolution des espèces. La race blanche (ou caucasienne), favorisée par un climat propice, était juchée au sommet de l'échelle d'évaluation ; à l'inverse, tout en bas du classement se rangeaient les régions tropicales brésiliennes, qui avaient engendré deux races inférieures. Henry Thomas Buckle (qui était traduit et publié au Brésil), s'il qualifia la nature du Brésil de « merveille du monde », indiqua que la coexistence de l'excès de chaleur et d'humidité avaient accablé la population brésilienne et l'avait empêchée de dépasser le niveau de civilisation qu'elle avait au moment de la découverte. Les conceptions raciales d'alors convergeaient vers quatre postulats admis sans discussion : 1) les races sont inégales ; 2) seule la race blanche supérieure est vertueuse et apte à la civilisation ; 3) toutes les autres sont inférieures, selon une certaine gradation ; 4) le mélange de la race blanche avec d'autres donne lieu à dégénérescence. Indigènes et esclaves noirs, codifiés comme incompatibles avec la civilisation et la modernité, devaient être mis à l'écart de la société^[613].

Un mouvement contraire commença à faire son apparition au début du XX^e siècle, sous les espèces de l'*ufanisme* (terme dérivé du mot portugais *ufano*, orgueilleux, vaniteux, mot figurant dans le titre d'un livre d'Afonso Celso de 1900), mouvement pour lequel, au contraire du pes-simisme racial d'un Buckle, le topo de la nature brésilienne incomparablement fertile et foisonnante autorisait l'optimisme et la confiance dans le progrès, optimisme et confiance qui s'étendaient aussi aux métis supposés réunir en eux toutes les qualités éminentes des trois races originelles^[614].

Le poète et penseur politique Sílvio Romero soutenait que le présent et l'avenir tant de la littérature que de la société brésiliennes résidaient irréfutablement dans le mélange des influences ethniques : « chaque Brésilien est un métis, que ce soit de sang ou d'idées »^[615]. Le concept de métissage de Romero résulte d'un déterminisme double, celui de la race et du milieu. Il voyait dans le métis comme nouvel homme brésilien le résultat du croisement de cinq facteurs : l'élément portugais, celui africain, celui indien, le milieu, et l'imitation de l'étranger. Quant au jugement qu'on devait porter sur ce métis-sage, la thèse de Romero est ambiguë, puisqu'il jugea rétrospectivement que « la soumission des noirs, la paresse de l'Indien, et le caractère autoritaire et ingénue du Portugais ont engendré une nation amorphe, dénuée de toute qualité féconde propre »^[616], tandis qu'ailleurs il reconnaît au métis brésilien un potentiel d'avenir, moyennant toutefois que l'élément européen gardât la prépondérance po-

litique ; ce n'est qu'à cette condition que l'inventivité et la résilience de l'Indien et de l'Africain, ainsi que leur pouvoir d'adaptation aux rigueurs du climat, pourront être en-richissants pour le pays. Dans les années 1930, Gilberto Freyre donnera au concept de métissage une portée plus culturelle, en rehaussant positivement en particulier l'influence africaine^[617].

À toutes ces contradictions, les théories sur la nation brésilienne ne pouvaient se soustraire aussi longtemps qu'elles postulaient l'absorption dans la nation d'espaces et de populations (notamment le *sertão*) que, dans le même temps, ces théories désignaient comme périphériques ou inférieures, contradictoires à l'idée de la nation. Survint alors la doctrine du *branqueamento* (blanchissement, de *branco*, blanc), qui reposait sur deux axiomes : d'abord la supériorité de la race blanche et la plus grande vigueur des gènes blancs en cas de croisement ; ensuite la présupposition que la population noire baisserait proportionnellement à la population blanche par suite d'un taux de fécondité plus faible et d'une mortalité supérieure par suite de maladies et d'une cohésion sociale défaillante, à quoi s'ajouteraient le fait que les noirs tendront à se choisir des conjoints à la peau plus claire. La combinaison des concepts de métissage et de *branqueamento*, qui prenait acte de la situation ethnique existante, permit de revendiquer son originalité vis-à-vis du centre européen et, par un artifice pronostique, de s'insérer en même temps dans l'incontournable pensée dominante alors en vogue^[618].

6.2 Le *sertão* et la nation républicaine

Au début de la république, le *sertão* avait obtenu déjà droit de cité comme espace paradigmique, équivalant à sécheresse, rapports sociaux quasi-féodaux, pauvreté extrême, vagabondage, criminalité et violence, et renfermant une catégorie pseudo-ethnique propre, le *jagunço*. Cet espace restait pour l'heure exclu de l'idéalisation romantique *ufaniste*^[619]. Le terme *jagunço*, au départ limité aux hommes de main des grands propriétaires fonciers, en particulier ceux qui s'affrontaient brutalement dans la Chapada Diamantina, allait s'étendre, dans les colonnes des journaux, à partir de la 3^e expédition, pour englober toute la population de Canudos, et pour définir ainsi le *sertão* comme espace d'anarchie, d'insécurité, de règne des armes, et de non-civilisation. Da Cunha désigna par ce terme non seulement la horde de « fanatiques » autour de Maciel, mais le *sertanejo nordestin* en général ; les termes de *vaqueiro* (gardien de bétail du nord et pendant du *gaúcho* du sud), de *jagunço* et de *sertanejo* sont, chez Da Cunha, rendus synonymes^[620].

Dans le *sertão*, les rapports sociaux étaient configurés par le système patriarcal dit *coronélisme*, où les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, bien que réglés formellement par l'État, ressortissaient de fait de la même instance privée, la vieille aristocratie foncière. L'État apparaissait aux yeux de la population d'abord sous ses espèces répressives, dont les représentants (fonctionnariat

et police) s'employaient à faire en sorte que les citoyens remplissent leurs obligations en matière fiscale et d'ordre public, sans pour autant que leurs droits civiques constitutionnels leur fussent rendus accessibles et applicables^[621]. Tel quel, le *sertão* (et avec lui, Canudos) restait perçu dans l'État-nation brésilien de la fin du XIX^e siècle structurellement comme un pays étranger national, comme « corps étranger », sans que jamais cet État-nation ne renonçât pour autant à ses prétentions totalisantes et homogénéisantes sur l'ensemble du territoire ou sans qu'il ne remît en question l'application des droits constitutionnels à la totalité de la population sous sa tutelle. La perception de l'oligarchie campagnarde du reste ne différait guère de celle des élites du littoral, encore qu'elle insistât pour que le distinguo fût fait entre Canudos et *sertão*, entre *jagunços* et *sertanejo* ; dans le même temps, elle s'efforçait de garantir l'ordre établi du *sertão*, la légitimité duquel, si elle était peu touchée par le discours dominant sur Canudos, n'en était pas moins potentiellement menacé par le paradigme de *nordestination* ; en effet, Canudos, quoique proclamé non typique du *sertão*, était néanmoins assimilé, paradigmatisquement et comme symbole collectif national, au *sertão*^[622].

Pendant la guerre, ou dans l'immédiat après-guerre, les *Canudenses* étaient exclus de l'« âme » brésilienne (*alma*), terme qui pouvait se rapporter tant à la collectivité nationale qu'à chacun de ses membres en particulier. À la suite de la 3^e expédition, même le statut de « mauvais Brésilien » leur fut dénié, et ils avaient cessé d'appartenir à la famille brésilienne. Les *jagunços* n'étaient pas des sujets de la nation, mais des objets anti-nationaux contre lesquels il y avait lieu de se défendre. Les rapports de l'armée, mais aussi nombre de reportages dans la presse, indiquaient que l'on était en guerre contre un en-nemi *extérieur*. Il s'agit ici de quelque chose de plus que les habituelles opérations discursives par lesquelles l'en-nemi dans les guerres civiles est dépersonnalisé et anonymisé pour ensuite le déclarer ennemi *intérieur*, apatride et traître à la patrie, c'est-à-dire de relever d'une déviance nationale ; en effet, attendu que ces opérations discursives étaient couplées à des catégories telles que *race dégénérée* et à des antinomies comme *nature/barbarie* contre *civili-sation*, les *Canudenses* se retrouvaient bien pris dans cet écheveau central de paradigmes inhérents au débat alors en cours sur l'idée nationale. La communauté *conselhei-riste* n'était pas brésilienne à part entière et, en définitive, non brésilienne. Le *sertão*, confirmant l'unité d'essence entre nature et homme, apparaissait donc comme fondièrement anti-patriotique et anti-national. L'*ufanisme*, qui s'était prévalu de la nature comme consubstantielle à la grandeur nationale, sans en exclure le *sertão*, resta largement hors champ pendant toute la durée de la guerre. Canudos agit comme un symbole national repoussoir, un contre-exemple asymétrique, concentrant en soi les té-nèbres de toutes les altérités, et faisant ressortir dans une clarté d'autant plus intense les caractéristiques nationales souhaitées^[623].

Dans le discours dominant, les notions de république et de nation ne coïncidaient pas ; les droits républicains ne s'étendaient que sur telle partie de la nation qui s'en montrait *digne et apte*. Or les *Canudenses* soit faisaient preuve d'un comportement anti-républicain, soit n'étaient pas en état de comprendre les systèmes de gouvernement, à plus forte raison de les distinguer les uns des autres ; dans le premier cas, Canudos se dressait *contre*, dans le deuxième se situait *en-dessous* de la république ; dans les deux cas, les *Canudenses* ne pouvaient être considérés comme bénéficiaires des droits constitutionnels^[624].

6.3 Infléchissement du discours sur Canudos

La guerre terminée sans gloire, des failles se firent bien-tôt jour dans le discours dominant sur Canudos, qui concourront à modifier les rapports entre *sertão* et nation républicaine^[625]. Il apparut que cette guerre avait en réalité été menée contre une communauté de pauvres gens, étrangers à quelque conspiration politique que ce fût, sans lien d'aucune sorte avec des groupes monarchistes organisés — lesquels au demeurant appartenaient à une classe sociale totalement différente, blanche et urbaine, ayant *jagunços* et fanatiques en horreur — et n'ayant bénéficié d'aucun appui logistique ou autre, que ce fût du Brésil même, ou depuis l'étranger. Au surplus, il fut révélé que le comportement de l'armée n'avait pas été irréprochable, entaché en particulier par la pratique de la dénommée *cravate rouge* et la mise en vente des enfants survivants.

L'on s'avisa de ce que les comptes rendus de presse sur les événements avaient été tendancieux et en grande partie falsifiés. Il se produisit alors un retournement dans l'opinion publique brésilienne se traduisant par un *mea culpa* généralisé et une vigoureuse condamnation des actes commis par l'armée brésilienne sous le commandement de Bittencourt. Beaucoup en effet se demandèrent comment une armée, qui prétendait avoir marché sur Ca-nudos pour défendre la civilisation, pût tuer ses prisonniers au couteau — hommes, femmes et enfants. Alvim Martins Horcades écrit : « je le dis avec sincérité : à Canudos, presque tous les prisonniers furent égorgés. (...) Assassiner une femme (...) est le sommet de la misère ! Arracher la vie à de jeunes enfants (...) est la plus grande des barbaries et des crimes monstrueux que l'homme puisse pratiquer ! »^[395]. Des étudiants manifesteront contre la tuerie, et les étudiants de la faculté de droit de l'université fédérale de Bahia publièrent un manifeste dénonçant le « cruel massacre qui, ainsi que toute la population de cette capitale le sait déjà, fut perpétré sur des prisonniers sans défense et garrottés, à Canudos et jusque dans la ville de Queimadas ; et (...) viennent déclarer devant leurs compatriotes qu'ils considèrent comme un crime l'égorgement des misérables *conselheiristas* faits prisonniers, et le réprouvent et le condamnent expressément comme une aberration monstrueuse [...]. Il est urgent que nous stigmatisions les iniques décapitations de

Canudos »^{[626],[627]}. Dans un texte écrit aussitôt après la guerre, le juriste, homme politique et écrivain Rui Barbosa s'érigea comme l'avocat des prisonniers morts, allant jusqu'à appeler les *Canudenses* « mes clients », et se promit d'obtenir pour eux, à titre posthume, un *habeas corpus*, « parce que, écrivit-il, notre terre, notre gouvernement, notre conscience ont été compromis : notre terre serait indigne de la civilisation contemporaine, notre gouvernement indigne du pays, et ma conscience indigne de la présence de Dieu, si ces miens clients n'eussent point d'avocat »^[628]. Enfin, Euclides Da Cunha fit paraître un ouvrage, intitulé *Os Sertões*, par lequel il se proposait de réhabiliter et de racheter les rebelles, et dans la note préliminaire duquel il eut cette phrase devenue célèbre : « La campagne de Canudos évoque un reflux vers le passé. Elle fut, dans toute la force du mot, un crime. Dénonçons-le »^[629].

Mais c'est dans la presse que le fléchissement du discours dominant sur Canudos se fera d'abord sentir. L'éditorialiste du journal *Diario de Notícias*, se référant au rapport du Comité Patriótico dans lequel était évoquée la pratique de la *cravate rouge*, s'emporta en dénonçant « la sauvagerie primitive des indigènes, qui massacrent illégalement les prisonniers de guerre » et requiert que les prisonniers fussent traités conformément aux conventions sur les prisonniers de guerre des « peuples civilisés » ; la *cravate rouge* n'était pas le moyen indiqué pour éradiquer le fanatisme et le manque d'instruction de ces « fils dévoués ». Cependant la plupart des autres organes de presse républicains s'abstinent dans les premiers temps d'aborder le thème des *crimes de guerre* ; la censure et l'autocensure firent obstacle à la tenue d'un débat public sur le sujet, et en particulier, aucun journal ne voulut re-produire dans ses colonnes le manifeste des étudiants de la faculté de droit de Salvador dénonçant ouvertement ces crimes de guerre (voir ci-dessous). Du reste, le *Diario de Notícias* ne reviendra plus sur ce thème après l'éditorial du 21 octobre. Quant aux souvenirs de guerre d'Horcades, ils parurent d'abord dans le quotidien *Jornal de Notícias* fin 1898, puis seulement sous forme de livre en 1899 ; dans les livraisons du journal, la partie sur les égorgements avait été supprimée, et Horcades signala qu'il ne fut pas autorisé à la publier, en raison du *cartel du silence* qui régnait sur ces méfaits. Le gouvernement de Rio de Janeiro, qui avait tôt eu connaissance de ces crimes, pouvait donc estimer ne pas devoir s'exprimer à ce sujet^[400].

La réputation de l'armée brésilienne, qui s'était autrefois distinguée lors de la *guerre du Paraguay* et était venue ensuite à jouer un rôle de premier plan dans la politique nationale, poussant notamment à l'abolition de l'esclavage et contribuant à renverser la monarchie, se trouva fortement ébranlée par la révélation des atrocités commises à Canudos. Les présidents de la république, dont les deux premiers avaient été des militaires, seront dorénavant tous des civils, de même que les successeurs de Bittencourt (à partir d'Alfredo Pinto Vieira de Melo, en 1919) au poste de ministre de la Guerre.

D'autre part toutefois, la guerre de Canudos acheva de consolider le régime républicain, en exorcisant pour de bon le spectre d'une restauration monarchique. Les *Canudenses* servirent à leurs dépens de victime expiatoire, d'ennemi intérieur commun qui, quoique largement fantasmé, permit de forger une union nationale au Brésil^[630]. S'il y eut des escarmouches sur une zone plus ample que ne l'écrira Da Cunha, les craintes d'une extension du conflit en une insurrection régionale se révéleront infondées^[631]. Mais les emblèmes du Brésil moderne, voué au progrès — les villes bourgeonnantes du littoral avec sa culture matérielle importée d'outre-mer —, continueront à avoir toutes les peines à masquer les pulsions primitives et antisociales toujours endémiques dans l'intérieur rural. Le choc du conflit de Canudos et les craintes que la rébellion pût s'étendre aux villes portèrent la classe politique brésilienne à resserrer le contrôle social et à rejeter toute réforme capable de conduire le pays vers une démocratie réellement opérante. Dans le camp opposé, le déroulement et l'issue du conflit amenèrent ceux ayant des sympathies pour l'idéologie du Conselheiro à craindre la combinaison funeste de l'Église et de l'État œuvrant à l'unisson pour supprimer toute expression populaire non orthodoxe. Qu'ils en fussent conscients ou non, les intellectuels et commentateurs continueront par la suite à choisir l'un ou l'autre camp, soit en adhérant à la vision dénigrante de Da Cunha, soit, plus souvent, en hissant les *Canudenses* au rôle de héros utopiques^[632].

L'impact de la guerre de Canudos fut sans doute paradoxalement moins ressenti dans le nord-est qu'ailleurs, bien qu'il fallût aux villages d'où les adeptes d'Antônio Conselheiro étaient partis un certain temps pour retrouver leur normalité d'antan. La pression de la modernité continua de se faire sentir, de même que persista la tendance à l'exode, cette fois sous la forme de populations quittant, dans l'espoir d'un emploi industriel, le *sertão* aride pour le littoral ou pour le sud. Le système des *coroneis* survécut jusque bien avant dans le XX^e siècle. L'église comme auparavant fit peu d'efforts pour accroître le nombre de prêtres dans l'intérieur, et, peut-être en conséquence de cela, d'autres figures religieuses charismatiques, notamment Padre Cícero dans le Ceará, continuèrent d'exercer un pouvoir enchanteur sur les *sertanejos*^[631].

La transmutation de la guerre de Canudos, d'événement politique d'actualité en événement historique, aura pour effet non seulement de déplacer l'activité discursive de l'espace journalistique vers celui de l'édition et du livre^[625], mais encore de porter les chroniqueurs à ne plus exprimer le conflit en termes uniquement militaires. L'antagonisme socio-politique sous-jacent remonta à la surface et la tendance sera dorénavant à la réflexion sur les perspectives d'avenir. En effet, la république à présent avait pris possession effective du *sertão*, et celui-ci s'était ainsi invité dans le grand questionnement sous-jacent au discours d'auto-affirmation de la première décennie de la république, à savoir : comment envisager et assurer, compte tenu de sa population mixte

composée de plusieurs races de valeur inégale et moyenant un programme de *rattrapage civilisateur*, l'avenir de l'État-nation brésilien comme construction politico-économique — questionnement qui avait acquis une dimension supplémentaire : celle des rapports, du point de vue anthropologique, économique et politique, que doit entretenir cet immense arrière-pays (le *sertão*) avec la nation républicaine et avec sa vision du futur^[576]. Les ouvrages publiés après la guerre, de fiction ou d'imagination, dont quelques-uns ont déjà été évoqués ci-haut, s'inscrivent dans cette perspective.

Deux textes sont emblématiques de la rupture discursive survenue dans l'immédiat après-guerre : le discours (non prononcé) de Ruy Barbosa, conçu, suppose-t-on, peu de temps après l'attentat du 5 novembre 1897, et le manifeste des étudiants de l'école de droit de Salvador. Si ces deux textes n'eurent aucun echo dans la presse de l'époque, ils sont néanmoins symptomatiques de la rupture discursive en cours, qui commençait déjà à se faire jour dans la presse, et qui devait s'intensifier ensuite^[633].

6.3.1 Le discours de Rui Barbosa



Le juriste et écrivain Ruy Barbosa dénonça les atrocités commises par l'armée républicaine et voulut se faire l'avocat, à titre post-hume, des Canudenses massacrés. Des calculs politiques le re-tinrent toutefois de prononcer un discours en ce sens devant le Sénat.

Ruy Barbosa se proposait de prononcer devant le Sénat un discours qui, imprimé sur le papier, comprenait, outre les cinq pages du discours proprement dit (incomplet), huit pages supplémentaires de notes et de citations consistant toutes ou à peu près en références et commentaires tirés de la littérature juridique internationale sur le traitement des prisonniers de guerre. La thématique abordée dans le

fragment est double : d'une part le mutisme observé sur les crimes de guerre commis par l'armée, et d'autre part la possible répercussion de ces crimes en ce qui concerne les valeurs centrales du Brésil. Il est suspecté que les raisons pour lesquelles il renonça finalement à prononcer ce discours tiennent à des considérations d'opportunisme ; en effet, ce discours devait en réalité servir avant tout ses propres objectifs politiques, mais les avantages escomptés risquaient d'être annihilés par le coût politique qu'en-durrait une prise de position allant si hardiment à rebours de la rhétorique triomphaliste alors dominante^[634].

Dans les environ cinq pages de son discours proprement dit, Barbosa critique de manière indirecte la conduite de l'armée à Canudos, s'attardant plus spécialement à la notion de *gloire*, qui se trouvait au centre de la rhétorique victorieuse, mais à laquelle Barbosa entendait quant à lui donner une acception plus restreinte. La gloire véritable, comprise comme « la sœur du devoir, de l'humanité et de l'honneur » ne saurait s'accorder avec le fait de passer des crimes sous silence et d'étouffer ses scrupules ; la gloire véritable se manifeste « dans la pleine clarté du courage, du sacrifice et de la magnanimité ». L'adversaire est ici le même que celui qu'il avait déjà pris à partie dans son discours de mai 1897 : le climat général de violence politique, la « sauvagerie sanguinaire des clubs », le « républicanisme massacreur »^[635].

Comme il a été signalé, Barbosa réclama pour les *Canudenses*, à titre posthume, un *habeas corpus*, en ces termes :

« Ceux pour lesquels je n'ai pu obtenir de *habeas corpus*, c'est-à-dire de justice, quand ils étaient encore vivants, m'obligent maintenant, en tant que morts, d'implorer cette justice auprès de Dieu pour ma conscience, et auprès de notre pays pour son gouvernement, et auprès du monde civilisé pour nos latitudes. »

— Rui Barbosa^[635]

Pour finir, Barbosa indique l'enseignement à tirer de la guerre de Canudos. Cet enseignement se décompose en quatre points :

- 1) les *Canudenses* sont devenus les victimes de leur misère globale, consécutive à un « manque d'instruction et d'assistance morale » et à un « niveau de développement rudimentaire » ;
- 2) la guerre a mis au jour la déficience des forces armées et la nécessité de les soumettre à une réforme profonde ;
- 3) la guerre dévoila, à la surprise générale, l'existence « d'un Brésil mystérieux, demeuré longtemps inconnu au monde, et que les *sertões* du nord viennent de nous révéler sous les es-pèces de cette race, qui tint tête aux plus forts de la terre. Il est ainsi du même coup prouvé combien difficile, combien impossible il sera,

pour une puissance ou pour une anarchie, d'imposer sa volonté au Brésil par la force » ;

4) pour les vaincus, il résulte de la guerre que les vainqueurs ont à leur égard le devoir de « s'adonner moins aux querelles politiques et de réfléchir plus aux exigences de notre progrès ; de songer à ceci que nous ne pouvons nous nommer nous-mêmes un peuple civilisé aussi longtemps que nous négligerons complètement l'instruction, l'éducation morale et la christianisation de ces vigoureux rameaux de notre propre famille »^[636].

Par ce discours, les *Canudenses* prennent symboliquement place sur les tribunes du public au *parlement fédéral* et, devenus soudainement partie intégrante de la république, revendentiquent leurs droits constitutionnels. Non seulement Barbosa ramène les *sertanejos* dans la grande famille brésilienne, mais encore les met sur le même pied que les vainqueurs du *centre* et les déclare héros de même rang ; vu qu'ils ont accompli des performances militaires extraordinaires, ils ont prouvé être de « vrais Brésiliens », et, ayant été reconnus comme Brésiliens, comme membres de la famille, l'éthique militaire de même que les valeurs familiales commandent que leurs accomplissements soient reconnus, nonobstant leur opposition politique. Si certes, dans ce raisonnement, Canudos reste as-signé, conformément au discours ambiant, dans l'espace du *sertão*, défini par son *sous-développement* et par son statut de zone à moderniser, il est d'autre part rangé désormais par Barbosa dans le champ de la nation, du moins dans celui de la future nation encore à concevoir^[637].

6.3.2 Le manifeste des étudiants en droit

Le *manifeste*, intitulé *À la nation* (*À Nação*), publié le 3 novembre 1897 et signé par 42 étudiants de la faculté de droit de Salvador, dénonçait, avec plus de netteté et de vigueur encore que Barbosa, les « cruelles tueries », les « terribles égorgements de Canudos », comme étant une « dégénérescence monstrueuse », une « flagrante infraction à la loi » et un acte « d'inhumanité ». Comme chez Barbosa, la loi et l'humanité entrent ici en jeu comme éléments du paradigme de la *civilisation* tel qu'incarné par l'*Occident*, nombreuses références à l'histoire européenne à l'appui. Les étudiants, en tant que *Bahianais*, estimaient d'autre part de leur devoir de rappeler le comportement républicain irréprochable des Bahianais durant la guerre et de rejeter le reproche de *cryptomonarchisme* collectif, et d'affirmer la nécessité pour la Bahia d'atteindre les normes nationales républicaines et civilisationnelles, à défaut d'atteindre celles économiques^[638].

6.4 Ébauche de conciliation entre *sertão* et nation républicaine

Nous avons vu qu'en seulement quelques semaines suivant la fin de la guerre, en raison des *dégâts collatéraux* du conflit, le discours sur Canudos s'est transformé de manière durable sous la surface de sa rhétorique triomphaliste. La révélation des crimes de guerre eut un retentissement considérable, mettant à nu, dans le miroir tendu par l'Europe, de graves défaillances civilisationnelles —, la gloire de la victoire se muant à présent en « *inglório* » de l'armée, qui endosse le rôle de bouc émissaire^[639].

Après qu'on se fut rendu compte de sa méprise, c'est-à-dire que le conflit n'en était pas un entre des systèmes politiques, la population *canudense* réapparut dans le débat public, mais sous une autre figure, ayant en effet, « dans un effort remarquable et tragique, fait la démonstration de son existence et écrit de son propre sang une vénémente protestation contre le dédain dont elle était l'objet »^[640].

Canudos se hissa au rang de symbole du sacrifice, et le discours dominant alla se déplacer vers le plan de la relation entre nation républicaine et *sertão*. Le sang versé par les deux camps fit s'estomper la ligne de démarcation, jusque-là nette, qui mettait d'un côté les *jagunços* dans le rôle de malfaiteur, et de l'autre les soldats républicains dans celui de victime, et renforça l'idée d'un sacrifice commun pour la nation. Le *jagunço* vécut symboliquement une résurrection en *sertanejo* et fut initié à la brésilianité. Grâce à ce sacrifice, république et *sertão* pouvaient désormais s'associer en une seule nation^[641].

Il y a lieu de préciser le rôle de la production littéraire dans ce processus de conciliation. Des écrits scientifiques spécialisés consacrés au *sertão* existaient, mais étaient balbutiants et n'avaient à la fin du XIX^e siècle qu'un faible retentissement. C'est la littérature qui jusque-là avait été l'arène où se débattait la question de l'identité nationale, et qui de façon générale permettait les échanges intellectuels. Cela s'explique par le fait que la littérature de l'époque était résolument écrite et commentée comme une littérature nationale, et ensuite parce que ces travaux littéraires avaient du moins quelque chance d'atteindre un public, aussi restreint fût-il^[642].

L'écrivain et journaliste Afonso Arinos de Melo Franco, auteur du roman *Os Jagunços* (voir ci-dessous), fort critique envers la république, argua que le sacrifice de Canudos fut un sacrifice nécessaire. Dès le 9 octobre 1897, il demanda que Canudos fût compris comme un objet historico-sociologique d'ordre supérieur, comme un phénomène psycho-social qui nous livre la clef du caractère national brésilien. Le sacrifice que les *Canudenses* accomplirent pour leurs frères du *sertão* fut un sacrifice nécessaire en ceci que la civilisation ne s'acquierte que par la violence, c'est-à-dire s'instaure comme le résultat de la victoire dans une bataille, dans l'éternel combat pour l'existence ; ce n'est qu'a posteriori que la nation reconnut dans le *sertanejo* un élément de valeur pour elle-

même. Étant donné que cet élément de valeur avait dû être détruit, la juste guerre défensive menée par la république contre son ennemi intérieur se muera en une tragédie nationale, qui prit ainsi les traits d'un mythe fondateur^[641]. La guerre de Canudos, la tuerie réciproque, se chargea de sens et devint un événement constitutif, et put être intégrée comme événement hors du commun dans l'épopée nationale brésilienne : il évolua en un symbole national^[643].

Dans *O Rei dos jagunços* de Manoel Benício, roman mêlangeant fiction et documentaire (voir ci-après), s'exprimait une certaine ambivalence dans l'évocation du *sertão*, ambivalence qui rejoignait la dichotomie *sertão*/république du discours dominant, analogue au couple barbarie/civilisation. Ici aussi, cet antagonisme se retournera en son contraire, les soldats et les politiciens républicains se révélant (comme chez Afonso Arinos et plus tard chez Da Cunha) comme barbares, acharnés à détruire la civilisation *sertaneja*, qui, si elle n'était pas évoluée encore, était susceptible d'évoluer. Comme indiqué ci-dessous, Benício désigna le *sertão* comme thème national de premier ordre, dont Canudos représentait la normalité humaine — une réalité ordinaire, à l'opposé de l'image d'extrême singularité de Canudos telle que véhiculée par l'ancien discours dominant. C'est pourquoi, argue l'historien Bartelt, les descriptions de la vie quotidienne et des sentiments des *Canudenses* prennent une place importante dans le livre, alors que la guerre p.ex. n'en couvre qu'environ un tiers, c'est-à-dire nettement moins que tous les autres textes de l'immédiat après-guerre. Dans le même sens, la composante littéraire du texte offre, par son intrigue fictive, l'occasion de mettre à l'avant-plan des universaux humains (amour, foi, honneur, trahison...) et de mettre en scène plastiquement, à travers des destinées individuelles, des situations sociales abstraites, contrariant ainsi par une humanisation et une normalisation de la société *canudense* l'anonymisation et bestialisation d'antan, et aidant à surmonter l'ancienne dichotomie^[644]. À la différence d'Afonso Arinos, Benício ne s'ingénie pas à imposer au lecteur une sympathie fraternelle avec les *sertanejos* ; au contraire, la sémantique du livre se plaît à souligner l'étrangeté du *sertão* et à marquer la distance quasi infranchissable entre modernité et prémodernité, civilisation urbaine et vie rustique, intellectuels et analphabètes, fanatique ignorant et homme instruit et éclairé^[645]. Le *sertão* demeure ici un oxymore national : si le *sertão* appartient à la nation, la séparation entre barbarie et civilisation (républicaine) n'a plus lieu d'être, mais en ce cas le *sertão* est coupé de ses anciens idéaux, de ce qui faisait son ancienne normalité^[642].

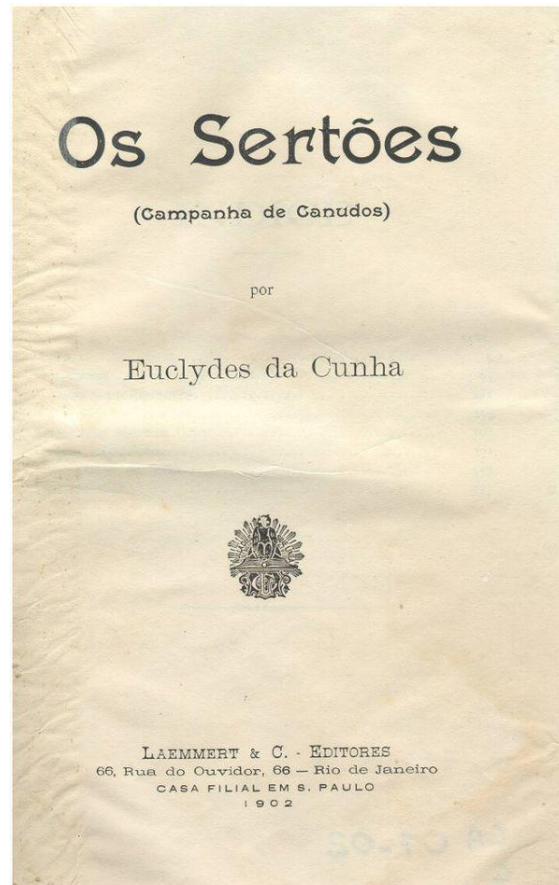
6.4.1 Les *sertanejos* vus comme « race forte »

Canudos cessa du coup d'être l'exposant de la position d'infériorité du Brésil dans le concert des nations. De la vaillance militaire des *Canudenses*, vaillance à l'aune de laquelle s'évalue la qualité d'une nation, peut naître

une force plus grande si la nation sait se l'amalgamer : « cette force nouvelle doit être incorporée dans notre nationalité, c'est-à-dire comme confirmation permanente de cette nationalité même ». Si ce pour quoi le *jagunço* lut-tait était totalement incompatible avec les représentations modernes d'une nation, sa foi inébranlable, sa nature forte et sa bravoure martiale constituent ensemble un élément dont la nation peut faire son profit. *Maciel* apparaît à présent comme *sertanejo* paradigmique, qui dans sa lutte défensive agit (selon *Milton*) « avec vigueur, ténacité et calme ». Cela rejoint notamment la thèse d'*Os Sertões* de *Da Cunha*, selon laquelle s'est formée dans le *sertão* une « race forte » spécifique, autour de laquelle aurait à se construire la future nation brésilienne. Rappelons que selon *Da Cunha*, le *sertanejo* est un type historique qui, à la faveur d'un isolement relatif, s'est développé à partir du croisement originel de l'indigène et du Portugais de manière racialement homogène ; s'il est certes *attardé*, il a en contrepartie pu se préserver de cette dégénérescence typique propre au métissage du littoral^[646]. Chez *Barbosa*, le *sertanejo* se voit attribuer le statut d'une *race* particulière, très supérieure, sous le rapport de la vigueur, à la « population citadine hybride, sans échine, efféminée ». Si le discours dominant sur *Canudos* s'était jusque-là surtout concentré sur la multi-racialité, sur le mélange, c'est ici au contraire une race ou sous-race à part qui est introduite. Le *sertanejo* concentre en lui une force symbolique, que la nation républicaine peut s'approprier elle-même comme son soi authentique^[647].

6.4.2 Os Sertões et la synthèse nationale désormais envisageable

Le débat sur la manière de cataloguer *Os Sertões* — comme œuvre littéraire ou comme ouvrage scientifique — ne semble pas pouvoir être tranché. En dépit des prétentions historiques et scientifiques de l'auteur, exprimées dans son préambule, on note que *Da Cunha* était assez peu regardant quant aux témoignages oculaires qu'il recueillait, et se souciait peu de citer ses sources avec précision. L'on sait qu'il ne séjourna que peu de semaines à *Canudos* et qu'il quitta les lieux quatre jours avant la fin des opérations militaires. Il est très malaisé de discerner dans le texte quels détails ont été vus ou vécus par *Da Cunha* personnellement, lesquels lui ont été rapportés et par qui, et lesquels ont été complétés par lui ou parés d'éléments issus de son imagination^[648]. Toutefois, des chercheurs ont mis au jour ce que *Da Cunha* avait cherché à dissimuler tout au long de son livre, à savoir le tribut qu'il devait à quasiment tous les grands textes antérieurs, y compris au livre d'*Afonso Arinos*, celui de *Benício*, aux chroniques d'anciens combattants, au rapport du *capucin* *Monte Marciano*, en plus des coupures de presse. Les modes de travestissement de ces sources vont du raisonnement emprunté et donné sans référence, jusqu'à la citation textuelle non signalée comme telle, en passant par l'amplification de ce qu'il prétend avoir vu de ses propres yeux^[649].



*Page de titre de l'édition originale d'*Os Sertões* (Hautes Terres), dans lequel *Euclides da Cunha* tente de conceptualiser une conciliation entre un *sertão* ethniquement marqué et un Brésil république-cain universaliste.*

L'auteur dit vouloir mettre en œuvre l'idéal contemporain d'une alliance entre science et art, en ce sens que la science doit adopter dans sa présentation une forme artistique et ne pas s'étioler en ce qu'il appelle un « com-pendium ». La critique de l'époque fêta la réussite de cette alliance, et accueillit l'ouvrage comme une œuvre d'abord littéraire, sans doute malgré l'auteur lui-même, pour qui l'aspect littéraire devait servir le contenu scientifique plu-tôt que l'inverse^[648].

Néanmoins l'œuvre est littéraire, et à un haut degré, compte tenu de ses recherches formelles, en particulier sur la plan de la composition et de l'écriture. La *littérarité* d'*Os Sertões* diffère de celle d'*Os Jagunços* et d'*O Rei dos Jagunços*, en ceci que le livre de *Da Cunha* n'est ni un roman ni une chronique romancée. *Os Sertões* comporte une multiplicité de genres et de catégories textuelles, et réunit en lui les trois formes fondamentales, épopée, drame et lyrisme. Mais on peut aussi l'appréhender dans sa *non littérarité* comme une synthèse de thèmes, points de vue, idéologies, en quelque sorte une « encyclopédie du *sertão* »^[650]. Cette *littérarité*, outre son aspect de stratégie publicitaire et sa normalité dans la production intellectuelle au tournant du siècle, est bien davantage

qu'un supplément d'âme ajouté à l'exposé théorique, ou qu'un simple ornement ; la libre carrière donnée parfois au sentiment, la technique de faire se côtoyer narrateur impartial et narrateur flamboyant, le recours abondant à la métaphore, permettent, argumente Bartelt, d'aborder selon une perspective *plurielle* la question centrale : la relation difficile et à redéfinir entre *sertão* et nation républiqueaine :

« [Un texte littéraire] permet de faire se juxtaposer les points de vue divergents des différents protagonistes. Il peut [...], au moyen d'*hyperboles*, de *redondances*, de séquences imagées et de symbolisations, placer tels accents. Le narrateur omniscient peut, à l'inverse du 'narrateur honnête', mettre en avant des jugements moraux. Face à la rigueur, l'univocité et la linéarité, auxquelles les exposés scientifiques sont tenus de se plier, la forme littéraire au contraire permet l'équivocité, la perspective multiple, l'ambivalence, voire la polyvalence. Elle permet d'admettre des contraires et de les réunir^[651]. »

Le cadre thématique, d'une actualité alors brûlante, est donné par le conflit interne au sein d'une nation déchirée et qui ne se connaît pas elle-même, ou : le conflit entre le centre et la périphérie dans des États-nations où la présence de l'État est dans une large mesure seulement virtuelle. Au Brésil, c'est à Canudos que cette tension trouva à se décharger. Os Sertões prend donc pour sujet un problème universel à concrétion nationale. Dans la tragédie de Canudos, les contradictions nationales atteignirent leur point culminant et leur point de non retour. Canudos fait qu'il est incontournable pour l'avenir de penser ensemble *sertão* et nation républicaine^[652].

La métaphore de l'assouplissement, souvent utilisée, symbolise la position d'*en dehors* occupée par le *sertão* dans la conscience nationale, situation qui cependant est susceptible d'évoluer, moyennant que le *sertão* « se réveille » ou « soit réveillé ». Il importe de noter que Da Cunha, en dépit de la *polyphonie* de points de vue, parle, comme la plupart des auteurs avant lui (à l'exception de Benício), du *sertão* toujours indéniablement sous l'angle républicain. C'est donc à partir de ce lieu mental, qui forme le cœur du discours et de la nation républicains, qu'il est affirmé que le *sertão* (l'*en-dehors*) doit être incorporé dans ce même lieu (l'*en-dedans*). En cela, Da Cunha confirme donc la vision, présente dans l'opinion publique, d'un *sertão* comme zone étrangère nationale. Canudos place *sertão* et nation dans un rapport de contradiction interne ; autrement dit, les érigent en un oxymore. Celui-ci sous-tend la thèse décisive du livre : le *sertanejo* est le ferment de la future nation brésilienne. Une ambivalence assumée sera le principe organisateur de la démonstration^[653].

Ce *sertanejo* est la « roche vive de notre race ». Cette référence à la géologie permet à Da Cunha de décrire la

construction nationale comme un processus de glissement de strates ethniques se trouvant à des distances différentes de la surface et du centre de la terre. Comme strate de profondeur, le *sertanejo* se trouve fort éloigné de la surface civilisée. Mais en même temps, il s'est formé à l'abri des tourmentes et perturbations de surface, et devra développer des qualités telles qu'il puisse devenir le « noyau dur de notre nation en devenir »^[654]. Toutefois, la force du *sertanejo* est à apprécier moins comme une donnée empirique que comme une figure symbolique ; par son existence isolée, il rappelle à la nation républicaine les traditions oubliées, les vertus perdues et les forces en-fouies. Cette authenticité ne se comprend que par rapport

à la nation des villes côtières, nation qui s'apprécie elle-même comme non authentique, soit qu'elle ait perdu cette authenticité, soit qu'elle ne l'ait jamais eue^[655]. La guerre devrait agir comme une genèse, comme un tremblement de terre, qui, agitant les couches géologiques, amènerait

à la lumière la « roche vive »^[655]. Le crime de la campagne militaire, décidée par une république fanatisée, est d'avoir, en détruisant ces « titans », anéanti le futur noyau ethnique de la nation.

Il serait hâtif d'en déduire une sympathie ou empathie de Da Cunha vis-à-vis du *sertão*, une volonté de se faire l'avocat des *sertanejos*. Il faut se rappeler que l'ambivalence délibérément cultivée de l'auteur lui permet de changer sans cesse de perspective et d'y admettre les paradigmes (très en vogue dans les milieux intellectuels) évolutionnistes et du déterminisme racial ; les *topos* de bestialisation, d'invisibilité, de folie couplée à la religion etc. ne font pas ici défaut. La mentalité du *sertanejo*, « anachronisme palpable » reste anthropologiquement incompatible avec les « hautes ambitions de la civilisation ». Du reste l'empathie, si déjà elle existe dans le chef de l'auteur, sera démentie par l'accueil fait au livre dans divers lieux, accueil auquel ne contribueraient pas peu les mises à distance racialistes opérées par le texte et le fait qu'il s'évertue à démontrer qu'un gouffre infranchissable sépare le *nous* républicain et le *eux* des campagnes de l'intérieur^[656].

La critique de Da Cunha n'est pas dirigée contre la république en soi, mais contre la pratique réelle de la république, contre une civilisation de clercs, restée inattentive à son essence propre, à son authenticité nationale. Si Da Cunha constate le retour, dans cette guerre, de la barbarie dans la civilisation, cela ne signifie nullement qu'il récuse cette dernière. L'oxymore comme opérateur cognitif veut ici tendre un arc entre le projet d'une intégration dans la civilisation (c'est-à-dire dans l'*universel*) et le projet de créer une culture nationale distincte (c'est-à-dire de s'enraciner dans le *particulier*). S'intégrer dans la nation implique de s'extraire du *sertão* ; en effet, une nation existe d'ores et déjà, et les *sertanejos* ne peuvent que se plier socialement et culturellement aux conditions que la nation fixe. En attendant, le *sertão* a l'insigne avantage d'être pure particularité, indemne de toute civilisation. Le bénéficiaire de cette particularité toutefois est le littoral, car la

spécificité du *sertão* (environnement naturel et configuration ethnique) donne aux intellectuels de ce littoral la possibilité de formuler un projet politique : l'assymétrie nouvelle, où le *sertão* apparaît comme le lieu du *soi na-tional*, auquel fait pendant le développement culturel et la réalité politique des villes du littoral (assimilés à une im-passe nationale), opère comme soubassement symbolique à la formation discursive de la république brésilienne^[657].

Au-delà du niveau symbolique, *Os Sertões* contient quelques éléments pragmatiques permettant de dépasser l'oxymore et de restaurer l'unité et l'homogénéité de la nation déchirée : intégration spatiale (doter le *sertão* d'un réseau d'institutions, de barrages^[658] etc.), temporelle (réduire le *retard de phase* accusé par le *sertão* sur l'axe tem-porel du développement historique), et raciale (par la mobilité, la migration intérieure, et la poursuite du métissage, où la race blanche serait appelée à jouer le premier rôle, même si Da Cunha ne prononce jamais le mot de *branqueamento*). L'auteur souscrit au discours sur la nécessité d'une modernisation, à concrétiser par l'innovation et la formation techniques sous la direction d'experts blancs issus des métropoles nationales et formatés au paradigme universaliste. La civilisation, entendue comme la suprématie de la culture d'origine européenne, apparaît, compte tenu de la réalité raciale du métissage, comme la condition de la pérennité nationale^[659] :

« D'autres [...] exagèrent l'influence de l'Africain, et sa capacité, certes réelle, à réagir en divers points contre l'absorption de la race supérieure. Alors surgirait le mulâtre, qu'ils proclament le type le plus caractéristique de notre sous-catégorie ethnique.

Le sujet part donc à la dérive sous mille formes douteuses.

Il en va ainsi, croyons-nous, parce que l'essentiel de ces investigations se réduit à la recherche d'un seul type ethnique, alors qu'il en existe certainement plusieurs.

Nous n'avons pas d'unité de race.

Nous n'en aurons, peut-être, jamais.

Nous sommes prédestinés à ne former une race historique que dans un avenir lointain, si toutefois une durée suffisamment longue de vie nationale autonome nous le permet. Sous cet aspect, nous inversons l'ordre naturel des faits. Notre évolution biologique réclame la garantie de l'évolution sociale.

Nous sommes condamnés à la civilisation.

Nous progresserons, ou nous disparaîtrons. »

— Euclides da Cunha^[660].

Cependant, le problème théorique du métissage reste sans solution. La proposition de Da Cunha se situera donc d'abord sur le plan culturel ; le *sertão*, en tant que soi authentique, aura à conférer à la littérature nationale, à la production intellectuelle, à l'attitude du Brésil vis-à-vis

des grandes nations étrangères, cette conscience de soi, par quoi une culture nationale authentique pourra voir le jour^[659].

Il reste que la critique fut peu réceptive à la proposition ambivalente de hisser le *jagunço* rural et barbare au rang de cheville ouvrière d'un ressourcement civilisationnel. L'idée d'une intégration des races ne fut prise au sérieux par personne ; seule la perspective d'enrôler le « *sertanejo fort* » dans la troupe eut un écho favorable dans le monde politique. *Os Sertões* devait bientôt occuper une place de premier choix dans le commentaire littéraire, mais restera en marge du débat social et politique^[661].

7 Canudos aujourd'hui

La Canudos actuelle est en fait la troisième de ce nom dans la région. La première surgit au XVIII^e siècle sur les rives de la rivière Vaza-Barris, à 10 km (à vol d'oiseau) à l'ouest-sud-ouest de la localité actuelle, et n'était vers la fin du XIX^e siècle qu'un petit hameau groupé autour de la ferme (*fazenda*) de Canudos. Avec l'arrivée d'Antônio Conselheiro et de ses adeptes en 1893, le domaine, rebaptisé *Belo Monte*, connaît une croissance vertigineuse, accueillant, avant d'être détruit par l'armée en 1897, quelque 25 000 habitants. La guerre terminée, les autorités militaires présentes sur les lieux et les autorités civiles républicaines veillèrent à effacer tout vestige du village, afin que Canudos servît d'exemple et que fût évitée la prolifération d'expériences similaires. Selon Aristides Augusto Milton, les généraux eurent soin de ne pas laisser le moindre mur debout, la moindre poutre intacte ; ne devaient y régner désormais que la solitude et la mort^[662]. Aussi, à la fin de la guerre, le site de Canudos offrait-il le spectacle de la plus totale désolation, avec des cadavres sans sépulture, des maisons incendiées, les deux églises ravagées par le canon. Seule se dressait encore debout, au milieu de la place, la grande croix érigée là par Antônio Conselheiro en 1893. Un nommé Manoel Ciríaco, qui le 26 septembre 1897, après avoir eu confirmation de la mort du Conselheiro, s'était échappé avec sa famille (au même moment où Vilanova quittait lui aussi *Belo Monte*), revint sur les lieux après la guerre, et donna la description suivante :

« C'était une horreur, de quoi vous faire peur.

La pourriture puait à des lieues à la ronde. (...)

Personne n'avait été enterré. C'est alors qu'Ângelo Reis, par sa propre charité, amena quelques hommes et se mit à enterrer sur place la troupe des jagunços morts. (...) C'en fut fini de Canudos, et pendant dix ans environ, on ne venait ici qu'en passant. Aucune maison jus-qu'en 1909. Et les gens qui s'étaient sauvés se tenaient dans les *fazendas*^[663]. »

Pendant quelque temps, il était plus sûr, pour qui voulait pénétrer dans ces lieux, de disposer d'un sauf-conduit,

certains *fazendeiros* en effet continuant de poursuivre les *jagunços* ; Lélis Piedade, secrétaire du Comité patrio-tique de Bahia, sera amené à établir plusieurs de ces saufs-conduits^[664].

Passé un certain temps, quelques personnes qui avaient réussi à s'échapper pendant la guerre se mirent à prendre le chemin du retour et entreprirent de reconstruire sur le même emplacement une nouvelle Canudos, qui vit petit à petit le jour vers 1910, sur les ruines de l'ancienne *Belo Monte*, et dont les premiers habitants étaient donc des res-capés de la guerre de Canudos^[665]. En 1940 cependant, dans le sillage d'une visite du président Getúlio Vargas à la région, il fut décidé d'édifier à proximité un barrage d'irrigation, dont les travaux de construction débutèrent en 1950. Le lac de retenue en gestation étant appelé à engloutir la bourgade de Canudos, les habitants durent quitter les lieux, à destination d'autres localités des alentours, principalement Bendegó (dans la commune de Monte Santo), Uauá, Euclides da Cunha et Feira de Santana. En même temps, un nouveau noyau d'habitat se constitua au pied du barrage en construction, dans l'ancienne *fazen-da* dénommée Cocorobó, sise à une vingtaine de km (par la route) de l'ancienne Canudos. À l'achèvement des travaux, en 1969, les lieux où s'était trouvé Canudos disparut sous les eaux du barrage de Cocorobó. Quelques-uns ne se résignèrent à quitter leur maison qu'après que l'eau eut commencé à s'y engouffrer^[666]. Seul un petit quartier du village émergeait encore hors des eaux et fut dénommé *Canudos Velho* (« Vieux Canudos ») ; puis, entre 1994 et 2000, dans les périodes de sécheresse, on eut le loisir de visiter les ruines de cette deuxième Canudos. La bourgade de Cocorobó fut érigée en commune en 1985 et, pour tirer parti de la réputation du nom, se donna l'appellation de Canudos, devenant ainsi la troisième localité de ce nom.

Dans les premières décennies suivant la guerre, les survivants et leurs descendants préférèrent garder le silence sur les événements et ne pas briser la loi du silence, donc de se résigner à l'oppression de leur mémoire — oppression opérée par la prédominance de l'*histoire officielle* et par l'anéantissement systématique des supports matériels de la mémoire *canudense*^[665]. Pendant des décennies, les survivants revenus s'installer à Canudos pour y reconstruire la bourgade vivaient isolés sur les bords du fleuve Vaza-Barris, restaient méfiants vis-à-vis des étrangers, et s'attachaient à faire revivre au sein de leur foyer, devant leurs descendants, un chapitre de l'*histoire* du Brésil que les intellectuels et les autorités s'efforçaient d'exclure de l'*histoire officielle* du pays^[403]. Ainsi, peu à peu, à l'intérieur du groupe, dans le cercle familial, la mémoire fut-elle transmise et perpétuée, et finit par se matérialiser^[667].

En 1947, à l'occasion du cinquantenaire de la destruction du village, l'écrivain et journaliste Odorico Tavares réécrit les premiers entretiens avec les survivants, entretiens publiés ensuite dans la revue *O Cruzeiro*, accompagnés d'un ensemble de photographies de Pierre Verger. Selon José Calasans, c'est grâce à l'ouvrage *Cangaceiros e Fanáticos de Rui Facó*, de 1964, que Canudos se retrouva à

nouveau au centre de l'intérêt public, pour la première fois depuis Euclides da Cunha. Ce nonobstant, la peur et un consécutif mutisme continuèrent pendant longtemps encore à accabler la majorité des rescapés^[668].

Le centenaire de la guerre et, peu après, celui de la partition d'*Os Sertões*, ouvrirent la voie à un grand nombre de travaux et de discussions qui tentèrent d'aborder Canudos par des voies plurielles, et permirent de rendre publics de nouveaux récits de survivants, sur les supports les plus variés, dans une période, en outre, où un nouvel esprit historiographique, reconnaissant la légitimité du témoignage oral comme source documentaire, consentait à exploiter l'*histoire orale*, et où, dans le contexte de nouveaux paradigmes historiographiques et de valorisation de l'*interdisciplinarité*, des intellectuels de formation différente, tels que cinéastes, journalistes, anthropologues, historiens, tant brésiliens qu'étrangers, visitaient le *sertão* bahiannais. Cependant, bien que l'*historiographie* eût à partir des années 1950 entrepris une révision de la production universitaire sur Canudos, pour les *Canudenses* eux-mêmes, la reconstruction de leur propre histoire ne sera entamée effectivement qu'à partir de la décennie 1980, sous l'impulsion de chercheurs chrétiens liés à la théologie de la libération et des communautés ecclésiales-tiques de base^[669].

Les efforts entrepris dans les années 1980 et plus en-core dans la décennie 1990, visant à retrouver des adeptes survivants d'Antônio Conselheiro et à fixer leur version des faits, permirent d'identifier encore quelques autres anciens habitants, vivants et lucides, de l'antique village. Ce travail de reconstruction de la mémoire et, par là, de l'identité des *Canudenses*, permit non seulement de donner la parole aux survivants et à leurs descendants, mais aussi de substituer enfin une identité positive à la charge négative pesant sur la mémoire de Canudos, au stigmate d'avoir été un suiveur du Conselheiro^[670]. Certains récits furent recueillis dans les ouvrages de José Calasans, d'Evandro Teixeira, de Marco Antonio Villa, d'Odorico Tavares, de Rinaldo de Fernandes et d'autres qui avaient pris à tâche de consigner les souvenirs de vieux *conselhei-ristes* et de leur famille^[671].

En 1992, d'anciens *Canudenses* établis à São Paulo fondèrent l'*União Pelos Ideais de Canudos* (litt. *Union pour les Idéaux de Canudos*, en abrégé UPIC), dont l'objectif n'est pas, selon son président, de reconstituer l'*histoire* de Canudos, mais bien de percevoir comment cet objet mémoriel collectif est transformé par la mémoire et l'*imaginaire*. L'UPIC s'est donné pour but non seulement de renforcer la cohésion et l'identité du groupe des migrants *Canudenses* de São Paulo, mais aussi de permettre la rencontre, la connaissance mutuelle et la mise en place d'un réseau de parenté réel ou symbolique^[672]. Dans quelques cas, des survivants revinrent visiter les lieux de l'ancienne Canudos, avec laquelle continuèrent jusqu'à aujourd'hui (2011) à s'identifier leurs descendants — en-fants, petits-enfants et arrière-petits-enfants^[670].

Sur le territoire de la commune s'étend aujourd'hui le *Parque Estadual de Canudos*, où ont été préservés quelques sites liés aux combats de la guerre de Canudos, dont l'*Alto do Mário* et l'*Alto da Favela*, ou encore la *Fazenda Velha*, où s'éteignit le colonel Moreira César. Dans la commune se trouve également l'*Institut populaire mémorial de Canudos* (IPMC), qui conserve la croix d'Antônio Conselheiro, criblée de balles durant la guerre, ainsi qu'une collection d'objets d'art populaire renvoyant à l'histoire de *Belo Monte* et qu'une petite bibliothèque sur la guerre de Canudos et sur la question rurale. La municipalité enfin héberge aussi le *Memorial Antônio Conselheiro*, lequel, confié aux soins de l'université de l'État de Bahia (UNEB), recueille les trouvailles archéologiques de la région, en plus de détenir un ensemble de costumes et de masques utilisés pour le tournage du film *A Guerra de Canudos* de Sérgio Rezende.

8 La guerre de Canudos dans la culture universelle

8.1 Transpositions littéraires

Dans les années suivant la guerre de Canudos, celle-ci a fourni la matière à un roman : *Os Jagunços* (1898) d'Afonso Arinos de Melo Franco, et à un poème épique : *Tragédia épica. Guerra de Canudos* (1900), de Francisco Mangabeira^[673]. On relève également un recueil de poésies, *Canudos, história em versos* (1898), du poète Manuel Pedro das Dores Bombinho, qui avait participé comme militaire à la quatrième expédition contre le village^[674]. Il a déjà été signalé que certains textes de cette époque font fi de la distinction entre œuvre de fiction et ouvrage documentaire. Manoel Benício, avec son *O Rei dos ja-gunços*, et Euclides da Cunha, avec son *Os Sertões* (titre français *Hauts Terres*), amalgament chacun à leur façon un projet de compte rendu objectif ou scientifique avec des éléments littéraires^[675]. D'autre part, Canudos apparaît bientôt dans la littérature de colportage, appelée dans le Nordeste brésilien *littérature de cordel*.

8.1.1 Canudos dans la littérature de cordel

Sílvio Romero, le « père du folklore brésilien », fut le premier, en 1879, à attirer l'attention sur un cycle de poésie populaire en train de se constituer autour de la figure d'Antônio Conselheiro, qui à cette époque n'était guère connu au-delà des arrière-pays de Bahia et de Sergipe. Dans ses études sur la poésie populaire du Brésil, parues dans la revue fluminense *Revista Brasileira*, l'auteur, après quelques réflexions sur l'apparition du mystérieux personnage, « un missionnaire sui generis » (*um missioná-rio a seu jeito*), reproduira en guise d'échantillon un choix de quatrains de cette poésie. Ces vers, qui rappellent le *répons de saint Antoine*, furent les premiers d'une vaste

série de compositions prenant pour sujet la colonie de Canudos et Antônio Conselheiro, qui jouissait déjà d'un grand prestige dans le *sertão*. On peut affirmer aujourd'hui que la production versifiée sur le *messie de Belo Monte* est l'une des plus riches de la poésie populaire brésilienne^[676].

Dans la littérature populaire sont à ranger également les poésies écrites par les *Canudenses* eux-mêmes et que l'armée découvrit dans les humbles cabanes de *Belo Monte* dans la dernière phase de la guerre. Euclides da Cunha en resta impressionné et souligna leur fonction et leur signification pour la psychologie du combattant *conselheiriste*^[677]. Versifier aide à soutenir la lutte, rappela-t-il, et les *jagunços*, pour faire face aux difficultés, se reposèrent sur la poésie, apportant ainsi les premières contributions à l'*hymnaire canudense*. Da Cunha, en plus de formuler ces considérations, eut soin en outre de reproduire dans *Os Sertões* quelques-uns de ces vers par lui collectés, mais en corrigeant assez fâcheusement l'orthographe originelle^[678] ; il cita ainsi sept quatrains tirés des deux cahiers d'écolier trouvés à Canudos (les *ABCs*) dont il eut connaissance et qu'il avait recopiés dans son carnet^[679]. Ces quatrains glorifiaient en particulier deux événements importants survenus dans l'histoire du mouvement *consel-heiriste* : premièrement, la victoire obtenue en mai 1893 sur la police bahiana lors de l'accrochage à Masseté, et deuxièmement, la façon dont le colonel Moreira César trouva la mort et la défaite complète des troupes sous ses ordres, en mars 1897. Aux dires de l'historien José Ca-lasans, les habitants du *sertão* avaient encore gardé mémoire de ces deux pièces, du moins pour certains fragments, jusque dans les années 1980^[680].

Pour ce qui est de la littérature de cordel proprement dite, quatre œuvres se détachent plus particulièrement, écrites à des époques et en des lieux différents, adoptant des points de vue opposés, et représentant des tendances divergentes du cordel brésilien. Ce sont les œuvres de : João de Souza Cunegundes (en 1897), João Melchiades Ferreira da Silva (dans une œuvre non datée), Arinos de Belém (en 1940) et José Aras (alias Jota Sara, en 1963)^[681].

João de Souza Cunegundes^[682], qui demeurait à Rio de Janeiro pendant la guerre, jouissait déjà d'une certaine renommée dans la capitale brésilienne. Son poème sur la guerre de Canudos, intitulée *A Guerra de Canudos no sertão da Bahia*, fut composé à peu près au moment où la campagne militaire prenait fin, et connut au moins deux éditions. Il reflète la vision qui prévalait à ce moment-là à Rio de Janeiro et qui tenait pour acquis qu'Antônio Conselheiro et ses suivants étaient des monarchistes désireux de reverser la république. Le poème, où la figure la plus encensée est le colonel d'*infanterie* Moreira César, se termine par une condamnation des *jagunços* et par une glorification des soldats républicains. L'ouvrage de Cunegundes exprimait le point de vue d'un poète de la capitale fédérale, point de vue entièrement déterminé par la presse de l'époque, et servit bien les intérêts politiques du pouvoir en place^[683].

Le fascicule de João Melchiades Ferreira da Silva, intitulé *A Guerra de Canudos*^[684], est d'origine et de nature différentes, car il est le témoignage d'un participant à la guerre. João Melchiades, surnommé le *chantre de la Borborema*, originaire de la Paraíba, fut en effet *sargent* dans la 27^e brigade d'infanterie, et à ce titre eut à batailler contre les *jagunços*. Les sizains qu'il composa relatent des faits auxquels, en grande partie, il avait assisté en personne ; il s'agit là de la seule œuvre de cordel, connue jusqu'ici, produite par un ancien combattant. Engagé dans les rangs de la cause républicaine, João Melchiades eut toutefois le bon sens de ne pas se laisser entraîner par les passions de l'époque, et, s'efforçant d'endosser le rôle de témoin impartial, narra dans ses vers choses vues et vécues en s'abs tenant de toute imprécation et de toute virulence de langage. Il n'eut garde toutefois d'oublier, comme de juste, d'exalter les faits et gestes de ses compagnons d'armes, à commencer par le commandant de sa propre unité, le major Henrique Severiano da Silva. Ce n'est du reste que nombre d'années plus tard que Melchiades, réformé déjà, résolut de consigner dans sa poésie ce qu'il lui avait été donné de voir à Canudos. Comme cette réforme date de 1904, l'on peut affirmer avec certitude que *A Guerra de Canudos* fut écrit au XX^e siècle^[685].

Par la suite, Canudos tomba dans l'oubli pour de longues années. Le sociologue Manuel Diegues Júnior, qui étudia les productions de cordel prenant pour thème le *fanatisme religieux* ou le *mysticisme*, fit observer qu'il n'y était que rarement question d'Antônio Conselheiro, pendant que dans le même temps un nombre considérable de fascicules paraissaient autour du personnage de *Padre Cícero*, autre figure charismatique du Nordeste. Cependant, à partir des années 1970 surtout, on constate l'existence d'une appréciable production de cordel centrée sur la thématique de Canudos ; méritent d'être cités à cet égard Maxado Nordestino (*Profecias de Antonio Conselheiro*), Minelvino Francisco da Silva (*Antonio Conselheiro e a Guerra de Canudos*), Apolônio Alves dos Santos (*Antônio Conselheiro e a Guerra de Canudos*), Rodolfo Coelho Cavalcante (*Antônio Conselheiro, o santo guerreiro de Canudos*), Raimundo Santa Helena (*Guerra de Canudos*), José Saldanha Menezes (*O apóstolo dos sertões*) , José de Oliveira Falcon (*Canudos, guerra santa no sertão*), et Se-bastião Nunes Batista (*Canudos revisitada*). Mais deux se détachent plus particulièrement, *História de Antonio Conselheiro* (ou *Campanha de Canudos*, dans sa version complète), d'Arinos de Belém, et *Meu folclore (História da Guerra de Canudos)*, de Jota Sara^[686].

Jota Sara, de son vrai nom José Aras, Bahianais de Cumbe (rebaptisé Euclides da Cunha), était un grand connaisseur de la vie du *sertanejo*, ayant vécu toute sa vie dans le *sertão* du Conselheiro, où il mourut octogénaire en 1979. De bonne heure, il entreprit de recueillir des renseignements sur la guerre de Canudos auprès de survi-vants, mais puisa également dans la tradition orale, vivace dans la région. José Aras ne tarda pas à devenir *conselhei-riste*, haïssant Moreira César et se plaisant à mentionner,

dans sa reconstitution des combats, les noms et prouesses des *jagunços*. Davantage donc qu'un ensemble de vers de bonne qualité, le fascicule apparaît de surcroît comme une contribution historique, forgée à partir de la voix du peuple, lequel se souvenait encore de Maciel, et bien souvent le portait aux nues^[687].

Arinos de Belém (pseudonyme de José Esteves), auteur de *História de Antonio Conselheiro*^[688], fut probablement attiré par le thème de Canudos en raison de la participation de la police de son État d'origine, le *Pará*, à la guerre, deux bataillons ayant en effet été dépêchés à Canudos par les autorités de Belém, fait d'ailleurs évoqué dans l'œuvre. L'auteur se plaint à mettre en lumière les performances du corps des *Paraenses* et termine son poème en manifestant son anticonselheirisme^[689].

8.1.2 Os Jagunços (Afonso Arinos de Melo Franco)

Afonso Arinos de Melo Franco, auteur monarchiste, dé-fendit dans un article paru dans *O Comércio de São Pau-lo* en octobre 1898 et intitulé *Campanha de Canudos (O Epílogo da guerra)* une position contraire à la thèse, na-guère généralement admise, d'un Canudos bastion mo-narchiste, et rejoignit ce faisant les points de vue défendus par Horcadas et Benício. Auparavant déjà, en tant que rédacteur en chef du susnommé journal, et sous le pseudonyme d'*Espinosa*, il avait cherché à invalider l'idée d'un complot *restaurationniste* et fini par défendre la cause de *Belo Monte*. Il postula que les origines du mouvement *conselheiriste* devaient être cherchées dans la religiosité spécifique du *sertão*, recherche qui selon lui contribuerait en outre à permettre une « investigation psychologique du caractère brésilien », et défendit la conception (qui sera celle aussi de Da Cunha) que le *sertão* aussi faisait partie intégrante du Brésil et que le *sertanejo* n'était autre qu'un Brésilien que la civilisation avait marginalisé et laissé à la merci de la « loi de la nature »^[690].

Afonso Arinos du reste n'était pas le seul intellectuel monarliste à croire à l'importance d'incorporer le *sertanejo* dans la nationalité brésilienne. Eduardo Prado, propriétaire d'*O Comércio de São Paulo*, affirma lui aussi la nécessité de prendre en compte le *caboclo* comme élément caractéristique de la nation, arguant que celui-ci était « un homme que nous devons tous admirer pour sa vigueur et parce que c'est lui qui, au bout du compte, est ce qu'est le Brésil, le Brésil réel, bien différent du cosmopolitisme artificiel dans lequel nous vivons, nous habitants de cette grande ville. C'est lui qui a fait le Brésil »^[691]. L'écri-vain Afonso Celso également contestait les théories selon lesquelles le métis serait un dégénéré et un être racialement inférieur et s'attacha à souligner au contraire que le « métis brésilien ne présente aucune infériorité d'aucune sorte, ni physique ni intellectuelle »^[692]. Les *vaqueiros* notamment, rappela-t-il, sont à ranger parmi les métis, ces *vaqueiros* dont la sobriété et le désintéressement sont notoires, qui jouissent d'une santé inaltérable, sont d'une force et d'une dextérité rares, etc.^[693]

Aux yeux d'Afonso Arinos, le métissage n'apparaît donc représenter aucun problème pour les peuples d'Amérique. Au travers de la description d'Aninha, protagoniste *cabo-cla* du roman *Os Jagunços*, Afonso Arinos sous-entend que du mélange ethnique résultera quelque chose de nouveau, le métis, « dans lequel ne pourront plus être dis-cernées les hérités de telle ou telle descendance, désor-mais unifiées »^[694]. De fait, Afonso Arinos faisait sienne la thèse sur la formation raciale du Brésil soutenue par le naturaliste allemand Carl von Martius et publiée dans la revue de l'Institut historique et géographique brésilien en 1845 ; cette thèse, qui tenait que le Brésil se serait constitué par la conjonction de trois races différentes — blancs, indiens et noirs —, donna lieu à controverse dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, prenant en effet le contre-pied des théories racialistes qui postulaient la dé-générance du métis, e.a. des affirmations de Gobineau que les Brésiliens ne seraient qu'une « bande » de mu-lâtres et de métis à complexion rachitique, répugnantes et désagréables à l'œil^[695]. Afonso Arinos pour sa part n'estimait pas que le mélange des races pût être de quelque façon préjudiciable à l'avenir du Brésil, comme le pensaient plusieurs intellectuels de l'époque^[696].

Son roman *Os Jagunços* parut en 1898 dans un tirage de seulement une centaine d'exemplaires. Cependant, il convient de relativiser ce chiffre, eu égard à la circonstance que premièrement le texte avait été préalablement publié en feuilleton dans le quotidien *O Comércio de São Paulo*, sous le pseudonyme d'Olívio Barros, et que deuxièmement il fait partie des nombreuses sources non citées d'*Os Sertões* de Da Cunha, ainsi que plusieurs études ont pu le démontrer^{[675],[697]}.

L'argument de ce roman, qui évoque Canudos à travers les faits et gestes du *vaqueiro* (gardien de bétail) Luiz Pa-chola, peut être résumé comme suit. Lors d'un séjour dans la *fazenda* Periperi en 1877 pour une *vaquejada* (regroupement du bétail avec *rodéo*), Pachola fait pour la première fois la rencontre de Maciel et de sa petite suite et s'prend de la *mulâtresse* Conceição. Celle-ci cependant pérît lorsqu'elle tente de protéger Pachola des coups de couteau d'un rival jaloux. Ce sacrifice incite le héros à se vouer désormais à la foi et à la *pénitence*, et le décide à se joindre à Maciel. Plus tard, en 1897, à *Belo Monte*, Pa-chola occupe un poste de confiance et appartient au commandement militaire de Canudos. Il survit à la guerre et s'échappe avec quelques autres survivants en direction de

la *caatinga*^{[698],[699]}.

Le roman se place dans la perspective des petites gens, *vaqueiros* et journaliers, rendant palpable la vie quotidienne de la communauté *conselheiriste*. De ce seul point de vue déjà, *O Jagunços* est en porte-à-faux avec le discours dominant sur Canudos. En outre, la violence procède clairement de l'armée républicaine, tandis que les *Canudenses* ne font que défendre leur projet. Tout acte délictueux de leur part est systématiquement nié par le narrateur, y compris le passé criminel de quelques protagonistes : la paisible et industrieuse colonie se concentre

sur une économie de subsistance et sur la poursuite de quelques petits négoces et apparaît entièrement intégrée dans l'environnement socio-économique de la région^[698]. Doté du sous-titre *Novela sertaneja* (roman du *sertão*), l'œuvre s'inscrit dans la tradition régionaliste brésilienne et, en résistant Canudos au sein même du *sertão*, abandonne ostensiblement l'angle de vue qui est celui de la centralité républicaine. La première partie comprend de longues descriptions non seulement de la vie des *vaqueiros*, mais aussi de réalités culturelles telles que le *lundu* et le *congado*, descriptions entremêlées de poésies et de refrains populaires et parsemées de vocables et tournures régionales. Le héros au contraire, appartenant au type chevaleresque, modeste, pétri de noblesse d'âme et de miséricorde chrétienne y compris envers ses ennemis, adulé de ses compagnons, blessé par un amour malheureux, représente un type européen universel, situé par là l'espace et l'Histoire, et que ne caractérise aucun trait régional^[698].

Le *sertão* est évoqué de manière antinomique, le *sertão* bienfaisant de l'époque impériale contrastant avec le *sertão* républicain désormais ravagé. Une culture populaire intacte, une morale salubre et une structure sociale inviolée, où les hiérarchies existantes ne provoquent aucun conflit, caractérisent le *sertão* impérial. La nature est exempte de son potentiel hostile, et les sécheresses sont passées sous silence. Canudos est ainsi le parangon d'un *sertão* paisible, à quoi s'oppose le caractère criminel de la république^[700]. Canudos sert de symbole collectif permettant à l'auteur de donner corps à sa vision monarchiste et anti-républicaine, où Canudos fait fonction d'allégorie de la société rurale pré-républicaine^[701].

Le roman s'intéresse peu aux motivations des *Canudenses* : abstraction faite des personnages principaux, ils restent des fanatiques anonymes, codés comme *jagunços*, en adéquation avec la nature rugueuse. Cette dernière ce-pendant réclame un travail rude mais honnête, soit l'exact contrepied de l'oisiveté paresseuse et de la morale déca-dente des villes côtières. Le *sertão* est essentiellement nature, laquelle respire la spécificité nationale et se dérobe à une civilisation urbaine mal comprise^[702].

Le *missionnaire*, c'est-à-dire Maciel, dont les antécédents ne sont pas indiqués, apparaît plutôt comme un *beato* (dévot laïc), un saint, mais est également « noir comme l'ombre de la mort ». La sphère religieuse tend à s'autonomiser en s'abstrayant en mysticisme. Néanmoins, le Conselheiro prend aussi des traits terriens, se compromettant dans des tractations politiques, à la manière d'un *coronel*, et tolérant dans *Belo Monte* des châtiments cruels ; c'est un « fanatique religieux mégalomane », ambiguë, avec qui le narrateur ne s'identifie nullement^[700], encore que le terme de *fanatique* ne doive pas, selon certains commentateurs, induire à penser que l'écrivain adhérait au paradigme de fanatisme religieux, de folie et de perturbation, le terme *fanatique* exprimant ici seulement la vénération dont faisait l'objet la figure du Consel-

heiro, l'adhésion complète aux idées divines supposées émaner de sa figure^[703]. Afonso Arinos au demeurant jugeait positive l'influence d'Antônio Conselheiro sur les gens des *sertões*, car « nul autre pouvoir humain ne parvint, comme il le fit, à dompter ce peuple rude, à en faire un grand instrument de discipline, l'arrachant en même temps aux manifestations du banditisme »^[704].

8.1.3 *O Rei dos jagunços* (Manoel Benício)

Manoel Benício fut, en qualité de *capitaine honoraire* de l'armée — Euclides da Cunha était lieutenant réformé —, reporter de guerre à Canudos pour le compte du *Jornal do Comércio* de Rio de Janeiro. Contrairement à Da Cunha, qui, avant de plonger dans le *sertão*, avait séjourné tout le mois d'août 1897 à Salvador dans le but de collecter des informations sur la région, Benício semble avoir été envoyé directement au champ de bataille^[705]. Il ne pouvait, pour se recommander, faire état, en fait d'expérience journalistique, que de quelques reportages pour le journal carioca *O Tempo* sur la révolte de l'Armada. À la différence de Da Cunha et des autres auteurs, Benício n'attendit pas la capitulation de Canudos pour dénoncer avec vigueur l'inaptitude du haut commandement^[706].

La première lettre-reportage de Benício, datée du 4 juillet 1897, dans laquelle il relate la maladroite attaque menée le 27 juin par le général Oscar, donne le ton de toute sa correspondance au journal et manifeste d'ores et déjà l'in-tention de l'auteur de porter à la connaissance du public toutes les bavures d'Oscar. La nonchalance avec laquelle était traité l'aspect logistique de la guerre, négligence qui sera responsable de la sous-alimentation de la troupe, des maladies, de décès stupides de soldats, de l'abandon et du désespoir des soldats blessés, ainsi que la mort des sous-lieutenants Bezouchet et Cisneiros, tous deux encore fort jeunes, seront étalés dans ses reportages, avec une certaine préférence à montrer le côté hideux, sordide, au-cunement glorieux, de la guerre de Canudos. Son statut de *capitaine honoraire* lui fit participer au conflit non comme spectateur uniquement, mais aussi comme quasi-soldat, c'est-à-dire lui fit affronter les mêmes dangers que les combattants, voir la mort de près, exposer sa propre vie etc. Cette circonstance explique sans doute le ton vibrant et émotionnel de ses correspondances de guerre. Benício ne lésine pas sur les détails pour donner au lecteur une vision la plus complète possible des affrontements. Un autre trait qui le distingue de Da Cunha est le peu de soin qu'il mit à rédiger ses textes, sans souci du style, ce que Benício justifia par les conditions précaires dans lesquelles il eut à rédiger ses lettres^[707].

Dans les « notes détachées » de sa lettre-reportage du 8 juillet, Benício laisse entrevoir aussi les qualités de l'ennemi, que son engagement à toujours dire la vérité le poussa à reconnaître et à consigner — ce même engagement qui lui fera d'autre part porter de graves accusations à l'encontre des commandants de l'armée. Pour Benício, le *jagunço* se caractérise par son habileté, sa familiarité avec

la *caatinga*, son courage et sa perspicacité^[708]. Cette reconnaissance du *sertanejo* ne conduiront cependant pas Benício à faire montre d'autre chose qu'une froide indifférence chaque fois qu'il fera allusion à, ou notera laconiquement, la pratique de la *cravate rouge*. Ces reportages seront recyclés par l'auteur dans la deuxième partie de son

O Rei dos jagunços, intitulée *Militares e Políticos*^[709].

Si l'on en croit ses lettres, Benício s'éloigna de Canudos d'une part pour raisons de santé, d'autre part parce qu'il était empêché d'accomplir son travail de reporter. Ses dé-nonciations systématiques à l'encontre du général Oscar, le compte rendu des morts et blessés en porte-à-faux avec les notes officielles, faisaient que non seulement ses re-portages étaient censurés par l'armée, mais encore que l'auteur lui-même se heurtait à d'innombrables difficultés pour remplir sa mission. En réalité, la raison pour laquelle Benício ne resta sur les lieux qu'un peu plus d'un mois est le fait que sa vie même était en péril. Horcadas révéla que si Benício n'avait pas quitté Canudos trois heures avant l'heure qu'il avait annoncée, un tueur à gages engagé à cet effet l'aurait violemment molesté et « peut-être transformé en rien (*em nada*) pour les mensonges qu'il avait envoyés dans ses correspondances au *Jornal de Commercio* »^[710]. Du reste, le journal jugea prudent de ne pas publier ses reportages avant le 3 août 1897, c'est-à-dire le lendemain du départ de Benício et le jour même où Bittencourt s'embarqua pour la Bahia, alors que le journal était en possession de ces correspondances bien avant ce jour, jusqu'à un mois plus tôt^[711].

Arrivé à Salvador, sur le chemin du retour, Benício craignit que ses reportages ne fussent pas crus et qu'ils se-raient réfutés par les journaux républicains ; en outre, l'on pouvait s'attendre à ce que l'envoi prochain de renforts (5000 hommes), sous la supervision de Bittencourt, ne mît bientôt fin au conflit, et qu'alors toutes les épreuves qu'il avait eu à traverser comme reporter et ses mises en cause du haut commandement tomberaient rapidement dans l'oubli. De là sans doute que Benício conçut le projet d'écrire *O Rei dos jagunços*, comme une « œuvre venge-resse »^[712]. Quand le *Jornal de Comércio* se mit, à tra-vers les reportages de Benício, à contester le point de vue d'Oscar, notamment sur l'aide que les conseilheiristes prétendent recevaient de l'extérieur de leur réduit, le *Clube Militar* vota à l'unanimité l'adoption d'une répri-mande contre le journal et raya Benício de ses cadres^[713].

Il est vrai qu'au moment où parut sa chronique romancée, en 1899, le climat était devenu beaucoup plus propice à la publication d'écrits critiques sur la guerre de Canudos. À la suite de la tentative d'assassinat de Prudente de Moraes le 5 novembre 1897, et après enquête, qui établit la responsabilité de hauts gradés de l'armée et du *Clube Militar*, celui-ci sera fermé et Benício ainsi partiellement vengé^[714].

Benício, malgré les espoirs qu'il avait mis dans les articles de Da Cunha, ne comptait pas attendre le grand ouvrage de ce dernier pour être vengé tout à fait des humiliations

et souffrances endurées à Canudos, et fit donc paraître lui-même une version romancée de la guerre, *O Rei dos jagunços*^[715]. Publié en 1899, aux presses du *Jornal do Comércio*^[716], le livre retomba ensuite dans l'oubli et ne fut réédité qu'en 1997, à l'occasion du centenaire de la guerre de Canudos. La question de savoir comment cataloguer cette œuvre n'est pas aisée à résoudre ; si l'auteur lui-même appelle son ouvrage une « chronique historique », c'en est alors une dans laquelle se sont insinués deux genres différents, le documentaire et le commentaire. L'ouvrage prétend à « la précision historique la plus grande », et le sous-titre laisse entrevoir un but d'authenticité et de véracité documentaires. La structure du livre et le titre des chapitres sont là également pour signaler un compte rendu objectif^[717]. Le « ton romanesque », précisa l'auteur, n'apparaît dans l'œuvre que pour « adoucir l'aspérité du sujet et l'ennui de descriptions fastidieuses faites par quelqu'un qui n'a pas de style »^[715].

La première partie, conçue selon un plan systématique, relate les antécédents familiaux de Maciel et décrit les traditions religieuses populaires du *sertão*. C'est à peine si ensuite, dès le troisième chapitre, l'on s'aperçoit qu'une fiction s'amorce, sans transition, qui dans le cours ultérieur du livre alternera avec les passages documentaires et traversera tout le restant du livre ; autrement dit, dans une mesure considérable, la partie documentaire se double d'une fiction littéraire. La seconde partie se développe chronologiquement et dépeint le déroulement de la guerre de la première à la quatrième expédition. L'exposé histo-rique et l'intrigue romanesque alternent alors d'une manière plus décousue. L'auteur intervient inopinément ça et là à la première personne comme commentateur ou narrateur^[717].

L'argument de la composante fictionnelle est semblable à celui du roman d'Afonso Arinos. Une intrigue amoureuse, moins tragique que dans *Os Jagunços*, donne lieu à de petits tableaux érotiques et à des scènes de la vie quotidienne, au milieu de passages documentaires et de descriptions objectives^[718].

Paru trois ans avant *Os Sertões*, le livre de Benício poursuivait la même idée de base, à savoir interpréter Canudos comme un phénomène représentatif du *sertão* et présenter la guerre comme quelque chose de plus qu'un simple événement national : comme un événement de portée nationale. L'auteur supposa que la forme littéraire était la mieux à même de servir ce dessein ; annoncé comme un document, le texte fut cependant lu comme de la littérature et jugé comme tel. La critique n'y voyant qu'un ramassis d'anecdotes milleuses, le livre ne tarda pas à tomber dans l'oubli, en dépit de la réputation, certes assez controversée, que Benício s'était acquise en tant que journaliste par ses reportages acérés et critiques sur la guerre de Canudos pour le compte du *Jornal do Comércio* et par son éloignement forcé du lieu des opérations militaires, et en dépit du fait, ainsi qu'on peut le supposer, qu'une bonne partie de l'intelligentsia de l'époque lut le livre. Bartelt note toutefois que, pas davantage qu'Afon-

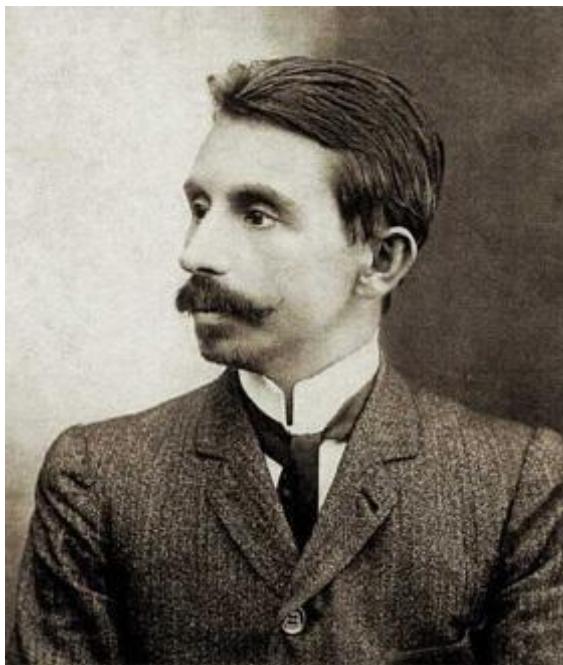
so Arinos, Benício ne réussit à donner forme de manière convaincante au tragique des événements, à leur portée sociale et au potentiel qu'ils renfermaient pour l'avenir de la nation brésilienne^[719].

Dans les passages documentaires, Canudos offre une sur-prenante diversité ethnique et sociale, en attente d'intégration nationale. Les personnages sont façonnés selon des types socio-raciaux, sans toutefois déboucher dans le racisme biologique, ordinaire pour l'époque, avec l'idée concomitante de la dégénérescence des métis^[644]. Comme dans *Os Jagunços*, mais plus systématiquement et plus radicalement, Canudos incarne le *sertão* comme sous-espace national. Au contraire du roman d'Afonso Arinos, Canudos représente ici, loin des atours romantiques, la normalité enracinée du *sertão*. Benício cependant procède de façon désordonnée, en alternant les différentes perspectives et sémantiques, comme signe d'une ambivalence fondamentale où l'action du roman et le *nous républicain* se font face, se succèdent et se neutralisent partiellement. Ainsi des marques d'empathie alternent-elles avec des jugements fortement dénigrants contre les *sertanejos*. Maciel est dépeint comme un fanatique insane, un exorciste rigoriste et un tacticien politique, pratiquant un catholicisme populaire acculturé, et plus apte que le clergé officiel décadent à satisfaire les besoins religieux des campagnards^[720]. Sa folie remonterait à son père Vicente Maciel, atteint d'une « démence intermittente », dont son fils était inexorablement prédestiné à hériter^[721]. Le titre du livre, ainsi que plusieurs métaphores à l'intérieur du récit (tels que *calife de Canudos* etc.), mettent en évidence la domination personnelle directe et autocrate exercée par Maciel. Le système politique se caractérise par la prédominance du pouvoir pri-vé et de codes d'honneur rigides, des traditions orales et d'une profonde religiosité^[645].

Toutefois, Benício affirme que Canudos a été criminalisé sans fondement. L'hostilité à toute forme de modernisation s'explique selon l'auteur par l'attitude conservatrice fondamentale du *sertanejo*, qui de plus voit dans tout changement la tentative subreptice d'introduire des hausses d'impôt, et par son incapacité à saisir l'idée qui sous-tend les réformes politiques et sociales et le progrès ; en particulier, la séparation de l'Église et de l'État heurta leurs convictos^[722].

8.1.4 *Os Sertões/Hautes Terres (Euclides da Cunha)*

Euclides da Cunha, ingénieur militaire de formation, républicain convaincu, se rendit à Canudos en qualité de journaliste et rédigea pour le journal *O Estado de S. Paulo* une série d'articles sur le conflit en cours. Cependant, il dut, pour cause de maladie, quitter Canudos quatre jours avant la fin de la quatrième et dernière expédition, et n'assista donc pas au dénouement dudit conflit début octobre 1897. Néanmoins, il eut l'occasion de rassembler, en plus de ses notes personnelles prises sur le vif, tout le matériel nécessaire pour élaborer sur ces événements, durant



Euclides da Cunha, auteur de Os Sertões.

les trois à quatre années qui suivirent, un ouvrage qui fe-ra date dans l'histoire des lettres brésiliennes, *Os Sertões : campanha de Canudos*, publié en 1902 (trad. fr. sous le titre *Hautes Terres. La guerre de Canudos*). Dans cette œuvre hybride, qui se veut un texte à la fois scientifique (mettant à contribution tout le savoir humain : géographie physique, botanique, climatologie, et aussi anthropologie, sociologie etc.) et littéraire (recourant au procédés du ly-risme et de l'épopée), Da Cunha entend analyser tous les tenants et aboutissants de cette guerre. Ce vaste ouvrage (six centaines de pages dans sa version française) se dé-compose en trois parties principales, *la Terre, l'Homme, et la Lutte*, dans lesquelles l'auteur expose, respectivement : les caractéristiques géologiques, botaniques, zoologiques, hydrographiques et climatologiques du sertão ; la vie, les coutumes, la culture orale, les travaux et la spiritualité religieuse des *sertanejos*, en particulier du *vaqueiro*, le *gardian* du *sertão*, qui concrétise le mariage de l'homme avec cette terre ; et enfin, les péripéties, contées avec force détails et aperçus militaires, des quatre expéditions dépêchées par les autorités contre le village dirigé par Antônio Conselheiro.

Dans cet ouvrage, Da Cunha rompit totalement avec son point de vue antérieur, c'est-à-dire avec l'idée préconçue et alors généralement admise qui voulait que Conselheiro caressât un grand dessein politique et que le mouvement de Canudos fût une tentative, pilotée à distance par les monarchistes, de restaurer le régime impérial au Brésil. Mais il lui fallut abandonner une autre idée préconçue encore, empruntée au positivisme et au darwinisme : la certitude absolue que la « civilisation supérieure » implantée dans les villes du littoral brésilien se trouvait, avec le mouvement messianique de Canudos, face à une survi-

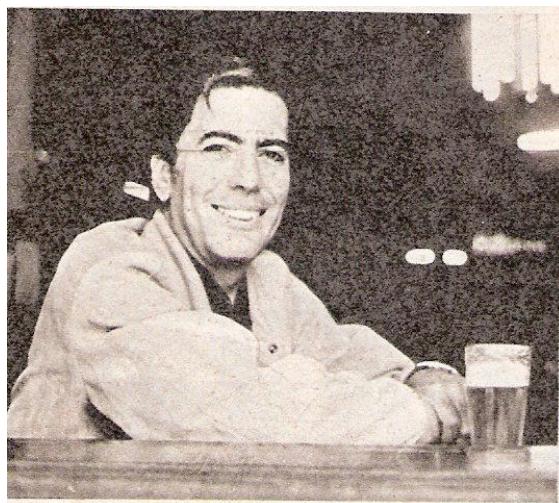
vance de la barbarie et du fanatisme qui devait être éradiquée. Certes, Da Cunha présente Canudos comme une révolte de retardataires, comme une irruption du passé dans le présent, un accès de particularisme, une singularisation, à rebours de sa propre vision linéaire de l'histoire et de l'idée de **progrès** ; en particulier, le **messianisme** de Conselheiro est vu comme régression du christianisme vers son antique source, vers un stade arriéré, le **judaïsme** (il établit un lien implicite entre ce messianisme et la condition sociale des paysans et à leur exploitation, mais cet aspect reste pour lui secondaire et ne sera pas appro-fondi). Mais, s'étant avisé que la société du *sertão* était radicalement différente de celle du littoral, et que la réalité des terres de l'intérieur correspondait fort peu aux représentations que l'on s'en faisait habituellement dans les villes, il fut amené à réinterpréter le conflit pour en faire, ainsi qu'il le précise dans sa note préliminaire, une variante du sujet général qui le préoccupe désormais, à savoir : la guerre de civilisation ayant alors cours au Brésil. La guerre de Canudos, dépouillée du sens politique qui lui fut à tort donné initialement, c'est la confrontation de deux mondes, deux civilisations, deux ères de l'histoire. *Os Sertões* exprime le besoin de rechercher dans l'intérieur, dans la lutte entre barbarie et civilisation, les sources ambiguës, et la véritable identité du pays en train de se faire ou de se défaire. Il importe donc de briser l'image artificielle que l'État se donne de lui-même à partir des modèles européens. La conviction de Da Cunha est que le Brésil ne peut réaliser son homogénéisation (nécessaire à sa survie en tant qu'État indépendant) que par le progrès de la civilisation. Les *sertanejos*, chez qui, selon l'auteur, prédominerait nettement le sang *ta-puia* (tribu indienne), et qui vécurent pendant trois siècles en cercle fermé, plongés dans un abandon complet, seraient ainsi « conserver intactes les traditions du passé » et présentent aujourd'hui, écrit-il, « une remarquable uniformité, offrant l'impression d'un type anthropologique immuable » ; c'est une sous-catégorie ethnique constituée, consolidée, stable, disposant par là — à l'inverse du « métis protéiforme du littoral », type instable, fragile — d'une base solide le rendant réceptif à une action civilisatrice progressive. Au lieu de massacer les révoltés de Canudos, il eût donc été plus judicieux de les instruire, par degrés, d'envoyer des maîtres d'école aux *sertanejos* fourvoyés dans la barbarie, en assurant d'abord, comme préalable, la *garantie de l'évolution sociale*. Da Cunha finalement renvoie dos à dos le mysticisme rétrograde et la modernité brutale s'imposant sans égards, et postule que les contradictions culturelles entre le *sertão* porteur d'une synthèse des forces vives issues de l'histoire, et la « civilisation » factice du littoral héritière de la colonisation, tournée vers l'Europe et l'Atlantique, pouvaient se résoudre dans une troisième voie : celle de l'intégration politique de ces « rudes compatriotes » provisoirement écartés du « progrès » et « plus étrangers dans ce pays que les immigrés européens ». Par le récit qu'en fait Da Cunha, la guerre de Canudos peut ainsi se transfigurer en mythe fondateur de la nation brésilienne, mythe tou-

tefois polyvalent et complexe, paradoxalement fondé sur un crime originel ; cette transfiguration est du reste favorisée par un parti-pris stylistique amalgamant expression poétique et métaphorique d'une part, et précision et rigueur scientifiques d'autre part. (Le rôle que joua, ou qu'ambitionnait de jouer, cet ouvrage dans la formation de la conscience nationale brésilienne a été exposé plus en détail ci-dessus).

8.1.5 La Guerre de la fin du monde (Mario Vargas Llosa)

Article détaillé : *La Guerre de la fin du monde*.

Mario Vargas Llosa, qui participait en 1972 avec le



Mario Vargas Llosa en 1982.

metteur en scène portugais Ruy Guerra à un projet cinématographique ayant pour sujet la guerre de Canudos, fut amené, pour se documenter, à lire *Os Sertões*, directement en portugais, et devait plus tard en tirer la matière de son roman *La Guerre de la fin du monde*. Contrairement à *Os Sertões*, il s'agit d'une œuvre de fiction ; en l'occurrence, le travail de l'imagination consistera notamment à faire entrer en scène des personnages fictifs (entre lesquels se déroulent toutes sortes d'intrigues politiques et sentimentales) et à introduire la biographie de différents *jagunços* (que l'on laisse agir et raisonner comme des individus concrets, avec leurs sentiments et leurs idées particulières). Les principaux personnages fictifs sont Gali-leo Gall, anarchiste et phénologue écossais, un journaliste myope, un guide de la région et son épouse, un grand propriétaire terrien, un politicien républicain détenteur d'un journal influent, etc. À la composition chronologique de *Os Sertões* s'oppose ici une structure éclatée, fragmentée, avec d'incessants décalages temporels et changements de plan, dans l'intention de mettre côte à côte des actions très distantes les unes des autres dans le temps, de greffer sur l'action en cours un ensemble d'éléments de contextualisation (cadre socio-économique, arrière-plan historique etc.), de donner un aperçu des conditions so-

ciales et de la mystique religieuse des *jagunços*, de bros-ser un tableau de la situation politique de ces régions, et de décrire les péripéties de cette guerre sous des angles d'approche différenciés : celui des militaires, des rebelles, et d'autres intéressés agissant en coulisse (presse, politiciens, grands propriétaires, etc.), le tout visant à donner le comment et le pourquoi de Canudos selon une multi-plicité points de vue, et de présenter une image caléido-scopique de la société brésilienne. Alors que Da Cunha ne pouvait observer les événements que depuis le dehors, Ca-nudos peut ainsi être vu de l'intérieur autant que de l'exté-rieur, pour autant que les passages qui se passent parmi les *jagunços* soient réellement de nature à nous éclairer sur le mystère de Canudos, et de nous rendre compte p.ex. de ce que des bandits de grand chemin ont pu se convertir au conseilheirisme (d'une manière plus satisfaisante que d'indiquer qu'ils ont été *touchés par l'ange*). Cependant les intrigues politiques qui s'étaient en toile de fond dans le roman n'ont plus guère de rapport avec Canudos. L'opinion publique, qui est raillée dans *Os Sertões* pour croire à un vaste complot monarchiste et ne joue aucun rôle chez Da Cunha, est ici au contraire un élément essentiel, le moteur de l'action, en ceci entre autres qu'elle est instrumentalisée à des fins politiques par le protagoniste républicain, lequel notamment se sert du personnage écossais pour faire croire à un appui britannique aux insurgés de Canudos. C'est aussi un roman à idées, puisqu'on y suit la trajectoire intellectuelle parcourue par le journaliste myope, trajectoire semblable à celle de Da Cunha, c'est-à-dire de républicain convaincu, à observateur sceptique et critique du régime républicain. La plupart des personnages du reste (militaires, médecins, etc.) finissent par être envahis de doutes : à propos de leur mission, de la nature réelle de l'insurrection de Canudos, de la stratégie militaire mise en œuvre par le commandement, etc.

8.1.6 Autres

L'ouvrage de Da Cunha, considéré comme l'une des œuvres majeures de la littérature brésilienne, inspira par-tout dans le monde des créations littéraires basées sur les événements de Canudos. Les plus notables sont (par ordre chronologique) : *A Brazilian Mystic* (1919), de l'homme politique et écrivain britannique Robert Bontine Cunningham Graham^[723], simple démarquage du récit de Da Cunha, sans jamais du reste en faire la moindre mention^[724] ; *le Mage du Sertão* (1952), de l'écrivain et historien belge Lucien Marchal^[725], que l'on accusa, en particulier au Brésil, de n'être qu'un « démarquage romanesque » de *Hautes Terres*, ou au mieux un « démarquage astucieux », reproches faits à tort, car l'auteur, même s'il suit la même chronologie linéaire que Da Cunha, s'y livre à une réorganisation du matériau originel, afin de produire un roman historique dans la tradition classique du XIX^e siècle, dramatisant donc les événements, introduisant du suspens (absent chez Da Cunha), s'autorisant mainte entorse à la vérité historique, introduisant ça et là des épisodes de son propre cru, et surtout, donnant de l'épaisseur

(biographique et psychologique) aux différents protagonistes, à commencer par le Conselheiro lui-même, dont il développe longuement les antécédents, et à ses lieutenants, qui pour la plupart ne sont que mentionnés dans *Os Sertões* (tout étoffement des personnages est superflu dès lors que, selon le crédo de Da Cunha, le **déterminisme** du milieu et du temps suffit à rendre compte totalement des personnages)^[726] ; *Verdict à Canudos* (1970)^[727], de l'écrivain hongrois Sándor Márai ; *le Premier Vêtement* (1975), de l'écrivain géorgien Guram Dotchanachvili ; et *la Guerre de la fin du monde* (1980), déjà évoqué, de l'auteur péruvien Mario Vargas Llosa^[728].

8.2 Au cinéma



Image tirée du film *A Matadeira* de Jorge Furtado, montrant une réplique du canon *Whitworth 32 cm* employé lors de la dernière expédition militaire contre Canudos.

Canudos a pu faire son apparition sur les écrans de cinéma sous différentes formes^[729], allant d'une adaptation directe d'*Os Sertões* (Hautes Terres), l'incontournable chef-d'œuvre d'Euclides da Cunha (adaptation directe dont il n'existe à ce jour qu'un seul exemple, à savoir le film de Sérgio Rezende, de 1997), jusqu'à la mise en scène d'éléments disparates empruntés au *sertão* nordestin (décor, religiosité particulière, personnages de *jagunços* ou de *cangaceiros*, *beatos*, prédicateurs etc.) et renvoyant peu ou prou au conflit de Canudos.

Si l'ampleur et la nature spécifique du texte de Da Cunha, ouvrage inclassable, à la fois essai, texte à thèse, et récit historique, au style baroque mais se voulant en même temps rigoureux, le rendent peu propice à une transposition cinématographique, l'héritage *euclidien* s'est en contrepartie imposé au Brésil de manière plus profonde et plus diffuse, en fixant le Nordeste comme une référence identitaire incontournable d'un point de vue socio-économique : les tensions nord/sud, rural/urbain, pauvre/riche, l'importance du fait religieux et l'habitude des migrations internes constituent des thématiques récurrentes dans le cinéma brésilien à partir des années 1950, et l'imagerie traditionnelle du *sertão*, notamment à travers la figure du *cangaceiro* (hors-la-loi), est devenue emblématique du pays tout entier^[730]. En effet, Os

Sertões n'a cessé d'être réédité, et fait partie intégrante de la culture générale de tout Brésilien, et notamment de celle des cinéastes nés dans les années 1920-1930. Cette influence d'Euclides Da Cunha sur les cinéastes, ainsi que la prise de conscience par les Brésiliens de la dimension *sertaneja* qu'aura nécessairement à adopter leur identité en cours de construction, imprègne plusieurs générations de réalisateurs de cinéma. L'apogée de cette tendance se situe incontestablement dans les années 1960 avec le *cinema novo*, mais les cinéastes des décennies 1990 et 2000 ont voulu à leur tour se pencher sur leurs racines nationales^[731].

Quoique le volonté de produire un cinéma national ait été une des préoccupations récurrentes du cinéma brésilien, force est de constater que Canudos, et le *sertão* nordestin en général, n'a fait son apparition que fort tardivement dans le cinéma brésilien, et qu'il a fallu attendre l'année 1997 pour voir sortir sur les écrans une adaptation cinématographique d'*Os Sertões*. L'explication de ce phénomène réside d'une part sans doute dans le retard du cinéma brésilien tout court, imputable à ce que, selon le critique de cinéma Paulo Emílio Salles Gomes, le cinéma brésilien n'avait pas de terrain culturel propre, distinct de l'occident, où plonger ses racines, et d'autre part dans le refus, affiché par la critique dans l'entre-deux-guerres, de voir portés à l'écran certains aspects de la réalité brésilienne jugés négatifs pour l'image du pays, refus ayant pour corollaire une préférence marquée pour les films étrangers. Ainsi, dès le début du cinéma, et notamment à la suite de la réalisation (entre 1912 et 1930) de plusieurs documentaires régionaux, la revue *Cinearte*, créée en 1926 par Mario Behring et Adhemar Gonzaga, très soucieuse de l'image qui risquerait d'être donnée du Brésil

à l'extérieur, réprouve la mise en scène de la réalité brésilienne, dénonçant « la manie de montrer des Indiens, des *caboclos*, des noirs, des animaux et d'autres oiseaux rares de cette terre malheureuse » et s'inquiétant de « l'image d'un pays égal ou pire que l'Angola ou le Congo »^[732] ;

« Faire un bon cinéma au Brésil », lit-on encore dans cette revue, « doit être un acte de purification de notre réalité, à travers la sélection de ce qui mérite d'être projeté sur l'écran : notre progrès, nos constructions modernes, nos beaux blancs, notre nature^[733]. »

Les choses toutefois changèrent bientôt avec l'avènement dans les années 1950 du mouvement *cinema novo*, pour qui l'un des enjeux du cinéma devait être au contraire de montrer le pays tel qu'il est, et qui réussira à s'imposer sur le plan international en portant à l'écran la société brésilienne dans son ensemble^[734]. « La terre lointaine et brûlante, filmée de façon primitive, ayant pour personnages principaux des êtres humains qui vivent dans des conditions précaires mais qui sont détenteurs d'une culture propre, va devenir », si l'on en croit l'essayiste Fernão Ramos, « la matière source d'inspiration de la nouvelle génération^[735]. » L'influence du **néoréalisme** italien fut ici déterminante : dans les deux cas, *cinema novo* et néoréalisme italien, il s'agit d'un type de cinéma marqué par

l'humanisme et la « réalité », porté par des budgets modestes et souffrant de conditions de réalisation précaires, à l'opposé du cinéma hollywoodien — toutes caractéristiques encourageant une démarche de réflexion sur la signification culturelle du cinéma et entraînant les jeunes cinéastes à mettre en scène la réalité brésilienne^[736]. Parallèlement, dans la sphère littéraire, le roman régionaliste nordestin des années 1930 sera figure de référence de cette nouvelle quête, qui correspondait à deux ambitions majeures communes des auteurs et des jeunes cinéastes : celle d'abord de renouveler totalement l'expression elle-même, c'est-à-dire d'élaborer un langage national en puisant dans les éléments de la culture et de la mythologie nationales, et celle ensuite d'un engagement politique et social tendant à dresser l'inventaire du sous-développement afin de le dénoncer^[737]. À cette époque, pour des raisons idéologiques et sociales, le Nordeste était un des sujets privilégiés au cinéma, avec notamment la sécheresse et ses conséquences comme thématique dominante, le *sertão* apparaissant alors en quelque sorte comme la métaphore du pays^[738].

Une série de films mettra ainsi le *sertão* à l'honneur, parmi lesquels en particulier ce qu'il est convenu de nommer la *triade sacrée* du *cinema novo*, à savoir : *Vidas Secas* (Sécheresse), de Nelson Pereira dos Santos, *Deus e o Diabo na Terra do Sol* (Le Dieu noir et le Diable blond), de Glauber Rocha, et *Os Fuzis* (Les Fusils), de Ruy Guerra, tous trois sortis en 1963. C'est dans ces trois œuvres qui se note sans doute l'impact le plus significatif de l'œuvre et des idées euclidiennes, et où donc se trouvera indirectement le plus fort écho de Canudos. En effet, si l'on examine brièvement le parcours intellectuel de ces trois cinéastes, nous pouvons y relever une rencontre personnelle entre chaque cinéaste et l'œuvre de Da Cunha, chacun selon ses propres préoccupations politiques. Le Bahianais Glauber Rocha est tout imprégné des représentations de Da Cunha, et, s'il n'a certes jamais fait d'adaptation directe d'*Os Sertões*, ni mis en images le drame de Canudos, il a mis en scène des dieux, des diables, des conseillers, des *cangaceiros*, des *beatos*, des saints guerriers inspirés de l'univers de Da Cunha, plus particulièrement dans *Deus e o Diabo na Terra do Sol*. Nelson Pereira dos Santos, Paulista installé à Rio de Janeiro, bien qu'il reconnaît l'influence de Da Cunha, choisit d'adapter d'autres textes littéraires traitant du Nordeste et du *sertão*, notamment *Vi-das secas* (1963) et *Memórias do Cárcere* (Mémoires de prison) de Graciliano Ramos, et *Tenda dos Milagres* (La Boutique aux miracles, 1977) et *Bahia de Todos os Santos* (Bahia de tous les saints, 1986) de Jorge Amado.

Dix ans avant la *triade* sus-évoquée, *Vera Cruz, O Can-gaceiro*, de Lima Barreto, avec des dialogues de Rachel de Queiroz, avait obtenu en 1953 le prix du meilleur film d'aventure à Cannes. Bien que de type hollywoodien, le film laissait nettement transparaître l'indissoluble attachement du *sertanejo* à sa terre^[739]. Dans les années 1995-2000, le *sertão* nordestin est de retour sur les écrans brésiliens, avec *A Guerra de Ca-*

nudos de Sérgio Rezende (en 1997) et *Central do Brasil* de Walter Salles (en 1998). Rezende est le premier et le seul à ce jour (2014) à s'être risqué à une mise en images directe d'*Os Sertões* et à ne pas s'être laissé effrayer par l'envergure du chef-d'œuvre de Da Cunha ou encore (principalement faute de moyens financiers) par le nombre de décors et de figurants nécessaires. Auparavant, en 1972, Ruy Guerra avait travaillé sur l'élaboration d'un scénario à partir du texte de Da Cunha en collaboration avec Mario Vargas Llosa, mais ce projet n'a jamais abouti, pour des raisons personnelles. L'adaptation de *Hautes Terres* par Rezende, malgré un budget important (6 millions de reais), sa longueur (2h40) et la participation d'acteurs de renom doit, selon Sylvie Debs, être considéré comme un échec. Au lieu de garder Antônio Conselheiro interprété par José Wilker comme personnage principal, le réalisateur a choisi de se focaliser sur les péripéties d'une famille dont la fille refuse de suivre ses parents à Canudos. Le réalisateur délaisse la dimension religieuse, et le film ne permet pas de saisir la genèse de la communauté de Canudos, ni ce que celle-ci représente. On est frappé d'un certain nombre d'écart par rapport à l'histoire telle que contée par Da Cunha ; ainsi le caractère même prêté dans le film à Antônio Conselheiro est-il déroutant : il y apparaît comme un être effrayant et hargneux, loin de l'image de pèlerin mystique bienveillant qu'en a donnée Da Cunha^[740].

Le film de Salles, *Central do Brasil*, quoique loin d'être une adaptation d'*Os Sertões*, contient pourtant quantité d'éléments appartenant à son univers. Comme Da Cunha, il oppose le nord au sud, le *sertão* au littoral, mais cette fois de façon inverse : vis-à-vis du sud urbain, corrompu et violent, il place le nord rural, honnête et hospitalier. Sylvie Debs voit dans ce film un chant d'espoir, qui proclame la possibilité d'un changement, non plus par la rébellion mais par la découverte des valeurs humaines et par une révolution des âmes^[740].

Enfin, il y a lieu de signaler également quelques films documentaires consacrés à Canudos : *Canudos* (1976), d'Ipojuca Pontes, avec Walmor Chagas (Brésil, 1978)^[741] ; *Paixão e guerra no sertão de Canudos* (1993), d'Antônio Olavo ; *Os 7 sacramentos de Canudos* (1994, titre allemand *Die sieben Sakramente von Canudos*, litt. *les Sept Sacrements de Canudos*), film réalisé par Peter Przygoda pour la ZDF allemande, avec la participation des metteurs en scène brésiliens Joel de Almeida, Jorge Furtado, Otto Guerra, Luís Alberto Pereira, Pola Ribeiro, Ralf Tambke et Sandra Werneck^{[742],[743]} ; *Sobreviventes - Os Filhos da Guerra de Canudos* (litt. *Survivants. Les enfants de la guerre de Canudos*), de Paulo Fontenelle, réalisé par Canal Imaginário, 2004/2005^[744].

8.3 Au théâtre

Le Teatro Oficina de São Paulo tire de cette saga *sertaneja* une longue adaptation théâtrale, commencée en 2001, et qui s'échelonna ensuite sur 25

heures de représentation au total. Elle se comporte-sait de trois parties : la *Terre*, l'*Homme* (I et II) et la *Lutte* (I et II). La pièce fut également jouée en Allemagne, au Festival de théâtre de Recklinghausen et à la Volksbühne de Berlin.

Une autre adaptation théâtrale de la guerre de Canudos, avec pour titre *O Evangelho Segundo Zebedeu* (*l'Évangile selon Zébédée*), fut réalisée en 1971 par le Teatro União e Olho Vivo de São Paulo, sur un texte de César Vieira (pseudonyme d'Idibal Piveta).

9 Notes et références

- [1] *Hautes Terres*, p. 517.
- [2] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 25.
- [3] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 13.
- [4] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 11.
- [5] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 12.
- [6] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 40.
- [7] August Willemse, postface à *De binnenlanden*, p. 531.
- [8] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 48 et 69.
- [9] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 160 et 204.
- [10] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 79.
- [11] Le mot *sertão* a pour pluriel *sertões*.
- [12] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 103.
- [13] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 50 et 60.
- [14] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 48 et 51.
- [15] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 56.
- [16] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 66 à 68, et 81.
- [17] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 65 et 67.
- [18] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 47.
- [19] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 77.
- [20] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 65.
- [21] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 58.
- [22] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 76-77. À noter que ces données démographiques varient fortement d'une source contemporaine à l'autre.
- [23] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 131 et 135.
- [24] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 91.
- [25] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 155.
- [26] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 73.
- [27] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 82.
- [28] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 47 et 155.
- [29] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 163 et 164.
- [30] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [31] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 107.
- [32] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 165.
- [33] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 88.
- [34] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 81.
- [35] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 146-147 et 150.
- [36] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 81.
- [37] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 116.
- [38] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 92.
- [39] Selon le rapport de l'inspecteur du Trésor de Bahia du 12 mai 1896, cité par Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 43.
- [40] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 45.
- [41] José Alípio Goulart, *Brasil du boi e do couro* (Rio de Janeiro, ed. GRD, 1964-1965 ; João Camilo de Oliveira Torres, *Estratificação social no Brasil* (São Paulo, ed. DI-FEL, 1965). Cités par Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 85.
- [42] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 115.
- [43] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 106.
- [44] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 101-102.
- [45] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 86.
- [46] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 77.
- [47] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 98.
- [48] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 89.
- [49] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 116-117.
- [50] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 57.
- [51] Quelques-uns des premiers coroneis (pluriel de *coronel*, = colonel en portugais), étaient des gradés de la garde natio-nale, d'où l'appellation. Cependant, les *coroneis* des mu-nicipalités du *sertão* étaient loin d'être tous des militaires. Cf. Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 94.
- [52] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 94-95.
- [53] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 97.
- [54] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 114.
- [55] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 99.
- [56] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 100.
- [57] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 93.
- [58] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 75 et 115.
- [59] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 56 et 57.

- [60] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 101.
- [61] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 43.
- [62] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 90.
- [63] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 73.
- [64] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 75.
- [65] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 93, citant Francisco Vicente Vianna, *Mémoire de l'État de Bahia*, Salvador, 1893.
- [66] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 105.
- [67] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 85.
- [68] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 117.
- [69] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 70.
- [70] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 71.
- [71] Eduardo Hoornaert, *Verdadera e falsa religião no Nordeste* (Salvador, ed. Benedita, 1991. Cité par Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 97.
- [72] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 121.
- [73] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 124.
- [74] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 126.
- [75] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 131.
- [76] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 6.
- [77] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 195.
- [78] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 209.
- [79] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 210.
- [80] L'église populaire du *sertão* était hiérarchisée, comportant en effet des *beatos* et des *conselheiros* (conseillers). Honório Vilanova, notable personnage de Canudos qui réussit à s'échapper à la toute fin de la guerre et qu'il fut donné à l'historien José Calasans d'interroger, raconte à celui-ci qu'il avait connu en 1873, dans le Ceará, le *beato* Antônio (Maciel), et qu'il le revit plus tard, dans la Bahia, mais cette fois en qualité de *conselheiro*. Honório Vilanova précisa qu'un *conselheiro* était au-dessus d'un *beato*, et qu'au *beato* incombaît la mission de réciter des prières, de chanter les litanies, de demander l'aumône pour financer les travaux de l'église, alors que le *conselheiro*, mieux versé dans les matières religieuses, était habilité à prêcher et à prodiguer des conseils. Un *conseiller* pouvait avoir sous ses ordres un ou plusieurs *beatos* ; c'était le cas d'Antônio Conselheiro, à qui plusieurs *beatos* étaient subordonnés (J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os beatos*, p. 1).
- [81] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 125.
- [82] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 194.
- [83] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 199.
- [84] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 63 et 64.
- [85] On remarque par ailleurs une similitude entre ces actions (arrachage d'affiches, incendie des placards municipaux etc.) et le mode opératoire des révoltés dits *quebra-quilos*. Dans son ouvrage *Quebra-Quilos. Lutas sociais no oeste do Império* (p. 203-204), l'historien Armando Souza Maior estime vraisemblable que Maciel eût côtoyé, pendant son séjour dans le Pernambouc, précisément en 1874, les *sertanejos* qui participaient au Quebra-Quilos ; il apparaît donc légitime d'admettre une influence de ces derniers sur l'attitude réfractaire que Maciel développera par la suite.
- [86] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 147.
- [87] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 147.
- [88] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 52.
- [89] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 48-49. La colo-nie de Bom Jesus devint indépendante d'Itapicuru en 1962 (après plusieurs tentatives antérieures) sous le nom de Crisópolis. L'église bâtie par Antônio Conselheiro existe toujours et serait en bon état (cf. Bartelt, p. 48, note 40).
- [90] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 146.
- [91] Marco Antônio Villa, *Canudos. O povo da terra*, éd. Ática, São Paulo 1995, p. 55 ; cité par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 65.
- [92] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 72. Bartelt se réfère à la chronologie donnée par Pedro Jorge Ramos Vianna, *Die wirtschaftlichen Grundlagen von Canudos*, art. dans *ABP. Zeitschrift zur portugiesischsprachigen Welt*, n° 2, p. 111-125.
- [93] Gumerindo Martins, *Canudos : Juntando Cacos*, dans *Re-vista Canudos*, 1^{re} année (1996), n° 1, p. 139 etss. ; cité par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 72.
- [94] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 73.
- [95] Il s'agit de J. P. Favilla Nunes, *Guerra de Canudos : nar-rativa histórica*. Rio de Janeiro, éd. Moraes, 1898.
- [96] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 6.
- [97] Témoignage du frère capucin João Evangelista de Monte Mariano, cité par E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 215.
- [98] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 133.
- [99] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 148.
- [100] Ou, si l'on veut un autre point de comparaison, la population de Canudos était égale à plus d'un dixième de celle de São Paulo au milieu de la décennie 1890. Cf. R. Levine, *Vale of Tears*, p. 2 et 16. Ces chiffres sont mis en doute par Bartelt.
- [101] Cité par E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 202.
- [102] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 162.
- [103] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 204.
- [104] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 217.
- [105] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 62.

- [106] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 126 et 158.
- [107] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 82. Répartition 227 et 236. raciale établie à partir de Yara Dulce Bandeira de Ataíde, *As origens do povo do Bom Jesus Conselheiro*, art. dans *Revista USP*, n° 20, année 1994, p. 88-99 (lecture en ligne)
- [108] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 159.
- [109] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 82.
- [110] Levine mentionne le fleuve *Tapiranga*, mais c'est sans doute *Itapicuru* qu'il faut lire (*Tapiranga* est une petite localité sise sur ce fleuve). *Vale of Tears*, p. 159.
- [111] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 139.
- [112] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 158-159.
- [113] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 83.
- [114] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 157.
- [115] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 183.
- [116] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 132.
- [117] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 71-72. D'après J. Calasans, *Canudos. Origem e desenvolvimento de um ar-ralal messiânico*, art. dans *Revista USP*, n° 54, année 2002, p. 72-81 (lecture en ligne).
- [118] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 191.
- [119] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 80. Bartelt se réfère notamment à J. Calasans, *Canudos. Origem e desenvolvimento de um arraial messiânico*, art. dans *Revista USP*, n° 54, année 2002, p. 72-81
- [120] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 90.
- [121] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 91.
- [122] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 213.
- [123] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 77.
- [124] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 77-78. Chiffre donné également par Y. D. Bandeira de Ataíde, *As origens do povo do Bom Jesus Conselheiro*, art. dans *Revista USP*, n° 20, année 1994.
- [125] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 78.
- [126] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 80.
- [127] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 79. D'après une lettre publiée dans *Jornal do Commercio* le 12 août 1897.
- [128] Selon un art. de *Gazeta de Notícias* du 23 août 1897, cité par Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 79.
- [129] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 80, s'appuyant sur P. J. Ramos Vianna, art. *Die wirtschaftlichen Grundlagen von Canudos*, dans *ABP*, n° 2, année 1997, p. 111-125 et sur M. A. Villa, *Canudos. O povo da terra*, éd. Ática, São Paulo 1995, p. 220. R. M. Levine n'examine pas la question et se borne à reprendre le chiffre de 5200 mai-sons.
- [130] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 240.
- [131] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 241.
- [132] R. Levine, *Vale of Tears*, p.
- [133] Mônaco Janotti, Maria de Lourdes. *Os Subversivos da República*. São Paulo : Brasiliense, 1986, p. 154.
- [134] Rapporté par E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 227.
- [135] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 226.
- [136] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 222.
- [137] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 84.
- [138] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 86. Bartelt cite J. Calasans, *Quase biografias de jagunços*, UFBA, Salvador 1986, p. 53-69.
- [139] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Negociantes e pro-prietários*, p. 2-3.
- [140] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Negociantes e pro-prietários*, p. 2.
- [141] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Negociantes e pro-prietários*, p. 4.
- [142] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Negociantes e pro-prietários*, p. 4-5.
- [143] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Negociantes e pro-prietários*, p. 5.
- [144] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Negociantes e pro-prietários*, p. 5-6.
- [145] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Negociantes e pro-prietários*, p. 7.
- [146] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Negociantes e pro-prietários*, p. 8.
- [147] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Negociantes e pro-prietários*, p. 13-14.
- [148] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 86.
- [149] Selon notamment le rapport du capucin Marciano, cf. D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 86.
- [150] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 88.
- [151] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 87. Manoel Benício e.a. fait mention de ce comité des « Douze Apôtres » (cf. *O Rei dos jagunços*, rééd. Fundação Getúlio Vargas, Rio de Janeiro 1997, p. 91).
- [152] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 87. Manoel Quadrado est évoqué par J. Calasans dans *Quase biografias de jagunços*, p. 73-75 et p. 78-80.
- [153] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 99.
- [154] J. Calasans, *Canudos. Origem e desenvolvimento de um ar-ralal messiânico*, art. dans *Revista USP*, n° 54, année 2002, p. 471.

- [155] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 88. Bartelt dit [181] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 92. adhérer au point de vue de João dos Santos Filho, [155]
Guerra dos gravatas vermelhas : 35000 cabeças sem^[158] [182] M. A. Villa, *Canudos. O povo da terra*, p. 72. história, thèse de doctorat, Pontifícia Universidade
 Católica de São Paulo 1989, p. 243 etss. Cité par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p.
 [156] [183] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 211
- [156] *Sangue de irmãos*, éd. à compte d'auteur, Canudos 1974, [184] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 168. cité par Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 88.
- [157] Salomão de Sousa Dantas, *Aspectos e Contrastes. Ligeiro estudo sobre o estado da Bahia*, éd. Revista dos Tribunaes, Rio de Janeiro 1922. Cité par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 89. Sousa Dantas était procureur (*promotor público*) au tribunal de Monte Santo pendant la guerre de Canudos (cf. article de J. Calasans, p. 10).
- [158] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 89.
- [159] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 163.
- [160] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 74, citant notamment M. Benício, *O Rei dos jagunços*, rééd. 1997, p. 96.
- [161] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 75.
- [162] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 161.
- [163] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 212 - 213.
- [164] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 64.
- [165] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 74-75.
- [166] Selon M. A. Villa, *O Povo da terra*, éd. Ática, São Paulo 1995. Cité par Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 75.
- [167] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 65.
- [168] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 74, se référant à M. A. Villa, *Canudos. O povo da terra*, éd. Ática, São Paulo 1995, p. 67.
- [169] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 75-76.
- [170] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 209 et 217.
- [171] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 211.
- [172] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 154 et 156.
- [173] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 208.
- [174] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 158.
- [175] M. Benício, *O Rei dos jagunços*, rééd. de 1997, p. 90 et J. Aras, *Sangue de irmãos*, Canudos 1974, p. 50. Cités par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 92.
- [176] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 96 et 158.
- [177] À la p. 205 de son ouvrage.
- [178] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 158 et 239.
- [179] J. Aras, *Sangue de irmãos*, p. 50 et M. A. Villa, *Canudos. O povo da terra*, p. 33. Cités par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 92.
- [180] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 93.
- [185] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 166.
- [186] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 211, 216 et 220.
- [187] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 167.
- [188] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Outras figuras*, p. 2-3. Voir aussi Manuel Benício, *O rei dos jagunços*, p. 170, et Edmundo Moniz, *A guerra social de Canudos*, p. 129.
- [189] João Evangelista do Monte Marciano, *Relatório apresentado, em 1895, pelo reverendo frei João Evangelista do Monte Marciano, ao Arcebispo da Bahia, sobre Antônio "Conselheiro" e seu séquito no arraial dos Canudos*, Typ. do Correio de Notícias, Salvador 1895, p. 4.
- [190] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os combatentes*, p. 2.
- [191] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os combatentes*, p. 3.
- [192] Nerten Macêdo, *Memorial de Vilanova*, éd. O Cruzeiro, Rio de Janeiro 1964.
- [193] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os combatentes*, p. 4.
- [194] José Aras, *Sangue de irmãos*, cité par J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os combatentes*, p. 5.
- [195] J. Aras, *Sangue de irmãos*, p. 24.
- [196] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os combatentes*, p. 6-7.
- [197] Manoel Benício, *O Rei dos Jagunços*, p. 168.
- [198] Euclides da Cunha, *Os Sertões*, p. 282.
- [199] Rinaldo de Fernandes, *O Clarim e a Oração, Cem anos de Os Sertões*, Geração Éditeur, São Paulo 2002, p. 469.
- [200] Walnice Nogueira Galvão, *No calor da Hora : a guerra de Canudos nos jornais*, p. 366.
- [201] Selon Da Cunha ; de dix-huit meurtres selon Levine (« wanted for eighteen murders in Volta Grande », cf. *Vale of Tears*, p. 165), qui se base sans doute sur le chiffre donné par le capucin João Evangelista, *Relatório*, p. 5.
- [202] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os combatentes*, p. 11-12.
- [203] J. Aras, *Sangue de irmãos*, p. 82.
- [204] E. da Cunha, *Os sertões*, p. 549.
- [205] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os combatentes*, p. 12-13.
- [206] E. da Cunha, *Caderneta de campo*, Introd., notes et commentaires de Olímpio de Souza Andrade, éd. Cultrix, São Paulo & INL, Brasília, 1975.

- [207] E. da Cunha, *Os sertões*, p. 605.
- [208] W. Nogueira Galvão, *No calor da hora*, p. 202.
- [209] Euclides da Cunha, *Os sertões*, p. 606, cité par J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os combatentes*, p. 14-15.
- [210] Alvim Martins Horcades, *Descrição de uma viagem a Canudos*, Litho-Typ. Tourinho, Salvador 1899, p. 110.
- [211] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os combatentes*, p. 15.
- [212] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os combatentes*, p. 16-18.
- [213] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 42-43.
- [214] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 44-45.
- [215] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 46.
- [216] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 98-99.
- [217] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 147. Cependant, se-lon ce même auteur, à un autre endroit de son ouvrage (p. 165), il y avait bien à Canudos quelques individus recherchés par la justice, en nombre limité sans doute. Pour sa part, l'historienne Katia de Queirós Mattoso indique : *Tous s'installent au lieu-dit Belo Monte, qui se transforme très vite en une ville de 30 000 habitants, qui vit des ressources agricoles du lieu, dans un système de production semi-communautaire, et du commerce du bétail et du cuir. Mais, souvent, lorsque les vivres manquent, des fazendas et de petits bourgs sont envahis par les jagunços du Conselhei-ro qui y cherchent des vivres. La peur s'installe dans toute la région* (communication au séminaire *la Découverte du Brésil par les Brésiliens* tenu à Paris à l'occasion du centenaire d'*Os Sertões* le 22 novembre 2002, et reproduite dans *le Brésil face à son passé*, p. 68).
- [218] J. Calasans, *Quase biografias de jagunços*, p. 53-69, cité par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 86.
- [219] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 100.
- [220] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 134 et 140.
- [221] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 228.
- [222] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 129.
- [223] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 101.
- [224] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 229.
- [225] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 132.
- [226] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 213.
- [227] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 198.
- [228] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 237.
- [229] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 107.
- [230] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 108. Bartelt a constitué un corpus de textes en colligeant principalement des articles de presse et tous types de rapports officiels. Son ouvrage *Nation gegen Hinterland* s'attache plus particulièrement à étudier en profondeur le traitement discursif qui fut fait à Antônio Conselheiro et à son mouvement par les élites du littoral et la gamme de paradigmes qui le sous-tendent.
- [231] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 108.
- [232] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 112.
- [233] Cf. lettre du curé Novaes à son évêque, avril 1876. Cité par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 111.
- [234] Selon la circulaire de l'évêque Dos Santsos de Salvador, février 1882. Cité par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinter-land*, p. 111.
- [235] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 113.
- [236] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 114.
- [237] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 116.
- [238] Lettre du président de la province de Bahia au ministre de l'Intérieur, le baron de Mamoré, Salvador 15 juin 1887, citée par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 119.
- [239] *Obras Completas de Rui Barbosa. O Partido Republicano Conservador, Discursos Parlementaires*, vol. XXIV, 1897, tome I, Imprensa Nacional, Rio de Janeiro 1952, p. 69. Le texte portugais original est reproduit sur cette page.
- [240] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 210. La dernière phrase est traduite littéralement de Bartelt.
- [241] *Obras Completas de Rui Barbosa. O Partido Republicano Conservador, Discursos Parlementaires*, vol. XXIV, 1897, tome I, Imprensa Nacional, Rio de Janeiro 1952, p. 68.
- [242] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 210-213.
- [243] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 214-217.
- [244] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 125.
- [245] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 126.
- [246] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 127.
- [247] Citations trouvées dans D. D. Bartelt, *Nation gegen Hin-terland*, p. 128.
- [248] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 131.
- [249] Son rapport, initialement paru en 1895, a été réédité en 1987, sous forme de facsimilé, par les presses universitaires de l'UFBA, sous le titre de *Relatório apresentado par le Revd. Frei João Evangelista Marciano ao Arcebis-pado da Bahia sobre Antônio Conselheiro e seu sequito no arraial de Canudos*.
- [250] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 129.
- [251] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 147.
- [252] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 153-154.
- [253] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 157. L'expression *consensus d'anéantissement* est de Bartelt (« Vernich-tungskonsens »), *Nation gegen Hinterland*, p. 199 et *pas-sim*.
- [254] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 143. La lettre de Gonçalves à Moraes est datée du 8 mars 1897.

- [255] Lettre du capitaine Salvador Pires de Carvalho e Aragão [290] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 294. au général Solon, Salvador, 6 décembre 1896 (archives IHBG, cité par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 103).
- [256] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 199.
- [257] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 134.
- [258] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 235.
- [259] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 238-240.
- [260] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 243.
- [261] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 242.
- [262] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 245.
- [263] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 246.
- [264] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 247.
- [265] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 248.
- [266] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 249.
- [267] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 250.
- [268] Pires Ferreira, Manuel da Silva. *Relatório do Tenente Pires Ferreira, comandante da Expedição contra Canudos*. Quartel da Palma, 10 décembre 1896.
- [269] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 251.
- [270] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 252.
- [271] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 254.
- [272] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 269.
- [273] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 276.
- [274] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 277.
- [275] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 262.
- [276] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 278.
- [277] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 279.
- [278] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 280.
- [279] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 281.
- [280] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 256.
- [281] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 257.
- [282] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 282 et 283.
- [283] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 284 et 285.
- [284] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 287 et 288.
- [285] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 289.
- [286] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 290.
- [287] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 291.
- [288] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 292.
- [289] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 293.
- [291] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 297 et 298.
- [292] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 318 et 321
- [293] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 309.
- [294] Oleone Coelho Fontes, *O Treme-Terra. Moreira César. A República e Canudos*. 2a ed. Petrópolis : Vozes, 1996.
- [295] En particulier, selon Emídio Dantas Barreto, « il eut plusieurs attaques graves entre Queimadas et Monte Santo. À Serra Branca, il se plaintit d'une sensation bizarre qui remplissait ses oreilles d'un son métallique persistant. La marche dut à nouveau être interrompue à Cansanção, à 23 heures, cette sensation désagréable continuant de le tourmenter ; il parlait avec difficulté, sa parole était pâteuse, inachevée, et la langue, peut-être assoupie, entravait la claire expression de ses pensées. Une heure plus tard, aux approches de Quirinquinquá, une nouvelle fois assailli par son mal, il descendit de cheval et eut une crise horrible. La crise cessa subitement et Moreira César, fourbu et brisé, quoique pleinement conscient, se reposa et s'endormit jusqu'au lendemain. Entre Monte Santo et Cumbe (l'actuelle localité d'Euclides da Cunha), à Lajinha, le colonel subit successivement deux nouvelles crises, mais moins graves que les premières. » (E. Dantas Barreto, *Accidentes de guerra*, Rio Grande do Sul, éd. Livraria Rio-Grandense, R. Strauch, 1905).
- [296] Cf. Article sur le site SCIELO : *When epilepsy may have changed history : Antônio Moreira César as the commander of the third expedition in the war of Canudos*, par Elza Márcia Targas Yacubian.
- [297] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 313.
- [298] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 314.
- [299] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 315.
- [300] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 316 et 317.
- [301] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 318 - 320.
- [302] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 321.
- [303] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 322.
- [304] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 324.
- [305] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 326.
- [306] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 326 et 327.
- [307] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 328.
- [308] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 334.
- [309] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 335 et 336.
- [310] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 337 et 338.
- [311] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 340.
- [312] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 341 et 343
- [313] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 342.
- [314] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 344.

- [315] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 346 et 347.
- [316] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 347.
- [317] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 348 et 349.
- [318] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 352 et 353.
- [319] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 356.
- [320] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 358.
- [321] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 359.
- [322] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 360.
- [323] *Introdução ao Brasil - Um Banquete no trópico*, ouvrage collectif sous la dir. de Lourenço Dantas Mota, ed. Senac, São Paulo 1999, contrib. de Walnice Nogueira Galvão, p. 167.
- [324] Wars 19 C
- [325] Savoir : *Libertade et Gazeta da Tarde*. Sur les circonsances de sa mort, voir p.ex. *O Assassinato do Colono Gentil José de Castro*, par Afonso Celso, Paris 1897, consultable en ligne
- [326] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 372.
- [327] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 375.
- [328] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 378.
- [329] Et non *Withworth*, comme l'écrivait Euclides da Cunha et, à sa suite, d'autres auteurs.
- [330] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 384.
- [331] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 377.
- [332] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 379.
- [333] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 382.
- [334] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 385-386.
- [335] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 389.
- [336] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 391.
- [337] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 393.
- [338] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 395.
- [339] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 398.
- [340] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 396-398.
- [341] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 404.
- [342] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 407-408.
- [343] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 409-413.
- [344] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 414-415.
- [345] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 417-418.
- [346] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 419.
- [347] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 422-423.
- [348] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 423-425.
- [349] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 400.
- [350] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 426-427.
- [351] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 429.
- [352] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 434-436.
- [353] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 431.
- [354] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 430-445.
- [355] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 441-444.
- [356] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 447.
- [357] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 450-452.
- [358] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 454-459.
- [359] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 461.
- [360] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 465-466.
- [361] Les chefs-lieux des États du Brésil sont appelés *capi-tales*.
- [362] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 482.
- [363] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 483.
- [364] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 481.
- [365] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 477.
- [366] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 483-4.
- [367] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 488-489.
- [368] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 493.
- [369] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 496-499.
- [370] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 518.
- [371] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 500-502.
- [372] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 522-525.
- [373] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 536.
- [374] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 535-537.
- [375] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 537-538.
- [376] A. Willemse, *De taal als bril*, p. 331.
- [377] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 567.
- [378] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 539-540.
- [379] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 558-561.
- [380] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 562-563.
- [381] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 573-575.
- [382] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 577.
- [383] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 578.
- [384] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 581-584.

- [385] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 587.
- [386] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 592.
- [387] Pour la version originale portugaise, cf. Wikisource, *Os Sertões*, p. 136. [412] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 142-143.
- [388] José Calasans, *Euclides da Cunha nos jornais da Bahia*, dans *Cartografia de Canudos*, Secretaria de Cultura e Turismo, Salvador 1997, p. 140. [413] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 144-145.
- [389] *Le Brésil face à son passé*, intervention de Roberto Ventura, p. 57. [414] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 130-131.
- [390] Nous ne nous expliquons pas l'expression « de manière assez voilée » utilisée ici par Roberto Ventura (*le Brésil face à son passé*, p. 57), si ce n'est que Da Cunha a laissé le voile sur la véritable ampleur du phénomène. [415] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 141.
- [391] *Le Brésil face à son passé*, intervention de Roberto Ventura, p. 56. [416] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 144.
- [392] August Willemse, *De binnenlanden*, postface, p. 522.
- [393] August Willemse, *De binnenlanden*, postface, p. 525.
- [394] Zama, César. *Libello Republicano Acompanhado de Comentários sobre a Campanha de Canudos*. Salvador, 1899.
- [395] Alvim Martins Horcades, *Descrição de uma Viagem a Ca-411. nudos*, Salvador, 1899. Réédité en 1996.
- [396] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 187.
- [397] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 191.
- [398] *Le Brésil face à son passé*, intervention de Roberto Ventura, p. 57. Allusion à *Hautes Terres*, p. 552.
- [399] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 266.
- [400] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 268.
- [401] Prudente de Moraes, dans *Jornal do Commercio* (Rio de Janeiro) du 8 octobre 1897 (« Em Canudos não ficará pedra sobre pedra, para que não mais possa reproduzir-se aquela cidadela maldita e este serviço a Nação deve ao heróico e correto Exército. »). Cité par Roberto Ventura, *Le Brésil face à son passé*, p. 59.
- [402] *Gazeta de Notícias*, Rio de Janeiro, 28 octobre 1897, cité par Walnice Nogueira Galvão, *No calor da hora*, éd. Ática, 2^e édition, São Paulo 1977, p. 207.
- [403] Luitgarde O. Cavalcanti Barros, *Crença e parentesco na guerra de Canudos*, dans Eduardo Diatahy Bezerra de Melo et João Arrudo (dir.), *Canudos as falas e os olhares*, éd. de l'UFC, Fortaleza 1995, p. 80.
- [404] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 121.
- [405] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 35.
- [406] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 37 et 59.
- [407] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 58.
- [408] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 138.
- [409] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 139-140.
- [410] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 142-143.
- [411] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 144-145.
- [412] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 142-143.
- [413] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 144-145.
- [414] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 130-131.
- [415] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 141.
- [416] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 144.
- [417] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 22 et 24.
- [418] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 56.
- [419] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 37 et 41.
- [420] Voir, sur l'état de la presse au Brésil à cette époque, D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 159-164. Bartelt se dit en désaccord avec Levine lorsque celui-ci pose que la réaction à la déroute de la 3^e expédition fut une psychose artificielle, fabriquée de toutes pièces par la presse, par esprit de sensationnalisme ; pour l'historien allemand, cette panique correspondait à une inquiétude réelle et justifiée, cf. *Nation gegen Hinterland*, p. 176.
- [421] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 37 et 41.
- [422] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 39.
- [423] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 62.
- [424] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 176.
- [425] Maria de Lourdes Monaco Janotti, *Os Subversivos da República*, éd. Brasilense, São paulo 1986, p. 85.
- [426] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 146-147.
- [427] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 147.
- [428] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 151.
- [429] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 176-177.
- [430] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 178-179.
- [431] José Murilo de Carvalho, *As Forças Armadas na Primeira República ; O Poder Destabilizador*, dans Boris Fausto (dir.), *História Geral da Civilização Brasileira*, tome XIX, p. 181-234, éd. Difel, São Paulo 1990.
- [432] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 194-196.
- [433] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 182.
- [434] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 183 et 184.
- [435] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 181.
- [436] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 185.
- [437] C'est D. D. Bartelt qui relève ces trois points, cf. *Nation gegen Hinterland*, p. 186.
- [438] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 189.

- [439] Rui Barbosa, *Obras Completas*, vol. 24, tome 1^{er}, p. 59 etss. Cité par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 190.
- [440] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 187.
- [441] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 196.
- [442] Allusion à *Facundo. Barbarie et Civilisation* de Domingo Sarmiento, ouvrage qu'Euclides da Cunha avait lu et avec lequel *Os Sertões* présente des similitudes évidentes, tant sous le rapport de la forme (composition tripartite : *la terre, les hommes, la lutte*), que sous celui du contenu (mission civilisatrice des élites républicaines centrales contre l'arriération de la société et de la culture rurales traditionnelles).
- [443] Rui Barbosa aussi, mais dès mai 1897, réfutera préemptoirement la thèse de l'anti-républicanisme comme mobile principal de Canudos. Barbosa, celui-là même qui réclama, après le massacre, un *habeas corpus* à titre post-mortem pour les Canudenses, insista, comme Da Cunha mais en des termes beaucoup plus rudes, sur l'incompatibilité civilisationnelle et s'évertua à éléver Canudos en un paragon de l'anti-civilisation et à le présenter comme un concentré de maladies sociales, requérant par conséquent assainissement et désinfection : « Canudos n'est que l'accumulation monstrueuse de la tourbe morale du *sertão*.
33. Canudos, c'est la cruauté des luttes primitives, la rudesse des instincts campagnards, la crédulité de l'inculture anal-phabète ; Canudos, c'est le banditisme pillard et la délinquance, l'inflexible mentalité batailleuse de la haine locale, la râclure des campagnes et de la ville, le rebut du désœuvrement, de la misère, de la caserne et du pénitencier. Tous ces sédiments organiques de l'anarchie, charriés de tous les recoins du Brésil et échoués dans l'estuaire des baies écartées de notre arrière-pays, ont pu y fermenter et couver en toute quiétude pendant 20 ans sous l'effet de la fascination pour un illuminé, du délire d'une hallucination superstitieuse. L'indulgence typiquement brésilienne a laissé ce processus anormal et menaçant se dérouler sans entrave pendant 20 ans et traverser deux régimes politiques. L'homme en effet ne paraissait être qu'un indifferent monomane religieux. Cependant, cela devait entraîner ces conséquences inédites et fatales. » (cité par Da-wid Danilo Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 204). En contrepoint, mentionnons la réaction de l'écrivain *carioca* Machado de Assis, intellectuel du sud, alors âgé de 45 ans, qui dans une chronique du 22 juillet 1894, parue dans *Semana - Gazeta de Notícias* et intitulée *Canção de Pira-* ('Chanson de pirates'), s'enhardt à faire un singulier éloge d'Antonio Conselheiro, lui sachant gré d'avoir su, lui et ses *jagunços*, couper tous les liens d'avec la réalité percluse et ennuyeuse de son époque, et écrit : « Journaux et télégrammes disent des escopettiers et des adeptes de Conselheiro que ce sont des malfaiteurs ; aucun autre mot ne peut sortir de cerveaux alignés, immatriculés, qualifiés, cerveaux électeurs et contribuables. Pour nous, artistes, c'est la renaissance, c'est un rayon de soleil qui, au travers de la pluie mesquine et morne, vient nous dorer la fenêtre et l'âme. C'est une poésie qui nous hisse hors de la prose tiède et dure de cette fin de siècle. » (en port. *Jor-nais e telegramas dizem dos clavinoteiros e dos sequazes do Conselheiro que são criminosos ; nem outra palavra pode*
- sair de cérebros alinhados, registrados, qualificados, cé-rebros eletores e contribuintes. Para nós, artistas, é a re-nascença, é um raio de sol que, através da chuva miúda e aborrecida, vem dourar-nos a janela e a alma. É a poesia que nos levanta do meio da prosa chilra e dura deste fim de siècle. Cf. Wikisource).
- [444] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 7.
- [445] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 18.
- [446] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 59.
- [447] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 514.
- [448] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 9.
- [449] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 49.
- [450] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 28-29.
- [451] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 243 et 245.
- [452] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 28-29.
- [453] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 29.
- [454] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 30-31.
- [455] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 48.
- [456] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 31 et 33.
- [457] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 88.
- [458] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [459] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 197.
- [460] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [461] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 197.
- [462] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [463] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 111.
- [464] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [465] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 128.
- [466] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [467] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [468] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 144.
- [469] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 197.
- [470] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [471] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [472] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [473] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [474] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [475] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 199.
- [476] Cette visite est contée par le menu par Levine, *Vale of Tears*, p. 149-150 ; également par E. Da Cunha, *Hautes Terres*, p. 225-230.

- [477] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 205.
- [478] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 203.
- [479] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 91 et 96.
- [480] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 119.
- [481] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 94.
- [482] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 206.
- [483] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 149.
- [484] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 138.
- [485] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 142.
- [486] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 227.
- [487] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 238.
- [488] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 229 et 230.
- [489] Pour cette section, nous avons largement puisé dans Cruz, p. 13. l'exposé de l'historienne Élise Grunspan-Jasmin, intitulé [519] Proposition de loi de S. Cruz, p. 14. *l'Épidémie de Canudos : Nina Rodrigues et Euclides da Cunha* et paru dans *le Brésil face à son passé*, p. 99-113.
- [490] *Le Brésil face à son passé*, É. Grunspan-Jasmin, p. 102. [521] Proposition de loi de S. Cruz, fin du document (page non numérotée).
- [491] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 206-207.
- [492] *Le Brésil face à son passé*, É. Grunspan-Jasmin, p. 103.
- [493] *Le Brésil face à son passé*, É. Grunspan-Jasmin, p. 104.
- [494] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 207.
- [495] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 207-208.
- [496] *Le Brésil face à son passé*, É. Grunspan-Jasmin, p. 105-106.
- [497] *Le Brésil face à son passé*, É. Grunspan-Jasmin, p. 107.
- [498] *Le Brésil face à son passé*, É. Grunspan-Jasmin, p. 109
- [499] *Le Brésil face à son passé*, p. 108.
- [500] *Le Brésil face à son passé*, É. Grunspan-Jasmin, p. 109.
- [501] R. Levine, *Vale of Tears*, p. 291, note 40.
- [502] Bastos, Abguar, *A visão histórico-sociológica de Euclides da Cunha*, São Paulo, Editora National, 1986, p. 7-8.
- [503] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 209.
- [504] Facó, Rui, *Cangaceiros e fanáticos*, p. 833.
- [505] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 210.
- [506] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 8.
- [507] Cláudio Maia et alii, *Canudos - Um Povo Entre a Utopia e a Resistência*, p. 51-53.
- [508] *Tapuscrit* découvert dans les tiroirs de l'auteur après sa mort, datant vraisemblablement du début de la décennie 1970, et conservé à la fondation Casa de Rui Barbosa, à Rio de Janeiro. Cité partiellement par Luís-Sérgio Santos, dans sa biographie de Rui Facó, *Rui Facó — O Homem e sua Missão*, Fortaleza (2014), p. 67-69.
- [509] Cláudio Maia et alii, *Canudos - Um Povo Entre a Utopia e a Resistência*, p. 53-54.
- [510] Cláudio Maia et alii, *Canudos - Um Povo Entre a Utopia e a Resistência*, p. 54-56.
- [511] Proposition de loi présentée par le député Sérgio Cruz à la Chambre des députés le 19 août 1983, p. 3 (nous utilisons la pagination du *tapuscrit*).
- [512] Proposition de loi de S. Cruz, p. 5.
- [513] Proposition de loi de S. Cruz, p. 6.
- [514] Proposition de loi de S. Cruz, p. 8.
- [515] Proposition de loi de S. Cruz, p. 9.
- [516] Proposition de loi de S. Cruz, p. 10.
- [517] Proposition de loi de S. Cruz, p. 10-11.
- [518] Proposition de loi de S.
- [519] Proposition de loi de S. Cruz, p. 14. *l'Épidémie de Canudos : Nina Rodrigues et Euclides da Cunha* et paru dans *le Brésil face à son passé*, p. 99-113.
- [520] Proposition de loi de S. Cruz, p. 17.
- [521] Proposition de loi de S. Cruz, fin du document (page non numérotée).
- [522] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 223.
- [523] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 225.
- [524] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 218.
- [525] M. A. Villa, *O Povo da terra*, p. 192.
- [526] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 219.
- [527] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 220 (note n° 280).
- [528] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 221.
- [529] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 222.
- [530] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 227. En témoigne aussi le méticuleux ordre de préséance selon lequel le Sénat du Brésil présenta ses félicitations officielles aux différentes fractions victorieuses : d'abord à la Nation tout entière, puis à l'armée, puis aux régiments des États fédérés, etc. (*Nation gegen Hinterland*, p. 224).
- [531] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 226.
- [532] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 226-227.
- [533] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 227-228.
- [534] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 232.
- [535] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 275.
- [536] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 285-287.
- [537] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 285.
- [538] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 285. La « lutte contre le Sphinx » est une référence à *Ultima expedição a Canudos* de Dantas Barreto, p. 136.

- [539] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 286.
- [540] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 262.
- [541] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 292.
- [542] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 293.
- [543] Sílvia Maria Azevedo, *O Rei dos jagunços de Manuel Benício. Entre a Ficção et a História*, préface à la rééd. de *O Rei dos jagunços* aux éd. de l'université de São Paulo, São Paulo 2003, p. 27.
- [544] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 294.
- [545] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 27.
- [546] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 28-29.
- [547] Alvim Martins Horcades, *Descrição de uma viagem a Ca-nudos*, éd. EGBA-EDUFBA, Salvador 1996, p. 2.
- [548] Alexander Magnus Silva Pinheiro, *Uma experiência do front : a guerra de Canudos e a Faculdade de Medicina da Bahia*, mémoire de licence, Faculdade de Filosofia e Ciências Humanas da UFBA, Salvador 2009, p. 95 (lecture en ligne).
- [549] Alvim Martins Horcades, *op. cit.* (1899), p. 155.
- [550] Alexander Magnus Silva Pinheiro, *Uma experiência do front*, mémoire de licence, p. 98.
- [551] M. Benício, *O Rei dos jagunços*, p. 155. Cité par S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 29.
- [552] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 29.
- [553] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 289.
- [554] Notice de J. Calasans pour la réédition de 1998 des libelles de César Zama (lecture en ligne)
- [555] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 289-290.
- [556] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 290.
- [557] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 291-292.
- [558] Cité dans une monographie sur le site de la fondation Joaquim Nabuco.
- [559] *Acidentes da Guerra*, éd. Liv. Rio-Grandense, Rio Grande do Sul 1905 (2^e édition : Recife, Livraria Econômica, 188. 1984.
- [560] Henrique Duque-Estrada de Macedo Soares, *A Guerra de Canudos*, éd. Typ. Altiva, Rio de Janeiro 1902.
- [561] Gregorio Ferreira Gomes Filho, *Sombras da historiografia brasileira : Marreca e o regimento militar do Pará em Canudos*, monographie parue dans la revue de l'UFRR et 38. tirée du mémoire de fin d'études de l'auteur, université fédérale du Pará, Belém 2007, p. 3 (lecture en ligne)
- [562] Voir aussi Anderson Alexandre Cruz Vilhena, *Agentes da ordem e da desordem. Polícia, política, e sociedade no Pará de 1879 a 1904*, mémoire de maîtrise, université fédérale du Pará, Belém 2014, p. 75 et ss.
- [563] G. Ferreira Gomes, *Marreca e o regimento militar do Pará em Canudos*, p. 7.
- [564] G. Ferreira Gomes, *Marreca e o regimento militar do Pará em Canudos*, p. 8.
- [565] Orválio Marreca, *A Milícia Paraense e a Sua Heróica Atuação*, p. 22
- [566] G. Ferreira Gomes, *Marreca e o regimento militar do Pará em Canudos*, p. 9.
- [567] G. Ferreira Gomes, *Marreca e o regimento militar do Pará em Canudos*, p. 10.
- [568] Orválio Marreca, *A Milícia Paraense e a Sua Heróica Atuação na Guerra de Canudos*, éd. Guajarina, Belém 1937, p. 54.
- [569] Orválio Marreca, *A Milícia Paraense e a Sua Heróica Atuação*, p. 49.
- [570] G. Ferreira Gomes, *Marreca e o regimento militar do Pará em Canudos*, p. 4.
- [571] G. Ferreira Gomes, *Marreca e o regimento militar do Pará em Canudos*, p. 5.
- [572] Cf. *le Brésil face à son passé*, communication d'Elise Grunspan-Jasmin, p. 100, note 1.
- [573] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 168 et 169.
- [574] Rééd. Portfolium, Salvador 2002. (ISBN 978-8589-40601-7)
- [575] Éd. O cruzeiro, Rio de Janeiro 1964.
- [576] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 263.
- [577] Vanessa Sattamini Varão Monteiro, *Crianças do sertão : a história de vida dos jaguncinhos da guerra de Canudos*, thèse de doctorat, sous la dir. du prof. Margarida de Souza Neves, PUC-Rio, Rio de Janeiro 2011, p. 31.
- [578] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 265.
- [579] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 32.
- [580] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 33.
- [581] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 33.
- [582] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 188. 1984.
- [583] Lelis Piedade, *Histórico e relatório do Comitê Patriótico da Bahia*, Salvador, impr. Reis, Salvador 1901, cité par J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os beatos*, p. 7.
- [584] J. Calasans, *Quase biografias*, chap. *Os beatos*, p. 7-8.
- [585] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 37-38.
- [586] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 90.
- [587] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 82.
- [588] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 83.
- [589] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 87.

- [590] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 88.
- [591] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 89.
- [592] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 91.
- [593] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 92.
- [594] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 95.
- [595] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 97.
- [596] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 98.
- [597] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 100.
- [598] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 101.
- [599] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 102.
- [600] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 126.
- [601] *Jornal da Bahia* du 7 novembre 1897.
- [602] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 127.
- [603] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 128.
- [604] J. Calasans, *Quase biografia*, p. 61.
- [605] J. Calasans, *Favila Nunes, Repórter em Canudos*, p. 6-7.
- [606] J. Calasans, *Quase biografia*.
- [607] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 237.
- [608] Elisa Pereira Reis, *O Estado nacional como ideologia : o 271. caso brasileiro*, in *Estudos históricos*, 1988/2 p. 191 (lire en ligne)
- [609] Afrânio Coutinho et José Galante de Sousa, *Encyclopé-dia de literatura brasileira*, éd. Global, São Paulo 1990, p. 1133.
- [610] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 238.
- [611] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 239.
- [612] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 239-240.
- [613] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 240-242.
- [614] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 243.
- [615] Silvio Romero, *História da literatura brasileira*, éd. Garnier, Rio de Janeiro 1888 (rééd. José Olimpio, 1953/54), p. 85.
- [616] Silvio Romero, *Estudos sobre a poesia popular do Brasil*, éd. Laemmert, Rio de Janeiro 1888 (rééd. Vozes, Petrópolis 1977), p. 266.
- [617] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 244.
- [618] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 245.
- [619] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 246.
- [620] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 248-249.
- [621] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 253.
- [622] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 253-2557.
- [623] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 257-259.
- [624] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 288.
- [625] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 235.
- [626] A Nação - Faculdade de Direito da Bahia (3.11.1897). Republié dans la Revista da Fundação Pedro Calmon, 1997, p. 130-142.
- [627] Lelis Piedade, *Histórico e Relatório do Comitê Patriótico da Bahia*. Salvador, 1901. Réédité en 2003.
- [628] Rui Barbosa, *Terminação da Guerra de Canudos*, dans *Obras Completas de Rui Barbosa*, vol. 24, tome 1, 1897, p. 299-304 (version en ligne). Voir aussi R. Levine, *Vale of Tears*, p. 28.
- [629] Euclides da Cunha. *Os Sertões* (trad. fr., *Hautes Terres* p. 34). (Version port. en ligne)
- [630] *Introdução ao Brasil - Um Banquete no trópico*, sous la dir. de Lourenço Dantas Mota, contrib. de Walnice Nogueira Galvão, p. 168.
- [631] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 242.
- [632] Robert L. Levine, *Vale of Tears*, p. 4-5.
- [633] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 269.
- [634] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 269, note 64.
- [635] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 270.
- [636] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p.
- [637] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 272.
- [638] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 273.
- [639] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 274.
- [640] Afonso Arinos de Melo Franco, article paru dans *O Com-mercio de São Paulo* du 9 octobre 1897, cité par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 274.
- [641] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 295.
- [642] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 307.
- [643] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 296.
- [644] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 305.
- [645] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 306.
- [646] À ce sujet, voir les premières pages du chapitre III de *Hautes Terres*, notamment la fameuse caractérisation du *sertanejo* comme « Hercule-Quasimodo » (p. 140), et D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 296-297.
- [647] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 297-298.
- [648] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 309.
- [649] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 315.
- [650] Selon le mot de Berthold Zilly. Cité par D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 310.
- [651] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 314.

- [652] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 316.
- [653] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 318-319.
- [654] E. da Cunha, *Hautes Terres*, p. 138 ; D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 320.
- [655] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 323.
- [656] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 322.
- [657] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 323-325.
- [658] *Hautes Terres*, p. 87-90, à l'exemple de ce que les Français ont réalisé en Tunisie.
- [659] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 326.
- [660] *Hautes Terres*, p. 101.
- [661] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 328.
- [662] Aristides Augusto Milton, *A Campanha de Canudos*, Salvador, université fédérale de Bahia, 1979. Cité par V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 107.
- [663] Selon Odorico Tavares, *Canudos 50 anos depois*, éd. 30. Conselho Estadual de Cultura / Academia de Letras da Bahia / Fundação Cultural do Estado das Bahia, Salvador 1993. Cité par V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 116.
- [664] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 108.
- [665] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 109.
- [666] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 117.
- [667] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 111.
- [668] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 110.
- [669] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 112.
- [670] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 113.
- [671] V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 114.
- [672] Selon José Alôncio, cité par José Roberval Freire da Silva, *Migrantes Canudenses em São Paulo : a memória num contexto de discriminação*. V. Monteiro, *Crianças do sertão*, p. 110.
- [673] Cette pièce peut être lue en ligne sur le site *Literatura Di-gital* de l'UFSC.
- [674] Manuel das Dores Bombinho, *Canudos, história em ver-* p. 300. sos, Hedra, Imprensa Oficial do Estado et Editora da Universidade Federal de São Carlos, São Paulo, 2^e édition, 2002.
- [675] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 298.
- [676] J. Calasans, *Canudos na literatura de cordel*, p. 1. À ce sujet, voir aussi *O Ciclo Folclórico do Bom Jesus Conselheiro* (1950), du même José Calasans.
- [677] *Hautes Terres*, p. 213.
- [678] J. Calasans, *Canudos na lit. de cordel*, p. 2.
- [679] J. Calasans, *Canudos na lit. de cordel*, p. 3.
- [680] J. Calasans, *Canudos na lit. de cordel*, p. 4.
- [681] J. Calasans, *Canudos na lit. de cordel*, p. 5. Ces œuvres sont reproduites en intégralité dans l'ouvrage de Calasans, en même temps que plusieurs poèmes des ABC.
- [682] *A Guerra de Canudos no sertão da Bahia*, Livraria do Po-vo, Quaresma & Cia. Livreiros Editores, Rio de Janeiro 1897.
- [683] J. Calasans, *Canudos na lit. de cordel*, p. 5-6.
- [684] João Melchiades Ferreira da Silva, *A Guerra de Canudos*, s.l.p., s.c.p., s.d.
- [685] J. Calasans, *Canudos na lit. de cordel*, p. 7.
- [686] J. Calasans, *Canudos na lit. de cordel*, p. 8.
- [687] J. Calasans, *Canudos na lit. de cordel*, p. 9-11.
- [688] Sorti des presses de la Casa Editora de Francisco Lopes, Belém.
- [689] J. Calasans, *Canudos na lit. de cordel*, p. 9.
- [690] S. M. Azevedo, Préface 2003, p.
- [691] *A guerra dos jagunços : o conflito de Canudos e o sertanejo nos escritos de Afonso Arinos*, article de Flávio Raimundo Giarola, paru dans *Revista de História* 5, 1-2 (2013), p. 209. La citation de Prado est tirée de *O catolicismo, a Companhia de Jesus e a colonização do Brésil*, dans *III centenário do venerável Joseph de Anchieta*, éd. Aillaud, Paris & Lisbonne 1900, p. 47.
- [692] Afonso Celso, *Porque me ufano do meu país*, p. 114.
- [693] F. R. Giarola, *A guerra dos jagunços*, p. 210.
- [694] Vanderson Roberto Pedruzzi Gaburo, *O sertão vai virar gente*, p. 125.
- [695] Georges Raeders, *O inimigo cordial do Brasil : O Conde de Gobineau no Brésil*, éd. Paz e Terra, Rio de Janeiro 1988, p. 90 ; F. R. Giarola, *A guerra dos jagunços*, p. 216.
- [696] F. R. Giarola, *A guerra dos jagunços*, p. 216-217.
- [697] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 31.
- [698] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 299.
- [699] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 32.
- [700] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 300.
- [701] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 301. 2002.
- [702] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 300-301.
- [703] Vanderson Roberto Pedruzzi Gaburo, *O sertão vai virar gente*, p. 120-121 ; F. R. Giarola, *A guerra dos jagunços*, p. 215.
- [704] A. A. Melo Franco, "Os jagunços", p. 244 ; F. R. Giarola, *A guerra dos jagunços*, p. 215.
- [705] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 13.
- [706] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 14.

- [707] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 14-16.
- [708] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 17.
- [709] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 18.
- [710] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 18-19.
- [711] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 19-20.
- [712] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 22.
- [713] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 25.
- [714] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 26.
- [715] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 34.
- [716] Manoel Benício, *O Rei dos Jagunços*, éd. Fundação Getúlio Vargas, Rio de Janeiro, 2^e édition 1997.
- [717] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 301-302.
- [718] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 302.
- [719] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 303.
- [720] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 304.
- [721] S. M. Azevedo, Préface 2003, p. 37.
- [722] D. D. Bartelt, *Nation gegen Hinterland*, p. 304-306.
- [723] Cunningham Graham, R. B., *A Brazilian mystic : being the life and miracles of Antonio Conselheiro*. Dial Press, 1919.
- [724] Cf. R. Levine : « The Englishman R. B. Cunningham Graham simply appropriated Da Cunha's entire story, though without making a single reference to *Os Sertões*, which had not yet been translated into English (and would not be until 1944). » *Vale of Tears*, p. 5.
- [725] Lucien Marchal, *Le Mage du Sertão*, éd. Plon, Paris 1952.
- [726] Voir l'analyse de Régis Tettamanzi, dans *le Brésil face à son passé*, p. 147-157.
- [727] Márai, Sándor. *Ítélet Canudosban* (litt. *Verdict à Canudos*), 1970. Roman en hongrois, non traduit.
- [728] Mario Vargas Llosa, titre esp. original *La guerra del fin del mundo*, Seix Barral, Barcelone 1981. Trad. française, *La Guerre de la fin du monde*, Gallimard, 1983. (ISBN 2-070-37823-3).
- [729] Pour Canudos au cinéma, voir la communication de Sylvie Debs dans *Le Brésil face à son passé*, p. 159-173, dont nous donnons ici une synthèse.
- [730] *Le Brésil face à son passé*, S. Debs, p. 172.
- [731] *Le Brésil face à son passé*, S. Debs, p. 163.
- [732] Paulo Emilio Salles Gomes, Humberto Mauro, Cata-gueses, p. 89-90, cité par S. Debs, *Le Brésil face à son passé*, p. 165.
- [733] Cinearte, Rio de Janeiro, 11 décembre 1929, cité par S. Debs, *Le Brésil face à son passé*, p. 165.
- [734] *Le Brésil face à son passé*, S. Debs, p. 165.
- [735] Fernão Ramos, *História do cinema brasileiro*, Art Editora, São Paulo, 1987, p. 320. Cité par S. Debs, *Le Brésil face à son passé*, p. 166.
- [736] *Le Brésil face à son passé*, S. Debs, p. 166.
- [737] *Le Brésil face à son passé*, S. Debs, p. 167.
- [738] *Le Brésil face à son passé*, S. Debs, p. 169.
- [739] *Le Brésil face à son passé*, S. Debs, p. 171-2.
- [740] *Le Brésil face à son passé*, S. Debs, p. 171.
- [741] *Canudos* – page web consacrée au documentaire sur IMDb.
- [742] *Die sieben Sakramente von Canudos* - page web consacrée au film sur IMDb
- [743] *Le Brésil face à son passé*, S. Debs, p. 168.
- [744] *Sobreviventes* - Canal Imaginário, page consacrée au film.

10 Bibliographie

 : document utilisé comme source pour la rédaction de cet article.

(en) Robert M. Levine, *Vale of Tears : Revisiting the Canudos Massacre in Northeastern Brazil, 1893-1897*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1995, 353 p. (ISBN 0-520-20343-7)  Trad. port. sous le titre *O sertão prometido : o massacre de Canudos*.

Euclides da Cunha, *Hautes Terres. La guerre de Ca-nudos*, Métailié, 1993, 634 p. (ISBN 978-2-86424-855-2). Traduction, préfaces, chronologie et glossaire par Jorge Coli et Antoine Seel 

(nl) August Willemse, *De taal als bril*, Amsterdam, De arbeiderspers, 1987, 343 p. (ISBN 90 295 5743 5), p. 314 etss. Recueil d'essais et d'articles de presse sur la littérature lusophone 

(fr) *Le Brésil face à son passé : la guerre de Canudos*, ouvrage coll., sous la dir. d'Idelette Muzart-Fonseca dos Santos et de Denis Rolland, L'Harmattan, 2005.

(ISBN 2-747-58077-6) 

(de) Dawid Danilo Bartelt, *Nation gegen Hinterland. Der Krieg von Canudos in Brasilien : ein diskursives Ereignis*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2003, 352 p. (ISBN 3-515-08255-7)(consultation dans Google Books en version limitée) 

(pt) Cláudio Lopes Maia et Maria Dulce M. de Aguiar, *Canudos : um povo entre a utopia e a resistência*, Centro Popular de Estudos Contemporâneos

- (pt) Rui Facó, Cangaceiros e Fanáticos, Goiânia, Editora da Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2008. Éd. établie par Carlos Nelson Coutinho, préfacée par Leonilde Servolo Medeiros. Édité précédemment dans la coll. *Civilização Brasileira*, Edições UFC, 1980. Première publication aux éd. Livraria São José, Rio de Janeiro, 1963.
- (pt) José de Souza Martins, Os Camponeses e a Política no Brasil, Petrópolis, Vozes
- (pt) Maria Isaura Pereira de Queiroz, O Messianismo no Brasil e no Mundo, São Paulo, Alfa-ômega, 1976
- (pt) José Calasans, No tempo de Antônio Conselheiro : figuras e fatos da campanha de Canudos, Salvador, Publicações da Universidade da Bahia, 1959
- (pt) José Calasans, Antônio Conselheiro e a escravidão, Salvador, S. A. Artes Gráficas, 1968
- (pt) José Calasans, Canudos na literatura de cor-dé, São Paulo, Ática, 1984, 104 p.
(lecture en ligne)
- (pt) José Calasans, Quase biografia de jagunços, Salvador, UFBA, 1986 (lecture en ligne)
- (pt) José Calasans, Cartografia de Canudos, Salvador, Secretaria da Cultura e Turismo do Estado da Bahia, 1997
- (pt) Marco Antonio Villa, Canudos, o povo da terra, São Paulo, Ática, 1995
- (pt) Edmundo Moniz, Canudos. A Luta Pela Terra, 2001 (1^{re} éd. 1981)
- (pt) Edmundo Moniz, A Guerra Social de Canudos, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1978
- (pt) Walnice Nogueira Galvão, O Império do Belo Monte : Vida e Morte de Canudos, Fundação Perseu Abramo, 2001
- (pt) Frederico Pernambucano de Mello, A Guerra Total de Canudos, Escrituras, 2014

11 Liens externes

- (pt) *Canudos - Um Povo entre a Utopia e a Resistência*, présentation générale mais approfondie (sur 56 pages), par Cláudio Maia, David Maciel, Sergio Paulo Moreyra et Sonia Aparecida Lobo, sur le site de l'*Instituto Federal de Educação, Ciência e Tecnologia de Goiás*.
- (pt) *Canudos como cidade iletrada : Euclides da Cunha na urbs monstruosa*, article de Roberto Ventura, paru dans Rev. Antropol. vol.40 n° 1, São Paulo 1997.

(pt) *O Sentido Social e o Contexto Político da Guerra de Canudos*, article de Luiz Alberto Moniz Bandeira sur le site de la fondation Joaquim Nabuco (l'auteur y postule e.a. une parenté entre le système indien de propriété communalisée et le « communisme chrétien » d'Antônio Conselheiro).

12 Voir aussi

Santidade de Jaguaribe (1580-

1585) Antônio Conselheiro



Portail de l'histoire



militaire Portail de Bahia

13 Sources, contributeurs et licences du texte et de l'image

13.1 Texte

Guerre de Canudos Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_de_Canudos?oldid=134700186 Contributeurs : Phe-bot, Jef-Infojef, Leag, L'amateur d'aéroplanes, Stéphane33, Like tears in rain, Pok148, Gzen92, Necrid Master, Edeluce, Polmars, Pautard, Barbe-Noire, ChoumX, Ahbon ?, Linan, Kertraon, Diti, Jarfe, Bombastus, LeFit, Sebleouf, CommonsDelinker, Tevildo-frwiki, FrancoBras, Speculos, TXiKiBoT, VolkovBot, Karkared, SieBot, Louperibot, Skiff, Torsade de Pointes, Vlaam, Dhatier, Ertezoute, Mro, HerculeBot, Wiki-CleanerBot, ZetudBot, Ggal, Viox, Fabienamnet, Picture Master, Luckas-bot, DSisypBot, Cantons-de-l'Est, Jacques Ballieu, Maclaren, Nouill, The Titou, EmausBot, S0l0xal, Knochen, Thor19, OrlodrimBot, AvocatoBot, François Giraud, FDo64, YANN92340, YFdyh-bot, DiliBot, Addbot, AméliorationsModestes, Gratus, Sahrayana, Tan Khaerr, Anpanman, Gzen92Bot, Framabot et Anonyme : 11

13.2 Images

Fichier:1º_e_2º_Corpos_do_Regimento_Militar_Paraense_em_Canudos_(1897).jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/8/8a/1%C2%BA_e_2%C2%BA_Corpos_do_Regimento_Militar_Paraense_em_Canudos_%281897%29.jpg Licence : CC0 Contributeurs : Internet. Date : 1897. Artiste d'origine : Inconnu / unknown

Fichier:A_matadeira.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/4/4c/A_matadeira.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Transféré de en.wikipedia à Commons. Artiste d'origine : Original téléchargé par Rsabbatini sur Wikipedia anglais

Fichier:Antonio_Conselheiro_(Pátria_Brazileira).jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/e/eb/Antonio_Conselheiro_%28P%C3%A1tria_Brazileira%29.jpg Licence : Public domain Contributeurs : http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/9/98/A_Patria_Brazileira.djvu/page221-646px-A_Patria_Brazileira.djvu.jpg Artiste d'origine : A_Patria_Brazileira.djvu : Virgílio Cardoso de Oliveira

Fichier:Arthur_Oscar.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/b/Arthur_Oscar.jpg Licence : Public domain Contributeurs : http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/9/98/A_Patria_Brazileira.djvu/page223-646px-A_Patria_Brazileira.djvu.jpg Artiste d'origine : A_Patria_Brazileira.djvu : Virgílio Cardoso de Oliveira

Fichier:Bandeira_da_Bahia.svg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/2/28/Bandeira_da_Bahia.svg Licence : Pu-blic domain Contributeurs : Made from SVG source on PNG version page. Artiste d'origine : E2m

Fichier:Bittencourt.jpg Source : <https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/66/Bittencourt.jpg> Licence : Public domain Contributeurs : www.exercito.gov.br Artiste d'origine : Inconnu

Fichier:Canudos-map.jpg Source : <https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/8/81/Canudos-map.jpg> Licence : CC-BY-SA-3.0 Contributeurs : Transféré de en.wikipedia à Commons. Artiste d'origine : Original téléchargé par Rsabbatini sur Wikipedia anglais

Fichier:Canudos.jpg Source : <https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/a/ae/Canudos.jpg> Licence : Public domain Contributeurs : ? Artiste d'origine : ?

Fichier:Canudos_(Cartográfico)_—_plano_de_operações_de_Guerra_no_Estado_da_Bahia.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/d/d8/Canudos_%28Cartogr%C3%A1fico%29_%E2%80%94_plano_de_opera%C3%A7%C3%A7%C3%B5es_de_Guerra_no_Estado_da_Bahia.jpg Licence : Public domain Contributeurs : CANUDOS : plano de operações de Guerra no Estado da Bahia. [S.l. : s.n.], 1897. 1 mapa, 21 x 21cm. Disponível em : <http://objdigital.bn.br/objdigital2/acervo_digital/div_cartografia/cart541268/cart541268.html>. Acesso em : 10 set. 2016. Artiste d'origine : Inconnu

Fichier:Canudos_rebels.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/f/fa/Canudos_rebels.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Lago, Bia Corrêa do. Os fotógrafos do Império : a fotografia brasileira no Século XIX. Rio de Janeiro : Capivara, 2005. ISBN 858906316X Artiste d'origine : Flávio de Barros

Fichier:Canudos_village.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/5/56/Canudos_village.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Transféré de en.wikipedia à Commons. Artiste d'origine : Original téléchargé par Rsabbatini sur Wikipedia anglais

Fichier:Cap._Salomão_da_Rocha_do_2º_Regimento_de_artilharia.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/62/Cap._Salom%C3%A3o_da_Rocha_do_2%C2%BA_Regimento_de_artilharia.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Don Quixote, nº 82 (1897) Artiste d'origine : Angelo Agostini

Fichier:Cereus_jamacaru.JPG Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/e/e2/Cereus_jamacaru.JPG Licence : CC-BY-SA-3.0 Contributeurs : (c) Hervé LEFEBVRE Lyon, 30 avril 2005 Artiste d'origine : Hervé LEFEBVRE

Fichier:Cesar_Zama.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/7/77/Cesar_Zama.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Originally from pt.wikipedia ; description page is (was) here Artiste d'origine : User André Koehne on pt.wikipedia

Fichier:Conselheiro_Revista_Illustrada.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/f/fd/Conselheiro_Revista_Illustrada.jpg Licence : Public domain Contributeurs : in : BrHistória, nº 4, junho/2007. Artiste d'origine : Angelo Agostini

Fichier:Coronel_Moreira_Cesar.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/2/2b/Coronel_Moreira_Cesar.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Revista Illustrada, nº 729, 1897 Artiste d'origine : P. Netto

- Fichier:Coronel_Tamarindo_da_9^a_infantaria.jpg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/bf/Coronel_Tamarindo_da_9%C2%AA_infantaria.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Don Quixote, n° 82 (1897) Artiste d'origine : Angelo Agostini
- Fichier:Euclides_da_Cunha.jpg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/9/93/Euclides_da_Cunha.jpg Licence : Public domain Contributeurs : <http://www.cmcantagalo.rj.gov.br/subpaginas/euclides.html> Artiste d'origine : Inconnu
- Fichier:Febronio_de_Brito.jpg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/0/04/Febronio_de_Brito.jpg Licence : Public domain Contributeurs : http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/9/98/A_Patria_Brazileira.djvu/page222-646px-A_Patria_Brazileira.djvu.jpg Artiste d'origine : A_Patria_Brazileira.djvu : Virgílio Cardoso de Oliveira
- Fichier:Flag_of_Brazil_(1889-1960).svg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/d/d6/Flag_of_Brazil_%281889-1960%29.svg Licence : Public domain Contributeurs : ? Artiste d'origine : ?
- Fichier:Flag_of_the_Second_Empire_of_Brazil.svg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/9/9f/Flag_of_Empire_of_Brazil_%281870-1889%29.svg Licence : Public domain Contributeurs : XIX century Artiste d'origine : Tonyjeff, based on work of Jean-Baptiste Debret
- Fichier:Floriano_Peixoto_(1891).jpg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/18/Floriano_Peixoto_%281891%29.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Galeria de Presidentes Artiste d'origine : Governo do Brasil
- Fichier:GenArgolo.jpg** Source : <https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/a/a7/GenArgolo.jpg> Licence : Public domain Contributeurs : Former Brazilian Army Commanders Artiste d'origine : Brazilian Army
- Fichier:General_Carlos_Telles_..._Fallecido_em_Bagé_no_dia_7_de_Setembro_de_1899._Os_seus_ultimos_actos_de_inexcedivel_bravura_foram_na_campagna_de_Canudos,_em_Cocorobó.jpg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/10/General_Carlos_Telles_..._Fallecido_em_Bag%C3%A9_no_dia_7_de_Setembro_de_1899._Os_seus_ultimos_actos_de_inexcedivel_bravura_foram_na_campagna_de_Canudos%2C_em_Cocorob%C3%B3.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Don Quixote, n° 93 (1897) Artiste d'origine : Angelo Agostini
- Fichier:Gtk-dialog-info.svg** Source : <https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/b4/Gtk-dialog-info.svg> Licence : LGPL Contributeurs : <http://ftp.gnome.org/pub/GNOME/sources/gnome-themes-extras/0.9/gnome-themes-extras-0.9.0.tar.gz> Artiste d'origine : David Vignoni
- Fichier:Luis_Vianna.jpg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/68/Luis_Vianna.jpg Licence : Public domain Contributeurs : http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/9/98/A_Patria_Brazileira.djvu/page221-646px-A_Patria_Brazileira.djvu.jpg Artiste d'origine : A_Patria_Brazileira.djvu : Virgílio Cardoso de Oliveira
- Fichier:Mariovargasllosa.jpg** Source : <https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/8/84/Mariovargasllosa.jpg> Licence : Public domain Contributeurs : rev la semana nro 298 Artiste d'origine : Inconnu
- Fichier:Meninos_de_Canudos_no_Colégio_Salesiano_de_Salvador_(c._1900).jpg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/bc/Meninos_de_Canudos_no_Col%C3%A9gio_Salesiano_de_Salvador_%28c._1900%29.jpg Licence : CC0 Contributeurs : Internet. Date : 1897. Artiste d'origine : Inconnu / unknown
- Fichier:Military_symbol.svg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/5/5d/Military_symbol.svg Licence : CC-BY-SA-3.0 Contributeurs : Travail personnel Artiste d'origine : Ash Crow
- Fichier:Monte_Santo_(Bahia).jpg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/a/a6/Monte_Santo_%28Bahia%29.jpg Licence : CC BY 2.0 Contributeurs : Flickr : Monte Santo Bahia Artiste d'origine : Maria Hsu
- Fichier:Nina_02.jpg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/1c/Nina_02.jpg Licence : Public domain Contributeurs : ? Artiste d'origine : ?
- Fichier:Nordestepernambucocaatingasecasergiosertao.jpg** Source : <https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/bd/Nordestepernambucocaatingasecasergiosertao.jpg> Licence : FAL Contributeurs : <http://cedro.orgfree.com/> Artiste d'origine : Sergio Sertão
- Fichier:Nuvola_apps_important_square.svg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/1b/Nuvola_apps_important_square.svg Licence : LGPL Contributeurs : Cette image vectorielle contient des éléments, éventuellement modifiés, qui ont été ex-trait de : Nuvola apps important.svg. Artiste d'origine : Originally uploaded to en.wikipedia on 04:26, 21 March 2006 by User:Gmaxwell on English Wikipedia
- Fichier:Nuvola_apps_ksig_horizonta.png** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/5/58/Nuvola_apps_ksig_horizonta.png Licence : LGPL Contributeurs : <http://www.icon-king.com> Artiste d'origine : David Vignoni
- Fichier:O_combate_em_Canudos_entre_as_tropas_legaes_e_os_fanaticos_de_Antonio_Conselheiro_Morte_gloriosa_do_bravo_capitão_Salomão_defendendo uma_peça_de_artilharia.jpg** Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/9/98/O_combate_em_Canudos_entre_as_tropas_legaes_e_os_fanaticos_de_Antonio_Conselheiro_Morte_gloriosa_do_bravo_capit%C3%A3o_Salom%C3%A3o_defendendo_uma_pe%C3%A7a_de_artilharia.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Don Quixote, n° 82 (1897) Artiste d'origine : Angelo Agostini

Fichier:Os_Sertões_livro_1902.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/7/7e/Os_Sert%C3%B5es_livro_1902.jpg
Licence : Public domain Contributeurs : <http://aurasacrafames.blogspot.com/2009/01/os-sertes-fotografia-de-uma-poca.html> Artiste d'origine : Euclides da Cunha (1866-1909)

Fichier:Planta_de_Canudos_Siqueira_Menezes.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/f/f3/Planta_de_Canudos_Siqueira_Menezes.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Scan à partir de 'De binnenlanden' (trad. néerl. de 'Os Sertões' d'Euclides da Cunha), Meulenhoff Amsterdam 2001. Artiste d'origine : Colonel Siqueira Menezes, 1897.

Fichier:Prudentedemoraes.jpg Source : <https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/f/f0/Prudentedemoraes.jpg> Licence : Public domain Contributeurs : Galeria de Presidentes Artiste d'origine : Governo do Brasil

Fichier:Red_pog.svg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/0/0c/Red_pog.svg Licence : Public domain Contributeurs : Travail personnel Artiste d'origine : Andux

Fichier:Relief_Map_of_Brazil.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/a/a4/Relief_Map_of_Brazil.jpg Licence : CC BY-SA 3.0 Contributeurs :

Brazil_location_map.svg Artiste d'origine : Brazil_location_map.svg : NordNordWest

Fichier:Revolução_Federalista.JPG Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/f/fa/Revolu%C3%A7%C3%A3o_A3o_Federalista.JPG Licence : Public domain Contributeurs : Coleção pessoal Artiste d'origine : Guilmann

Fichier:Ruins_church_in_canudos_1897.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/0/02/Ruins_church_in_canudos_1897.jpg Licence : Public domain Contributeurs : Vasquez, Pedro Karp. O Brasil na fotografia oitocentista. São Paulo : Metalivros, 2003. ISBN 85-85371-49-8 Artiste d'origine : Flávio de Barros

Fichier:Ruy_Barbosa.jpg Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/11/Ruy_Barbosa.jpg Licence : Public domain Contributeurs : http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/9/98/A_Patria_Brazileira.djvu/page65-646px-A_Patria_Brazileira.djvu.jpg Artiste d'origine : A_Patria_Brazileira.djvu : Virgílio Cardoso de Oliveira

Fichier:Vaqueiro_Gonterre_1.JPG Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/62/Vaqueiro_Gonterre_1.JPG Licence : CC0 Contributeurs : Travail personnel Artiste d'origine : Jean Louis Gonterre.[1]

13.3 Licence du contenu

Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0